

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*La Belgique artistique et littéraire*, tome 19 (n°55-57), Bruxelles, Avril-Juin 1910.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

---

### SOMMAIRE :

Louis Delattre . . . . .	<i>Contes d'avant l'Amour</i> . . . . .	5
Victor Clairvaux et Floris Ghevaers . . . . .	<i>Le Bon Chevalier</i> (3 <sup>e</sup> acte) . . . . .	17
José Hennebicq . . . . .	<i>Antigone victorieuse</i> . . . . .	35
Oscar Thiry . . . . .	<i>La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belges</i> . . . . .	44
Pierre Nothomb . . . . .	<i>Sur la mort d'une jeune fille.</i> . . . .	1
Carl Smulders . . . . .	<i>La Ferme des Clabauderies</i> (roman, suite) . . . . .	75
Les Livres belges : Paul André; Ed. Ned . . . . .		91
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	96
Arnold Goffin . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	110
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	117
*** . . . . .	Memento.	
*** . . . . .	Bibliographie.	

### PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

---

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

*DIRECTEURS :*

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



### CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction :* 227, rue du Trône, Bruxelles.

*Pour l'Administration :* 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

*Messageries Hachette et Cie, rue Réaumur, III*

---

# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES-BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.  
R. Mgr le Prince Albert de Bel-  
gique et de S. A. R. N<sup>me</sup> la Prin-  
cesse Clémentine. . . . .

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727



PARIS 1878

— . . . . SPÉCIALITÉ . . . . —  
pour Harnais de luxe, Selles  
- de Cavaliers et de Dames,  
Brides, Mors, Étriers, Licois,  
- - Suriaix, Couvertures, - -  
Caparaçons, Fouets et ustensiles  
- . . . . d'Écurie. - . . . .

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

## VACUUM CLEANER



Le seul procédé  
efficace de  
NETTOYAGE  
par le vide.

— 0 —

Renseignements et  
Devis gratuits sur  
demande.

— 0 —

Nettoyage hygié-  
nique, sans dépla-  
cement, de tous  
tapis, tentures, ri-  
deaux, tapisseries,  
meubles, bibliothè-  
ques, murs, cor-  
niches, etc., etc.

— 0 —

*RAPIDITÉ*  
*ÉCONOMIE*

— 0 —

34, AVENUE DES ARTS  
**BRUXELLES**  
Téléphone 5973

## Commerce d'Avoines et Fourrages

### V<sup>VE</sup> J. LANNOY-PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

# VOYAGES CASIER

Excursions confortables et économiques en tous pays

Grand Prix avec Croix et Témoignage de distinction  
avec Médaille d'or à l'Exposition Internationale de La Haye 1908

Avec lettre de félicitations exposant les motifs qui ont déterminé le Jury dans  
sa décision, pour le système perfectionné d'organisation innové par  
son Directeur-Fondateur, **M. Xavier CASIER**

83, boulevard Anspach, 83, BRUXELLES (Bourse)

TÉLÉPHONE 4550



Organisation particulière et sans concurrence

POUR

## VOYAGES DE NOCES ET DE FAMILLE

*Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER  
suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation  
et des réels avantages offerts aux touristes*

---

### GROUPES DE SIX PERSONNES

ACCOMPAGNÉES PAR UN MEMBRE DE LA FAMILLE CASIER

Aucune nuit en chemin de fer. Hôtels de premier ordre  
Pas d'imprévus ni surprises

### Organisation spéciale et irréprochable

#### POUR SOCIÉTÉS D'AGRÈMENT, D'ART ET D'ÉTUDES

Billets directs et circulaires de chemins de fer et de navigation, à prix réduits,  
pour toutes destinations et au départ de toutes les gares de Belgique et de  
l'Étranger, délivrés endéans les 48 heures, et au besoin le jour même de  
la commande.

---

## Croisières-Excursions

de repos, récréatives et curatives par les magnifiques paquebots de

« **Union Castle Line** »

3 traversées de jour :

1<sup>o</sup> ANVERS-LONDRES. 2<sup>o</sup> LONDRES-HAMBOURG. 3<sup>o</sup> HAMBOURG-ANVERS

*Embarquement tous les samedis*

---

## LE SOUVENIR

Journal littéraire  
des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : **X. CASIER**

83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550

ABONNEMENT : Belgique, 1 franc. Etranger, fr. 1.50

# ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

---

## MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? *Valse lente.* — Piano.

Trois feuilles d'album, *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.

The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR Ferdinand LAYEN

LA NOUVELLE ORPHÉE

ÉDITEUR



76, Rue de Rennes, 76

PARIS

---

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

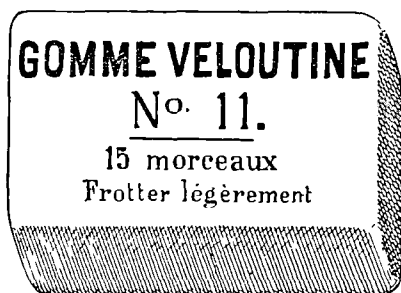
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

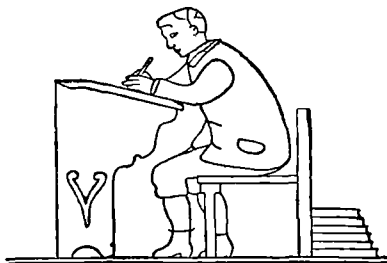
**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier  
filigrane**

**L'ÉCOLIER**

Pour vos Registres, Copies-  
de-lettres, etc., exigez « LES  
CLEFS » comme marque et  
pour votre papier à lettres  
d'affaires demandez le « NA-  
TIONAL MILL ».



**L'ÉCOLIER**

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

# CH. DIEUDONNÉ

10, GALERIE DE LA REINE, 10

BRUXELLES

---

ÉCRINS, BOITES A BIJOUX

COFFRES A ARGENTERIES

Gâines pour armes de luxe et autres

---

CASE A LOUER



# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

## CASE A LOUER

PRODUITS SUPÉRIEURS D'ALIMENTATION ET DE MÉNAGE

Epiceries de choix, Denrées coloniales, Vins et Spiritueux

**DELHAIZE FRÈRES & C<sup>IE</sup>**

**“ LE LION ”**

SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

— **≡** CAVES de la MAISON **≡** —

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

**Les grands crus à portée de tout le monde!**

Pontet-Canet 1904. 5 <sup>e</sup> cru classé. . . . .	la bout.	<b>2 00</b>
» 1901. . . . .	»	<b>2.25</b>
Pichon-Longueville 1900, 2 <sup>e</sup> cru classé . . . . .	»	<b>2.50</b>
Ducru-Beaucaillon 1900. . . . .	»	<b>5.00</b>

---

**JOLIE SALLE A LOUER**

PRÈS LA PLACE ROYALE

**pour Conférences**

**Expositions**

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

*Pour les conditions :*

*S'adresser J. V., au bureau de la Revue*

MODES

**MAISON PAUL LEFIZELIER**

**142, RUE ROYALE, 142**

TÉLÉPHONE  
117.32

**BRUXELLES**

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

---

**CASE A LOUER**

**LA BELGIQUE**  
**ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

---

**TOME DIX-NEUVIÈME**

**Avril — Mai — Juin 1910**

---



# LA BELGIQUE

ARTISTIQUE  
& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

---

TOME DIX-NEUVIÈME

AVRIL — MAI — JUIN

1910



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28



## CONTES D'AVANT L'AMOUR

---

### IV. — LES MANGEURS DE TERRE

A GEORGES EEKHOUD.

#### *La Flatte.*

La maison de la femme Dury, surnommée la Flatte, on ne sait pourquoi, par ces voisins à la malice desquels aucun détail de conformation physique ou morale n'échappe, est la première du petit hameau de Lalue, autrefois l'Alouet ou Petit Alleud, quand on va de Fontaine à Anderlues par le Calvaire.

Cette mesure du désordre et du vacarme s'élève, laid tas de briques et de tuiles, à l'ombre d'un beau et large saule dont les luisantes feuilles d'argent murmurent dans la brise une inlassable et tendre harmonie ; juste sur le combe de Belgique qui sépare les sources dont les eaux s'écoulent, les unes vers l'est et la Meuse par la Sambre, les autres, par la Haine, vers les plaines occidentales de l'Escaut.

La Flatte, devant son seuil, vêtue d'un jupon court de siamoise, les pieds nus ensabottés, lave du linge dans un cuvier haut posé sur un trépied. A son visage, dont la peau d'un rouge de bœuf cru est contractée en une moue qui tord la bouche par l'effort des poings qui frottent ; à ses cheveux d'un jaune de filasse collés sur le front par la sueur et les vapeurs de l'eau savonneuse ; à son dos rond, et sa massive poitrine où plaque le tissu mince du caraco ; on devine toute l'histoire sotte, banale, laborieuse, difforme comme une rave malvenue, de cette grosse femme sans beauté.

On devine... On hausse les épaules... Et l'on ne



sourit pas. Dans son cœur le spectateur sent qu'il se trouve ici en face d'un de ces êtres dont l'insignifiance même atteint à l'éloquence; près d'une de ces pauvres créatures chargées par le destin de montrer le pôle obscure de cette nature humaine dont les héros et les poètes ont fait contempler le zénith de gloire.

\*  
\* \* \*

Le Dury est mort, il y a longtemps. C'est ici, d'ailleurs, depuis toujours, comme si le pauvre diable n'avait jamais existé. Est-il encore quelqu'un qui se souvienne de cet homme à longues jambes, longs bras et long visage chevalin, dont les yeux, dans le poil hirsute de la chevelure, des sourcils et de la barbe roussâtre, brillaient naïvement comme deux œufs tavelés dans le creux d'un buisson d'épines?

Il venait de Leernes, l'agreste hameau gîté derrière l'autre versant de la colline. Sobre, silencieux, Dury, toute sa vie, avait raclé sa terre et cultivé son champ à petits coups répétés et têtus, tout à fait comme un limeur rape le fer à l'étau. De son cheval, sa besogne faite, il aidait encore aux fermiers d'alentour quand, les jours de presse, il fallait semer et rouler au plus tôt une emblavure; rentrer une récolte devant la menace d'un orage; quérir, à la fosse voisine, quelques hectolitres de charbon.

Parmi les ouvriers industriels qui l'entouraient, plus vifs, plus rudes, plus riches, il était demeuré fils de censier, et comme agricole dans la simplicité de ses plaisirs. Par tranquillité ou avarice, il ne goûtait pas les joies bruyantes et coûteuses du cabaret. Mais chaque soir, accroupi sur les talons contre la pierre moussue du puits, quand il faisait beau temps; ou devant la flamme cuisant paresseusement la pâtée du cochon dans le fournil, durant la mauvaise saison, il passait de longues heures à jouer d'un immense accordéon acheté jadis à quelque lointaine foire de Charleroi pour l'enivrement de sa jeunesse.

Ah! la pauvre et triste musique bariolée comme un

vieux tapis usé, il semblait tirer de sa poitrine, à deux mains, de toutes ses forces, à grands bras déployés ! Accords par accords, quelles naïves et aigres mélodies il semblait balayer loin de lui par la brosse emmêlée de sa barbe et les mouvements convulsifs de son cou !

\* \*  
\* \*

La Flatte, qui déjà était ronde comme une prune dont la peau éclatera à la prochaine pluie, grasse, gloussarde, bavarde, battait le Dury de ses poings ridiculement petits au bout de ses bras tournés comme des jambons ; et lui l'aimait.

Que se passait-il dans cet âme faible et obscure ? En quelques années, on vit ce robuste paysan se courber du dos ; ployer aux genoux comme un étançon qui cède sous un mur trop pesant ; se rétrécir de tout le corps ainsi que s'il se fût lentement vidé de toute sa chair, de toute sa force. Seules ses bottines et sa barbe demeuraient immenses : les pieds et le poil sont des choses que les mourants eux-mêmes peuvent se payer vigoureuses, sous les draps qui vont leur servir de suaire !

La Flatte gonflait cependant comme une truie à l'engrais. Quand elle fut bonne à tuer, c'est lui qui mourut. Dans le hameau, le grand accordéon se tut définitivement, et du jour au lendemain, le nom et le souvenir de Dury, parce qu'il n'avait jamais fait de mal à personne, disparurent à jamais, aussi complètement qu'une de ces innocentes feuilles du saule d'en face balayées par le vent d'octobre.

Sa femme était née veuve : le décès du pauvre diable ne la fit, ni plus maîtresse de la métairie, ni plus libre de se bourrer de mangeaille, ni moins avide et redondante. Dury, sur la terre, laissait pourtant quelque chose de lui : une petite fille. Il est vrai qu'il avait, à sa naissance, affligé l'enfant d'un de ces prénoms extraordinaires dont les paysans du Hainaut ont conservé, on ne sait d'où, la tradition : Hildegonde ! Puis, il fallait, le plus souvent, la chercher si longtemps, dans la maison de la Flatte, pour

la trouver, qu'Hildegonde ne semblait pas y exister tous les jours.

\* \* \*

A l'ordinaire, dans la journée, elle menait la vache paître aux champs. Elle passa ainsi, par derrière la mesure, dans les prés, entre les haies, au bord verdoyant des fossés du long des routes, toute une enfance solitaire et farouche. Bavarde, mais en elle-même, et à la façon de tant d'enfants, conteuse d'histoires sans fin que personne jamais ne doit entendre, elle demeurait facilement, de l'aube à la nuit noire, à parler, enfouie dans l'herbe, aux touffes de plantins, aux florions d'or des pissenlits, aux branches des noisetiers, au muffle noir de Blanchette, rose et doux comme du velours; à tout, à rien, à son sabot, à l'air du temps.

C'était dans cette âme d'enfant, pendant des heures de silence et de rêverie, une succession de comédies saugrenues et de drames baroques, où le vieux tronc creux d'un saule de la haie pouvait être le personnage principal, aussi bien, ma foi, que la molette criaillante du puits voisin.

Engoncée et taciturne, renfrognée et laide près de quiconque arborait face humaine, Hildegonde devenait, dans la solitude, un allègre paquet de tendons, de cheveux pâles, avec une grande bouche, des yeux bleus, des poignets rouges; un paquet de vie à bon marché, heureux de vivre, presque beau parfois du ravissement qu'il éprouvait de se mettre en boule et de bondir à tel moment qu'il lui plaisait.

Les douze ou treize ans d'une fillette sont un spectacle si prodigieux à contempler dans sa simplicité apparente!

Dans la tête d'Hildegonde, durant les années qui suivirent la mort de son père, il ne passa pas une seule pensée, ni le son d'un seul mot, qui ne tendissent à l'éloigner de cette mère qu'elle haïssait tous les jours plus sauvagement. Non qu'elle fût par la Flatte menacée ou battue. Celle-ci, sans haine ni joie, la plupart des jours, en réalité ignorait totalement son enfant.

Tout simplement l'âme d'Hildegonde avait pris une position de défense contre une autre créature, qui, par hasard, se trouvait être sa mère. Sans calcul préalable, ces deux êtres si proches par le sang et si confondus par la promiscuité de l'existence, vivaient sans mêler rien de leurs cœurs. Hildegonde et sa mère semblaient n'avoir été réunies que pour montrer de quelle puissance d'isolement et de silence mutuel elles étaient capables l'une devant l'autre.

\*  
\* \*

Une fois veuve, la première entreprise de la Flatte fut d'installer un cabaret dans sa maison. La route qui passait devant l'huis et ne menait à rien, demeurerait déserte des jours entiers. Personne n'aurait pu dire quels clients la grosse femme espérait abreuver de bière ou de péquet. Mais c'est qu'au fond elle ne visait à aucun but de gain. En suspendant une houppe de houx au-dessus de sa porte, elle ne faisait qu'agir obscurément comme toutes les veuves du hameau, pour qui dresser un comptoir de bois de sapin sur le carrelage sablé de leur « salle » vaut un appel aux traînaillants bavardages des hommes désœuvrés de l'environ, une sorte d'incantation contre le démon de la solitude qu'elles redoutent entre tous.

Donc il y eut désormais ici, dans la cave, une tonne de bière mise en perce et régulièrement aigrie avant d'être vidée. Et ce fut, garni de l'étagère ordinaire portant les grossiers verres à boire le cabaret du tournant de la route où l'étranger fourvoyé pénètre pour demander son chemin.

Il entre; et il n'y a jamais personne dans la maison. Il frappe sur le bois du comptoir à coups redoublés. Enfin, il entend les sabots de la Flatte au loin sur le pavé de la cour. Puis c'est le bruit mou des épaisses chaussettes de laine s'écrasant sur les carreaux de terre rouge. Enfin, voici les deux visages étonnés du buveur et de l'hôtesse qui s'examinent. Et cela fait un moment à parler...

*Le Borain.*

De temps en temps, s'installaient chez la Dury, pour quelques mois, des ouvriers de la fosse à charbon voisine, des manœuvres de la fabrique de sucre ou du moulin à chicorée du village. Régulièrement aussi, ils disparaissaient un matin, leur bagage sur l'épaule, laissant derrière eux une « quinzaine » de logement impayée. Mais enfin, cette vague clientèle, de si mauvais rapport qu'elle fût, suffisait à jeter, dans les journées de la veuve, le désordre bruyant qui lui convenait, qu'elle désirait.

La Flatte avait près de quarante ans quand débarqua, un jour, à la halte du chemin de fer du hameau, une compagnie de houilleurs borains. La houillère des Aulnias les appelait pour exécuter, au « fond », un de ces ouvrages de reboisement des tailles où les ouvriers du Couchant de Mons, d'une ancienne éducation pratique, sont passés maîtres.

Dans la population douce et placide du village où l'extraction de la houille est une industrie qui touche à peine à l'âge d'homme, et d'ailleurs fut longtemps considérée comme un métier vil, les nouveaux venus étaient craints comme avaient dû l'être, jadis, les Cosaques mangeurs de chandelles, ou les Hongres mangeurs d'enfants.

Les petits de Lalue exprimant naïvement, en cela, la croyance paternelle, étaient persuadés que ces « fossetiers » à la parole expressive et rapide, à dures faces ardant dans l'ombre de leurs chapeaux de cuir, et qui marchaient la hache sur l'épaule, la courte pipe de terre à la bouche, étaient des monstres de force et de cruauté qui pouvaient mordre dans du fer, qui se saoulaient tous les soirs dans les cabarets du coron sans jamais payer leurs verres, et qui écrasaient la tête de leurs innocents adversaires à la moindre bataille, sous le couvercle du poêle chauffé au rouge.

D'oser regarder un Borain sous le nez, avec cette idée qu'ils en avaient, eût paru, aux petits paysans, une audace aussi téméraire que demeurer sur la

route quand les gendarmes de Binche passaient à cheval.

\* \* \*

Les Borains nouveaux venus, d'abord réunis en un groupe unique pour leurs premiers jours au village, s'étaient bientôt éparpillés à la recherche des logements libres. Le hasard avait jeté Florent Canon, dit le « Blanc-Borain », chez la Flatte du Calvaire, un matin de dimanche. Il avait vu la place à prendre ; et cajolé par la grosse femme, il y avait apporté son bagage. Au soir, il était installé dans la maison.

Dès l'entrée, chez elle, de ce grand diable de vingt-cinq ans, la Flatte, avec un bonheur immense, lui avait fait l'inconscient mais complet abandon de tout ce qu'elle pouvait avoir au monde, corps et bien. Et le Borain, doué de l'appétit de son âge, avait goulûment tout accepté.

Le premier matin, tandis que Florent, à coups de hache et de pioche, marquait ici son pouvoir despotique de maître par le premier acte d'un Wallon chez lui : en construisant, dans le grenier, un pigeonnier ; la Flatte, dans le vacarme du marteau, la poussière de chaux, la pluie de briques du pignon troué, ne se sentait plus de joie.

Un maître dur, d'une main brutale secouait donc enfin sa vie ! Voilà ce qu'elle sentait, avec ravissement. Il y avait quelqu'un, dès aujourd'hui, et c'était le grand Borain aux cheveux blonds, toujours prêt à la battre ou à la serrer dans ses bras. Elle ne sortait de ce sentiment qui l'abandonnait à une vie en dehors d'elle-même ; elle ne sortait de cette complète ivresse que par moments ; et, chose étrange, c'était toujours pour se mettre en posture de défendre son nouveau bien, et au hasard, sans raison, comme un avare doit craindre que son ombre le vole. Elle se mettait alors à la poursuite d'Hildegonde ; la repoussait la menace à la bouche, le sabot à la main, au plus loin dans les prés avec la vache ; lui interdisait l'entrée de la maison, tandis que le Borain s'y trouvait.

Un détail de sa vie montrera, toutefois, comment le Borain entendait accepter sa conquête. Les samedis soirs après la barbe, il ne concevait rien de plus intime que de ramener chez la Flatte ses compagnons dispersés dans le village. Portes closes, dans la pièce sablée du cabaret, ils vidaient à pleins pots le tonneau de bière de la cave et le litre de genièvre de l'armoire. Alors, Hildegonde entendait, longtemps dans la nuit, sa mère alternativement chanter et hurler de douleur sous les coups, dans la saoulerie. Bien des fois, la fillette coucha dehors, recueillie par une voisine à qui, pour se venger, elle contait de gaité de cœur des mensonges affreux tantôt sur les choses sans nom qu'on lui donnait à manger, tantôt sur ce que les logeurs et la Flatte faisaient ensemble dans leurs godaillies.

\* \* \*

Un jour, les Borains, leur tâche finie à la houillère, s'en repartirent. La Flatte trembla de voir le Blanc les suivre. Lui, morne et colère tour à tour, fermait la bouche à la logeuse, d'un revers de main, si elle s'aventurait à le questionner sur ses projets. En avalant la salive ensanglantée par les blessures de ses lèvres blessées, elle espérait ! Il resta.

A la vérité, sous le terrible attirail qu'il revêtait par crânerie au milieu de ses amis, c'est que le Borain était fort apaisé. Sans le dire, peut-être sans le savoir, il jouissait du bien-être que lui offrait ce logement où il était seul, et qui était devenu sa maison plus complètement que jamais aucune maison n'avait été sienne.

L'histoire de Florent Canon était simple. Dès l'enfance, il avait dû suffire à son pain. La vie dure et libre dans la solitude de la houillère, l'avait seule formé, brusque et lent, sombre et goguenard, brutal et caressant à sa manière. Il donnait l'impression de n'avoir jamais fait un geste ou grogné une parole qui ne fussent ceux qu'il voulait. Et, en effet, sa vie était si naïve qu'avec ses bras musclés et ses larges

épaules, il semblait bien qu'il n'en avait point sacrifié une seule minute pour un espoir d'avenir.

L'avenir, était le mot inconnu, d'une chose dont il n'avait jamais conçu l'idée. Comme sa hache affilée tous les matins taillait ses perches de chêne, ainsi sa vie entraînait forte et tranchante tous les matins dans les choses éparses autour de lui. Le brillant de ses cheveux de cuivre pâle; les muscles de ses mâchoires saillant des tempes jusqu'au menton; ses intrépides yeux brûlant sous l'arcade avancée des sourcils agrandis par le coin des paupières tiré vers les tempes; sa large bouche aux lèvres sanglantes mouillées par le jus du tabac; son nez long et courbé, aucun de ses traits ne pouvait donner l'idée qu'il pût laisser tomber à ses pieds une seule miette de son existence d'aujourd'hui, la mettre prudemment à la Caisse d'épargne et la faire doucement fructifier pour plus tard!

\* \*  
\* \*

C'est dans son costume de toile d'un bleu pâli aux lessives; dans ces loques collées à ses membres comme le drap mouillé aux statues de glaise, que le Borain apparaissait le plus complètement lui-même. Sous le pétase de cuir bouilli et la calotte de linge couvrant l'occiput comme une capuce, son visage rasé avait la netteté de trait et la force d'expression, avidité, ruse, vaillance, de ces médailles grecques frappées au Mercure coiffé.

Une agilité, une gaieté de bête parfaite, faisaient onduler ses reins, rouler ses épaules, rebondir ses jarrets. Au moment où il sautait de la haute cage de fer qui le hissait au jour, du fond de la fosse, avec le « trait », sa journée finie, il avait les mouvements souples et lestes d'un corps gorgé de vie qui s'élance au jour, hors l'étreinte de la mort. En même temps, avec une paresse du geste, une sorte de caresse presque alanguie, gracieuse, il contournait, en les frôlant, les engins épars autour de lui, machines, câbles, wagons, ferrailles grinçant, hurlant et sifflant, qui ne l'avaient pas déchiré aujourd'hui. Alors, d'un brusque



et crâne mouvement relevant sa tête, au dernier saut, en même temps qu'il retombait sur ses jambes, il saluait tout avant de partir. Et il semblait bien, à qui le voyait, que c'était là, offert par le Borain, tout ce qu'un homme pouvait, par l'ouverture des yeux, donner à un autre de l'ivresse inconsciente de sa propre vie. Comme il semblait au spectateur qu'ayant contemplé le Borain, il avait atteint au miracle de savourer la vie d'un autre homme dans toute sa force sauvage.

Le long des murs de l'usine poussiéreuse ; et plus loin, en pleins champs, entre les haies et les talus, marchant à longs pas élastiques, où ses talons rasaient le sol, tout criait du Borain, sans qu'il sonnât mot :

« A moi le vent et la lumière du jour, le pain et la viande. »

\* \* \*

Il arrivait chez la Flatte. Dans la cour, ayant tiré l'eau du puits, il se lavait nu, gravement, sans une parole, ni un sourire pour la commère qui tournait autour de lui dans une admiration presque douloureuse.

La dondon, sans se payer d'illusion, ni essayer de croire qu'il en agissait ainsi par coquetterie, souffrait de cette indifférence du Borain. Souvent, quand elle avait assisté à tout le jeu de ce corps, ruisselant d'eau et étincelant dans la lumière, pour tirer l'homme de son flegme dédaigneux, sa fruste émotion lui suscitait quelque rêve de bataille. Elle se mettait à l'invectiver avec colère, les deux poings aux hanches, lui hurlant des injures, pour attirer sur elle un orage dont elle préférait les coups au malaise inquiet du dédain.

Mais alors, pour toute réponse, le Borain se mettait à siffler en se frottant le torse et faisant jouer les petits paquets symétriques de ses muscles roulant sous la peau comme des fuseaux. Ou bien, avec une brusque pirouette, dans un éclat de rire claironnant, il jetait à la Flatte, d'une volée en plein

---

corsage, le baquet de savonnée de son bain, et la faisait fuir, trempée et piaillante, devant le bassin rebondissant sur ses talons.

Lui, le bon « fossetier », comme le vrai maître-logeur d'ici, il allait ensuite au jardin. La culture du potager des maisons où ils couchent, c'est le grand jeu au soleil des houilleurs pensionnaires. Là, ils bêchent, sèment, plantent, tout ainsi que pour eux, et comme s'ils en attendaient vraiment la récolte.

A la tombée du jour, dans la belle saison où la terre a été chauffée par douze heures de soleil, les charbonniers, leur journée au fond de la bure achevée, prennent à peine le temps de manger, pour courir, le col encore noir de houille, et les pieds déchaux, serrer leurs doigts sur les manches de bêche ou de rateau ; crisper leurs orteils nus dans le sol ameubli, entre les légumes fraîches des poireaux, les ombelles argentées des oignons fleuris, les mines frisées et recoites des salades resserrées sur elles-mêmes. Parmi les douces choses poussées de terre, ces durs hommes harassés, vont ainsi longuement rire de leurs mains...

LOUIS DELATTRE.

---

# LE BON CHEVALIER

Pièce en 4 actes et 6 tableaux

(Suite)

---

## ACTE TROISIÈME PREMIER TABLEAU

*La vieille rue du premier acte.  
Automne 1449.*

Toutes les portes sont closes, les volets aux fenêtres. Roeland gronde dans l'éloignement. Des groupes de bourgeois en armes passent; des femmes, parfois, les accompagnent et, effrayées par la grande voix de la cloche, quelques-unes, après un adieu, rebroussement chemin en toute hâte.

### SCÈNE PREMIÈRE

PIER, KOBE, NELE, *une* FEMME

PIER, *au seuil de sa porte, à Nele et à la Femme qui se sont arrêtées pour le saluer.*

Roeland, depuis le point du jour, menace ainsi. Ces grands coups-là, c'est sa voix de révolte.

NELE

Les rues sont lugubres. Les maisons semblent mortes. Les cœurs sont pleins d'angoisse... Pier, quels malheurs vont fondre sur nous?

PIER, *levant les bras.*

Dieu le sait, ma fille!

LA FEMME

J'ai peur de ce tocsin qui n'a ni cesse ni repos.

PIER

Des temps sombres sont venus. On a fermé les portes de la ville. Sur le marché du Vendredi on s'est battu déjà.

KOBE, *traversant la rue et se joignant à Pier et aux deux femmes.*

D'où te vient la nouvelle, mon bon ami ?

PIER, *imitant l'accent de Kobe.*

De Bult, mon doux voisin.

KOBE

Et à quel propos cette rixe, t'a-t-il dit ?

PIER

Des railleries. Les gens armés sont susceptibles. Leur colère est prompte et voit rouge. Nul impunément ne met au poing, ou ne porte au côté la longue épée tranchante et la dague effilée.

KOBE

Le sang a donc coulé là-bas ?

PIER

Peu. Notre superdoyen a pu intervenir. Il a parlé à cette populace. Sa voix grondait en reproches véhéments. Ce fut très beau et fort touchant, s'il faut croire Trine, ma femme, qui s'y connaît.

KOBE

Ce hibou-là n'ignore rien de ce qui se fait au grand soleil.

*(Roeland sonne avec plus d'éclat.)*

NELE, *à la Femme.*

Mon Dieu ! allons-nous-en !

LA FEMME

Rentrons chez nous.

NELE, *à Pier et à Kobe.*

Adieu !

KOBE, *riant.*

Adieu ! hé, quoi ? adieu !... au revoir, la belle, s'il vous plaît. Les femmes sont folles ! Le son d'une cloche les épouvante.

## SCÈNE II

LES MÊMES, *moins NELE et la FEMME*

PIER

Elles sont sages, tout au contraire, et tu es sot.

KOBE

C'est entendu. Mais où est Trine ?

PIER

A courir les dangers, sans souci de son mari et de ses pauvres enfants.

KOBE

Ha, ha !... Dis donc, viens avec moi, nous l'irons chercher ensemble, si tu veux.

PIER

Grand merci. (*Levant l'index.*) Ecoute... Si les sonneurs poursuivent de la sorte, ils démoliront notre beffroi. (*Confuses rumeurs de foule.*) Entends-tu ? C'est effrayant. (*Il s'assure que les volets sont bien fermés.*) Je ne vais pas demeurer plus longtemps à la porte. Rentre chez toi, Kobe, crois-moi. Les hommes sont des bêtes féroces, des bêtes de proie...

KOBE

Oui-da ! je veux les voir à l'œuvre. On vit avec son temps. Il faut savoir ce qui se fait, ce qui se dit, ce qu'on décide. Et si même, parfois, la crainte vous étreint le cœur, qu'importe ! il n'en bat que plus fort, et c'est très bien.

### SCÈNE III

LES MÊMES, plus une dizaine de bourgeois armés qui traversent rapidement, puis BULT

KOBE, se tournant au passage de la petite troupe.

Quelle hâte ! (*Apostrophant les hommes.*) Où allez-vous ainsi ?

BULT, venant de gauche.

A la place Sainte-Pharaïlde, maître Kobe, grosse ampoule.

KOBE, s'accrochant à Bult, qui veut passer outre.

Qu'y fait-on ?

BULT

Vous le saurez si vous prenez la peine de transporter jusque-là votre importante personne.

KOBE

Si je vous accompagnais, hein ?

BULT

Je vous remercie, mais je ne m'encombre pas de gaillards aussi ventripotents que vous. J'ai pour coutume d'aller d'un pas léger auquel vos larges pieds et votre étonnante bedaine ne sauraient prétendre. Je suis pressé, du reste. (*Il fait quelques pas vers la droite, puis se retourne.*) A vous revoir... Et vous, Pier, ne bougez point, enfermez-vous, poussez tous les verrous et... tremblez tout votre souï, mon brave ami.

KOBE

Le temps de fermer ma boutique, (*Il court jusqu'à chez lui.*) et je suis à vous... Attendez-moi, Bult!

BULT, *sortant par la droite, à grands pas.*

Mais oui, Kobe.

KOBE, *courant péniblement après lui.*

Arrêtez-vous, zotje damné!

(*Il sort.*)

## SCÈNE IV

PIER, *puis* DES GENS D'ARMES

PIER, *criant à la cantonade.*

Kobe, Kobe, où vas-tu?

KOBE, *de la coulisse.*

Au diable!

PIER

Ah! Dieu! (*Il dodeline de la tête. Regardant.*) Son gros ventre saute et ballotte dans sa course... Bult accélère son allure. Ha! les... (*Rumeurs de foule. Pier revient précipitamment vers la maison.*) Et Trine, ma Trine est au dehors, parmi cette émeute, au milieu de ces hommes furieux. Seigneur, je vous la recommande! mes enfants ont besoin d'elle; mes enfants, car, pour ma part... (*Roeland gronde en tempête; la foule pousse des clameurs au loin; quelques gens d'armes traversent en courant.*) Ayez pitié de nous, Vierge sainte!... Je vais prier et mettre les grosses barres de fer à la porte. (*Grands coups de cloche. Pier rentre très vite, en se signant.*)

RIDEAU

## DEUXIÈME TABLEAU

*La place Sainte-Pharaïlde, à Gand.**Automne 1449.*

Au fond, le château des Comtes de Flandre ou 's Gravensteen, qu'entoure un fossé bordé d'un parapet. Un pont-levis, qui demeure baissé, enjambe ce fossé. La porte d'entrée du château et les deux tours dont elle est flanquée sont praticables. Au haut de celles-ci, des hommes d'armes se promènent. Cette bastille occupe toute la moitié gauche de la scène, entre les quatrième et cinquième plans; plus loin, sur le fond, elle profile ses murailles garnies d'échauguettes et dominant l'eau du fossé. A gauche, premier plan, une maison à deux étages, à haut pignon et à grande enseigne. A droite, premier plan, une chapelle romane. Aux plans suivants, jusqu'au parapet, une rangée de vieilles maisons.

## SCÈNE PREMIÈRE

BULT, KOBE, TRINE, PREMIER CONFRÈRE, DEUXIÈME CONFRÈRE, PREMIER APPRENTI, DEUXIÈME APPRENTI, GENS DU PEUPLE

*(Des groupes sont formés. Rumeur confuse au lever du rideau.)*

PREMIER CONFRÈRE, *au groupe qui l'entoure.*

Vous n'avez rien compris à la lecture de l'édit.

DEUXIÈME CONFRÈRE

Pas grand'chose.

PREMIER APPRENTI

Le héraut nous a fait savoir qu'il reviendrait...

PREMIER CONFRÈRE

Et vous ne l'écoutez pas davantage.

PREMIER APPRENTI

Dites donc, vous qui fûtes très attentif, instruisez-nous!

*(Rires.)*

PREMIER CONFRÈRE

Parfaitement. Il porte...

PREMIER APPRENTI

Qui ça ?

PREMIER CONFRÈRE, *se fâchant.*

L'édit!... Qui ça!... Il porte à notre connaissance que le sel, la mouture et le blé sont frappés d'une taxe...

DEUXIÈME APPRENTI

Nous le savions. Ce n'est pas difficile à se mettre dans la tête, et c'est si simple à régler.

PREMIER CONFRÈRE

Comment cela, beau compère ?

DEUXIÈME APPRENTI

Par un refus de paiement.

KOBE, *riant.*

Bien parlé, petit.

PREMIER CONFRÈRE

Et vous faites votre affaire des suites que va entraîner cette rébellion ?

KOBE, *se tournant de droite et de gauche.*

Je crois que nous sommes en nombre pour faire respecter nos décisions.

DEUXIÈME APPRENTI

Le superdoyen, d'accord en cela avec les doyens des métiers, a décidé d'opposer un refus catégorique aux prétentions de Philippin. Nous avons donc le droit pour nous.

DEUXIÈME CONFRÈRE

Naturellement.

PREMIER CONFRÈRE

Mais l'édit contient plus encore.

KOBE

Oui, je n'ai pas... trop bien entendu tout à l'heure.

DEUXIÈME APPRENTI

Moi non plus.

PREMIER APPRENTI

Que faites-vous de vos grandes oreilles, gros Kobe ?



KOBE

Je les ouvre à vos impertinences, manneken, et elles vous vaudront de mes... caresses, dans un instant.

PREMIER CONFRÈRE, *avec assurance.*

Ah, ha! Eh bien, voici : l'édit porte que nos magistrats ne seront plus, à l'avenir, reconnus par le duc.

DEUXIÈME CONFRÈRE

Comment cela?

PREMIER CONFRÈRE

Ainsi que je viens de vous le dire.

DEUXIÈME CONFRÈRE, *à Kobe.*

Vous saisissez?

KOBE

Moi? (*Il secoue la tête en signe de dénégation et fait la moue.*)

DEUXIÈME APPRENTI, *répétant.*

Les magistrats ne seront plus, à l'avenir, reconnus par le duc.

PREMIER APPRENTI, *ricanant.*

Il les reconnaissait?

PREMIER CONFRÈRE

Mais oui, et c'est pour ce motif que nous marchons contre lui.

KOBE

Je veux être pendu si je me retrouve dans votre édit.

PREMIER APPRENTI

Eh, eh! notre édit? Celui de Philippin, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

DEUXIÈME APPRENTI, *au premier Confrère.*

Qui vous dit que nous marchions contre le duc?

PREMIER CONFRÈRE

Enfin, nous n'acceptons pas...

PREMIER APPRENTI

Quoi?

PREMIER CONFRÈRE

Nous n'acceptons pas, voilà.

KOBE

Tout ça, au fond, n'est pas bien clair.

DEUXIÈME CONFRÈRE

Quand vous aurez entendu Sersander, vous serez tout de suite éclairé.

DEUXIÈME APPRENTI

Il sait de quoi il retourne, lui. Nous n'avons qu'à le suivre.

PREMIER CONFRÈRE

Bien parlé... Il faut pourtant ne pas aller à l'aveuglette tout à fait. Nous ne formons pas absolument un bon troupeau docile. Nous sommes, chacun, une part de la volonté gantoise. Nous avons du sens commun, pas vrai? et savons raisonner... qui plus, qui moins, suivant le cas.

KOBE

Ah, ha! Voilà qui est parfait, et je vous suis. Ainsi, je me trouve ici, à présent; tout à l'heure, je serai là, parce qu'il sera juste et nécessaire que je m'y porte.

PREMIER APPRENTI, *tirant la langue à Kobe.*

Le salut de la cité l'aura exigé, hein?

TRINE, *à Bult.*

Vous vous souvenez de ce rêve que je fis, Bult, de ce rêve où le duc m'apparut vêtu de rouge? Voici qu'il se réalise. De plus tristes jours succéderont à celui-ci. La ville à peine s'éveille au tumulte. Les tueries vont commencer; la cité va se couvrir, pendant d'interminables mois, du linceul des guerres civiles, et les larmes vont se confondre avec le sang.

BULT

Que trouverons-nous, dites, au bout du chemin où nous nous engageons? Peut-être le succès; peut-être la défaite. Ma belle foi dans l'avenir, dans le triomphe de notre cause est perdue. Je doute; j'ai bien peur.

TRINE

Jacquet nous abandonne. Hélas! il est bien vrai que sans lui nous sommes, un peu, comme un corps

auquel manquerait l'âme. Le chevalier a quitté la ville.

On le dit. BULT

Je le sais. TRINE

(*Sonnerie de trompette.*)

PREMIER APPRENTI

C'est le héraut qui s'avance pour nous donner lecture de cet odieux édit.

KOBE, *apercevant Bult.*

Bult! venez ici, mon camarade, et dites-nous ce que le duc promet à ses sujets.

PREMIER APPRENTI, *riant.*

Ho, ho! Zotje, on t'écoute... Mais il est plus décent que tu montes en chaire. (*On entoure Bult qui se débat.*) Si, si! (*Il est hissé sur les épaules de deux hommes du peuple.*) Là! Maintenant parle, soit bref, soit limpide et, surtout, ne nous déguise rien. (*La foule monte jusqu'à l'endroit où l'édit est placardé, suivant Bult perché sur l'épaule des deux hommes.*)

VOIX NOMBREUSES

Parle, parle!... Nous écoutons!

BULT

Vous voulez savoir ce qui vous est promis?

CRIS

Oui, oui, oui!

BULT

Peu de chose, après tout... L'abolition de vos vieilles chartes, la destitution de vos magistrats, la misère, l'esclavage.

TRINE, *qui les a suivis, avec de grands gestes.*

La faim, comme une louve féroce, vous déchirera les entrailles. Vos remparts, désormais inutiles, ne vous rappelleront plus même le temps où vous étiez Gantois, maîtres de vos actes, fiers de votre liberté. Vil troupeau, vous serez gardé par les chiens de votre

maître, et l'on aura tué en vous jusqu'au désir de vivre sans entraves.

(*Sonnerie de trompette, plus rapprochée cette fois.*)

## SCÈNE II

LES MÊMES, plus UN HÉRAUT

LE HÉRAUT, *s'arrêtant devant l'édit.*

De par Monseigneur le duc de Bourgogne...

(*Au premier instant de grand silence et de stupeur, qui a suivi la venue du héraut, succède une formidable explosion de colère. La foule ne le laisse pas continuer et l'attaque, tandis qu'elle se rue aussi vers l'édit et le lacère. Le héraut cherche à s'échapper. Il sort en courant, poursuivi par des gens du peuple. Cris furieux qui se perdent graduellement.*)

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins LE HÉRAUT et les quelques hommes qui lui donnent la chasse, plus BONE.

BONE, *entrant par la droite, à Bult.*

Que vient-il d'arriver ?

BULT

On a assommé un héraut et déchiré l'édit de Philippin.

BONE, *montant sur une borne.*

Camarades, camarades!... entendez-moi! Pour Dieu, écoutez donc! (*Les rumeurs se calment. Toute la foule descend avec Bone, qui a sauté de la borne.*) Je viens de vous voir, mes amis, poussés par un instinctif sentiment de révolte et d'indignation, vous précipiter vers le valet de votre ennemi, de ce duc qui a osé se croire notre maître. Vous avez puni, comme il le méritait, cet insolent porteur de livrée. Je vous approuve de ne pas avoir écouté en silence les ordres du Philippin, contre qui nous avons résolu de nous lever, et je vous applaudis, ô peuple magnifique et valeureux! d'avoir jeté votre déclaration de guerre,

comme un soufflet, à l'envoyé d'un seigneur dont nous proclamons ici la félonie. (*Acclamations.*) Gand, notre Gand ! est debout toujours, dans la plaine flamande, indomptable, irréductible. Votre colère, le juste châtement que vous avez infligé à ce héraut d'armes du duc de Bourgogne, consacrent souverainement les décisions que nous avons prises en votre nom. Le peuple de Gand couvre ses magistrats. Nous agissons de concert. Nous avons marché et nous marcherons la main dans la main. Un même cœur bat dans toutes les poitrines; une même volonté conduit tous les actes.

VOIX NOMBREUSES

Oui, oui!... En avant!... Vive Liévin Bone!...

BULT, à *Trine*.

Ils sont déchaînés. A cette heure ils prendraient le s'Gravensteen d'assaut...

BONE, *imposant le silence d'un geste.*

Ne nous emportons pas. Considérons avec calme les événements, pour n'agir, ensuite, qu'après réflexion, s'il est possible. Je vous dois, aujourd'hui, de vous éclairer sur la situation qui nous est faite. La lumière appartient à tous, sans distinction. Le peuple de Gand est conscient de sa force, de ses droits, de ses devoirs. Peut-être demain donnerons-nous chacun de notre personne. Cette égalité devant le combat doit commencer dans le conseil...

VOIX NOMBREUSES

Oui, oui, oui! vivat!

BONE, *après un temps, durant lequel la rumeur n'a pas cessé.*

Mes amis! (*Grand silence.*) Le moment où nous sommes est sombre. A quoi bon dissimuler? Cette heure est grise d'angoisse, mais pour qui sait la fierté héroïque des hommes de Gand, elle est resplendissante de joies aussi, car elle sonne l'heure initiale d'une ère de liberté. Et nous sommes prêts à en payer le prix. (*Coups de cloche.*) Oui! nous sommes en rébellion! Nous venons de nous lever contre une autorité arbitraire, à laquelle nous n'avons que trop

cédé. Oui, c'est la révolte! Et c'est la guerre, mais ouverte, mais franche et sans merci. Tant mieux! Nous nous réveillons d'un mauvais rêve. Nous levons l'étendard de la cité contre la bannière du duc, et voici que le Lion de Flandre jette au vent son rugissement oublié. (*Roeland sonne à toute volée. Cris de la foule. Après un moment.*) Ecoutez, écoutez la voix de Roeland qui répète : Flandre au Lion!

CRIS

Flandre au Lion!

BONE

Que les échos redisent au duc, à sa noblesse, à ses créatures, l'éclat de cette voix qui clame sur le pays et nous enfièvre. (*Nouvelle sonnerie de cloche.*) Roeland gronde, Roeland menace... Ah! les oreilles de Philippin doivent tinter.

(*Rires.*)

CRIS

Vive Bone!

BONE

Surtout, mes amis, restons unis, entre nous, sans autre aide. N'attendons du dehors que trahisures et qu'embûches. N'ouvrons point la porte aux promesses; c'est par là que pénètrent le parjure et la défaite. Ne comptons que sur nos propres forces; elles nous suffiront. N'est-ce pas à tort que nous avons mis notre confiance dans un chevalier de grand renom?

VOIX DANS LA FOULE

Jacquet!

BONE

Oui, ce Jacquet vanté dans les tournois, ce Jacquet qui devait nous donner la victoire, ce... bon chevalier nous abandonne et reste le serviteur docile de son maître. (*Un instant.*) Je m'en réjouis, et vous pensez comme moi. Mieux vaut que Gand ne doive son indépendance qu'à ses seuls enfants... Hommes de la cité, vos magistrats ont confiance en vous et comptent sur votre énergie et votre amour de la liberté pour défendre, jusqu'à la mort, la grandeur de la commune!

UNE VOIX

Aux armes !

VOIX NOMBREUSES

Aux armes ! aux armes !

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, *plus* JACQUET, SERSANDER,  
POTTER, SNOWT, MARGUERITE

(*Sourdes rumeurs lorsque paraît Jacquet.*)

JACQUET, à *Sersander*.

Consentirez-vous à m'écouter, maintenant ?

SERSANDER

Lorsque j'aurai obtenu le silence, vous pourrez tâcher de vous expliquer devant nous. J'ai tenu à ce que vos déclarations fussent publiques, afin que le peuple connût toute votre conduite et pût juger la nôtre. (*Il lève la main pour réclamer l'attention.*) Le chevalier de Lalaing demande à être entendu (*Rumeurs qui se calment bientôt. A Jacquet.*) Parlez donc.

BONE, à *Jacquet*.

Tout Gand connaît votre conduite, messire. Faites-nous grâce de la vouloir exposer et interpréter à votre façon. Le temps nous est précieux. Allez ! les portes de la ville s'ouvriront pour vous livrer passage, une fois encore.

JACQUET

Maître Sersander, vous, Bone, vous tous ! dont je n'ai pas cessé d'être l'ami. (*Rumeurs.*) J'en atteste Dieu, qui nous voit !... Se peut-il qu'à un tel point vos sentiments soient changés à mon égard ?... Mais, en vérité, je n'ai eu d'autre souci que votre bien ! Que faut-il dire, que faut-il faire pour vous convaincre ?... Durant les jours d'absence, mes pensées, pas un instant, ne furent ailleurs que parmi vous.

SERSANDER

Et vous venez de la cour du duc.

BONE

Après avoir présenté vos hommages au Philippin, de qui vous êtes le très féal sujet, vous avez désiré savoir ce qui se prépare dans ce Gand auquel vous portez tant d'amour aussi!... Vous avez l'âme trop grande et le cœur trop vaste pour être compris des manants, messire. Les petites gens, dont nous sommes, tiennent à moins d'ampleur et à plus de véritable sincérité.

QUELQUES VOIX

Bien, très bien !

*(Rumeurs confuses.)*

JACQUET

Oui, je reviens de voir monseigneur, vers qui je me rendis à votre seule intention, pour vous sauver des rigueurs d'un siège, et pour vous épargner les horreurs d'une guerre qui anéantirait votre prospérité pour de longues années. J'ai eu votre salut en vue, tout uniquement. J'ai insisté auprès du duc, je lui ai parlé de vos droits, je lui ai représenté la justesse de vos refus et la nécessité de vos résolutions. Ma démarche fut mal reçue et, sans vous être utile, n'a fait que me desservir. Aucune volonté n'a le pouvoir de fléchir celle de monseigneur. J'ai supplié, j'ai imploré; rien ne me coûta, car on puise des forces inattendues dans le dévouement à une noble cause. Hélas! mes avertissements et mes prières furent inutiles.

SERSANDER

Qui de nous vous a chargé de cette démarche ?

JACQUET

Ne vous avais-je pas promis de la tenter ?

SERSANDER

Avant que tout fût rompu entre nous, il est possible; depuis, vous n'en aviez plus le droit.

JACQUET

J'ai cru que l'on avait toujours celui de faire bien, et d'écouter en soi la voix obscure qui dicte le devoir. C'est à ce sentiment que j'ai obéi, sans considérer, il



est vrai, si mes bonnes intentions seraient couronnées de succès, et quel accueil vous réserveriez à un échec, que je n'avais pas consenti à prévoir. N'est-on pas toujours sûr de ce que l'on désire beaucoup? Et puis l'affection du peuple gantois m'emplissait d'une confiance sans limite. Tout le long des routes, au départ, j'avais entendu des accents de grâce s'élever vers le ciel; elles m'avaient fait cortège; l'éloquence de ces mille voix m'avait pénétré, et j'étais fier d'en devenir l'interprète. Je désirai ardemment de vous rapporter la paix dans les plis de mon manteau, de chasser vos alarmes, et mon espoir m'avait convaincu de la réalisation de ce beau rêve. N'avais-je pas le droit de me croire votre élu? Vous me receviez naguère comme un libérateur. Dans l'effondrement de mes projets, je gardais, malgré tout, une force sans cesse renaissante, car je sentais rayonner en moi votre confiance. Les obstacles mêmes ne faisaient que grandir mon attachement à votre cause, et mon énergie se retrempait, oui, se fortifiait dans l'insuccès de mes instances.

BONE

Ce dévouement qui revient de la cour de Philippin a trop mauvaise figure.

SERSANDER

Fût-il sincère autant que le prétendent vos paroles, la prudence nous fait une loi de le rejeter, quitte à le meurtrir injustement... Nous vous avons dégagé de vos promesses; votre place n'est plus parmi nous.

(*Rumeurs.*)

JACQUET

Je vous en prie encore! Je vous conjure de ne pas repousser mon offre loyale. Mon influence peut vous servir. Si la première tentative auprès du duc a échoué, une seconde, peut-être, sera plus heureuse. Je suis prêt à tout refaire, à trouver de nouveaux arguments en votre faveur, des accents auxquels monseigneur ne pourra demeurer insensible. (*Coups de cloche qui vont en augmentant, et entre lesquels Jacquet reprend.*) Et si j'insiste, sans fierté, direz-vous, c'est que j'estime devoir servir Gand, même

méconnu par les Gantois, même à leur insu. Si vous me repoussez, je ne cesserai point pour cela d'aimer votre chère et vaillante cité... En cet instant, la cloche du beffroi, comme une clameur de détresse me déchire le cœur. Non! rien ne peut me détacher de vous. Quoi qu'il advienne, Gand, ses hommes, ses logis, ses clochers, gardent le serment de mon fraternel amour!

SERSANDER

Vous nous avez fait de semblables aveux déjà. Nous avons appris à connaître leur valeur et ne nous y laissons plus prendre. Nous désirons, nous voulons, aujourd'hui, vaincre par nos propres forces, par nos seuls moyens et, Dieu aidant! nous y parviendrons! (*S'adressant à la foule.*) Frères, les heures du sacrifice sonnent. C'est avec joie que je donnerai ma vie à la cité, et tous comme moi. J'en suis sûr, vous défendrez vos privilèges jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Voulez-vous vivre libres dans une ville libre?

CRIS

Oui, oui!

SERSANDER

Arrière donc les mauvais citoyens et les mauvais frères. Que tous les fils de Gand marchent au combat, à la sûre victoire, comme un seul homme; que soit anéantie la puissance du grand duc d'Occident, tyran des villes de Flandre et bourreau du peuple gantois! En avant! au triomphe, ou, s'il le faut, au martyre, et vive la Flandre!

BONE, à *Jacquet*.

Vous nous avez trahis, messire; nous n'avons plus rien à démêler ensemble. Portez cela, de notre part, à monseigneur... votre duc.

(*Grandes rumeurs.*)

POTTER, à *Jacquet*, bas.

Partez, partez donc! La foule est incapable de se contenir plus longtemps.

PREMIER CONFRÈRE, allant pour frapper *Jacquet*.

Va-t'en!

## DEUXIÈME CONFRÈRE

Qu'on le chasse!

PLUSIEURS VOIX

Justice!

D'AUTRES VOIX

Il est à nous!

*(Toutes ces exclamations se mêlent, pendant que la populace menaçante entoure Jacquet.)*

JACQUET, *sans un mouvement,*

Pauvres gens! qu'on abuse...

MARGUERITE, *qui a vu un homme armé d'un couteau s'avancer vers Jacquet, court se mettre devant lui.*

Chevalier, par grâce, sauvez-vous! Ils vous tueraient!

JACQUET

Mademoiselle, ne restez pas ici! Ne me faites pas trembler pour vous, je vous en supplie!

MARGUERITE

Ah! vous comprendrez que je ne puisse vous quitter à ce moment de danger. *(Repoussant un confrère de la main.)* Mes amis! quelle honteuse action allez-vous commettre, quelle lâcheté! Cet homme est venu vers vous, seul; vous oubliez l'amour dont vous l'entouriez jadis! Vous n'avez contre lui que des préventions. La félonie dont vous l'accusez, il en est innocent, je le jurerais... je le jure!

*(Jacquet fait un geste.)*

BULT

Noble fille!

MARGUERITE

Oh! vous me croirez, vous me croyez, n'est-ce pas? Et vous ne voudrez pas vous déshonorer, mes braves Gantois! en vous vengeant des événements sur un être qui ne vous a jamais témoigné que de la tendresse, du dévouement! Oui! du dévouement! je le crie, malgré tout, à la face de tous! de vous, Bone; de vous aussi, mon père, qui savez bien que je dis vrai... Mais il n'y aura donc pas une voix pour se joindre à la mienne!

BULT, *s'avançant devant la foule dominée.*

En voici une, Marguerite.

POTTER

Celle d'un fou! la cause est bonne.

TRINE, à Potter.

Misérable!

(*La populace, un instant contenue, hue Trine, tandis qu'elle veut envelopper plus étroitement Jacquet et Marguerite. Bult est repoussé; mais Sersander fend la cohue pour arracher sa fille au danger.*)

JACQUET, à Sersander, poussant Marguerite vers lui.

Emmenez-la, hâtez-vous! (*A Marguerite.*) Adieu!

MARGUERITE, se débattant entre les bras de son père, qui l'entraîne.

Non, non! mon père, pitié! (*Voyant Jacquet, qui a tiré l'épée, battre en retraite vers le château des comtes.*) Jac...

SERSANDER

Tais-toi!

MARGUERITE

Ah! il les tient à distance... Maintenant qu'ils le voient décidé, ils hésitent. Mais ce ne sera qu'un répit, mon Dieu! et ce ne sera qu'un rêve! Ils n'en seront que plus acharnés, ensuite, après lui! (*Voyant que la foule se rue sur Jacquet, elle pousse un cri. Sersander veut l'entraîner; elle se débat.*) Non, je veux rester! je veux parler à ces furieux... Il faut que je le sauve!... Ils m'écouteront.

## SCÈNE V

LES MÊMES, plus QUELQUES HOMMES D'ARMES sur les tours du château, puis DES MOINES.

UN HOMME D'ARMES, criant à Jacquet.

Messire, laissez-nous tirer sur cette canaille!

(*Un mouvement d'hésitation et d'arrêt se produit dans la foule.*)

JACQUET, avec force.

Je vous le défends!

(*A ces mots, on le serre de plus près. Jacquet est parvenu devant la porte du château. Tumulte de cris, d'imprécations.*)

## UN HOMME D'ARMES

Ah! nous ne le laisserons pas massacrer sous nos yeux!

*(Les soldats tirent. Kobe tombe, frappé. Pendant que la foule recule en poussant des exclamations de rage, le cadavre est porté sur le devant de la scène. Immense rumeur.)*

TRINE, *s'agenouillant à côté du corps que l'on a déposé sur les marches d'une maison.*

Kobe! m'entendez-vous? *(Elle le secoue.)* Kobe! c'est moi, votre voisine...

BULT

Il ne répondra plus, Trine.

TRINE

Pauvre homme! si simple, si bon, si inoffensif! comme tout le désignait pour être la première victime...

BULT

De ce noble amour du chevalier de Lalaing.

TRINE, *regardant Bult.*

Les bonnes intentions, Jan, ne sont pas toujours les meilleures, malheureusement.

*(La populace, après son indécision, se reprend et court à Jacquet. Des bras se lèvent déjà pour le frapper, quand la porte du château s'ouvre et livre passage à des moines, dont l'un, le prieur, élève une croix dans sa main droite.)*

LE PRIEUR, *à Jacquet qui s'est agenouillé.*

Entrez, mon fils... Meurtri par les hommes, vous apprécierez mieux, ici, l'infinie bonté de Dieu...

*(Une fois encore, la foule veut s'élancer, mais le prieur se tourne vers elle, en élevant très haut la croix. Les têtes se baissent. Un silence solennel succède aux explosions de fureur. Jacquet entre lentement dans le château.)*

RIDEAU

*(A suivre.)*

VICTOR CLAIRVAUX et FLORIS GHEVAERS.

## ANTIGONE VICTORIEUSE

---

*Fragment (1)*

Quelles désillusions avaient amené Alberti à préférer cette *Antigone Victorieuse* à telle de ses contemporaines qui lui aurait permis de transmuier son rêve en une réelle, en une vivante apparence de beauté ? Demandait-il à ses évocations de l'Hellade ancienne l'oubli d'un amour qui lui navrait le cœur ? C'est ce que je ne pus savoir alors.

Aidé de la fiction de l'art, il s'était créé une amante échappant à la commune compréhension sentimentale et passant même l'entendement de la plupart des hommes de ce temps.

Il vivait ainsi dans un monde intérieur situé à des altitudes spirituelles inaccessibles au nombre. Le décor de cet étrange et très subjectif microcosme — visible aux seuls yeux de l'esprit — il l'empruntait aux sites rendus augustes par le génie des peuples, aux villes sublimées par l'art, à tel mirage oriental, à tel paysage vénitien ou florentin, aux paradis enfin que nous ouvrent ces créateurs de beauté qui demeurent les immortels nourriciers de la pensée humaine.

— J'ai vu, me disait Alberti, le soleil se coucher sur le steppe immense et triste, à l'heure où les lourds attelages rentrent lentement à l'isba. Je l'ai vu se mourir sur la mer aux flots noirs, tandis que les dauphins familiers faisaient aux marins un capricant cortège et je l'ai vu se lever sur Constantinople.

Nimbée d'une brume irisée la ville aux sept collines s'allongeait, pareille à une sirène indolente et lascive sous la caresse embrasée d'Hélios. Sa croupe s'arrondissait de dômes étincelants, se hérissait des flèches ignées des minarets, se diaprait de couleurs changeantes vertes et roses, resplendissait d'ors et de gemmes... Ses flancs tout ruiselants de pierreries

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire*, mars 1909.

s'offraient voluptueusement au multiple baiser des flots sonores.

Devant cette ville de féerie, au fond de ce mirage solaire, j'entrevis le mythe d'or des Argonautes ! J'aperçus Hélé fuyant sur son bélier, puis Jason partant — sous la tempête et malgré des dieux hostiles — à la conquête de la Toison fabuleuse... Et il me semblait que j'entrais dans un rêve d'or ou dans quelque monde irréel — terre des Hespérides !

J'ai vu le soleil se coucher sur les villes d'Occident grises et bruissantes et je l'ai vu ensanglanter la lagune, incendier Saint-Marc et le Palais ducal. Je l'ai vu embraser le rocher sacré de l'Acropole et baigner le Parthénon de lueurs d'apothéose vers l'heure parfumée où des flancs des montagnes tombent des ombres violettes.

J'ai vu le soleil caresser de ses derniers rayons les vestiges vénérables de Mycènes, de Tyrinthe et d'Argos, nimer de ses feux mourants les ruines augustes d'Olympie. Je l'ai vu se coucher sur le plateau de l'Iran et rosir la cime neigeuse du Déma-vend, alors que la voix du muezzin s'élevait claire et chantante dans le doux silence du crépuscule...

Et je voudrais le voir mourir ainsi chaque soir en des contrées diverses, sous des cieux toujours nouveaux.

Mes rêves sont pareils à ces caravanes orientales chargées d'épices, de parfums et de soies. Souvent je les ai vues sur les routes poudreuses, passer, sous le brûlant soleil ou sous la lune fraîche, toutes carillonnantes de gongs et de sonnailles ? D'où venaient-elles, où allaient-elles ?... Elles m'apparaissaient toutes semblables et pour moi c'était toujours la même que je voyais faire le lent voyage sans fin sur les blancs chemins... Ainsi mes rêves, parfumés de joies et voilés de nostalgies, réclament des décors sans cesse renouvelés.

J'aimerais laisser ma rêverie errer de la Corne d'Or au Pausilippe et ma méditation se rythmer au chant des vagues bleues en cette solitude grecque doublement chère, deux fois sacrée, magnifiée par Salamine, sanctifiée par Eleusis. Là, dans ce site lumineux

hanté de gloire et de mystère, mes pensers auraient le dessin harmonieux et noble des monuments antiques et la couleur des flots : ils seraient sereins comme le ciel et calmes comme la mer. J'y songerais aux vérités éternelles voilées sous d'élégants symboles ; j'y évoquerais Demeter qui me révélerait peut-être le secret de la vie et des choses.

Et puis j'ornerais mes jours de beauté au Vatican, aux Offices, à Sainte-Marie des Grâces... Je voudrais recommencer sans cesse ma vie, en changer, en multiplier les aspects. J'aimerais lever l'ancre sans cesse et appareiller, toutes voiles dehors, pour les Colchides idéales ; connaître à chaque réveil l'ivresse que donnent les espoirs nouveaux, les visions inconnues, les mirages prochains...

Alberti avait voyagé et voyageait beaucoup. S'il avait hérité de sa mère — d'origine florentine — la finesse du goût et l'élégance de la pensée, il tenait de ses ancêtres paternels la passion des voyages, l'amour des aventures ?

Il appartenait à une ancienne famille de marchands qui s'étaient enrichis au temps où Venise, fiancée de la mer, régnait sur l'Adriatique ; car durant trois siècles, son hégémonie avait été indiscutable.

Les Croisades avaient ouvert aux nations occidentales les voies de l'Orient. Leurs origines asiatiques rapprochaient d'ailleurs les Vénètes des peuples orientaux. Le Paphlagonien Anténor et ses compagnons, cherchant une nouvelle patrie, ne trouverent-ils pas en fondant Padoue une seconde Pergame ?

Selon un chroniqueur, dès le XII<sup>e</sup> siècle les marchandises affluaient à Venise comme fait l'eau des fontaines. Pour assurer sa suprématie commerciale et maritime, la République accreditait à l'étranger des ambassadeurs et des consuls. Elle signait des traités avec les Empereurs byzantin et allemand, avec le Sultan d'Alep aussi bien qu'avec les Cités voisines de Florence et de Bologne. Ses flottes transportaient en Flandre les cuivres, les parfums, les huiles, les raisins et les soies ; elles appareillaient pour Londres avec de précieuses cargaisons de verres et de



miroirs, de dentelles et de velours, de draps d'écarlate et de cuirs dorés. Les galions vénitiens faisaient escale aussi dans les ports d'Afrique et du Levant; ils exportaient à Constantinople du fer, des étoffes et du bois et ils en revenaient chargés de richesses inconnues, de draps d'or, de perles et d'ivoire...

A la quatrième Croisade, cinq cents vaisseaux conduits par le doge Dandolo avaient labouré de leurs proues éperonnées les flots méditerranéens et jeté l'ancre devant Byzance. Ils en avaient rapporté ces piaffants chevaux de bronze qui donnent au portail de Saint-Marc l'aspect d'un arc de triomphe. Ces croisés, qui demeuraient des marchands, n'avaient-ils pas pillé Sainte-Sophie, le Temple de Salomon, les palais de Tyr et de Sidon! Le butin qu'ils ramenaient de leurs croisades — ou de leurs croisières! — enrichissait d'œuvres d'art, de trésors non pareils les temples et les palais de leur « triomphante cité ».

Ce fut surtout au XV<sup>e</sup> siècle que Venise mérita ce titre que lui donna Philippe de Commines.

Le marché du Rialto ressemblait alors à un bazar oriental. Parmi les senteurs des parfums et des épices odoriférantes, on y admirait les sonores cimenteries de Damas d'une trempe incomparable, les poignards kurdes à la lame étincelante et large, les tapis persans veloutés et fauves, les arômes excitants, les soies rares et les pierreries, les parures étranges venues des lointaines Asies. Et plus étranges encore, plus précieuses que les gemmes, plus capiteuses que les parfums, des vierges au corps souple d'une grâce insolite, originaires du Caucase et de la Géorgie. Encore enfants elles s'efforçaient de cacher sous leurs voiles la pâleur lunaire de leurs joues; mais leurs grands yeux noirs, chargés de tristesses et de langueurs, donnaient une troublante entrevue du mystère de leur apparence puérile... Elles s'achetaient à prix d'or; telle cette circassienne (elle s'appelait Magdeleine comme la pêcheuse biblique) élue pour sa beauté par Côme de Médicis qui la paya soixante-deux sequins.

Là on offrait aussi en vente — parqués comme

des bêtes vouées au couteau, des nègres pareils à de vivantes statues d'athlètes, des hommes au costume bizarre, à la chevelure longue et flave, des jaunes aux saillantes pommettes. C'étaient des esclaves éthiopiens, slaves et tartares. Car les Vénitiens ne se faisaient pas scrupule — malgré la défense du Pape — d'acheter aux corsaires leur marchandise humaine.

Toutes les races se confondaient au « Rialto » en une multitude aux costumes soyeux, aux hardes éclatantes. Turcs, Arméniens, Grecs, Istriotes, auxquels se mêlaient les blondes courtisanes aux seins nus, faisaient cercle autour des bateleurs, des diseurs de bonne aventure. Hiératiques sous leur turban couleur de feu, des Hindous charmaient des serpents qui s'enroulaient, sinueux et languides, autour de leur torse. Des matelots récemment débarqués montraient des singes grimaçants et agiles, des perroquets jaunes, verts et rouges, des oiseaux aux ailes de pierreries capturés en des contrées paradisiaques sous les brûlantes latitudes.

Le marché du Rialto reflétait enfin la vie mercantile et fiévreuse de la cité cosmopolite qu'était la Reine de l'Adriatique au temps de sa splendeur.

Venise avait révélé au monde des continents insoupçonnés. Grâce à elle la terre était devenue plus grande. Les frères Zeni s'étaient, en leurs aventureuses navigations, avancés jusqu'au Groenland et Barbaro avait exploré la Russie, la Tartarie et la Perse. Marco Polo avait étonné l'Europe par ses voyages fabuleux. Da Mosto venait de découvrir le cap Vert et les frères Cabotto devaient partager avec Colomb la gloire d'avoir abordé sur les côtes d'Amérique.

Le pavillon de Saint-Marc flottait à Corinthe, à Négrepont, à Corcyre, à Beyrouth, à Tripoli. Antioche même avait son quartier vénitien vaste du tiers de la ville et la République possédait des comptoirs en cette mystérieuse Damas, *parfum du paradis*. Elle disputait à Gènes — sa rivale séculaire — l'empire des mers du Levant. Elle guerroyait avec le roi de Hongrie, avec les Visconti, les d'Este et les

della Scala dans le même temps qu'elle résistait au Vatican et qu'elle humiliait le Patriarche d'Aquilée. Plus encore, elle tenait tête à cette monstrueuse Ligue de Cambrai que le Pape et l'Empereur, les rois de France et d'Aragon avaient formée contre elle. Ses armées de terre et de mer s'illustraient dans d'éclatantes victoires autant que dans de glorieuses défaites.

Non contente de préparer la guerre, la Seigneurie épargnait aux marchands le souci de veiller à la construction de leurs vaisseaux qu'ils pouvaient acheter aux enchères tout armés et équipés. Elle donnait ainsi à ses citoyens la passion des voyages aventureux, le goût des entreprises hardies et lucratives. Elle faisait d'eux d'intrépides marins âpres au gain et des artisans de sa fortune.

L'acquéreur d'un galion prêtait le serment de ne rien faire qui fût contraire à l'honneur de la Commune et de Saint-Marc.

Les capitaines juraient de bien gouverner leur vaisseau; ils s'engageaient à le ramener en bon état à l'Arsenal et promettaient de sauvegarder les intérêts de la Cité. Les navires ainsi vendus étaient considérés comme faisant toujours partie de la richesse collective. Le citoyen de Venise liait sa fortune à celle de la République. Plus de trois mille bâtiments, montés par vingt-cinq mille matelots, naviguaient sur toutes les mers d'Archangel à Alexandrie.

Venise avait des « jardins » en Dalmatie, en Grèce, en Syrie, à Chypre, à Candie où ses marins, lassés des longues navigations, trouvaient de reposants séjours, d'enchanteurs Eldorados.

Ces navigateurs audacieux oubliaient les périls de la mer dans le commerce des poètes; ces pillards avaient l'instinct de la beauté; ces aventuriers idéalisaient l'aventure! Ils transmuiaient en chefs-d'œuvre les richesses acquises dans leurs lointaines croisières. Ainsi l'art purifiait l'or des conquêtes, exaltait l'opulence des négoce, comme si la magie du décor avait eu la vertu de sublimer les desseins du banquier, d'anoblir les buts du corsaire, de transfigurer les gestes du marchand d'esclaves! Giorgione faisait

rutiler de l'éclat de ses fresques la façade de l'entrepôt des Allemands. Dans sa munificence la Seigneurie donnait comme atelier au Titien un ancien palais du duc de Milan.

Sur la place Saint-Marc s'élevait la prodigieuse cathédrale vouée à l'Évangéliste-patron de la République. Eglise orientale et païenne! Dans l'éblouissement de ses verrières embrasées par d'incendiaires soleils, elle apparaissait orfévrée comme une châsse, enluminée de mosaïques coruscantes d'ors et d'émaux. Eglise de cupides marchands, de conquérants orgueilleux emportant dans leurs galères triomphales les colonnes marmoréennes, les portails de bronze, les coursiers d'airain, les œuvres miraculeuses, les reliques, les trésors, les merveilles, tout le butin glorieux robé à la pointe du glaive, parmi l'horreur des massacres, aux temples de l'Hellade, aux sanctuaires de Byzance et de Jérusalem...! Près d'elle se dressait rose et blanc — comme sorti, pour l'enchantement des poètes, d'un conte des Mille et Une Nuits — le palais ducal que devaient magnifier à jamais Sansovino, Véronèse, Le Tintoret. Et le Grand Canal mirait en ses eaux la féerie de marbre et d'or de cent autres palais.

Les Jardins d'Akadémos renaissaient parmi les lauriers et les roses de Murano, l'île aimée des penseurs chantée par les poètes. L'Italie se reconnaissait fille de la Grèce. Les Turcs venaient d'entrer victorieux dans Constantinople. Les savants grecs chassés de leur ville par les jannissaires de Mahomet II avaient cherché refuge à Florence et à Venise. Ils y avaient apporté les manuscrits rares, les livres précieux qui recélaient l'éloquence de Démosthène et la sagesse de Socrate. Alde Manuce les publiait et, grâce à cet imprimeur digne des génies qu'il aimait, la civilisation occidentale s'enrichissait de l'immortelle pensée de Platon, des récits d'Hérodote, des tragédies de Sophocle, des poèmes de Virgile et de Théocrite.

C'était le temps d'ailleurs où la Beauté, faite femme, apparaissait pour vaincre et ceindre la couronne des princes. L'amour de Jacques de Lusignan

avait élevé Catherine Cornaro au trône de Chypre; Blanche Cappello achevait son existence romanesque à la Cour de Toscane...

En 1379, les Génois, vainqueurs de la flotte vénitienne et maître de la lagune, s'étaient emparés de Chioggia. Leur amiral Pierre Doria avait répondu avec insolence aux ambassadeurs de la Sérénissime qu'il ne ferait la paix avec elle qu'après avoir bridé les chevaux de bronze de l'Eglise Saint-Marc. Venise semblait perdue. Certains de ses habitants pensaient même qu'il allait falloir l'abandonner et fuir vers Négrepont ou Candie. Mais la Seigneurie avait juré de s'envelir sous les murs de la Cité, plutôt que de la livrer — comme une proie auguste — au Génois. Elle rendit la liberté au vieil amiral Pisani pour lui confier la défense du Dogat et elle rappela un de ses plus illustres marins, Charles Zeno, dont les vaisseaux harcelaient les flottes génoises dans les mers du Levant. Le doge fit don de sa vaisselle au trésor public, le clergé l'enrichit de ses revenus.

Les frères Alberti furent parmi les citoyens généreux qui mirent leur vie et leur fortune au service de la patrie menacée. Ils équipèrent une galère et leur nom fut inscrit au livre d'or de la République.

Zeno et Pisani reconquirent Chioggia; ils sauvèrent la ville miraculeuse, la terre de rêve et de féerie.

Alors déjà les Alberti étaient d'importants marchands. Leur entrée au Grand Conseil accrut leur prestige, augmenta leur influence et leur crédit, stimula leur ambition. Ils doublèrent le nombre de leurs vaisseaux qui, chaque année, mettaient à la voile pour l'Orient, pour la Flandre et pour Londres. Dès cette époque ils commencèrent d'édifier cette opulente fortune qui devait les ranger parmi les patriciens les plus riches de la Cité.

Les nobles vénitiens avaient le privilège de pouvoir embarquer deux de leurs fils sur les galères de l'Etat. Les Alberti avaient respecté cette rude coutume à laquelle Venise devait de vaillants capitaines et d'audacieux commerçants.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les nobles n'usaient plus guère de ce privilège ; ils abandonnaient le commerce pour vivre dans leurs villas, parmi les œuvres de leurs artistes d'élection.

Venise avait d'ailleurs atteint l'apogée de sa puissance. D'inquiétants symptômes se révélaient qui annonçaient sa décadence prochaine. Ses galères ne revenaient plus d'Orient lourdes de ces cargaisons précieuses qui enrichissaient les marchands du Rialto. Parfois elles rentraient vides au port.

C'est qu'à la fin du XV<sup>me</sup> siècle les navigateurs avaient révélé au vieux monde l'océan qui le séparait du nouveau continent. Et Venise n'ambitionnait qu'une suprématie restreinte à l'Adriatique et aux rives méditerranéennes. Elle semblait indifférente aux découvertes des Colomb, des Pizarre et des Cortez qui devaient cependant donner aux relations commerciales une direction nouvelle. Elle ne comprit pas que des phénomènes économiques insoupçonnés allaient s'accomplir. Elle ne sut point prévoir, enfin, que les ports du Levant allaient cesser d'attirer vers leurs golfes bleus les peuples marchands de l'Occident et que le théâtre des luttes, des rivalités, des hégémonies, serait bientôt cet océan qui ouvrait ses routes innombrables vers les mystérieux pays riches en trésors ignorés, vers les contrées fabuleuses aux entrailles d'ors et de gemmes — terre promise des Conquistadors. Sa déchéance était inéluctable. Reine de l'Adriatique, elle eut l'élégance de tomber en souveraine, parmi les sérénades, dans la splendeur des fêtes, dans la pourpre des apothéoses.

Aujourd'hui qu'elle a perdu à jamais l'anneau des symboliques fiançailles, talisman de sa fortune et qu'elle nous apparaît telle qu'une amante délaissée, elle demeure la sirène dont les chants éplorés — pleins des gloires abolies et des voluptés mortes — viennent expirer en nos cœurs, comme pour les déchirer!...

.....

JOSÉ HENNEBICQ.

---

# LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES

(1880-1896)

(Suite)

---

## CHAPITRE III. — LES DÉBUTS.

*Max Waller, directeur de la Jeune Belgique, donne libre cours à sa verve et excite ses compagnons. — Son système. — Quelques types d'articles de combat. — Les Jeunes Belges vénéraient leurs aînés. — La petite chapelle. — Le panier aux lettres. — Les relations du groupe avec Camille Lemonnier. — Nouvelles recrues. — Les principes de l'Art pour l'Art et du culte de la forme.*

Max Waller prit la direction de la revue. Pourquoi fut-ce lui, le plus jeune, et pas un autre? Personne ne le sut. Cela s'était fait tout naturellement, comme si cela eût été décidé depuis longtemps. Il prit le commandement de la troupe comme si ce commandement lui fût revenu de droit — et, de fait, ne lui revenait-il pas, puisqu'il était si apte à l'exercer? Écoutons ce qu'en dit un de ses lieutenants, Iwan Gilkin, en 1895 :

« Quel vaillant petit général nous conduisait à l'attaque! Son inoubliable image est toujours vivante dans nos cœurs. Il n'avait pas vingt ans. Fin, brillant, souple et hardi comme la lame d'un fleuret, ce charmant jeune homme, beau comme Raphaël adolescent, impertinent comme un page, adroit comme un diplomate, avait pris le commandement de notre petite troupe sans demander la permission à per-

sonne et sans rencontrer la moindre opposition. Il s'était emparé de la *Jeune Belgique*, en la rachetant à son fondateur, M. Albert Bauwens, et il régnait en maître. Il est bon de le rappeler à quelques personnes qui l'ont oublié : Max Waller écoutait l'avis de tout le monde, mais il réservait la décision et n'entendait point qu'on discutât ses volontés. Rien n'était d'ailleurs plus utile ; sans son autocratie la *Jeune Belgique* n'eût jamais vécu. On ébaucha de nombreuses révoltes ; mais il en eut toujours raison, grâce à son habileté et à la fidélité absolue de deux de ses amis, M. Albert Giraud et moi : sans la moindre vergogne, nous jouions chez les mécontents le rôle de traîtres ; nous fîmes ainsi avorter plus d'une conspiration, pour le plus grand bien de la communauté. »

Et le numéro du 1<sup>er</sup> décembre 1882 paraît, précédé d'un « avis aux abonnés », signé « Max Waller », annonçant que « la *Jeune Belgique* était désormais délivrée de toute ingérence parasitaire et étrangère à la littérature ». Max Waller ne tournait pas six fois sa plume dans son encrier avant de s'en servir, comme vous voyez.

Maintenant que la revue était « délivrée », qu'allait-on faire ? Ah ! on ne réfléchit pas bien longtemps ; la besogne ne manquait pas, il fallait s'y mettre au plus vite. On s'y mit sans tarder — et voyez quelle fut la page de début : Potvin venait de publier avec Félix Frenay un *Essai de poésie populaire*. Max Waller n'eût jamais pu rêver plus belle occasion de montrer sa verve. Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître :

« *Essai de poésie populaire*, par CH. POTVIN et FÉLIX FRENAY. — Un vol. Bibl. Gilon, 60 cent.

» Perruques et crinières, il n'y a que cela en littérature.

» Crinières, c'est solide, cela tient, cela fait partie intime d'un système que l'usage a nommé pileux ; c'est jeune, cela pousse ferme et drû comme épis.

» Perruques, ohimé ! c'est mobile, cela bouge, cela n'appartient à personne ; couvercle d'impuissance sénile, c'est vétuste, ne croît point, moisit et au-



dessous transparait, brillant, avec l'éclat lunaire des billes de billard, un genou.

» Perruques, c'est le passé; crinières, c'est l'avenir; perruques, c'est ce qui tombe devant crinières : ce qui se lève; c'est ce qui s'écroule en face de ce qui germe; c'est la paille à côté du grain! Perruques, c'est ce qui grogne; crinières, c'est ce qui chante. Perruques, c'est le *De Profundis*; crinières, c'est le *Hosanna!* Et, de tout temps, au milieu de l'évolution humaine, ceci a combattu cela, vaincu aussi.

» Crinières, c'est ce qui n'est pas de l'Académie des lettres, des Belles-lettres! Ayez pitié de nous, Seigneur! ce sont les travailleurs, qui, non soutenus, ont dit : « Je veux », qui se sont dressés de toute leur hauteur, et avec la fermeté des rocs, ont tenu bon contre l'officialisme littéraire; ce sont ceux qui n'ont pas été appréciés d'abord et qui n'ont point failli, malgré; qui ont vu les rubans s'accrocher — avec la honte de se sentir pollués — aux fracs souillés des gérontes et qui se sont esclaffés.

» Car vous ne savez pas, vous qui vivez en ce siècle supercoquantieux, à Bruxelles, en Brabant, ou à Bruges, en Flandre; car vous ne savez pas, vous Wallons francs, ni vous habitants de Meulebeke, car vous ne savez pas, bonnes panses, vous dont les jambes boudinent et dont les joues s'envermillonnent, ribauds fils de Jordaens et de Teniers, vous ne savez pas qu'il existe en notre très benoîte ville, sous le mayeur Buls et sous le roi Léopold deuxième du nom, une Académie royale des Belles-lettres n'admettant le plus généralement dans son chaste sein que perruqueux et cancrès!

» Oh! il faut encourager ces choses!

» Le patriotisme avant tout! comme disait... M. de Tocqueville, parbleu!

» Soyons sérieux.

» — Avez-vous lu *La Mère de Rubens*?

» — Non?

» — Ni moi non plus... C'est remarquable, *La Mère de Rubens*.

» Voyez-vous, l'Art populaire, il n'y a que cela.

» Lorsque je chante — sur une lyre dépouillée de

toute serge — et que c'est à un ami que je m'adresse, ces vers merveilleux :

*Quand le poète ou le savant  
T'ouvre les parages du livre.  
Ami, tu dois penser souvent  
A ceux qui ne peuvent t'y suivre ;*

*Ceux qui restent fixés aux bords  
Du désert de l'inconscience,  
Lorsque, toutes voiles dehors  
Tu vogues en pleine science..., etc.*

lorsque, dis-je, je psalmodie ces strophes superlativement gracieuses, d'un goût exquis, d'une harmonie suave, dont la majesté grandiose n'est un mystère pour aucun de ceux qui restent fixés au bord du désert de l'inconscience ; lorsqu'enfin j'ouvre les parages d'un tel livre, j'ai fait de la Poésie populaire.

» Cela n'est pas douteux.

» La Poésie populaire est un dieu, voilà, et M. Charles Potvin est son prophète.

» En réfléchissant bien, cet *Essai* — c'est un essai ! de *Poésie populaire*, payé au taux ordinaire — très ordinaire — de M. Gilon, doit avoir produit 50 francs à partager en quatre : une part pour M. Frenay qui, avec son grand talent, est allé s'acoquiner là d'une façon navrante ; une part pour les héritiers de M. Jan van Ryswyck qui a « essayé » quelques pages du recueil ; une part pour M. Aug. Claus qui a « essayé » de traduire ces passages, et, enfin, une part pour M. Potvin qui a essayé de faire de mauvais vers et qui a magistralement réussi, oh ! oui !

» Donc, M. Potvin (Charles, de l'Académie), doit avoir reçu fr. 12.50, en payement de son volume de *Poésie populaire* (Essai). C'est bien payé. »

Ce n'est déjà pas mal, n'est-ce pas ? Et cela pourrait suffire comme exemple. Mais la page suivante est presque plus typique encore, et je la cite pour cela.

« *Les Deux Sentiers*, comédie en un acte, par » FÉLIX WAGENER. — Une brochure, Verviers. »

» De M. Potvin, de l'Académie, à Félix Wagener qui n'en est pas encore, mais qui en sera — n'en doutez point — il n'y a qu'un pas.

» Ce brave M. Félix Wagener nous fait vraiment de la peine; il a de si bonnes intentions; tout ce qu'il écrit est si profondément honnête; chaque ligne ressemble à une médaille de sauvetage, chaque feuille à un certificat de bonne conduite.

» Dans cette zone liégeo-verviétoise, où *cependant* le mouvement intellectuel s'accroît de jour en jour, les lauriers s'amoncellent sur sa vénérable tête; les soirées populaires de Verviers le couronnent; il fait partie de la société poétique méridionale; de l'Académie des poètes, de la société des concours de Bordeaux; Évariste Carrance lui a serré la main en l'appelant : « cher confrère » et Claire Carrance lui a donné une plume d'oie avec une mèche de ses cheveux; partout il a remporté des succès; je suis sûr qu'au quartier de la rue des Houblonnières qu'il habite, la marchande de beurre ne l'appelle que « Monsieur le Poète », et que sa cuisinière vide tous les jours son panier à papier, pour avoir des autographes du maître. Je parierais que, lorsque de derrière son comptoir, l'épicier du coin le voit passer, le front penché, avec une allure méditative, il laisse aller sa balance de cuivre et dit à ses jasantes « pratiques » :

— Vous voyez bien cet homme, on dirait un bon bourgeois, n'est-ce-pas! Eh bien! c'est M. Félix Wagener.

— Allons!

— Comme je vous le dis.

— Félix Wagener des *Soirées*?

— Précisément.

— L'auteur de *Mary l'Institutrice*?

— Vous l'avez dit.

— Et des *Deux Sentiers*?

— C'est cela même.

— Bah!

» Et les « pratiques » de pousser la tête hors de la boutique pour voir quel effet M. Wagener fait de dos.

» Absolument le même effet que ses œuvres ! Il nous a adressé les *Deux Sentiers*, pour que nous lui exprimions notre avis, et certes il nous dira :

*... J'aurais lieu de plainte  
Si, m'adressant à vous pour me parler sans feinte  
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.*

» Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur Félix Wagener, je le veux bien. Vos *Deux*... Eh bien ! non, Monsieur Wagener, cela vous ferait de la peine... et vous êtes si bon ! »

Vous comprenez que l'on se fâcha. Le 15 janvier suivant paraissait une note dans l'*Essai littéraire* où MM. Georges Dwelshauvers et Albert Lefebvre, après avoir raillé Max Waller, lui disaient : « Courage, Monsieur Max Waller, vous êtes l'avenir (le lointain avenir), votre statue s'élèvera majestueusement dans un panthéon magnifique. » Ce fut chaque fois ainsi. Les adversaires de la *Jeune Belgique* commirent la maladresse de répondre à chaque attaque, et, comme dit M. Iwan Gilkin, « ils se défendirent fort mal ». Comme on avait beaucoup d'esprit, énormément d'esprit chez ces jeunes gens, cela devint une véritable fête.

Louis Hymans avait écrit, dans un volume de nouvelles, *Les Pendants d'Oreilles*, cette phrase malencontreuse : « Blanche comme l'hermine et blonde comme les blés, avec de grands yeux bleus nageant dans un bain de tendresse... » Quand ils lurent cela, les Jeunes Belges poussèrent des cris de joie sauvage, et Albert Giraud, sautant sur sa plume, décocha à l'auteur des *Pendants d'Oreilles* la ballade que voici :

*Devant les écrivains de sève  
Toi qui poses comme un zéro,  
Tu peins des portraits dont je rêve  
O mon béat chef de bureau !...  
Administratif Debureau  
De ces yeux j'implore l'adresse,  
Que tu vis, au Montenegro,  
Nager dans un bain de tendresse !*

*Ton esprit fuse à la congrève,  
On te jalouse au Figaro ;  
Et ta verve mettrait en grève,  
Avec sa lourdeur de faro,  
Les madrigalants de Marot,  
Ton œil de bouillon m'intéresse ;  
Il a, chez un traîtreur faraud,  
Nagé dans un bain de tendresse !*

*Ton banal adjectif, sans trêve,  
Suit ton substantif en sarrau,  
Comme un petit-frère, — un élève !  
Qu'importe ! Je suis le héraut  
De ton rupin romancero,  
Si tu me montres ta princesse :  
Je voudrais tant, pauvre Giraud,  
Nager dans un bain de tendresse !*

## ENVOI

*Esprit divin, toi qui sur eau  
Flottais naguère avec ivresse,  
Viendras-tu comme un maquereau,  
Nager dans un bain de tendresse ?*

On commençait donc, dans Bruxelles, à s'occuper du jeune groupe. Ils savaient bien, d'ailleurs, les malins ! ce qu'il fallait faire pour attirer sur eux l'attention du bourgeois. Evidemment, s'ils n'avaient pas eu de talent — beaucoup de talent — leur agitation serait demeurée stérile. Mais s'ils ne s'étaient pas agités, leur talent n'aurait pas plus servi à les faire connaître du public, que le génie de De Coster n'avait réussi à imposer à la foule le nom de l'auteur d'*Ulenspiegel*. Et ils voulaient parvenir au public, ils voulaient intéresser la Belgique à la littérature. Jamais, du reste, ils ne furent égoïstes, et, s'ils se démenèrent, ce fut tout autant pour revendiquer les droits de leurs aînés ignorés ou méconnus que les leurs propres.

Dès le début, en effet, Waller publie une étude de l'œuvre de Lemonnier ; Giraud consacre un long

article à Octave Pirmez, et écrit un rondeau *Pour célébrer Charles De Coster*. A chaque page, on rappelle un des maîtres par une dédicace, par une note, par une remarque.

Ce n'est pas tout : des Jeunes Belges vont conférer dans tout le pays. Georges Rodenbach va parler à Liège, à Anvers, à Gand, d'Edmond Picard, de Lemonnier, de Georges Eekhoud, d'Emile Verhaeren, d'Albert Giraud, de Max Waller, de Théo Hannon. Max Waller, lui, s'est réservé Bruxelles, tandis qu'Emile Verhaeren évangélise les Flandres.

Et pendant ce temps, on leur reprochait de former une société d'admiration mutuelle. Parce que, rendant compte, dans la revue, des livres de leurs camarades, ils osaient les trouver bien et le dire, on les accusa d'avoir bâti une petite chapelle. Mais cela les embarrassa fort peu, et, comme autrefois les Gueux, ils ramassèrent cette injure qu'on leur lançait, et s'en firent ironiquement un titre. Et ils en parlaient les premiers, de leur « petite chapelle », comme Rodenbach, par exemple, qui dit un jour, à propos de Maeterlinck, Van Lerberghe et Grégoire Le Roy : « Ouvrons à larges battants pour eux les portes de la petite chapelle. Tirons de leurs écrins les encensoirs d'argent, allumons les cierges de cire pâle, balançons les cassolettes odorantes et que l'orgue, au jubé, retentisse ! »

C'était, du reste, une accusation profondément injuste. Ils avaient tous une trop haute idée de l'art, une trop grande sincérité, pour faire passer les soucis de camaraderie avant ceux de beauté. Personne n'entrait à la *Jeune Belgique* s'il n'apportait un poème ou une page de prose vraiment belle. Si vous n'aviez pas « quelque chose dans le ventre », ni les flatteries ni les recommandations ne pouvaient vous empêcher d'être impitoyablement renvoyés, avec un bon mot comme fiche de consolation. Ces plaisanteries remplissaient les deux pages intérieures de la couverture. En voici une qui eut l'honneur d'être citée plus tard en justice, au cours d'un procès dont nous aurons à parler :

« M. DE FONTANAR. — Il y a de très bonnes

choses dans votre article. Mais j'aime encore mieux Dumas père et il a dit cent fois ce que vous dites dans votre *Basoche*. Et puis, avez-vous lu votre article?

» Je suis sûr que non : vous dormiriez encore. »

D'autres furent plus amusantes. M. Paul André en a rappelé de nombreuses dans son volume sur *Max Waller et la Jeune Belgique*. Celles-ci notamment :  
 « C. DE ROY. — Ça, une *Ballade*? As-tu fini, m'amour? Le panier lui sourit doucement dans l'ombre.

» X... — *Chanson d'Eole*. Nous préférons la carpe éolienne à la harpe, parce que la carpe a la réputation d'être un poisson taciturne.

» A UN AUTRE. — J'ai connu un jeune homme très bête qui n'écrivait pas. Vous écrivez, je préfère mon jeune homme.

» CAMILLE. — Avez-vous déjà entendu : l'affreux gémissement d'une morte? Eh bien! ni moi non plus. Il est possible que cela rende pâle et sombre, mais ce n'est pas prouvé. Abandonnez donc toute cette terreur de convention. A la rigueur on peut s'appeler Camille et ne pas faire d'imprécations. »

Il y en eut comme cela des centaines. Parfois, pourtant, après avoir très vertement houspillé quelqu'un, Waller reconnaissait s'être trompé, il l'avouait franchement, et celui-là qu'on avait d'abord secoué était invité à entrer dans la « Petite Chapelle ». C'est l'aventure qui arriva à Francis Nautet, à qui Max Waller avait décoché un jour la page suivante :

« C'est vraiment curieux. Il y a en Belgique un tas d'inconnus qui ne comptent pas, dont l'opinion est aussi indifférente au public qu'une borne à un caniche, qui ont un droit que personne ne leur conteste : celui de se taire, qui sont droguistes ou sous-chefs de bureau, sans qu'âme qui vive y trouve à redire, qui n'ont en littérature qu'un *surnom*, *Louis*, par exemple, et qui *lâchent* de temps en temps un article plus ou moins — plutôt moins — bien écrit, pour démontrer que nous ne pouvons pas avoir de littérature nationale. Ils blessent injustement nos écrivains, ils ravalent nos efforts, ils nient les résultats obtenus, ils font œuvre ténébreuse de faux frère, ils

ne sont agréables à personne et sont désagréables à beaucoup ; n'importe ! du haut de sa redingote, le sous-préfet du Brard et Saint Omer les contemple, et d'un ton hargneux, ils introduisent au sanctuaire respectable de la *Revue de Belgique*, par exemple, une étude gravement intitulée :

» *Des difficultés d'une littérature nationale.*

» C'est ce qu'a fait M. F. Nautet, dans le numéro du 15 juillet 1882 de cette revue. »

Au numéro suivant, *Son Impertinence le page Siebel*, comme on avait surnommé Waller, reconnu qu'il avait eu tort, et Nautet devint un des Jeunes Belges les plus fervents.

Pour le public, toutes ces boutades, ces pointes, ces plaisanteries, rendaient la revue bien amusante. Et Waller s'entendait à corser un numéro ! Rien n'était négligé, on enjolivait jusqu'aux avis administratifs, et le jour, par exemple, où l'on avait haussé le prix de l'abonnement de fr. 3.50 à 5 francs, cette augmentation fut annoncée par une ballade, tout simplement ! Une ballade spirituelle à souhait, dont le refrain affirmait que :

*C'était trop peu, trois francs cinquante !*

Comment n'aurait-on pas lu avec plaisir une revue aussi soigneusement composée ?

Eh bien ! on ne la lisait pas encore. Elle attroupe tous les tempéraments artistes, elle faisait converger, de tous les points du pays, les jeunes aspirations littéraires, mais elle ne parvenait pas à atteindre le public. Pour réaliser ce miracle, il fallait autre chose que du talent et de l'esprit. Il fallait un coup de gong éclatant à l'imprévu, et les circonstances n'avaient pas permis encore de le faire retentir. Pourtant elles allaient se montrer favorables, le hasard allait se manifester propice, et cela à l'occasion d'une aventure arrivée à Camille Lemonnier.

Le romancier, après avoir habité Paris, venait de revenir se fixer à Bruxelles, ou plutôt dans la banlieue bruxelloise, à Ixelles. C'est là que Max Waller, un jour, lui avait apporté les premières



livraisons de la *Jeune Belgique*. Tout de suite, on avait sympathisé et le groupe tout entier des jeunes écrivains avait appris à connaître le chemin de cette demeure hospitalière.

Hospitalière? Oh! certes, car, tous les vendredis, c'était chez Lemonnier que les Jeunes Belges déjeunaient, et vous êtes priés de croire que ce déjeuner n'était pas morne! Lemonnier considérait les jeunes gens comme des compagnons, des camarades. Mais pour eux, dit lui-même l'auteur du *Mort*, « j'étais l'aîné : j'avais écrit des bouquins; Lemerre, Hachette, Hetzel, après Kistemaekers, les éditaient. J'avais déterminé le directeur de l'*Europe*, à créer un supplément : cela s'appelait le *Journal du dimanche*. J'avais fait mieux encore : j'avais obtenu de l'administrateur qu'il payât les proses et les vers qu'y donnaient les Jeunes Belges. On touchait jusqu'à trois et quatre sous la ligne. Jamais pareille chose n'était arrivée en Belgique (1) ». — Aussi, quelle admiration a-t-on pour Lemonnier! Quelle chaleureuse amitié! On parle avec vénération non seulement de lui, mais de tout ce qui l'entoure... même de son cabinet de travail, d'où sont sorties tant de pages ayant la force et la jeunesse. Véritable chambrette d'artiste, si pimpante qu'il semble que le premier venu, se mettant là, ne saurait rien écrire de banal, ni de vieillot. Au milieu de la pièce, meublée de fauteuils et de sièges, un bureau-ministre disparaissant sous un encombrement de paperasses, d'épreuves à corriger, avec des piles de volumes non encore découpés, étalant la fraîcheur de leur couverture dont se dégage une bonne odeur d'imprimerie; puis encore des journaux, des eaux-fortes, la *Vie Moderne* aux fins croquis et, appuyé contre un Lemerre, le robuste fusain de Meunier, *Lassitude* : un manœuvre erréné, veines et muscles gonflant sous sa peau nue, darde, ployé en deux, son regard vide. — Sur la cheminée, et s'accrochant jusqu'au plafond, un accumulés de bibelots, miniature dans leur cadre de velours, poupées japonaises, brimborions qui ont

(1) CAMILLE LEMONNIER, *La Vie belge*.

la couleur et qui amusent l'œil. Au-dessus du foyer, où crépitent quelques charbons, une grande glace, avec, glissés dans la bordure, les photographies des amis, réfléchit les murs, diaprés d'ébauches signées Alfred Stevens, Meunier, Verdyen, de nerveuses pochades au monogramme de Rops. Tous les vendredis matin, réception intime. Arrivent ceux qui veulent. Ce sont des peintres, des graveurs, ou bien Georges Eekhoud, des « Jeunes Belges », Albert Giraud, Max Waller. Et sans qu'il soit besoin de remettre sa carte à la vieille servante qui ouvre la porte, on grimpe tout droit à l'étage, où Lemonnier vous reçoit toujours ainsi qu'un hôte attendu. On y est chez soi, et il se montre avec les « jeunes » non comme un ancêtre, mais comme un frère, et pas même comme un frère aîné. Lui, vêtu d'un veston bleu-marine, assis, les jambes croisées, devant la fenêtre à rideaux de mousseline, près d'un « secrétaire », sur la tablette duquel des samovars, des théières de Delft, des potiches en vieux japons, bombent leur ventre rouge et bleu, achève de revoir une épreuve, le bout d'ambre d'une pipe enfoui sous sa moustache. Les autres s'installent, allument un cigare, ou, feuilletant un livre nouveau, entament une discussion littéraire à laquelle, tout en travaillant, il mêle son mot, se promènent d'une chambre à l'autre, passent dans la bibliothèque, qu'une porte relie au cabinet de travail. Là, même bureau-ministre. A terre, des fardes remplies de dessins et de gravures. Le long du mur, depuis le plancher jusqu'à la cimaise, des rayons courent, pliant sous les volumes, parmi lesquels les ouvrages du « Mâle », comme on l'appelle familièrement, mettent leur reliure de veau relevée d'une étiquette rouge. Dans un coin, collée à une porte, une grande affiche verte :

*Lisez dans l' « Europe » de demain : LE MALE,  
grand roman, par Camille Lemonnier.*

« La fenêtre du fond ouvre sur l'étang d'Ixelles, au bord duquel l'église Sainte-Croix dresse sa façade de briques. Le soleil de midi, qui brise ses rayons sur la nappe d'eau, envoie sa lumière dans les deux cham-

brettes, qu'il emplît de gaieté, faisant étinceler le verre des aquarelles, accrochant un rubis sur l'empâtement d'une esquisse, se glissant sur le parquet et allant allumer une flammèche dans la rousse chevelure du liseur.

» La feuille corrigée, il est tout à vous, va de l'un à l'autre, mêle aux conversations le timbre de sa voix chaude et mordante — une voix de la *couleur* de ses cheveux, disait une femme — et qui, sur-le-champ, met à l'aise les timidités de ceux qui l'entourent pour la première fois. Et peu à peu apparaît le dessous de cet esprit supérieur, — c'est-à-dire un esprit charmant, un causeur, et, ce qui est plus rare, un causeur coloré, mettant le mot comme un peintre presse sur sa toile un tube de laque, et d'une phrase clouant devant vous, en chair et en os, l'homme de qui vous parlez (1). »

A ces déjeuners du vendredi, on trouvait, outre Waller, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Emile Van Arenbergh, Georges Eekhoud, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Théo Hannon, Maurice Sulzberger, Franz Mahutte, Henri Nizet, Lucien Solvay, Francis Nautet et Fernand Brouez.

Le groupe, du reste, devenait chaque jour plus nombreux, et, à la fin de l'année 1883, nous trouvons à la table des matières les noms de Hector Chainaye, Jules Destrée, Georges Eekhoud, André Fontainas, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Georges Khnopff, Camille Lemonnier, Henry Maubel, Francis Nautet, Georges Rodenbach, Emile Van Arenbergh, James Van Drunnen, Emile Verhaeren, Max Waller, — sans compter bon nombre d'autres qui, par la suite, n'eurent qu'une éphémère existence littéraire.

Mais quand on voit tous ces noms accolés, ces noms qui représentent aujourd'hui tant de différentes tendances, on se demande comment la *Jeune Belgique* put vivre en paix. De fait, il y avait bien déjà alors par-ci par-là quelque brouille, mais au point de vue littéraire on s'entendait très bien. Le

(1) MAURICE SULZBERGER, *Camille Lemonnier, Médaillon* dans la *Jeune Belgique*, avril 1881.

grand principe était le culte de la forme, et tous ces jeunes gens, admirateurs de Baudelaire et de Leconte de Lisle, cultivaient alors l'écriture parnassienne. Tous, sans exception. Lisez ces vers qui parvinrent un jour à Max Waller, envoyés de Gand par un jeune homme totalement inconnu des Jeunes Belges; c'est la première strophe d'une pièce de triolets intitulée *Dans les Joncs* :

*La barque glissait doucement  
En frôlant les ramures vertes.  
Sur le ruisseau clair et dormant  
La barque glissait doucement.  
Une brise amoureusement  
Enflait les voiles entr'ouvertes;  
La barque glissait doucement  
En frôlant les ramures vertes.*

Qui s'imaginerait que le M. Mater qui signa ces triolets portait en germe les *Serres chaudes* et allait devenir le Maurice Maeterlinck de la *Princesse Maleine* et de l'*Intruse*?

Tous les Jeunes Belges alors étaient donc Parnassiens. Et, comme leurs maîtres, les parnassiens français, ils pensaient que l'art se suffit à lui-même, que l'art doit vivre en dehors de toute considération de morale ou d'utilité immédiate. Comme Waller avait écrit sur le blason de la *Jeune Belgique* : NE CRAINS! il aurait pu y mettre : L'Art pour l'Art.

En 1895, lorsqu'il retraça en un long article l'histoire de la revue, Iwan Gilkin expliqua pourquoi, en 1880, les littérateurs belges parurent imiter les Français de 1866 : « Nous réagissions en Belgique, dit-il, comme les parnassiens de 1866 avaient réagi en France, dans des circonstances semblables, dans le même esprit et par les mêmes moyens. » Puis il dit comment ils avaient entendu les deux formules. La première, celle de l'Art pour l'Art, « signifiait que nous voulions être artistes, rien qu'artistes. Elle signifiait encore que dans ses travaux d'art l'artiste doit poursuivre avant tout et au-

dessus de tout son idéal artistique. Elle écartait les prétentions funestes des stériles théoriciens qui veulent réduire l'art à n'être que l'humble valet d'une doctrine quelconque... Notre formule, dont on ne peut ne point se préoccuper en d'autres pays, où elle est pratiquée sans conteste, était et est encore en Belgique d'une importance capitale. C'est de cette politique que nous nous affranchissions en proclamant *l'Art pour l'Art*. Cette formule nous permit de grouper de jeunes écrivains qui, sans elle, se fussent éparpillés dans nos divers partis et eussent promptement vu leur talent étouffé dans leur atmosphère. Aussi les politiciens de toute couleur ont-ils toujours combattu cette formule, tantôt au nom de la morale, tantôt au nom d'une métaphysique frelatée et intéressée. Ils savent aussi bien que nous qu'en elle réside notre force et que c'est par elle que nous attisons dans l'élite de la jeunesse le dédain des « affaires » et le culte désintéressé de l'art.

« L'art n'est pas un instrument de persuasion au service d'une cause quelconque. On ne met pas le cheval ailé sous le joug ; on ne l'attelle à aucune charrie. Sa destinée n'est point de labourer la terre, mais de bondir dans les cieux étoilés.

» La deuxième formule était : *le culte de la forme*. Elle est la conséquence logique de la première. L'art vit, avant tout, de la beauté de la forme. Elle est le *sine qua non* de la véritable littérature. Ce n'est qu'entre les ouvrages écrits dans une forme suffisante qu'on peut établir une hiérarchie fondée sur la valeur de la pensée. Nous n'avons fait d'ailleurs que suivre les saints préceptes d'un grand poète ; Leconte de Lisle s'insurgeait contre la distinction entre le fond et la forme. « L'idée, disait-il, n'est pas derrière la phrase comme un objet derrière une vitre. Elle ne fait qu'un avec la pensée, puisqu'il est impossible de concevoir une idée qui soit pensée sans l'aide des mots. Penser, c'est prononcer une phrase intérieure ; et les qualités de la pensée sont les qualités de cette phrase intérieure ; et écrire c'est tout simplement reproduire cette phrase. Donc, qui écrit mal pense mal. »

## CHAPITRE IV. — LE BANQUET LEMONNIER.

*Le prix quinquennal de 1883. — Coup de théâtre. — Tout le monde sur le pont! — La Pâque littéraire belge. — Les discours. — Vestons de velours et chapeaux gris. — Chez Lillas Pastia. — Sur la tombe de Van Hasselt. — Consécration du succès. — Equipées. — Les œuvres sérieuses.*

Ces idées, déjà vieilles en France à cette époque-là, parurent extrêmement révolutionnaires en Belgique. Et elles commençaient à faire leur chemin, au milieu des criaileries effarouchées, lorsque le hasard, comme je l'ai dit déjà plus haut, vint précipiter les événements.

Il existe, en Belgique, un « prix quinquennal de littérature française ». Tous les cinq ans, un jury nommé par le Ministre compétent (il s'appelaît autrefois Ministre de l'instruction publique; depuis quelques années on a institué un Ministre des sciences et des arts) choisit parmi toutes les œuvres françaises, en prose ou en vers, parues pendant les cinq dernières années, l'ouvrage qui lui paraît le meilleur, et l'auteur de cet ouvrage reçoit 5,000 fr.

En 1883, le jury décida qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix.

Or, tout le monde s'attendait à voir couronner Lemonnier, qui, au cours de la période en question, avait publié : *Un Coin de Village*, *Les Charniers*, *Un Mâle*, *Le Mort*, *Thérèse Monique*, plus une *Histoire des Beaux-Arts de 1830 à 1880* et son étude sur *la Belgique* dans le *Tour du Monde*. D'un autre côté, si on ne voulait pas donner le prix à Lemonnier, trop peu académique, il y avait Octave Pirmez, qui avait publié *Rémo* en 1878 et réédité ses *Feuillées*.

Cette condamnation injustifiable indigna les Jeunes-Belgiques. Le numéro du 28 avril arriva sous une couverture d'un rouge éclatant. Il portait en

tête « Numéro de combat » et il faisait leur procès aux membres du jury. Ce que devaient être ces articles fulminants, on se l'imagine volontiers. Ils considéraient la décision officielle comme une injure à Lemonnier, et par ricochet à toute la littérature belge; ils faisaient remarquer que rien ne pouvait l'expliquer. Car il ne s'agissait pas de trouver un livre d'une certaine valeur, et, en admettant que toute la publication des cinq dernières années fût négligeable, il fallait simplement choisir la *meilleure* œuvre.

La *Jeune Belgique* convoqua le ban et l'arrière-ban des artistes, des littérateurs, des amateurs de lettres belges à un grand banquet en l'honneur de Lemonnier. Il eut lieu le dimanche 27 mai 1883. Ce fut un véritable triomphe. Deux cent-dix-sept personnes assistèrent au banquet, et ce n'était pas de quelconques figurants, mais tout ce qui marquait en ce moment en Belgique dans les arts, dans les lettres ou dans le journalisme. De Paris, des écrivains illustres avaient envoyé aux organisateurs des témoignages d'estime, et cette « levée de fourchettes », comme essaya d'ironiser un journal adversaire, fut la Pâque littéraire de la Belgique.

Dans l'intervalle, Octave Pirmez était mort. Les Jeunes-Belgiques voulurent que le grand méconnu d'Acoz eût sa part de la joyeuse revanche. En face de Lemonnier, une chaise resta vide, que l'on couvrit de fleurs. Et dans les discours on associa la mémoire de Pirmez à la gloire de Lemonnier.

Georges Rodenbach parla d'abord.

Au nom de la *Jeune Belgique*, dit-il lentement, j'ai cette mission émouvante de vous dire pourquoi nous vous avons prié, cher Maître, de vous asseoir parmi nous.

Ce banquet n'est pas seulement **une** fête, c'est aussi un combat! C'est en quelque sorte la Veillée d'armes d'une troupe de conscrits décidés à tout et qui viennent, à cette heure solennelle, vous reconnaître et vous saluer comme leur Maréchal de Lettres. Quant à l'injure officielle qu'on vient de vous faire, et par conséquent à nous tous qui travaillons pour créer une littérature nationale, qu'importe!

Si un Etat ne couronne pas ses vrais grands hommes, ce n'est pas ceux-ci qu'il faut plaindre, mais les gouvernements bourgeois qui n'ont pas su les comprendre !

D'ailleurs c'était prévu, certain, inévitable !

Qu'avait à faire votre art hautain et loyal avec ces jurés de notre Académie des Lettres qui n'accueille que des marchands de latin et des marchands de français avarié — jamais un seul de nos vrais écrivains — si bien qu'on devrait l'appeler, pour être exact, l'*Hôtel des Invalides*.

Là-bas, je le sais, on nous représente volontiers comme une jeunesse insolente et irrespectueuse, mais cette chaise vide, Messieurs, ce bouquet dont les fleurs sont en deuil, ce couvert dressé par nous à cette place inoccupée, tout cela n'est-il pas un témoignage suprême à ce grand méconnu qui vient de mourir et sur la tombe duquel nous serons les seuls à faire fleurir un peu de gloire !

Vos livres, vos beaux livres, ils sont sur le rayon favori de nos bibliothèques ; ils l'occupent déjà presque tout entier, il y a là vos *Contes flamands et wallons*, vos *Charniers*, votre *Coin de Village*, votre *Mort*, d'une profondeur nette d'eau-forte, puis *Thérèse Monique*, cette œuvre triste et poétique qui en a fait pleurer bien d'entre nous, et, enfin, le *Mâle*, ce feu d'artifice de couleurs qui a soudain illuminé notre horizon littéraire si noir et si désolé.

Avec ce livre-là, vous avez forcé la victoire ! mais auparavant, vous avez bien dû souffrir, quand vous commenciez seul la bataille de l'art libre et moderne, dans ce pays si traitre à ses grands écrivains, si indifférent, si coupable — devrait-on dire — vis-à-vis des hommes et des choses de la littérature.

Et récemment encore, tandis qu'avec tous les maîtres de la France qui vous apprécient, — vous chassez en domaine seigneurial, sur les sommets de la pensée et du rêve, visant les mots rares comme des gibiers de prix, — en Belgique, la plupart ont cru spirituel et patriotique de faire les gardes champêtres, et — pour quelques vocables nouveaux, de vous dresser procès-verbal !

Oui, Maître, vous avez dû souffrir ! mais les choses vont changer ! Vous sentez bien qu'un orage de colère a traversé nos têtes ! Vous voyez bien qu'une jeunesse révolutionnaire vous entoure, celle que vous avez formée par votre accueillante amitié, celle qui s'est éprise comme vous d'art pur, d'idéal fier, de langage raffiné et qui, dans les champs de la pensée, s'en est



allée avec vous, secouant les arbres pour en faire tomber les poncifs, les banalités, toutes ces choses fannées, artificielles, mortes, et y substituer un vert épanouissement de feuilles nouvelles!

Une jeunesse littéraire qui veut conquérir une place pour les siens, et faire accepter désormais comme de grands hommes, dont un pays a le devoir d'être enorgueilli, ceux qui passent leur vie — comme vous, — à écrire dans la paix des villages! Une jeunesse enfin qui vous a compris, qui vous a aimé, qui vous a défendu, qui s'est ruée après vous, quand vous avez fait vous-même, comme le *Mâlé* de votre livre, indiscipliné et fougueux autant que lui — à travers la cohue hostile — une triomphante et superbe trouée!

Et maintenant, Messieurs, debout, tous à la fois, debout! Le cœur vibrant, les verres en main, debout! Venez vers lui, battez-lui des mains, apportez-lui des fleurs!

Glorifiez-le dans une grande acclamation qui retentisse ailleurs comme une menace et qui sonne ici comme une fanfare de fête.

A notre cher, à notre grand Camille Lemonnier!

Et quand on eut acclamé comme il convient, Edmond Picard se leva et dit :

*Mon cher Ami et mon Maître,*

Ceux qui sont entrés dans la vie littéraire longtemps après vous, qui sont presque vos enfants, qui sont tout au moins vos frères cadets, viennent de vous exprimer, par la bouche de Georges Rodenbach, les sentiments de sympathie et de profonde reconnaissance qu'ils ressentent pour vous, qui leur avez ouvert et facilité la voie dans laquelle ils sont si brillamment engagés. Permettez à ceux qui sont vos contemporains de vous dire, à leur tour, tout ce qu'ils pensent de votre vie laborieuse, des efforts que vous avez faits pour la cause commune, et de l'admiration qu'ils ont pour les résultats que vous avez conquis.

Ce sont eux qui peuvent, pour les avoir supportées comme vous, raconter les luttes et les souffrances de la vie artistique telle qu'elle était il y a vingt années, quand vous avez commencé et qu'elle était si loin de l'épanouissement qui lui donne aujourd'hui tant d'éclat. Ce sont eux qui savent qu'alors il n'existait point de littérature, tout au moins de littérature nationale. Ceux qui écrivaient le faisaient à l'écart, la plupart

pour eux seuls, les plus heureux pour quelques amis, mais leurs travaux n'avaient aucun retentissement au dehors, car c'était au milieu, non seulement de l'indifférence, mais on peut ajouter de la malveillance du public qu'ils poursuivaient leur œuvre. C'était un temps où lorsqu'un avocat écrivait il perdait ses clients, lorsqu'un médecin était poète il perdait ses malades, si un officier était écrivain il nuisait à son avancement, si un ingénieur avait l'audace de tenir une plume il était assuré de se voir refuser tout emploi pour la haute industrie. C'était d'instinct qu'on s'occupait d'écrire, par une impulsion naturelle, irrésistible, mais qui, chez la plupart, était rapidement étouffée. Il n'y avait point chez nous de maîtres ou de guides. Il fallait tout tirer de soi-même, et sur l'ensemble de ces conditions décourageantes venaient encore brocher cette hostilité officielle qui, aujourd'hui, n'est pas encore éteinte pour tout ce qui est indépendant, et, parmi les obstacles d'autrefois, est le seul qui persiste encore dans sa muette arrogance.

Pendant ce combat de quatre lustres, quelques-uns ont triomphé comme vous, ce sont les plus rares; d'autres se sont usés à la peine ou ont passé à l'ennemi, trouvant ainsi le labeur plus facile et plus fructueux; d'autres, enfin, sont morts, s'égrenant sur la route et frappés en pleine bataille.

Parmi ces derniers, il faut signaler surtout Charles De Coster et Octave Pirmez.

Charles De Coster a disparu depuis longtemps au milieu de l'oubli, au moment où il venait d'achever un chef-d'œuvre qu'il croyait, dans sa naïveté, devoir lui donner la gloire.

Personne ne l'a compris et, abattu par cette déception cruelle, il est mort (en vérité ceux qui l'ont connu dans les derniers temps le savent de s'être trouvé incompris au milieu de ses compatriotes dont il avait cru les instincts et les cœurs d'accord avec les siens. C'est à peine si aujourd'hui, par une justice tardive, le poème d'*Ulenspiegel* reprend la place glorieuse qu'il méritait dès la première heure.

Octave Pirmez s'est évanoui ces jours derniers. Pour lui, la gloire commençait à poindre, pas encore, il est vrai, dans le public, mais tout au moins dans la cohorte des artistes chaque jour plus nombreuse et plus accessible aux belles choses qui sont accomplies par l'un des nôtres. Comme vous, il était adopté pour modèle par cette jeunesse, et c'est pourquoi, renouvelant une coutume touchante du moyen âge, elle a, dans la fête fraternelle qui nous réunit, mis le couvert de ce héros qu'elle a sacré comme un exemple et comme un maître.

Il est parmi nous remplissant en réalité sa place vide, participant à ce banquet dans la communion de nos sentiments et de nos pensées, conversant avec nous, peuplant nos cerveaux des souvenirs qu'il a laissés derrière lui. On peut en dire ce que Victor Hugo applique à tous les morts qui vivent par leurs œuvres : « Il n'est point disparu, il est simplement invisible. »

On a essayé de revendiquer ailleurs cette personnalité qui nous appartient. Depuis qu'il n'est plus à craindre comme vivant, on s'est senti pour lui des sympathies étranges et l'on a prétendu en faire un écrivain digne, disait-on, d'entrer dans le panthéon académique. C'est une pratique des gens officiels de réclamer morts ceux qu'ils ont dédaignés vivants. Mais nous ne permettrons pas qu'on nous enlève celui qui est à nous. C'est nous qui lisions ses livres. C'est nous qui le comprenions. C'est nous qui l'avions signalé comme un artiste admirable. C'est nous qui avons commencé à faire tomber le mépris sur ceux qui le méconnaissaient. C'est donc, en réalité, un de nos chefs, et nous saurons combattre pour empêcher qu'on ne nous ravisse à la fois et son âme et sa gloire.

On a tenté, du reste, pour justifier cette attitude nouvelle, de l'opposer à vous comme le représentant d'un art absolument différent. On a signalé sa vie obscure, dans cette vallée chérie qu'il aimait d'un amour simple et élevé, ne permettant même pas, tant il la respectait, qu'on y coupât ou qu'on y ébranchât les arbres, et on l'a opposée à votre existence militante, s'agitant partout où l'on combat, partout où l'on frappe partout où l'art est en péril. On a mis en relief sa pensée mystique, rêveuse, sentimentale, fixant toujours les choses supra-sensibles, et on l'a opposée à votre pensée toute saturée de réalité, demandant partout au monde extérieur ses inspirations et ses énergies. On a enfin parlé de son style limpide et doux, d'une correction presque surhumaine, et on l'a opposé à votre force et à votre âpreté.

Mais malgré ces subtilités, vous êtes, en réalité, les deux faces du même art. L'un en représente le caractère serein, l'autre, l'allure sévère. Aussi les dédains communs du pouvoir pour tous deux, l'oubli où l'on vous a laissés tous deux, la volonté persistante de ne pas vous comprendre tous les deux, sont-ils déjà une première preuve que vous étiez des champions de la même cause. Vous n'eussiez pas été des jumeaux par l'unité de vos vues artistiques, qu'on pourrait établir ce lien entre vous par le sort identique qui vous a été fait.

Avec vos aptitudes spéciales, charmantes ou robustes, vous

étiez les artisans de la même cause, celle de la vérité contemplée avec profondeur et exprimée avec émotion. Pirmez observait son âme l'œil tourné vers le dedans ; vous vous observez l'œil tourné vers le dehors. Comme vous, il avait le mépris des puissances et de toute courtoisaneerie ; pas plus que vous, on ne l'a vu dans les antichambres, recherchant des appuis et sollicitant des protections. Tous deux, vous aviez la pudeur, presque la honte, de toute faveur recherchée.

L'un et l'autre, si vous aviez le culte ardent de la forme, vous aviez compris qu'il n'y a point d'art véritable sans le fond ; la virtuosité ne suffit pas, il faut aller au delà, puisque dans les arts, littérature, peinture, sculpture, musique, l'homme n'est ému véritablement, quand il écoute, qu'il lit ou qu'il regarde, qu'à la condition de se trouver devant une œuvre qui exprime une émotion personnelle. Le vêtement, certes, est beau, mais que ce soit avant tout l'âme et son enveloppe qu'on nous exprime ; ce sont des corps que nous voulons toucher et sentir vivre.

L'un et l'autre, enfin, vous avez toujours rêvé l'indépendance littéraire, et vous en avez donné d'éclatants exemples. Vous saviez que l'art asservi n'est jamais un art élevé, et que d'où vienne l'asservissement, même des régions les plus hautes, il a toujours une influence délétère, parce qu'il diminue la fierté de l'artiste et, par cela même, amoindrit son inspiration. Etre libre, voilà quelle a été votre devise et votre cri de guerre, et c'est celui qui est aujourd'hui repris par toute cette jeunesse qui vous entoure et qui a voulu vous fêter. Oui, jeunes gens, vous avez bien fait de choisir ces deux artistes comme vos maîtres et comme vos modèles. En eux s'incarnent toutes les grandes inspirations qui doivent vous diriger et vous soutenir. Il y a plus en eux que leur responsabilité considérée isolément ; il y a le grand évangile de l'Art, dont ils sont de brûlantes expressions. Aussi faut-il ce soir que vous honoriez le vivant et que vous pleuriez le mort ; le vivant, de qui nous pouvons ici serrer les mains cordiales ; le mort, dont la mémoire plane au-dessus de nous. Leur vie restera pour vous un grand enseignement. Elle peut être imitée dans tout ce qu'ils ont fait depuis l'âge où ils ont commencé à écrire. Elle vous montre que le grand art dédaigne les protections gouvernementales et qu'il n'a pas besoin d'elles pour réussir, que seul il dépasse les bornes au delà desquelles ne vont jamais ceux que l'appui officiel soutient. Aussi, puisque l'occasion déjà presque oubliée de cette fête a été l'étrange et injuste

refus d'accorder au plus grand de nos écrivains une récompense qui lui revenait de droit, pouvons-nous, aujourd'hui qu'un tel acte a augmenté notre mépris pour toutes ces distinctions arbitraires, renvoyer à ceux qui en disposent tout ce qui pourrait en revenir aux nôtres? Qu'ils gardent pour eux leurs prix, leurs médailles, leurs décorations, leurs faveurs. Dédaignons-les. Dans la cohue des médiocrités qui s'abritent autour d'eux, ils trouveront toujours assez de personnalités dignes de les recevoir; qu'il soit désormais acquis dans notre art libre et dans notre littérature indépendante que nous savons réussir sans rien obtenir, et que nos œuvres seront d'autant plus belles et plus fortes qu'elles grandiront dans une liberté plus haute et plus fière.

La vie de Pirmez et de Lemonnier nous enseigne encore qu'on réussit toujours quand on a foi dans l'art, quand on ne s'arrête pas devant les incertitudes et les défiances que les timides ou les habiles font constamment surgir devant une jeune vocation; qu'il faut compter pour rien les périls; qu'il faut toujours se persuader qu'ils n'ont point l'importance que les apparences leur donnent. Mais il faut à cette fin joindre l'adresse, pousser toujours en avant, ne rien craindre et avoir la conviction que, lorsqu'on lutte pour l'art, il n'est rien d'impossible.

Ils vous ont appris, enfin, que vous devez vous efforcer de joindre aux qualités que vous avez déjà conquises et qui ont attiré sur vous avec tant de rapidité l'attention et les sympathies du public, les qualités que donnent la science, la sensibilité, l'observation approfondie de ce qui se passe autour de vous, la logique dans l'exposé de tout ce que vous écrivez, la préoccupation constante de respecter la réalité en la voyant à travers votre cœur. Dans les œuvres de Lemonnier, comme dans celles de Pirmez, il règne une chaude émotion qui jamais ne s'éteint et qui en fait le charme puissant. C'est ce qu'il faut vous efforcer d'acquérir, cette tendresse constante, cet héroïsme, cette flamme qui sont le secret des productions séduisantes, de celles qui attirent, qui retiennent, qu'on n'oublie jamais après les avoir lues. Ce n'est que lorsque l'art atteint cette hauteur qu'il a une influence sociale régénératrice, car il est bien véritablement, dans notre humanité, la puissance la plus énergique et la plus efficace. Assurément, la politique, la science, l'industrie régnent autour de nous et contribuent largement au progrès; mais, lorsqu'il s'agit de faire disparaître un abus qui a résisté à tout ou de combattre un homme funeste dont on ne peut avoir raison, et que toutes les autres forces sociales seront revenues vaincues

des assauts qu'elles ont livrés, si l'art apparaît comme une suprême réserve, attaque à son tour par l'indignation ou par l'ironie, il n'est d'exemple que jamais ni l'homme ni l'abus aient résisté.

C'est là ce qui fait, dans le monde où nous vivons, votre dignité et votre utilité. C'est en concevant ainsi votre mission, que vous acquérerez cette grandeur d'âme et de sentiment qui imprimera à ce que vous ferez un caractère vraiment noble.

Le banquet d'aujourd'hui concentre toutes ces idées. C'est un homme, c'est un ami bien cher qui en a été l'occasion ; mais la manifestation dépasse son individualité sympathique, elle s'élargit de tout ce qu'elle emprunte aux idées qui s'incarnent en lui, et il semble qu'il prend des ailes pour monter plus haut encore que la région où l'ont porté votre admiration et votre amitié.

Oui, ce banquet est une date et un point de départ. Il résume les efforts qui ont été faits depuis vingt ans et qui enfin aboutissent. Il prépare par une base solide les progrès nouveaux. Tous ceux qui y ont assisté s'en souviendront, et le jeune mouvement littéraire peut dater de lui son hégire. Il consacre définitivement en Belgique la révolution littéraire et l'émancipation de l'art. A vous, les jeunes, de maintenir la liberté et la dignité reconquises.

Ce qu'on voit dans nos travaux, c'est l'essor de l'art, et non son avilissement, comme on a osé le dire dans les régions académiques. Vos anciens, ici présents, devinent l'avenir qui vous est réservé. Ils démêlent de votre jeunesse exubérante tout ce qu'il y a de promesses. Ils ne blâment rien en vous, parce que la chose qui serait blâmable ce serait l'excès de votre ardeur et que celle-ci peut toujours être réprimée. D'un cœur passionné on fait tout, même un cœur sage. Laissez-vous aller librement à vos passions artistiques. Nous y applaudissons et nous plaignons ceux qui, en voyant leur libre et féconde expansion, se voilent la face et crient au scandale. Continuez, vous aurez toujours notre appui. Votre mission est de faire servir l'art à détruire les abus d'une société qui semble en décadence, mais où se prépare en réalité l'éclosion d'un monde nouveau.

Au-dessous de ces classes bourgeoises, vieilles ou corrompues, il en est d'autres éternellement saines et jeunes. C'est de là que doit sortir la renaissance. Dans vos œuvres, ne décrivez plus simplement vos sentiments personnels ou les épisodes charmants, mais restreints de votre existence. Allez au delà, venez dans nos villes, observez ce qui s'y passe, frappez

sur ce qu'elles ont de honteux, éveillez les grands sentiments populaires et préparez ainsi la marée qui submergera tout ce qui se passe d'aviilissant autour de nous.

Et maintenant, après ces échappées sur les principes les plus élevés de notre mission artistique, revenons une fois encore à l'ami autour de qui voltigent toutes ces idées comme de grands oiseaux divins. Exprimons une fois encore notre gratitude pour le maître écrivain dont elles sont le naturel cortège. C'est lui qui nous a procuré ces bienfaits. Aussi, est-ce du fond du cœur que je lui dis : Poursuis ton œuvre, vaillant soldat, tu as des ennemis, tu as des détracteurs. c'est la preuve de ta force, ne t'en émeus point. Ne redoute pas les attaques, ce sont elles surtout qui t'ont servi, qui t'ont donné tout ton ressort et ta fierté. En voyant la place magistrale qu'elles t'ont donnée, sur mes lèvres reviennent les vers d'un de nos poètes, qui, lui aussi, fut en son temps victime de la sottise et de l'inimitié officielles, d'André Van Hasselt, s'adressant à quelqu'un qui, comme toi, avait souffert et avait été injustement méconnu :

*Va, laisse-les crier à l'envi, que t'importe ?  
A leurs vaines clameurs, ami, ferme ta porte.  
Leur souffle n'atteint pas les lauriers de ton front.  
Va, toujours plus tenace et plus ardent à l'œuvre,  
Sans les fouler aux pieds ; car leurs dents de couleuvre  
Sur ton front glorieux un jour s'émousseront.*

Dans cette communion fraternelle, tout entiers maintenant à la joie de nous sentir si serrés dans nos rangs, pensons aux luttes prochaines que nous aurons à soutenir encore, et dont, on peut le prédire, nous sortirons victorieux, car partout pointent et se développent les idées démocratiques dont nous sommes ici les défenseurs.

Levons nos verres, en nous souvenant de cette strophe d'un autre de nos poètes exprimant une pensée toujours jeune, parce qu'elle est vraiment humaine, le *cras ingens iterabimur œquor* d'Horace :

*Le verre en main, ce soir, vidons pleins d'espérance,  
Tout souvenir de nos revers,  
Demain, d'un libre essor, dans l'horizon immense,  
Nous tenterons encor les mers !*

Combien cette victoire dut ranimer l'ardeur des jeunes gens qui luttaient pour la bonne cause, et

augmenter encore leur gaieté naturelle, on le conçoit de reste. Car ils furent toujours de joyeux compagnons, menant une vie de franche liesse et de débordante activité, même dans les plaisirs. Agés de vingt à trente ans (1), ils ne s'embarrassaient guère des soucis de l'existence. La plupart étaient journalistes; quelques-uns, avocats vaguement inscrits au Barreau de Bruxelles, travaillaient—ou ne travaillaient pas—comme stagiaires chez un Maître plus âgé.

Mais le journalisme ou le droit n'arrivaient qu'en seconde ligne dans l'échelle de leurs préoccupations. Ils pensaient d'abord à l'art, et l'art, pour eux, ne comprenait pas seulement le beau poème ou le beau livre, mais aussi le beau geste et le rire sonore. « Tout un hiver, dit Iwan Gilkin, nous portâmes des vestons de velours gorge de pigeon, queue de paon, nêfle écrasée. On écarquillait les yeux en nous voyant passer. Waller s'était réservé le noir. Et il portait son veston de velours, ce mince jeune homme à la chevelure blonde, non comme un rapin en mal de Bohême, mais comme un jeune prince échappé d'une toile de Van Dyck. » Quant à Georges Rodenbach, il avait déjà inventé sa « tenue » qu'il porta uniformément jusqu'à sa mort. Elle se composait d'un pantalon à carreaux noirs et blancs, d'une redingote noire — ornée, à la boutonnière, d'un gardénia... en tulle, — d'une large cravate lavallière et d'un chapeau gris de haute forme. A propos de cet invariable chapeau gris, les méchantes langues assuraient que Rodenbach avait un jour plaidé pour un chapelier, et celui-ci aurait laissé à son avocat, comme honoraires, un fond de chapeaux gris... A Bruges, déjà, Rodenbach et son costume avaient été célèbres. La lavallière surtout indignait les braves bourgeois flamands, et le poète de la *Jeunesse Blanche*, pour prendre une éclatante revanche des railleries, imagina un jour de se nouer autour du col — un simple morceau de fil noir... Vous

(1) En 1883, au lendemain du banquet Lemonnier, Max Waller avait vingt-trois ans; Albert Giraud, vingt-trois; Iwan Gilkin, vingt-cinq; Emile Verhaeren, vingt-huit; Georges Rodenbach, vingt-huit; Georges Eekhoud, vingt-neuf et Emile Van Arenbergh, vingt-neuf.



voyez d'ici l'effet que dut produire cette bizarre cravate sur les gens qui se retournaient, écarquillant des yeux énormes, pour la voir passer.

Les vestons de velours et le chapeau gris se réunissaient dans la journée chez un marchand de vins d'Espagne, nommé Coulomb. Mais du souvenir de Mérimée on ne l'appelait jamais, dans le groupe Jeune Belgique, que Lillas Pastia. Ce Coulomb témoignait une sympathie toute spéciale à la nouvelle littérature, qui savait si bien apprécier ses vins généreux. Il lui réservait son arrière-boutique, et je vous assure que l'intrus eût été bien mal reçu dans cet antre fermé. Cela donna au groupe une certaine allure mystérieuse et le public se mit à croire à quelque conspiration. On vit des gens rôder sous les fenêtres de Lillas Pastia et épier les allées et venues de ses étranges clients. Mais le marchand de vins, lui, ne perdit pas la carte. Il s'honorait de l'amitié particulière d'Albert Giraud, et, à ce titre, il avait le droit de pénétrer dans l'antre. Il s'autorisait même de cette amitié pour donner son avis sur le dernier numéro de la revue dont on lui faisait sans doute le service et qu'il feuilletait derrière son comptoir, en montrant à quelque buveur le sonnet de son ami M. Albert Giraud...

Ah! les bruyantes séances que l'on tint là! On discutait, on plaisantait, on se moquait. On rapportait en éclatant de rire la dernière sortie de l'*Office de Publicité*, on commentait le dernier « poème » de Charles Potvin ou le dernier article donné à l'*Indépendance* par M. Gustave Frédéricx, que Waller appelait *employé à la critique d'art*. Un jour, les Jeunes Belges ayant organisé une manifestation en l'honneur d'André Van Hasselt, sur la tombe de qui ils avaient déposé une palme, M. Gustave Frédéricx les accusa de se tailler une réclame facile sous prétexte d'honorer un mort. C'était une des dernières attaques que la vieille école académique leur lançait. Car on commençait à les craindre et on ne se frottait plus guère à eux, ayant fait plus d'une fois la connaissance de leurs épines.

(A suivre.)

OSCAR THIRY.

## SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

---

A ANDRÉ FONTAINAS.

*Qu'écrire en ce soir de printemps  
Silencieux, où je l'attends  
Celui qui ouvrira ma porte  
En disant tout bas : Elle est morte?...  
Je suis seul dans le soir, tout dort...*

*Ce sera le poème de la mort...*

*Oh ! la soirée interrompue !  
T'en souvient-il, ô mon avril ?  
Jamais dans tes yeux puérils  
N'avaient passé tant de tendresses ingénues...  
Sur le banc du corridor clair  
Tu avais vers mon cœur penché ta tête frêle ;  
T'en souvient-il de ces bruits d'ailes  
Que faisaient nos baisers dans l'air?...  
Ton âme était toute en sourire  
Et ton cœur, frais comme une fleur,  
Avait les parfums gais et les vives odeurs  
Des lilas blancs, des lys et des pois de senteur...*

*C'est alors qu'il entra pour dire :  
« La petite, là-bas, se meurt... »*

*Ce sera la mort de la jeune fille  
Que mon poème triste va chanter :  
La jeune fille en blanc meurt avant que l'été  
Ait pu épanouir sa corolle tranquille ;*

*Elle n'a pas connu les midis et les soirs,  
Et l'aube seule en ses yeux calmes s'est mirée;  
Elle fut enfantine et douce et peu parée,  
Et ses bras puérils se tendaient vers l'espoir.  
Elle a respiré les premières roses  
Elle a goûté les premiers baisers :  
Mais ce sont des sœurs qui les ont posés  
Sur son visage pâle et rose...  
Et maintenant elle repose...*

*La fenêtre est ouverte, au jardin tant aimé  
Se croisent, gestes clairs, les souffles parfumés  
Des églantines virginales, des cytises,  
Et les musiques indécises...  
Elle n'entendra plus le souffle gai des brises...  
O mois de mai ! o mois de mai !*

*Voici les premières chansons du jour :  
Fleurs écloses, rêves d'amour,  
Oiseaux blottis parmi les feuilles,  
D'autres vous aiment et vous cueillent,  
Et vous entendent au dehors,  
Vous respirent et vous effeuillent,  
Cependant qu'elle attend la mort...*

*La mort vient quelquefois, farouche  
Vieille femme en noir : sur sa bouche  
Se crispent des rictus mauvais ;  
Elle vient parfois, triomphale,  
Chercher des rois pourprés au fond de leurs palais  
Ou des évêques d'or au chœur des cathédrales ;*

---

*Amoureuse aussi, quelquefois,  
Elle prend une douce voix  
Voluptueuse,  
Et se glisse, sans bruit, dans le soir parfumé  
Pour ne pas effrayer l'âme du bien-aimé,  
C'est une femme grave, âpre et silencieuse,  
Elle se penche, l'œil ardent,  
Et, d'un baiser, l'Inassouvie  
Prend aux lèvres pâles la vie...  
Mais c'est aussi dans le printemps  
La petite sœur ingénue :  
Elle vient par les avenues  
Où dansent des rayons flottants,  
Elle est joyeuse — et pourtant pleure  
Tout doucement de voir les parents s'attrister,  
— Sans songer qu'elles vont vers l'éternel été —  
Autour de leurs enfants qui meurent...  
C'est elle qui vient aujourd'hui,  
Elle a mis une robe blanche  
Car c'est dimanche,  
Le mai chante et le soleil luit,  
Et elle se demande en venant en silence  
Si c'est pour un deuil sombre ou pour une naissance...  
Elle vient d'un pays où les arbres sont verts  
Toujours, on n'y voit pas d'automne ni d'hivers,*

*Et les fruits les plus frais pendent aux rameaux calmes;  
Il y a des fontaines sous les palmes,  
Et les âmes glissent et vont  
Avec le bruit léger que font*

*Les parfums clairs errant sous les feuillées...  
On marche sur des roses effeuillées,  
Et des saintes aux noms tout blancs  
Y jouent, sur des harpes bénies,  
Des harmonies  
Et des hymnes aux sons lumineux et tremblants...  
Puis quand s'éteignent les cantiques  
Il règne un silence extatique  
Encor plus beau que les musiques...*

*Cette mort-là va l'emporter,  
Dans les larmes et la gaiété,  
Vers les extases éternelles...  
Et la cloche de la chapelle,  
Demain matin, ne saura pas  
Si elle doit chanter l'angelus ou le glas...  
Alleluia!...*

*Pourtant c'est triste, et ceux qui vont rester,  
Quand elle aura fermé pour toujours les paupières,  
Ne comprendront plus la lumière,  
Et de spectres de deuil peupleront leurs étés...  
Ils pencheront tout bas leurs têtes résignées,  
Et joindront leurs deux mains pâles pour l'oraison,  
En songeant que ne rira plus dans la maison  
La petite dernière née...  
Sur son sein puéril ils poseront des fleurs,  
Et sur son cœur  
La médaille d'argent qu'elle eut toute petite...  
Puis, fermant les rideaux sur la clarté maudite,  
Jusque dans la nuit noire ils crieront leur douleur.*

PIERRE NOTHOMB.

## LA FERME DES CLABAUDERIES

ROMAN (Suite)

---

### XIX

Le tamtam du hall retentit, grave et caverneux. Clems appelle cet instrument un gong et Valentine prétend que c'est un ghari ; elle ajoute, en plaisantant, qu'elle y reconnaît la voix d'un très vieux bonze. Nous sommes d'accord en ceci qu'il annonce le lunch. C'est l'essentiel.

— Déjà ! soupire M<sup>me</sup> Dambray. Elle se lève à regret et s'attarde pour jeter sur les entours un regard éperdu. Demain, à cette heure, elle sera loin. Jamais plus elle ne verra cette houle de vagues lumineuses submerger l'horizon, en manger les angles, en embuer les contours.

Grâce au discours de Clems sur l'immortalité — filandreux à souhait — j'ai échappé au concert quotidien de Valentine. Un clou chasse l'autre. En revanche, M<sup>me</sup> Clems, dans le hall, fait une musique d'iroquois. Elle chante pouilles. C'est à Prosper, le vieux domestique, qu'elle en a. La colère donne à sa voix une intonation canaille qui offusque comme une inconvenance.

— Que je t'y prenne encore, barbe-à-poux, à laisser traîner ta sale pipe dans la maison !

Elle lance le brûle-gueule à l'autre bout de la pièce, où le pauvre vieux, consterné, se met à chercher les débris sous les meubles.

A table, elle veut épiloguer, expliquer sa violence. Mais Clems barre résolument le flot des inutiles paroles.

— Ton père déjeunera-t-il avec nous ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Oh ! par habitude. Voilà un an et demi que je pose presque tous les jours la même question. Et, comme ta mère est venue ce matin...

— Ah ! tu as vu...? Eh bien, oui, j'aime autant te le dire tout de suite : maman est venu expressément pour me prier de prendre Jules à mon service.

— Nous causerons de cela plus tard, si tu veux. Il ne serait pas de très bon ton d'ennuyer nos amis...

— Ah ! non, je t'en prie, mon ami, rengaîne tes rasoirs. Le bon ton, le bon goût, le tact, ces épouvantails ont fait leur temps. Il faudra trouver autre chose. D'abord, si tu avais souci du bon ton, tu ne donnerais pas à ta femme des leçons de politesse devant des étrangers. Et puis, où prends-tu que je veuille discuter ? Jules entrera en service aujourd'hui même, et toutes les discussions du monde n'y changeront rien. La question de la domesticité, cela me regarde. Est-ce que je me mêle de tes livres et des saletés de ton laboratoire ?

— Ma chère enfant...

— Je ne suis pas ton enfant, je suis ta femme !

— Ma chère Yonne, tu oublies que nous avons employé cet homme pendant la maladie de Prosper et que nous l'avons alors jugé indigne de confiance. Je t'en rappellerai les raisons, après le déjeuner.

— Non, mon ami, c'est maintenant que tu parleras. Tes réticences et tes airs mystérieux finiraient par faire croire que ce garçon a forcé ton coffre-fort ou assassiné ses père et mère !

— Ma chère amie...

— Je ne suis pas ton amie, je suis ta femme !

— Je comprends à merveille que ta mère... Tiens, ta mère est une femme admirable. Mais j'observe que ses visites coïncident toujours avec une recrudescence de ton humeur hargneuse, et cette corrélation me gêne le plaisir de la recevoir.

— C'est cela, insulte ma mère, tant que tu y es !

— Je ne dirai plus rien.

— Pardon, mon ami, il fallait commencer par là. Maintenant j'exige que tu t'expliques. Il n'est pas mauvais que M. De la Tour sache comment je suis

traitée. Et, pour ma cousine, elle en a vu bien d'autres depuis qu'elle est notre commensale.

M<sup>me</sup> Dambray ne bronche pas. Elle est désintéressée, absente. Clems perd patience :

— Je comprends à merveille que ta mère désire se débarrasser d'un valet de ferme à qui ses convictions interdisent tout travail. Mais nous ne pouvons cependant recueillir tous les gens que ton père convertit au socialisme. Ton protégé est incurablement paresseux...

— Il travaille toujours autant que toi !

— Et profondément malhonnête.

— Peuh ! Si on peut dire ! Voilà bien du tintoin pour un cigare, une bouteille de vin chipés.

— S'il a borné ses velléités partageuses à quelques menus larcins, ce n'est pas à la crainte de nous faire de la peine qu'il faut l'attribuer, mais à la précaution que j'avais prise de mettre les objets de prix sous clé, chose qui rendait de plus sérieuses restitutions malaisées.

» Du reste, cet homme, même en le supposant serviable et honnête, ne nous serait pas utile. Pour avoir travaillé la glèbe, on n'est pas nécessairement un bon domestique d'intérieur. Et enfin, le service de la maison n'est pas bien lourd. Trois personnes y suffisent amplement.

— Aussi congédierai-je Prosper, et pas plus tard que tout à l'heure. Je hais les cagots. Que ce vieux vaurien se fasse bedeau s'il aime tant l'odeur des cierges ! Moi, je suis trop soucieuse de la bonne tenue de ma maison pour tolérer que mes domestiques — ce que je dis est aussi pour Arlette et Christine — perdent des heures à l'église, et cela précisément au moment où l'on a le plus besoin d'eux !

A mesure que la colère d'Yonne s'exaspère, le calme de son mari s'accroît. Il y a dans cette opposition une pointe d'ironie et de nargue, très amusante. Mais je ne puis discerner si cela rentre, ou non, dans les intentions de Clems.

— Ma chère femme, tu voudras bien reconnaître qu'en cette matière j'ai toujours professé une tolérance intransigeante. Ni pendant la première année



de notre mariage, alors que tu observais strictement tes devoirs religieux. ni après, quand tu as cessé d'aller à la messe, je n'ai eu un mot, un geste, pour t'influencer, t'approuver ou te dissuader. Souffre que j'en use de même avec mes serviteurs. Certes, il est regrettable qu'en raison du grand éloignement de l'église de Louveigné, la plus proche, cependant, leurs devoirs envers Dieu les obligent à d'aussi longues absences. Mais il n'y a pas de leur faute, et nul doute qu'eux-mêmes, sous ce rapport, eussent souhaité des facilités plus grandes. Je remarque, au surplus, que ces absences se produisent à des heures très matinales, avant que tu ne sois levée, et je me demande en quoi elles peuvent t'être préjudiciables.

— Je suis bien bonne de gaspiller ma salive. Je te répète que j'ai pris Jules à mon service. Il arrivera cette après-midi même. Et en voilà assez sur ce chapitre.

— Il y aura donc un domestique de plus. Je demanderai seulement comme une grâce que cet homme n'entre pas dans la partie de la maison plus spécialement destinée à mon usage, c'est-à-dire ma chambre et la bibliothèque. Le mieux serait, je crois, d'employer le nouveau venu à l'entretien du parc. Cela concilierait tous les intérêts.

Clems cède, une fois de plus. Mais il se leurre s'il croit y gagner la paix. Les femmes ne sont jamais plus dangereuses que quand une victoire, remportée sans coup férir, les déçoit dans leur envie de tenailler. La haine fait miroiter les paillettes d'or des beaux yeux d'Yonne. Elle ne tarde pas à reprendre l'offensive :

— Je ne m'en tiendrai pas là. Désormais je ne tolérerai plus qu'un domestique me brave. Jeune ou vieux, on m'obéira ou on pliera bagage.

Comme Clems ne dit mot, elle se tourne vers moi :

— N'est-ce pas que j'ai raison, Monsieur de la Tour?

Oh, cette manie débaptisante!

— Pardi, chère Madame! Tant pis pour votre mari. Qu'il se débrouille! Tout le monde ne peut pas

être veuf, que diable, comme dirait Poil de Carotte.

— Je commencerai par remplacer Arlette. Il est temps qu'elle décampe, cette vieille bique prétentieuse avec ses airs de dame.

Sa voix tremble. Elle s'attend évidemment à une explosion de colère. Mais elle se trompe. Clems répond posément, très maître de lui :

— Ce désir, ma chère Yonne, est légitime et raisonnable. Je ne puis que l'approuver. Les rapports entre une vieille servante qui, forte de son long dévouement, ne supporte qu'impatiemment les observations, et une jeune maîtresse qui voudrait conduire la maison à sa manière, sont extrêmement difficiles. Il est regrettable qu'Arlette ne l'ait pas compris.

» Voilà bientôt cinquante ans qu'elle fait partie de la famille Clems. Elle a servi ma mère, jeune fille, puis mariée. Une année durant, elle l'a disputée à la mort et elle l'eût sauvée, si un dévouement sans bornes pouvait prévaloir sur le destin. Elle m'a élevé. Car si mon père, qui était un homme magnifique et un grand savant, m'a donné l'amour de la science et le sentiment de l'honneur, qui remplace toutes les autres conceptions morales, toujours incomplètes et souvent contradictoires, s'il m'a enseigné l'histoire des peuples qui est faite de maux et de crimes, — Arlette, elle, m'a fait aimer la poésie en m'introduisant dans le royaume du merveilleux, des contes et des légendes, en me parlant de l'Enfant divin et de la Crèche, de Joseph, le menuisier avec l'âne, et des Rois Mages. Je lui en garde une grande reconnaissance, car la fantaisie a autant de droits que la raison. Et si la crainte du surnaturel s'en est allé et, avec elle, la foi, la poésie m'est restée.

» Je te demande pardon, ma chère Yonne, de revenir si souvent sur ces choses qui n'ont de charme que pour moi. Je ne suis qu'un vieux rabâcheur de souvenirs.

» Depuis longtemps, depuis des années, je presse Arlette d'accepter dans ma maison une place digne de la grandeur de son dévouement et de la noblesse de son caractère. Je n'y ai pas réussi jusqu'à présent.

Mais les femmes ont à un plus haut degré que les hommes le don de la persuasion. Si tu pouvais la convaincre de quitter enfin sa cuisine et de se faire servir à son tour, à l'égal d'une parente aimée et respectée, je t'en saurais un gré infini.

Yonne perd la partie, engagée avec plus d'audace que de finesse. Crânera-t-elle? Aura-t-elle assez d'empire sur elle-même pour conserver à ses lèvres ce pli dédaigneux? Non. Elle voit le sourire amusé de Valentine; elle voit que je me frotte les mains, étourdimement. Brusquement, la fureur incendie sa jolie tête. Elle se lève, jette sa serviette et un « imbécile, va », rageusement sifflé, à la face de son mari, et sort en claquant la porte.

Les Derive semblent beaucoup priser cette manière de mettre fin aux discussions embarrassantes. Je n'y trouverais pas à redire si, sortis, ils restaient dehors. Malheureusement ils rentrent.

## XX

Quand M<sup>me</sup> Clems apprend que Valentine quittera demain les Charmes, elle se montre d'abord incrédule, puis atterrée. Elle lève les bras, en signe de stupeur, cligne des yeux, comme éblouie, remue les lèvres. On rirait de cette mimique, n'était la terrible flambée de haine déçue qu'elle dénonce. Clems, intrigué, regarde sa femme fixement et, ma foi, sans tendresse. Il paraît se demander pourquoi ce départ, qui mettra fin à une intolérable tension, la consterne au lieu de la combler. Enfin elle se maîtrise :

— Vous n'y pensez pas, ma cousine! Ce serait tenter le sort. S'il vous arrivait malheur, c'est à moi qu'on s'en prendrait.

L'inertie de « on » — Clems et moi — la met hors d'elle.

— Eh bien, vous autres, qu'est-ce que vous attendez pour intervenir? Mais, dites-lui donc que jamais, au grand jamais, elle ne supporterait les fatigues de ce voyage! Rappelez-lui l'énorme chemin qu'il faut faire à pied, rien que pour sortir d'ici!

Clems, flegmatique, se récusé par un geste évasis.

Moi, j'ébauche une phrase ou deux, sans conviction.

Alors Yonne va s'asseoir auprès de M<sup>me</sup> Dambray, lui prend la taille — une taille de frelon — et, s'efforçant à l'amabilité — cela ne lui réussit guère; la voix demeure dure et menaçante — adjure sa cousine de rester quelques jours encore, affirme qu'il n'y aura plus de « raffut ».

Valentine fait « non » de la tête, butée, froide, hostile. Ces instances, visiblement, l'excèdent, et si elle répond, c'est pour y mettre un terme. Elle a eu trop de peine, dit-elle, à se déprendre de ce beau domaine des Charmes, à s'arracher au seul hâvre où sa destinée lui ait permis d'aborder. C'est fait maintenant. Elle s'est résignée. Mais la lutte a été trop douloureuse pour qu'elle veuille la recommencer dans quelques jours.

Yonne se rend compte qu'il serait vain d'insister. Elle se lève, crispée, entre un instant dans la maison pour prendre son ombrelle, puis se met à descendre vers le parc. Sa démarche trahit on ne sait quel désordre intérieur, combattu, sans grand résultat, par une volonté de nonchaloir, Clems s'étonne :

— Qu'est-ce qui lui prend ? D'habitude elle dort toute l'après-midi.

M<sup>me</sup> Dambray aussi se retire sous prétexte de boucler ses malles, mais en réalité parce qu'elle est à bout de forces et que ses larmes jaillissent. Et avec elle, me semble-t-il, c'est tout l'intérêt et toute la beauté de la vie qui s'en va. Un nuage d'ennui m'enveloppe. Je me sens veule et désœuvré. Comment vais-je tuer cette après-midi désenchantée, traverser l'interminable désert des quatre grandes heures qui me séparent du dîner ?

La chaleur est effrayante. L'air sans eau offusque l'épiderme comme une brûlure, rebrousse les nerfs. Les grappes décolorées des glycines pendent flasques, exténuées; le feuillage raccorni prend l'aspect hérissé de chardons.

Le parc m'attire comme un refuge idéal. Un désir puéril me vient d'aller jusqu'à la balustrade, de contempler la nappe bleue de la Vesdre, comme si cette seule vue eût dissipé mon malaise. Mais le courage

me manque de traverser la bruyère pelée, qui agonise sous l'étreinte du soleil. D'ailleurs, je risquerais de rencontrer Yonne.

Clems songe, soucieux, le front barré d'une longue ride, les yeux obstinément fixés sur l'horizon. L'horloge du hail égrène lentement les trois heures. Il y a une demi-heure qu'Yonne est partie. Tout à coup Clems sursaute :

— Je m'en doutais. Cette promenade dans le parc était une feinte. Elle va à la ferme.

De son long bras tendu, il désigne un point sur l'horizon, à notre droite. Je ne vois rien d'abord. Mais je finis par discerner l'ombrelle blanche d'Yonne au milieu de la bruyère.

— Elle va se concerter avec sa mère. Attendons-nous à quelque mauvais coup!

Il est sage, sans doute, de se méfier de sa belle-mère. Mais l'obsession poussée à ce point me semble déraisonnable. Pour faire diversion, et parce que je bâille à me décrocher la mâchoire, je propose un tour de flânerie. Clems refuse. Il est trop inquiet. Il ne s'éloignera pas de la maison.

Ma foi, je n'y tiens plus, je me décide, malgré la chaleur inhumaine. Je gagne l'allée des bouleaux, puis la grande spirale du parc. Voilà deux ans que je n'y suis plus venu. Je revois avec une émotion véritable les hauts arbres rêveurs. Car j'adore les arbres. Je me remémore la description enthousiaste que Clems m'a faite, un jour, de notre planète, telle qu'elle fut jadis, aux temps préhistoriques, alors que la forêt impolluée, non troublée encore par les cris d'amour et de haine des vivants, la recouvrait. Le parc commence à ressembler singulièrement à cette forêt préhistorique. Il se ferme. La futaie se fait de plus en plus touffue. Partout les rangs serrés des buissons s'avancent à l'assaut des clairières. Les petites drèves se barricadent de plantes ligneuses. Pour déblayer, pour désobstruer tout cela, pour rendre au parc la beauté compliquée des lignes, il faudrait une armée de travailleurs.

La partie basse est seule entretenue. La belle allée qui longe la balustrade est couverte de fin gravier et

soigneusement ratissée. On a restauré le belvédère, l'édicule en style grec aux élégantes colonnes ioniques.

Le coup d'œil sur la vallée est adorable. Le versant opposé se ceint d'une chaude dorure foncée qui se mire dans la rivière et en fait une coulée d'or en fusion. La route, en demi-cercle, est presque déserte. De temps à autre une automobile passe à fond de train, soulevant des tourbillons de poussière qui obscurcissent, un instant, la limpidité blonde de l'atmosphère.

Qu'il ferait bon vivre ici, si la propriété n'était infestée de Clabauds! Malheureusement, les Derive pullulent, aux Charmes comme ailleurs, et les Clems sont rares. Pour une Valentine on rencontre cent Yonnes.

Si le destin avait mis cette gentille M<sup>me</sup> Dambray sur le chemin de mon ami, au lieu de cette chipie rousse, on eût enfin assisté à l'introuvable spectacle d'un ménage harmonieux et sans tare.

Et encore, est-ce qu'on sait jamais! Certes, Valentine est charmante. Elle a le don, et surtout le parti pris, de plaire, et, ce qui est plus rare, de faire briller les autres en s'effaçant. Mais, à regarder les choses d'un peu près, est-ce vraiment si admirable? Voilà dix mois qu'elle est quitte de son mari falot, de son ombre de mari. N'est-il pas naturel qu'elle mette toutes voiles dehors pour en accrocher un autre, moins honoraire? Elle doit avoir du tempérament, cette petite femme.

Mais qui me dit que, le contrat dûment signé, il ne sortirait pas de cette gracile et inoffensive chrysalide quelque petit diablé de papillon noir, redoutablement griffu et mandibulé? Marthe n'était-elle pas l'amabilité même, avant le mariage? Et cependant, du jour nuptial au lendemain de noce, elle se transforma, non pas en une furie — ce changement devait prendre un peu plus de temps — mais en une sorte de sergent-major enjuponné, criard et impérieux.

En vérité, Dieu lui-même ne saurait dire comment un mariage tournera. La femme est bien trop dissimulée pour qu'on puisse asseoir sur elle des pronostics. Non pas que l'homme se recommande de plus

de franchise. Mais sa ruse tend toujours à un but et, ce but éventé, devient inoffensive. La duplicité de la femme, au contraire, étant non seulement incomparablement plus profonde, mais encore naturelle et souvent désintéressée, il est impossible de s'en garer.

Je n'ai jamais pu faire comprendre à Marthe que les dissemblances qui séparent — Dieu merci! — l'homme de la femme, sont légitimes et respectables. Elle s'obstinait à m'en faire grief, à me les imputer en vices. Aussi, ce que j'en avais, de vices! J'entends encore sa voix vinaigrée :

— Comment, tu vas lire ton journal? Tu l'as encore épelé hier!

— Ce n'est pas le même, chère amie. Que faudrait-il que je fisse, à ton avis?

— Mais, causer avec ta femme, lui raconter ce qui se passe dans le monde.

— Je veux bien. Il y a eu foule au bureau, aujourd'hui. Des commandes importantes...

— Ah non, mon ami, tu ne vas pas me raser avec tes affaires, n'est-ce pas! Si tu crois que j'ai besoin de cela!

— Il paraît que le roi...

— De la politique, maintenant! Reprends ton journal, va. Tu n'es bon à rien d'autre, décidément.

Une ritournelle élégiaque, toujours la même, terminait ces airs peu variés :

— Oh! que je suis malheureuse!

Ces souvenirs — je ne leur reproche que d'espacer de plus en plus leurs visites — me font mieux goûter l'indépendance et la douceur de l'heure présente. Et, quand je retourne à la maison, ils me donnent un pas de conduite, si gentiment que j'en oublie la chaleur torride.

Je trouve Clems toujours assis à la même place, perdu dans ses songeries. Il n'a pas bougé pendant ces trois heures.

Jules, le nouveau domestique, est arrivé. Il rôde autour de l'habitation, désorienté, accagnardé, humble comme un chien qui mendie une bonne parole. Tous les quarts d'heure il vient explorer

l'horizon, impatient de voir rentrer sa maîtresse qui, seule, peut le mettre au courant du service. Mais Yonne se fait attendre, quoique l'heure du dîner soit sonnée depuis longtemps. Clems se désintéresse du nouveau venu, et Arlette l'ignore ostensiblement, dédaigne de répondre à ses questions.

L'homme est jeune et plutôt beau gars. Les traits sont réguliers, assez fins, encore que bronzés par le hâle. La moustache, avantageuse, tirebouchonne. Mais les cheveux se font rares, déjà. Il n'a nullement la carrure d'un laboureur. Habillé en homme du monde, il passerait pour un viveur, un dévoyé, fatigué mais intéressant.

M<sup>me</sup> Dambray se risque à nous rejoindre. Elle est lasse et elle a les paupières gonflées. Il faut croire que la lutte n'était pas aussi consommée qu'elle a bien voulu le dire. Découragés, accablés par le sentiment de leur impuissance, elle et Clems regardent la bruyère que roussissent les rayons couchés du soleil. l'horizon qui s'imprécise dans l'ombre niveleuse. La tristesse, dirait-on, a cassé les derniers ressorts de leur âme.

Enfin, voici M<sup>me</sup> Clems. Elle est cramoisie, tant elle s'est dépêchée. Ce n'est pas étonnant! Pour déboucher par l'allée des bouleaux, alors qu'elle vient de la ferme, elle a dû s'imposer un énorme détour.

— Dieu, qu'il fait chaud! geint-elle. Je m'étais endormie au belvédère, et j'ai couru pour ne pas vous faire attendre.

## XXI

Jamais nuit d'août ne fut plus suave, plus étoilée et plus translucide. Il serait bien plus sage, je le sais, d'en humer la fraîcheur balsamique, que d'arpenter rageusement la terrasse, avec une envie absurde de flanquer des coups de pied aux chaises. Mais comment demeurer raisonnable, alors que la tension qui règne ici me démolit le système nerveux? Je n'en peux plus. Une digestion laborieuse couvre mon front de moiteur; je sens que je vais passer une nuit sans sommeil.



M<sup>me</sup> Clems a tiré de sa défaite une vengeance que je ne qualifierai pas de raffinée. Tout d'abord, elle nous a fait droguer une grande heure avant de descendre pour le dîner. « J'étais trempée jusqu'à la chemise », trouva-t-elle bon de nous apprendre. Puis, sitôt attablée, elle s'est mise à boire sans vergogne — je la soupçonne fort d'en avoir fait autant à la ferme, chez son digne père. Et, avec son calme de créature bornée, elle nous a dégoisé une kyrielle d'histoires, des choses..., à faire rougir le Pentateuque ! Je ne les resservirai pas, la feuille de vigne d'une traduction en latin n'étant pas à ma portée. M<sup>me</sup> Dambray, ne sachant quelle contenance adopter, enfouit le nez dans son assiette.

— Ma pudibonde cousine n'apprécie pas les gaudrioles.

— Je préfère le sel au poivre, et je méprise les saletés.

Clems a tenté en vain de mettre le holà. Il s'est attiré l'apostrophe :

— Toi, tu vas me faire le plaisir de te taire ; tu parleras une autre fois.

Devant le flot d'ordures qui montait sans cesse, Valentine a plié sa serviette et s'est retirée.

Cette désertion n'était pas pour rabattre le caquet à M<sup>me</sup> Clems. Sans hésitation elle se tourna vers moi, se mit à me cribler de ses pétards. Et c'est à cela, à ces escarmouches imbéciles, que je dois la migraine de choix qui me serre la tempe dans son implacable étai. Car, plus attentif à riposter brillamment qu'à observer les préceptes de l'hygiène, j'ai négligé de mâcher convenablement les mets. Que n'ai-je suivi l'exemple de Clems qui, lui, a résolument décliné la joute. Tant que Valentine sera sous son toit, il évitera l'esclandre. Mais, ou j'interprète mal ce regard sombre et cette barbiche tressillante, ou la journée de demain sera marquée d'un revirement qui fera date dans l'histoire du ménage. Si Clems se décide à une bonne râclée, je lui donnerai volontiers un coup de main.

Je savoure par avance cette petite fête familiale, en lambinant sur la terrasse, les mains sur les pans de ma redingote.

A cause du grabuge, sans doute, on a omis d'allumer la lanterne près de la porte. A moins qu'on ne se soit fié à la lune pour éclairer la terrasse. En effet, la clarté lunaire enfarine les alentours. Je déteste cette lumière blême, inerte, sans vibration. Ce soir je déteste tout, hommes et choses.

Chaque fois que ma flânerie me conduit à l'extrémité gauche de la terrasse, que les deux baies du salon éclairent violemment, je jette un coup d'œil dans l'intérieur. Je pressens un drame. Depuis longtemps les nuages s'assemblent et, au moindre frottement, l'éclair jaillira. Clems pourra-t-il se contenir jusqu'à demain, pourra-t-il endurer longtemps encore la lueur de cruauté, de défi et de vengeance satisfaite qui brille dans les yeux d'Yonne?

Un lambeau d'épais brocart rose, suspendu aux branches du lustre, intercepte la lumière, plonge la moitié du salon dans l'obscurité. La pièce est grande, oblongue, et, par les soins de M<sup>me</sup> Clems, l'aménagement en est disparate à souhait. Dans la clarté crue de l'acétylène, le meuble en acajou se détache avec une brutalité cauchemardante sur les tentures, où se voient des gerbes d'impossibles fleurs, vert pâle. Vis-à-vis de moi, sur une console empire, scintillent les incrustations en nacre de toute une rangée de coffrets japonais. A droite, dans la pénombre, près du grand piano, il y a une lampe à pied. La flamme baissée teinte à peine l'abat-jour à dentelles, d'un rose mystérieux, adorablement tendre. Grâce à ce lumignon discret, je devine M<sup>me</sup> Dambray, enfouie dans une bergère. Je ne discerne que le visage et les mains appuyées sur les accoudoirs. Elle a refusé de chanter, se couvrant du prétexte des musiques déjà emballées. Sans lever la tête, elle peut dévisager Clems, assis à l'autre bout du salon, en pleine lumière. Le front dans les mains, il est penché sur un livre. Mais il ne lit pas ; il touche presque le bouquin. Il dort ou il songe. Au milieu, sous le lustre, trône M<sup>me</sup> Clems. Elle est en toilette claire, outrageusement décolletée, superbe d'insolente beauté, enflée de triomphe. De temps à autre elle jette son ouvrage et sort. Clems, pendant ces absences,

ne lève pas le nez de son livre. Il faut croire qu'il dort.

La lumière trop blanche me fait mal. Je ferme les yeux et, ma foi, je m'assoupis. Pas longtemps. Je me réveille en sursaut, égaré de frayeur. Je rêvais que les deux femmes se crépaient le chignon. Pourtant, rien n'a bougé. C'est toujours la même immobilité, le même silence tragiques.

Mais voici que M<sup>me</sup> Dambray se lève, se dirige vers le piano, remonte la flamme de la lampe à abat-jour. Dieu, qu'elle est pâle! A-t-on insisté pour qu'elle fasse de la musique? Je ne le pense pas. Ses doigts, maintenant, errent sur les touches, indécis. Enfin elle se décide. Un court prélude, puis elle chante :

*Wenn ich dich nur habe,  
wenn du mein nur bist,  
wenn mein Herz bis hin zum Grabe  
deine Treue nie vergisst,  
weiss ich nichts von Leide* (1).

La voix, bien qu'un peu tremblée, est limpide et suave. Entre ces sons lumineux qui se profilent sur le silence, et les diamants que je vois scintiller, à travers les vitres de la marquise, sur la voûte du firmament, il y a une analogie que je n'essayerai pas d'expliquer. La pureté, la décence, la sérénité de la diction excluent toute idée d'un amour autre que l'amour spirituel et mystique.

Mais chacune des cinq strophes reproduit le vers initial :

*Wenn ich dich nur habe,*

et, à chaque reprise, l'expression se fait plus passionnée, l'intention érotique plus évidente.

(1) Poème de Novalis. — Traduction :

*Tant que je te possède,  
tant que tu sois à moi,  
si mon cœur jusqu'à la tombe  
n'oublie pas ta foi,  
j'ignorerai la souffrance.*

Il est heureux que M<sup>me</sup> Clems ne comprenne pas l'allemand !

Pourtant, quand Valentine va pour regagner son fauteuil, le doute subsiste.

Eh bien non, il n'en sera pas ainsi ! L'aveu, elle le désire clair, direct, irréfragable. Elle revient vers le piano, délibérément, attaque une longue suite d'accords étranges, sauvages, subversifs. Et, de nouveau, sa voix s'élève...

*Die Kraehen schrein  
und ziehen schwirren Flugs zur Stadt :  
Bald wird es schnein —  
wohl dem, der jetzt noch Heimat hat !*

*Die Welt — ein Tor  
zu tausend Wuesten stumm und kalt !  
Wer das verlor,  
was ich verlor, macht nirgends halt (1).*

Quelle métamorphose ! L'articulation, maintenant, est mordante, incisive, la voix est âpre, sombre, angoissée, si tendue qu'à la strophe finale — une variante de la première,

*Die Kraehen schrein  
und ziehen schwirren Flugs zur Stadt :  
Bald wird es schnein,  
weh dem, der keine Heimat hat !*

brisée, cassée par l'excès d'émotion, elle n'est plus qu'un souffle. La tessiture du morceau est d'ailleurs

(1) *Vereinsamt (Esseulée)*. Poème de Nietzsche. — Traduction :

*Les corbeaux croassent,  
et de leur vol pesant se hâtent vers la ville :  
Il va neiger —  
heureux qui, maintenant, possède un foyer !*

*Le monde — une porte  
sur mille déserts, silencieux et froids !  
Celui qui perd  
ce que j'ai perdu, n'a plus jamais de trêve.*

très grave. Ce chuchotement sourd, haletant, pitoyable, est infiniment plus poignant encore que l'emportement de la passion.

Je n'aime pas la musique, je l'ai assez dit. Mais ceci n'est pas de la musique. C'est le cri de détresse d'un être martyrisé — l'appel éperdu d'un enfant abandonné dans la nuit — la plainte tragique de l'amante délaissée — l'aveu brûlant qui monte d'un cœur assoiffé d'amour.

Il est heureux que M<sup>me</sup> Clems ne comprenne pas l'allemand!

(*A suivre.*)

CARL SMULDERS.  

---

## LES LIVRES BELGES

---

**Henry CARTON DE WIART** : LES VERTUS BOURGEOISES au temps des États-Belgiques unis de 1790. (Perrin à Paris.) — **Franz FOULON** : NOTES LITTÉRAIRES. (D. Hallet à Charleroi.) — **Ed. DAANSON** : LE MAL D'AMOUR, com. en 2 actes en vers. (Lamertin.) — **Jules SOTTIAUX** : WALLA. (Carnet du Cercle d'Études wallonnes.)

Thierry Charlier de Longprez, jeune homme qui fut, à Louvain, un très turbulent écolier, a continué à Paris ses études de droit. En *la ville*, il a fréquenté l'Université, le Palais-Royal, les philosophes, les beaux-parleurs, les élégants, les jolies femmes, et surtout les salons où se discutait la question de l'émancipation populaire en France et de l'émancipation coloniale en Amérique; il a rencontré Mirabeau et Chamfort, Desmoulins et Lafayette, et, dans l'âme, il est devenu révolutionnaire et socialiste.

Aussi quand un matin d'été, en 1789, il revient à Bruxelles, contraint, par la volonté de son père, de quitter une vie active et passionnante, pour rentrer dans le calme austère de sa famille, Thierry est d'assez méchante humeur. Cet état d'esprit s'aggrave lorsqu'il apprend que son père et tous les amis de celui-ci désapprouvent les réformes trop soudainement démocratiques de Joseph II, et se disposent à s'insurger contre elles... et contre l'empereur.

Thierry refuse de prendre part à leurs projets, ses idées l'en empêchent absolument. Un fossé se creuse alors entre le vieil avocat et son fils.

Le jeune homme est fiancé depuis longtemps à Isabelle de Peñalegas, dont le frère Evrard, cornette aux dragons d'Arberg, doit épouser Hélène de Longprez. Cette double union se trouve malheureusement fort compromise, car Thierry se laisse prendre aux charmes d'une aventurière, tandis qu'Evrard est obligé par son service de lutter avec les soldats autrichiens contre l'armée organisée par le Congrès. En effet, les Belges sont révoltés contre l'autorité impériale et les États généraux sont institués; Vonck est au pouvoir; Van der Meersch dirige les troupes.

Après de pénibles discussions avec son père, Charlier, blessé dans un duel, se retire au prieuré de Groenendael qui vient d'être rouvert. La grâce de croire en Dieu descend en son âme, en même temps que celle de reconnaître son devoir. Il s'engage comme simple soldat dans la bande des *Canaris*, y conquiert des grades, et, un beau jour, sauve la vie d'Evrard qu'il vient de désarmer au cours d'une bataille.

Joseph II meurt ; son frère Léopold lui succède, et, comme il désapprouve les réformes de l'Empereur défunt et promet une large autonomie aux pays dont il hérite, les États-Belgiques, désarmés par des discordes intérieures, acceptent de nommer gouverneur général Charles, archiduc d'Autriche, troisième fils du nouveau souverain.

La paix rentre dans le pays ; elle est déjà revenue dans le cœur des Longprez. Le père a pardonné ; Thierry, repentant, épouse Isabelle, toujours aimante ; Hélène épouse Evrard de Peñalegas. Et les deux couples, enfin unis, font du bien autour d'eux et servent utilement la patrie.

Ce long roman est complexe et touffu. Il nous livre le désordre, l'inquiétude d'un esprit partagé entre des idées démocratiques et des affections familiales, entre les feux de la jeunesse et le sentiment d'un devoir imprécis. Il nous dépeint l'état du pays, surexcité par des réformes justes et bonnes en elles-mêmes, et dont la plupart se sont accomplies dans la suite des temps, mais maladroites dans leur application trop soudaine et brutale. Il nous conte les faits d'armes merveilleux accomplis par des bandes de soldats presque improvisés, mais animés par un ardent patriotisme.

L'auteur nous montre aussi, en des circonstances diverses et nombreuses, cette bourgeoisie belge d'il y a un peu plus d'un siècle, qui fut raisonnable et ardente, pacifique et décidée. A-t-elle tant changé ? Son caractère n'annonçait-il pas déjà le nôtre ? Ne nous reconnaissons-nous pas dans ces gens emmis des demi-mesures autant que prêts aux coups d'audace ?

Ne nous est-il pas familier, sans que nous en ayons été les spectateurs, ce pittoresque des joyeuses fêtes champêtres données par les gouverneurs autrichiens à nos aïeux bons-vivants ; des galas offerts aux membres du Congrès par les Belges reconnaissants ; des réunions de petits cabarets où se discutaient les affaires du pays ; de l'animation de cette Allée-Verte bruxelloise qui fut célèbre au même titre que les Champs-Élysées de Paris ?

---

Tout cela est décrit, évoqué par M. Henry Carton de Wiart avec l'exacte minutie, la vérité savante, la charmante variété qui ont fait le rare mérite des reconstitutions archaïques de la *Cité ardente*. Aujourd'hui c'est au prieuré de Groenendael que nous mène l'excellent écrivain, au prieuré enfoui dans la forêt bruisante ; c'est l'entrée de la diligence qui lui est prétexte à un tableau de piquante originalité : la diligence qui pénètre, bruyante et vive, au cœur de la ville après des courbes adroites dans les tournants des ruelles étroites, après des efforts sur les raidillons périlleux. Ailleurs il nous donne le passionnant spectacle d'une bataille au pays d'Ardenne, pour nous introduire ensuite avec lui dans de paisibles et modestes intérieurs bourgeois brabançons de cette époque ardente et troublée.

Le succès que l'on a fait au précédent roman historique de M. Carton de Wiart sera dépassé par celui qui attend *Les Vertus bourgeoises*. L'auteur y a prodigué la science et le talent ; ce livre est, par l'intérêt avec lequel il fait revivre un temps aboli, par la valeur et la curiosité de sa documentation, par l'émotion que provoque le conflit d'âmes exposé, par l'art de sa composition et l'élégance de son écriture, une des plus riches contributions à l'abondance de notre littérature nationale.

---

Le petit volume de M. Foulon contient quelques articles parus au cours de ces dernières années dans la *Revue de Belgique*, la *Flandre libérale* et la *Revue hebdomadaire*. L'auteur y étudie soigneusement la « manière » de Zola dans *Rome et Lourdes* ; il y analyse le « lyrisme scientifique » de M. J.-H. Rosny ; y parle de la façon de voir, sentir et comprendre qui est celle de M. Barrès ; à propos de *réceptions académiques*, il caractérise l'austère causticité de feu Brunetière. Il décrit, enfin, l'état d'âme d'une poétesse hollandaise qui, tout innocemment, s'amène à la frontière d'Alsace pour excursionner et faire collection de documents, et se sent prise, empoignée, conquise par le formidable passé, encore si proche que la blessure point cicatrisée reste douloureuse au cœur de tous ceux que rencontre la voyageuse.

Tous ces articles, si différents de forme et de fond, ne constituent évidemment pas un tout homogène, — mais telle n'est point leur prétention. Pour des motifs divers, tous nous intéressent et le bon ton, la sincérité, l'absence de parti pris que manifeste l'auteur, obtiennent notre sympathique attention.

---



M. Daänson — qui a lu les *Romanesques* — déclare comme Rostand (on ne saurait être plus dernier cri) que « la scène peut se passer n'importe où et n'importe quand, pourvu que les costumes soient jolis. » Eh ! bien, non ! la scène *doit* se placer au temps où vécut Molière, et ce pour une excellente raison : cette pièce *est* du Molière revu... mais non corrigé. Ce sont mêmes terminologies baroques, mêmes expressions barbares, même technico-fantaisie chirurgicale ahurissante. C'est aussi l'idylle contrariée de deux jeunes gens *décidés* à s'aimer, et qui, grâce à l'ancienne ruse du médecin soignant sa jolie malade, arrivent pourtant à leurs fins.

M. Daänson a peut-être trop appuyé sur le côté rabelaisien de la plaisanterie moliéresque. Mais celle-ci reste toujours gauloise avec esprit. On n'en pourrait dire autant de celle où le rôle de l'intestin est trop complaisamment et surtout trop longuement détaillé. Surprenante aussi, cette mère qui confie à sa fille : *Quand ton père m'épousa, la fleur était fanée, mais j'ai si adroitement menti qu'il n'en a jamais rien su. Ne le dis pas !*

M. Daänson, qui coup sur coup vient de nous donner trois ou quatre livres dont aucun ne mérite notre indifférence, est certes un travailleur. Si je n'hésite pas à lui signaler les défauts et les erreurs de ses œuvres ; c'est que je trouve à côté d'eux des qualités indéniables d'originalité, surtout des promesses d'une personnalité intéressante.

C'est la clarté du style, la perfection de la forme, la souplesse de la phrase, la rigoureuse propriété des termes qui se montrent trop rebelles au jeune auteur. Il lui appartient de s'appliquer à les acquérir.

Walla est une blonde enfant, fille d'un poète wallon et fiancée à Remy, jeune ingénieur qui part en Russie pour « s'y faire une position ». Là-bas, à Taganrog, il oublie pour les yeux ardents de Nadia, une étrangère, les tendres yeux bleus et la douceur aimante de la fiancée.

Walla se meurt de son abandon, comme la Wallonie qu'elle symbolise se meurt de l'abandon de ses fils. Tous ceux-ci, en effet, ne laissent-ils pas leur belle et originale personnalité s'enliser et sombrer sous l'influence française ?

Pourtant, les chants du pays hantent la mémoire du jeune ingrat, et peu à peu ils évoquent en son cerveau le souvenir de la délaissée. Il revient alors, — à temps pour rendre à la faible et dolente Walla du courage, de la force et de l'espoir....

On sent que M. Sottiaux demeure convaincu de l'avenir glorieux qui attend sa Wallonie chère. Nous sommes tous disposés à y croire comme lui, si elle compte parmi ses enfants beaucoup d'écrivains qui lui soient aussi sincèrement attachés. Et je crois bien que c'est le cas ! Les enthousiastes wallons sont aussi nombreux et aussi ardents que les fanatiques flamands. De beaux jours sont promis à l'une comme à l'autre partie de notre pays et à leurs littératures caractéristiques.

*Walla* est une œuvre un peu frêle et menue ; elle est, du reste, tirée d'un roman qui porte le même titre. Elle est harmonieuse dans son ensemble et belle d'idées ; mais on peut lui reprocher une certaine monotonie dans le développement ; des répétitions que même le désir d'insister sur certaines idées ne justifie pas, vu les proportions restreintes de l'ouvrage. L'auteur place dans la bouche de Remy une jolie tirade descriptive et vibrante : *La Wallonie est belle en cette nuit divine....*

C'est à donner, à ceux qui ne connaissent que les prairies de la Lys et du Rupel, l'envie d'aller faire un tour entre Binche et Liège.

PAUL ANDRÉ.

---

**Louis BANNEUX** : L'ÂME DES HUMBLES. — Un vol.  
3 fr. — Bruxelles, Lebègue.

M. Louis Banneux est un de nos meilleurs sociologues. Il a écrit des livres qui sont classiques, comme son *Manuel d'enseignement de la prévoyance*, son *Manuel pratique de la coopération* et son *Éducation manuelle*.

Aujourd'hui, il s'est penché sur l'âme des petits et des humbles, il l'a interrogée, il l'a étudiée et analysée de près, et c'est le résultat de son enquête qu'il nous apporte dans ce magnifique volume, illustré par le maître Aug. Donnay, où se révèlent à nous « Le facteur rural, Les marchands de sable, Le marchand des quatre saisons, Les Botteresses, Le cantonnier ardennais, L'aiguiseur de scies, Nos chiffonniers, Le batelier, Le cantonnier bruxellois, Le marchand de charbon, L'éclusier, Le garde forestier ».

On a dit avec raison que ces monographies sont parfaites au point de vue de la documentation. On peut contrôler toutes les affirmations de M. Banneux ; tous ses chiffres, toutes ses observations, elles seront reconnues exactes et c'est là, pour un livre comme celui-ci, un mérite considérable. C'est que M. Banneux

ne rêve pas ses monographies chez lui, dans son bureau, derrière des piles de bouquins. Non, il les vit. Il descend dans la vie. Il va voir les humbles qu'il veut étudier. Il va les voir non pas une fois, mais dix fois, mais vingt fois, jusqu'à ce que, sûr d'avoir gagné leur confiance à force de sympathie, il puisse découvrir les secrets cachés aux visiteurs occasionnels.

Mais ce n'est pas le tout d'être documenté. Il faut habiller cette documentation. Il faut s'arranger de manière à tout dire, à tout mettre en son lieu, sans fades énumérations. Dure besogne. Pour y réussir il faut un art consommé, un jugement sûr, une grande habileté de plume.

M. Banneux possède ces dons. Non seulement il dit tout ; mais il dit tout sans en avoir l'air. On lit ces monographies comme des pages de roman. C'est enlevé, c'est charmant, c'est intéressant. Et si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que tous les mots portent, qu'ils ont été choisis à dessein, qu'ils caractérisent un détail, un rien parfois. Mais le portrait psychologique n'est-il pas fait de mille petites touches délicates ? Avec cela, une pointe de poésie relève ce que le portrait pourrait avoir de rude. Si M. Banneux a une âme de sociologue, il a aussi une âme de poète, qui sympathise avec tous les aspects de la vie. Et c'est tout cela, la documentation, l'art de l'exposition, l'éclair de la poésie, le style alerte et vif, qui font de ce volume *L'Âme des humbles*, un excellent livre.

EDOUARD NED.

---

## LES THÉÂTRES

---

MONNAIE : *Eros vainqueur*, conte lyrique en 3 actes de Jean Lorrain, musique de M. Pierre de Bréville (7 mars).

*Les Fêtes d'Hébé*, 3<sup>e</sup> acte du ballet avec chœurs et soli de Gauthier de Mont d'Orge, musique de Rameau (21 mars).

PARC : *Le Fils naturel*, d'Alex. Dumas fils (2 mars).

*Poliche*, de M. Henri Bataille (10 mars).

*Les deux Écoles*, de M. Alfred Capus (16 mars).

*La Rencontre*, de M. Pierre Berton (22 mars).

GALERIES : *Chantecler*, pièce en 4 actes de M. Edmond Rostand (2 mars).

ALCAZAR : *L'Ami des femmes*, d'Alex. Dumas fils (28 févr.).

*Ces Messieurs*, de M. Georges Ancey (4 mars).

*Zaza*, de MM. P. Berton et Ch. Simon (15 mars).

*Le Demi-Monde*, d'Alex. Dumas fils (22 mars).

OLYMPIA : *Le Mariage de Mlle Beulemans*, comédie en 3 actes, de MM. F. Fonson et F. Wicheler (18 mars).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Léonarda*, de M. Björnstjerne-Bjornson. Conférence de M. P.-H. Loyson (17 mars).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Le Père Lebonnard*, de M. Jean Aicard (8 mars); *Charles VII chez ses grands vassaux*, d'Alex. Dumas (22 mars).

**Eros vainqueur.** — Jean Lorrain, qui conta en vers charmants la voluptueuse et fabuleuse aventure des jeunes princesses Tharsyle, Argine et Floriane, devait avoir lu et aimé les drames à la fois puérils et profonds de Maeterlinck. Le poème qu'il fit illustrer mélodieusement par M. Pierre de Bréville rappelle, en effet, par plus d'une analogie, les histoires merveilleuses et rares des êtres de rêve, d'amour et de mystère sortis de l'imagination de l'auteur d'*Aglavaine et Sélysette*. Tout au plus pourrait-on constater moins de signification et plus de souci passionnel exprimé dans une forme au surplus moins originale.

Les trois princesses en question sont enfermées dans le verger fleuri dont une garde de lansquenets vigilants défend l'approche, tandis que la nourrice Lisbeth et le jardinier Terkau veillent sur le repos et la solitude des jolies recluses.

Eros passe dans le pays. Il surprend cette retraite où le roi cache son triple trésor de jeunesse et de beauté. Sous un déguisement et grâce à des promesses, l'adolescent trompe la défiance de Terkau et berne la pitié de Lisbeth. Une fois introduit dans le verger il a bientôt fait de troubler le sommeil et les songes des princesses. Celles-ci connaissent le ravissement d'espérer, l'émoi désespérant de cacher à tous leur secret bienheureux.

C'est, au milieu d'une nuit qu'a enchantée l'apparition suave d'Eros et des Grâces, et des Muses, et des Faunes, et des Nymphes sortis d'une tapisserie soudain mouvante et lumineuse par quelque magique prestige, c'est Tharsyle qui, la première, se réveille en entendant le chant du bel Eros tout rose et blond. Et Tharsyle obéit au charme qui vient vers elle de cette beauté et de cette voix. Elle suit le dieu vainqueur. Elle disparaît avec lui dans la nuit givrée d'un éblouissant clair de lune.

Mais les lansquenets ont surpris le rapt. L'alarme est dans le château et dans le verger.

Toutefois l'amour est un sort auquel nul n'échappe ; c'est une puissance contre laquelle nulle garde, nulle défense ne peuvent rien. Eros a marqué d'un signe les trois princesses. Deux sont mortes déjà pour lui. Argine à son tour s'éteindra dans la béatitude à laquelle elle aspire, ce pendant que les soldats du roi s'acharnent sur ceux que commande un mystérieux étranger. Ce guerrier inconnu et vainqueur, c'est Eros lui-même, lequel apparaît au sommet de la plus haute tour crénelée, dans un nimbe de clartés et de fleurs, entouré de Tharsyle et de Floriane, appelant à lui Argine qui rend son dernier soupir en tendant les bras, extasiée, vers l'adolescent glorieux...

Ce conte, on le voit, n'est ni compliqué ni fertile en rares symboles ; mais il est imprégné de tant de grâce et de poétique sérénité que l'on comprend qu'un musicien se soit laissé tenté par l'abondante matière musicale qu'il fournissait. Par bonheur M. de Bréville possédait toutes les qualités de distinction, de délicatesse, de mélodie aussi en même temps que de science fort adroite que pouvait réclamer une composition en somme périlleuse.

Il y a dans la partition d'*Eros vainqueur* une unité, une permanence de coloris et de tonalité qui en sont les mérites essentiels, d'autant plus dignes d'admiration que le danger de monotonie et de longueur était si près de la difficulté à vaincre ! L'atmosphère musicale de l'œuvre est diaphane comme l'air printanier dans lequel fleurissent les pommiers roses du verger du vieux roi. La voix de l'orchestre est, d'un bout à l'autre, fraîche comme celle des trois princesses, harmonieuse comme celle d'Eros lui-même, rare aussi et pure comme la candeur des cœurs virginaux de Tharsyle, d'Argine et de Floriane.

Il est admirable que rien ne détonne, que pas un instant nous ne soyons arrachés au charme prestigieux dans quoi nous baigne cette symphonie, en même temps que nos yeux sont ravis par le spectacle offert dans un éblouissement de clartés, de couleurs, une originalité de formes et une harmonie sans seconde d'attitudes.

Car le succès d'art remporté par *Eros vainqueur* est inséparable du quadruple prestige du poème, de la partition, de l'interprétation et de la mise en scène. De celle-ci il n'y a que des éloges à dire. MM. Kufferath et Guidé, aidés de M. Delescluze

ont réalisé une merveille de décoration poétique. Le dessinateur Job, le frère de M. de Bréville, a imaginé des costumes d'une délicieuse et spirituelle fantaisie archaïque. Le long ballet du triomphe d'Eros fut un modèle d'eurythmie et de joliesse. Enfin, l'orchestre de M. Sylvain Dupuis a détaillé les broderies délicates de cette partition remarquable avec une méticuleuse perfection.

Quant à M<sup>me</sup> Croiza, elle fut le jeune dieu vainqueur avec à la fois toute la juvénile ardeur, la séduction, l'assurance et la pureté vocale que l'on devait attendre de cette artiste toujours impeccable, M<sup>mes</sup> Béral, Symiane et Dupré dirent de façon charmante les jolies choses que les auteurs ont mises sur les lèvres des trois princesses. Beaucoup d'autres méritent des éloges. On ne les leur a pas ménagés.

\* \* \*

**Les Fêtes d'Hébé.** — Ayant remis à la scène le cycle des œuvres du chevalier Gluck, les très artistes directeurs de la Monnaie ont imaginé de faire revivre une autre musique et un autre théâtre que ceux du maître plus que jamais admiré, mais qui leur sont contemporains sinon égaux en mérite et en grandeur.

On serait injuste si l'on voulait chercher plus qu'une très originale reconstitution dans le spectacle du 3<sup>e</sup> acte des *Fêtes d'Hébé* qui nous fut offert l'autre soir. La grâce archaïque, la naïveté monotone, l'amusante fadeur du poème, la puérilité de l'épisode mythologique ne pouvaient réclamer autre chose que ces récitatifs lents et longs, accompagnés avec une rudimentaire convention simpliste par le quatuor, le cor, la flûte et le clavecin, et que Rameau entremêla aux danses surannées.

Le véritable intérêt de cette tentative fut la reproduction fidèle du théâtre et des costumes du temps. C'est dans des parures d'un burlesque joli, d'un anachronisme plaisant, mais aussi d'une exquise harmonie de couleurs tendres que nous sont apparus chanteurs, chanteuses et ballerines. Ces dieux, ces bergers, ces pastourelles, ces nymphes, ces faunes, en longues robes à paniers enguirlandées, aux jupes bouffantes fleuries, armés de la houlette enrubannée, coiffés du toquet à plumes volumineuses, semblaient des figures d'estampes sorties de leurs cadres. Tout le temps maniéré, faux et char-

mant de Vestris, qui était de Florence, de la Camargo, qui était de Bruxelles, mais qui tous deux ravirent et passionnèrent Paris, revécut un moment sous nos yeux.

\* \* \*

**Le Fils naturel.** — Une activité déconcertante a régné au théâtre du Parc pendant le mois qui s'achève. Nouveautés et reprises s'y sont succédé sans répit, mettant la critique sur les dents et le public dans l'embarras du choix. Il serait injuste de ne pas saisir cette occasion pour admirer la vaillance d'une troupe sans cesse sur la brèche. Le travail que fournissent les artistes de M. Reding est par instant affolant et l'insouciant spectateur, installé confortablement dans son fauteuil, et qui juge, avec sévérité souvent, les mérites et les défauts d'une interprétation, ne se doute pas de l'excuse que peut avoir une défaillance de mémoire, des circonstances atténuantes que mérite une compréhension de rôle pas très minutieusement fouillée. Il faut, au contraire, louer, me semble-t-il, et même admirer ce que la variété du répertoire actuel du Parc représente de labeur, d'efforts et de volonté de contenter les exigences sans cesse grandissantes.

Dumas a été remis à la mode cet hiver à Bruxelles avec abondance. C'est avec le *Fils naturel* que M. Reding apporta sa contribution à ce regain de curiosité. On ne peut nier que le prestige du théâtre de Dumas soit demeuré très grand. Mais n'a-t-il pas cet art qui demeurera, quoi qu'on dise et qu'on fasse, le souverain charmeur : il intéresse, il passionne ; en nous présentant des hommes et des femmes tels que nous, il les met aux prises avec des sentiments qui peuvent être les nôtres et les font acteurs d'une intrigue dont apparemment rien ne nous paraît impossible, étranger ou trop lointain. C'est de la vie, en somme, avec, si l'on veut y apporter de la complaisance, un fonds de logique, de rigueur, de vraisemblance. Et c'est aussi, avec une habileté qu'on n'a pas surpassée, du « théâtre », c'est-à-dire de la fiction qui sait adroitement se faire un instant passer pour de la réalité.

Mlle Clarel, passionnée et touchante en Clara Vignot ; Mme Angèle Renard, superbe de fierté et d'orgueil injuste en marquise d'Orgebac ; Mme R. Derville, élégante en Henriette Sternay ; M. Séran, très digne ; M. Scott qui faisait avec sincérité Jacques, le bâtard infortuné ; M. Richard, très grand sei-

gneur ; M. Carpentier, plein de fine observation en Aristide Fressart, ont donné du caractère à tous ces personnages devenus classiques.

\* \* \*

**Poliche.** — M. de Féraudy est venu se fixer une semaine parmi nous. Il a passé en revue les rôles à succès de son répertoire : Isidore Lechat, l'interprète de l'*Anglais*, M. Perrichon, M. Poirier. Il a joué l'*Avare* ; il nous a fait connaître *Poliche*. Inutile de dire que le succès, dans toutes ces incarnations, fut complet.

Son Harpagon fut intéressant, sinon très magistral. On n'a pas encore assez oublié la physionomie tragique d'ascète misérable, de terrible maniaque angoissé que nous présenta Leloir pour ne point lui opposer la rondeur de M. de Féraudy, de qui le vice est ridicule et non absolument méprisable. Il y a de la vérité dans les deux conceptions ; c'est avec son tempérament propre que chaque artiste incarne le type immortel du grippe-sou détestable.

*Poliche*, qui fut joué à la Comédie-Française il y a quelques années déjà, n'était jamais venu jusqu'à nous. L'accueil assez froid réservé là-bas à la pièce de M. H. Bataille en est-il la cause ou n'est-ce pas plutôt l'impossibilité où l'on doit se trouver de la faire jouer par un autre comédien que celui pour qui elle fut évidemment écrite ?

Nous ne voyons pas, en effet, M. de Féraudy séparé de ce rôle qui tient tous les quatre actes dans lesquels le rire et les larmes se mêlent constamment, où la bouffonnerie et le drame se partagent la gaieté et l'émotion du public.

Didier Méreuil est un brave garçon demeuré un peu naïf, qui s'est épris follement, immensément de Rosine et, comme celle-ci est une joyeuse belle fille qui semble n'aimer que la fête et la gaieté, Didier, qui est un sérieux et un sincère au fond, joue le rôle d'amuseur, de pitre, de boute-en-train d'une bande de noceurs sempiternels. Il sera Poliche, à la fois jovial et risible. Il acceptera même les petites lâchetés nécessaires à son état. Il saura qu'il est trahi ; il en souffrira mille morts ; mais il se taira.

Un jour, Rosine surprend le douloureux secret de Didier qui cache toutes ses amertumes. Elle aura pitié. Ils partiront à deux, loin du Paris de plaisir et de mensonge. Hélas !... L'effort est au-dessus des forces de l'amoureuse qui n'a pu oublier les rudes



baisers de Saint-Vast, le bel officier qui l'a tenue dans ses bras forts, — autrement forts que ceux du pauvre Poliche...

M. de Féraudy exprime admirablement le double caractère de ce trop sincère amant sans insouciance. Il a des trouvailles exquises de mines et d'intonation, de jeu et d'observation. Il fait rire, il fait pleurer et on l'aime et on le plaint profondément.

\* \* \*

**Les Deux Ecoles.** — Encore une reprise. Elle a fait la joie de quelques soirées pleines d'entrain. C'est du meilleur Capus. Rien n'en a vieilli et le fait est rare à notre époque. Vous vous souvenez qu'il s'agit de se prononcer entre les deux écoles de menue philosophie conjugale qui prétendent, l'une que le vrai bonheur est, pour la femme, de se montrer indulgente envers le mari volage qui reviendra certainement bientôt assagi une fois ses curiosités sans conséquence satisfaites, — l'autre que le devoir est de se montrer intraitable et de prendre les mesures radicales à la première tentative d'infidélité.

La double théorie est spacieuse et délicate. Les personnages spirituels de M. Capus sont toujours de ceux qui discutent avec une fantaisie adroite et la plus amusante des modernités sur ces questions piquantes, tout en ayant l'habileté de ne les point résoudre.

*Les Deux Ecoles*, avec l'appoint de Mme<sup>s</sup> Andrée Méry, Fériel et Betty Dausmond, à qui je voudrais avoir le loisir de dire les compliments variés qu'elles méritent, avec celui aussi de M. Derval qui joue très en dehors et avec une amusante vivacité, fut enlevée de verve par les meilleurs artistes de la maison et montée avec un luxe de goût parfait.

\* \* \*

**La Rencontre.** — C'est du théâtre d'anecdotes. On ne se souviendra plus dans quinze jours de ce qu'il y avait dans la pièce. Mais, sur le moment même, on ne peut s'empêcher de prendre intérêt à l'aventure savamment échafaudée par M. Pierre Berton.

Il semble, quand on assiste à ses péripéties dramatiques, agencées par un habile ouvrier du métier théâtral, que cet épisode d'adultère a été raconté cent fois déjà. Combien de Serval, maris dignes et travailleurs, ambitieux et probes, mal accouplés à une épouse frivole et sans amour, se sont laissés

attirer par une femme de droiture, de sincérité, d'intelligence et de tendresse !... En sacrifiant la première à la seconde, les Serval, que ce soient ceux de la vie ou ceux du théâtre, ne commettent pas une faute ; ils réparent légitimement une erreur.

Et comme les créateurs des deux rôles principaux, la toute belle et somptueuse Mlle Sorel et M. Grand, toujours élégant et sympathique, sont venus jouer la pièce, celle-ci n'a pas manqué de tirer bénéfice de la brillante interprétation qui la mettait en valeur et dans laquelle Mlle Terka Lyon, notamment, s'est montrée excellente comédienne, au jeune talent souple et sincère, à côté de ses illustres partenaires. M. Carpentier de même avait exactement compris et habilement composé le personnage original du risible et touchant Canuche, le latiniste amoureux.

\* \* \*

**Chantecler.** — Le jour même où paraîtront ces lignes, la carrière bruxelloise de *Chantecler* prendra fin, après trente soirs et je ne sais combien d'après-midi d'une curiosité pas un instant ralentie, et qui se traduisit en fastueuses recettes.

Il est devenu impossible d'écrire quoi que ce soit sur *Chantecler* qui n'ait pas été écrit. Que l'on dénigre ou que l'on acclame, des phrases déjà passées à l'état de clichés peuvent seules servir.

Tout le monde a lu, tout le monde a vu *Chantecler*. C'est pour l'auteur et surtout pour ses impresarii le meilleur de ce qu'ils espéraient. Mais tout le monde a épluché la pièce et voulu analyser son impression : ceci fut le malheur du poète.

Une pièce quelconque, en effet, est-elle offerte au public, — j'entends à ce qu'on appelle le « gros public », celui qui fait, en somme, et avec injustice souvent, les réputations et... les bénéfices, — ce public dit son avis très simplement, sans explications ni commentaires. La pièce lui a plu, ou il s'est ennuyé à l'entendre. Et c'est tout.

Et c'est parfait ainsi.

Mais *Chantecler*, le premier venu, le plus ignorant de tous, le plus incompétent, chacun a voulu l'examiner à la loupe. La bonne femme sans aucune culture, le monsieur qui ne lit que sa gazette chaque matin, le snob qui ignore l'orthographe mais possède à fond tous les « pedigrees » des « cracks » de l'heure présente, la cliente assidue des « bars » elle-même et le collégien qui s'enrage encore sur l'*Art poétique* de Boileau, tous se

sont installés critiques dramatiques et ils ont vaticiné sans vergogne.

Je vous épargne le rappel de tout ce qu'ils ont prononcé de sottises.

Or, bien peu de ces zoïles ont proféré d'équitables et moyennes opinions. Bien peu ont reconnu que probablement M. Edmond Rostand s'était jeté à corps perdu dans une aventure qu'il avait aperçue énorme, superbe et audacieuse. Ils n'ont pas vu que si, parfois, si, souvent, le poète, qui planait très haut, a brusquement refermé ses ailes et est retombé dans la platitude et le vulgaire ridicule, c'est parce que lui-même eut la peur de son lyrisme, le vertige de l'ascension qu'il avait osée. M. Rostand n'a pas eu le courage de son audace et volontairement il a pataugé quand tout, et sa propre soif d'idéal elle-même, l'invitaient à gravir des cimes sans cesse plus altières. Il eut à tout instant comme une pudeur de soi-même; il en eut souvent même une véritable honte qui lui fit écrire des vers risibles, hasarder des mots d'esprit haïssables et imaginer des situations incohérentes, des exhibitions grotesques.

Beaucoup ont parlé de Victor Hugo quand on leur fatiguait les oreilles du nom de M. Edmond Rostand. Certains de ceux-là entendaient ainsi glorifier au maximum leur dieu nouveau; d'autres ne cachaient pas le mépris qu'ils mettaient dans un violent contraste.

Ils ont tort: Victor Hugo n'est pas de ceux qui renaissent; son œuvre n'est pas de celles qu'on recommence, encore moins que l'on continue. Et si l'on a pu rapprocher certains vers du *Théâtre en Liberté* de ceux de *Chantecler*, c'est uniquement pour montrer que ce sont leurs ridicules, et rien autre chose, que l'on peut aller reprendre aux grands poètes.

C'est pour cela que le Merle du nouveau venu est bien proche parent du Moineau que l'ancêtre mit en scène. Écoutez celui-ci s'adresser :

*A une touffe de bruyère :*

Bonjour,

La Bruyère.

*A une branche d'arbre :*

Bonjour, Rameau.

*A une corneille, sur le rocher :*

Bonjour, Corneille.

*Au nénuphar :*

Bonjour, Boileau.

Plus loin, ces répliques dignes de présager celles du chien Patou :

LA LAVANDE

La taille de la guêpe est charmante.

L'ORTIE

Corset !

LA GUÊPE

Cette lavande en fleur sent bon.

LA RONCE

Water-closet !

Pour finir, j'épingle ici le mot attrapé au vol, dans un couloir, à la fin du troisième acte. Un des mille critiques d'occasion dont je parlais tout à l'heure, résumait son impression à voix très haute :

— En somme, c'est bien invraisemblable !

Tu parles, cher Monsieur !

\* \* \*

**L'Ami des femmes; Le Demi-Monde.** — Je le disais il n'y a qu'un instant : Alexandre Dumas a retrouvé de la vogue à Bruxelles. Mais je m'empresse d'ajouter qu'il le doit beaucoup à M. Le Bargy.

M. Le Bargy est devenu un familier de l'Alcazar. Après *Le Duel* et *Le Marquis de Priola* il nous est revenu plus fêté que jamais. Mais aussi son aisance élégante, le naturel si parfait de son jeu, l'autorité qu'il déploie sans effort autant dans son enjouement que dans son émotion lui permettent de rendre acceptables, j'allais dire : vraisemblables les personnages des célèbres raisonneurs mondains aujourd'hui bien démodés. De Ryons, Olivier de Jalin surtout n'existent plus que par le prestige de cet art minutieux et complet du plus parfait des comédiens capables de prêter un peu de vie à ces types par trop littéraires.

Il serait injuste de ne pas dire que les soins apportés par M. Meer à entourer dignement son illustre vedette contribuèrent au succès de ces spectacles très courus. Aux côtés des bons pensionnaires de la maison, nous pûmes apprécier les qualités diverses de M<sup>mes</sup> Suzanne de Behr, toute séduisante, Jeanne Lion, Catherine Fontenay, Eve Francis, Marcelle Delhyères.

\* \* \*

**Ces Messieurs!** — Du temps a passé et nous en avons vu bien d'autres!

La reprise de la violente satire anti-cléricale de M. G. Ancey ne provoqua nulle émeute, ne suscita aucune émotion. Nous n'avons plus connu les soirs tumultueux du Molière il y a dix ans.

On s'en est allé écouter *Ces Messieurs* sans passion, préoccupé uniquement de l'intérêt que pouvait procurer une œuvre forte, partielle évidemment, mais solidement bâtie, habilement traitée. Mlle Suzanne Munte s'y est taillé un succès, tandis que M. Charles Burguet que nous vîmes créer naguère chez nous le rôle de l'abbé Thibaut, reparut sous la soutane avec toute la parfaite onction, le pittoresque et la vérité d'allures et d'accent qu'on avait prisés avec raison.

\* \* \*

**Zaza.** — M. Pierre Berton a vu sa *Zaza* faire triomphalement le tour du monde et inspirer un musicien célèbre. L'appoint que lui prêta le talent de Réjane ne fut pas étranger à la durée de cette brillante carrière. Néanmoins, d'autres interprètes ont pu s'essayer, après la créatrice, au rôle complexe et périlleux de la pauvre fille torturée par un impossible amour. Mlle Suzanne Munte est de celles-là. Elle vient de nous le prouver en rendant impressionnante la figure de cette *Zaza* douloureuse.

M. Paulet, un amusant Cascart, M. Hauterive, excellent en Bernard Dufrène, Mme Herdies, affreusement vraie en vieille mère ivrogne de divette à succès, contribuèrent à préparer le meilleur accueil à cette reprise heureuse.

\* \* \*

**Le Mariage de Mlle Beulemans.** — Il y a exactement trois ans, au lendemain de la première d'une Revue de fin d'année, jouée sur la scène de l'Olympia, j'écrivais ici même : « Que de fois, dans une « revue locale », finement écrite, n'avons-nous pas découvert des embryons de « comédie locale ». Il suffirait, bien souvent, de bien peu de chose pour hausser jusqu'à l'importance d'une œuvre dramatique, vraiment dramatique, une scène telle que... » Et je signalais l'une et l'autre trouvaille de la spirituelle revue en question.

Or, cette « comédie locale », nous l'avons depuis hier, et je vous jure qu'elle est savoureuse, parfaite d'amusante et fidèle

observation, impayable de vérité photographique, charmante dans sa forme alerte, adroitement humoristique par la trouvaille de son intrigue.

Il n'y a aucune prétention apparente dans cette idée qu'ont eue MM. Fonson et Wicheler de mettre à la scène, avec leur pittoresque, leurs tics, leur langage, leurs petits ridicules, des bourgeois en somme risibles « du bas de la ville », — mais il y a à cela plus d'art, plus d'adresse et surtout plus d'exacte science de psychologie qu'on ne peut le croire. Comme la pièce nous réjouit, nous ne pensons qu'à goûter le plaisir qu'elle nous donne; il serait bon de considérer aussi que ses auteurs viennent de montrer, avec un éloquent succès, que cette orientation de notre théâtre vers la peinture minutieuse des gens, des choses, des mentalités, des mœurs d'autour de nous est capable de doter notre littérature dramatique d'œuvres originales, bien mieux que le pastiche toujours raté de la production d'outre-frontières.

Il y a en Belgique beaucoup de types dignes de notre intérêt descriptif autant que ceux qui composent la famille Beulemans. Ce jovial brasseur enrichi, dont M. Jacque a dessiné la physionomie de bon sens et de placidité avec une perfection pour laquelle l'épithète de magistrale n'a rien d'excessif, a des parents très proches encore que différents d'aspect et de caractère à Gand, à Liège et à Mons. Pourquoi n'exploite-t-on pas ce riche fonds d'originalité nationale ?

Je voudrais que tout le monde allât voir, — et nos pullulants jeunes auteurs à l'affût de sujets de pièces surtout — comment le jeune Albert Delpierre, un Parisien employé chez le père Beulemans, est raillé, presque pris en pitié par les Bruxellois invétérés que son langage et ses manières trouvent dédaigneux, tandis qu'ils ont séduit la coquetterie de la jolie Mlle Beulemans. A celle-ci, ses parents destinent pour époux le fils Meulemeester; par bonheur, une rivalité de candidats-présidents d'une société, qui tient à la Maison des Brasseurs des séances d'une inimaginable solennité burlesque, et aussi la découverte d'une liaison peu édifiante de Séraphin Meulemeester font écarter ce prétendant. Et comme Delpierre s'est décidé à dépouiller le Parisien pour se muer en un acceptable Bruxellois, et devenir un digne Beulemans, Suzanne, à qui la gentille Mlle Lucienne Roger prête une grâce avenante et un entrain sémillant, sera sa femme.

Cet Albert Delpierre, c'est l'endiablé M. Berry, toujours

plein d'alerte fantaisie. MM. Ambreville et Mérin sont les impayables Meulemeester père et fils que vous devinez, sans charge aucune dans leur drôlerie très étudiée. Mme Beulemans mère, sous les traits de Mme Vara, est prise sur le vif. MM. Mylo, Marmont, Daix, Duro et d'autres ont silhouetté d'exactes et joyeuses silhouettes de « Brusseleers » du meilleur crû.

Je n'avais plus ri d'aussi bon cœur depuis longtemps, et surtout d'un rire de la meilleure des qualités. Car *Le Mariage de Mlle Beulemans* n'a rien d'une parodie ou d'une satire grotesque. C'est de la comédie, absolument, dans toute sa vérité ironique.

\* \* \*

**Léonarda.** — C'est M. Paul-Hyacinthe Loyson qui parla de Björnstjerne-Bjornson à la dernière Matinée littéraire de la saison, au Parc. Sa conférence de l'an passé sur Tor Hedberg, nous avait averti que les écrivains scandinaves lui sont familiers. M. Loyson a fait en une belle langue imagée et claire le panégyrique du « Victor Hugo du Nord ». C'est le poète, en effet, qu'il a uniquement considéré chez Bjornson. Il nous a dit le rôle politique et social qu'eût pu jouer celui-là que ses patriotes admirent et vénèrent à l'égal d'un héros, qu'ils tentèrent récemment de porter à la présidence de la République norvégienne souhaitée par eux.

Si l'on s'est associé à ces éloges légitimés par la lecture de quelques poèmes impressionnants, on n'a pas accueilli *Léonarda* sans réserves. Nous sommes désorientés, il faut en convenir une fois de plus, en présence de ce théâtre où le lyrisme plonge constamment dans une décevante obscurité, où la philosophie sentimentale devient à peu près inexplicable à force de viser à la profondeur. Les actes des personnages qu'on nous présente sont déconcertants, inattendus, d'autant plus contradictoires que nous sommes tenus dans l'ignorance du jeu des ressorts qui les ont commandés.

Aussi *Léonarda* nous a laissés souvent perplexes, malgré que nous n'ayons pu rester insensibles ici au charme, là à la puissance de quelques scènes admirablement venues.

Léonarda, que Mlle J. Clarel incarna avec de l'émotion et de la force, est une femme méprisée dans la société puritaine d'une petite ville bourgeoise, parce qu'elle a eu un passé obscur et vraisemblablement orageux.

---

Le fils de l'évêque protestant, Hagbart, épousant ce dédain, a insulté Léonarda; cela ne l'empêche pas de demander peu après la main d'Agât, qui est la nièce, l'enfant adoptive de la réprouvée. On devine les affronts, les refus, les paroles blessantes, les ruptures, les colères dont ces projets, qui font scandale dans la famille orgueilleuse du jeune homme, sont l'occasion. Ils aboutissent à rendre impossible le mariage projeté,... mais à faire avouer à Léonarda et à Hagbart qu'ils s'aiment. Rien ne nous a préparés à ce coup de théâtre! Quand nous en avons l'incompréhensible révélation, rien de même ne nous prépare au sacrifice d'Agât, ni au renoncement de Léonarda qui quitte brusquement le pays, et abandonne Hagbart éploré...

\* \* \*

**Le Père Lebonnard; Charles VII chez ses grands vassaux.** — Après avoir incursionné longuement dans le riche domaine des anciens, M. Fonson a offert aux fidèles de ses Matinées du théâtre moins classique.

La belle pièce de M. Jean Aicard n'était pas inconnue des Bruxellois. Son succès est inséparable de celui de M. Silvain qui, après M. Antoine et l'Italien Novelli, a fait du rôle du vieil horloger, « être de faiblesse et de mérite », un type parfait de simplicité, de puissance et de naturel.

Nous n'en dirons pas autant du comte de Savoisy que vint jouer M. Silvain dans le drame de Dumas, ignorant tous les vers de son rôle, se campant grotesque dans une armure qu'il secouait bruyamment pour la joie du public...

Mais M. Albert Lambert fils était là, qui sauva la pièce par la beauté frémissante de sa voix, de son jeu, de ses attitudes, la passion ardente, le caractère qu'il prêta au musulman Yacoub, mystérieux amant de la belle Bérengère.

Tout le romantisme échevelé, l'in vraisemblable grandiloquence se donnent carrière dans cette histoire sans queue ni tête, contée en vers souvent bien martelés, en tirades à panache. On parut, du reste, y prendre un plaisir extrême.

PAUL ANDRÉ.

---



## LES SALONS

---

**A LA SALLE BOUTE :** LE SALON D'ART ESTUDIANTIN ;  
M<sup>me</sup> EVELINE PENSO. — **A LA CHRONIQUE :** M. COLVILLE-  
BAILLE. — **AU CERCLE ARTISTIQUE :** MM. SWYNCOF ET MERC-  
KAERT. — **A LA SALLE DEMAN :** MM. BASTIEN ET THOMAS. —  
L'EXPOSITION AU CERCLE DES ARTS DE SCHAEARBEEK.

Dans un article à la fois spirituel et morose qu'il a consacré à l'*Art français contemporain*, dans la *Nineteenth Century*, M. André Beaunier évalue à vingt-cinq mille environ les œuvres d'art — « ou prétendues telles » — que les grands Salons parisiens offrent annuellement à l'appréciation des « connoisseurs » et des autres. C'est un beau chiffre que, sans doute, les plus grands siècles d'art n'ont jamais atteint.

Nous ne savons s'il existe pour la production artistique de la Belgique des statistiques du genre de celles que l'on dresse pour mesurer notre production commerciale et industrielle. Nul doute, d'ailleurs, qu'elles démontreraient que notre activité, dans ce domaine, est équivalente à celle de nos voisins de l'ouest. Il n'est pas téméraire même de supposer, la dépopulation de la France aidant, que nous ne soyions appelés à dépasser celle-ci dans l'avenir, quant au nombre de nos artistes et de nos œuvres !

On peut, au gré de son humeur ou de son tempérament, faire des réflexions, soit optimistes, soit pessimistes à propos de ce phénomène. Ceux qui croient que depuis le moment où, par l'opération de la sélection naturelle, l'homme a séparé sa destinée de celle de son congénère le singe et déserté les forêts de cocotiers, il est voué à la poursuite fatale et à la réalisation d'un progrès indéfini ; ceux-là s'applaudiront de voir croître, d'année en année, la quantité des individus avides de donner à connaître au public qu'ils existent et qu'ils pensent ! L'idée que, pour la plupart, ces aspirants peintres ou sculpteurs, mal armés pour l'art ou pour le succès, — car il arrive aussi que le succès soit plus grand où l'art est moindre ! — sont voués à la médiocrité ou à la misère, n'attendrit nullement ces inflexibles philosophes : Ils songent que dans la masse plus considérable des artistes, les vocations fécondes seront plus nombreuses et qu'au surplus, la renommée étant au prix de la lutte et de

l'émulation, il est utile, il est indispensable qu'il y ait des vaincus. D'autres, envisageant les choses à un point de vue différent, déploreront l'accession à la carrière artistique d'une foule de personnalités ou, pour mieux dire, de personnes que tout semblait prédestiner à des labeurs d'un ordre plus positif. Ils ne sont pas éloignés de croire que le niveau général de l'art doit s'abaisser dans la mesure du nombre de ceux qui le pratiquent.

Les uns et les autres ont, sans doute, à la fois tort et raison, comme il advient souvent dans les discussions où l'on ne saurait alléguer d'argument qui ne soit de nature purement spéculative. Que l'envahissement de l'art par les incompétences, les insuffisances et, aussi, les suffisances, soit inoffensif ou néfaste; que la cohue des mauvais artistes ne puisse servir qu'à rendre les bons meilleurs ou, qu'au contraire, elle doive agir sur l'art pour accentuer la vulgarité de ses productions — que peut-on y faire? Envahissement et cohue existent et il faut s'y résigner, comme à ces choses que l'on n'a pas le pouvoir d'empêcher. Puis, du reste, on peut se consoler en pensant que le temps fera la ventilation nécessaire : Tout ce qui est substance, bon grain, œuvre sérieuse et forte, restera; le surplus, qui n'est que paille, sera dispersé...

\* \* \*

Ils sont encore sur les bancs du collège ou de quelque faculté, les jeunes gens qui avaient organisé à la salle Boute ce *Salon d'art étudiantin*. C'était un Salon sans prétentions, gentil, bon enfant. Tous les exposants étaient fort jeunes, mais, malgré leur jeunesse, ils ne pontifiaient pas. Ils ne s'imaginaient pas avoir découvert le grand arcane de l'art, la formule nouvelle destinée à révolutionner l'esthétique. Ils ne s'étaient fait annoncer par aucun manifeste conçu en vue d'exalter leur génie, en même temps que de vouer au mépris tout ce qui avait précédé leur avènement... Des façons d'agir aussi insolites dénotent bien que nous nous trouvions là en présence, non d'artistes qui débutaient, mais d'étudiants qui s'amusaient... Art « étudiantin » est fort bien dit. C'est l'art de jeunes hommes qui, comme l'a montré l'excellent et juvénile poète Pierre Nothomb, dans la conférence qu'il a donnée au Salon, cèdent à l'attrait des plaisirs de l'esprit sans rien laisser de l'enjouement et de la vivacité espiègle de leur âge : Si la poésie

les captive, la farce ne cesse point d'avoir de grandes séductions pour eux, et ils passent de l'une à l'autre avec toute la souplesse et l'aisance de leurs vingt ans.

Ces vingt ans formaient, si l'on peut dire, le trait commun qui, dans la disparate des talents et des œuvres, unissait tous les auteurs de celles-ci. Ils appartenaient tous à l'école des vingt ans... Ce n'est pas la moins bonne ! La variété de ces ouvrages était grande : Il y avait de la peinture, de l'aquarelle et du dessin, et du pastel, et de la photographie, et, enfin, de la sculpture. Il y avait des travaux de patience et des travaux d'inspiration ; du pathétique et du comique ; du portrait et du paysage ; des caractéristes et des luministes... Un véritable diminutif de Salon triennal ! Il y a même eu un jury des récompenses, contre les décisions duquel, espérons-le, aucune réclamation ne s'est élevée. Ce respectable collègue a primé les peintures de MM. Duvigneaud et Rogeman, celui-ci plus énergique ; celui-là, plus délicat, doués tous deux de facultés de vision originale ; les caricatures colorées de M. Paul Collet ; les dessins et eaux-fortes de MM. Eugène Verhaegen et Rolin ; les photographies très réussies de M. Peeters et les sculptures de MM. Nobels et Willy.

\* \* \*

Dans la même salle, on a pu admirer, ensuite, les travaux pleins d'originalité de Mme Eveline Penso. Cette gracieuse artiste modèle, non point la terre glaise ou la cire, mais la mie de pain. Et, à l'aide de cette matière plastique d'un emploi assurément rare, elle rivalise la légèreté et la délicatesse de la nature. Il y avait là cinq vitrines remplies de délicieuses fleurs auxquelles il ne manquait que le parfum : bouquets charmants et fins, branches d'orchidées dont les corolles diaprées semblaient posées sur la tige comme des papillons prêts à prendre leur vol...

\* \* \*

Dans la salle des dépêches de la *Chronique*, un endroit où, à moins de se résigner à jouer des coudes et à bousculer les innocents badauds, il est difficile d'approcher et d'examiner les œuvres exposées. M. Colville-Bailie a montré une considérable suite de caricatures en couleurs et de dessins rehaussés, intéressants — pour autant que nous avons pu en

juger. Le meilleur des ouvrages qui se trouvaient là nous a paru être — mais, ce n'est pas parce que personne ne le regardait! — un portrait de vieille dame, très fouillé et d'une attrayante expression.

\* \* \*

Au *Cercle Artistique*, nous avons eu successivement M. Philippe Swyncop et M. Jul Merckaert. Ces deux peintres ont un talent également mais différemment sympathique. Le premier, qui a de remarquables qualités de coloriste, use d'une facture un peu sommaire. Certains de ses tableaux paraissent être restés à l'état d'ébauches. Il se consacre particulièrement et avec un sens très judicieux de la physionomie de ses modèles, à la figure. Ses portraits, notamment ses portraits d'enfants, sont très vivants. Ses visions de ville (*Barlieue*, le *Duc Jean*, *Dans la pluie*, etc.) sont excellentes. Il avait aussi des natures-mortes d'un bel effet décoratif et, enfin, plusieurs nus, des femmes faisant le poirier, images plutôt comiques dont l'attrait comme la signification nous ont échappé.

M. Merckaert est, sinon plus varié que son confrère dans le choix des sujets, au moins plus nuancé dans l'exécution. Il se laisse tenter de préférence par les sites que traversent des cours d'eau, miroirs mouvants dans lesquels les choses mêlangent leurs reflets avec ceux de la lumière. Et ce sont des coins de port, comme la *Porte du Rivage à Bruxelles*; des perspectives de canaux ou de rivières encaissés entre les vieilles constructions de la rive ou traversés par l'arche voûtée d'un pont, comme le *Pont gothique* ou la *Dyle à Malines*; des sites tranquilles et frais comme la *Cour de la Blanchisserie*, avec les petites maisons aux toits rouges qui l'encadrent et la note vive du linge soigneusement étalé sur l'herbe de l'enclos.

\* \* \*

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler de M. Alfred Bastien cet hiver. Voici que nous le retrouvons, une fois de plus, à la Salle Deman, avec une quinzaine de toiles, dont il faut louer, une fois de plus, également, le faire séduisant et savoureux et la vision pleine de sensibilité! Paysages algériens, dessinés dans le soleil, et paysages d'ici, estompés dans l'atmosphère humide ou dans l'ombre colorée: *Tranquillité*, le *Verger*, l'*Etang dans la neige*; pages d'observation: *Fatna*,

*Femme arabe, etc.*, qui dénotaient dans leurs expressions très diverses des progrès marquants de l'art de leur auteur.

Parmi les jeunes qui débutèrent vers l'an 1900, M. Henri Thomas était de ceux qui, dès l'abord, s'imposèrent à l'attention par l'accent et l'allure de leurs œuvres de début. Les inclinations très particulières de son talent, affirmées dès cette époque, n'ont cessé de s'affermir depuis. M. Thomas est un peintre à la palette ardente et, tout à la fois, un observateur entraîné par la curiosité de la vie et de l'être. Mais, cette vie passionnée et passionnante, ses appétences ne le poussent pas à la chercher et à l'étudier où elle est le plus robuste ; cet être, où il est le plus sain. Car il n'est pas moins épris des ragoués épiciés de la pensée et de la sensation que de ceux de la couleur. Il ne se contente point, comme tant d'autres, d'une sorte de réalisme pittoresque. Il veut que chacune de ses figures soit, dans l'apparence comme dans l'expression, ainsi qu'un reflet de cette société moderne, surchauffée, en proie à des aspirations contradictoires, avide tout ensemble d'idéal et de jouissance, et qui, de plus en plus, tend à demander l'un et l'autre à la matière, qu'elle soit métal ou qu'elle soit chair. C'est un peintre de mœurs, dont on pourrait dire, à certains égards, qu'il fait de l'analyse dans le domaine où Félicien Rops faisait de la synthèse.

L'œuvre de Rops, de même que celle de Barbey d'Aurevilly, était dominée par l'idée. L'idée de l'artiste était, certes, très différente de celle de l'écrivain, mais elles étaient limitrophes, en quelque sorte ; elles avaient des points de contact et c'est ce qui a permis à Rops de mettre à côté des *Diaboliques* de Barbey — ces eaux-fortes écrites, dont l'imagination la plus effrénée et la plus corrosive qui fut jamais a mordu tous les traits — ses *Diaboliques* à lui, magnifique série de planches qui fait moins illustration que suite et commentaire inattendu aux contes de Barbey.

M. Thomas a tenté de figurer les scènes de la *Vengeance d'une femme*, une de ces dix *Diaboliques* qui jettent des feux troubles et, dans le volume où elles sont réunies, font l'effet de joyaux luisants et sombres dans un écrin de fer rouge. Nous disions, dernièrement, à propos des dessins exécutés par M. Martini d'après Edgard Poe, les dangers auxquels s'expose l'artiste qui se prend, pour l'illustrer, à un texte trop puissant par lui-même pour ne pas rendre insuffisante toute interprétation figurée. Et, certainement, les textes de Barbey, dans

l'emportement de leur allure oratoire, sont de ceux-là. Comment lutter avec un verbe qui est tout en véhémence et en images, si chargé de pensée que celle-ci semble jaillir de chaque mot, en étincelles magnétiques ? Quelle forme, capable d'ajouter ou, seulement, de correspondre à l'idée que l'écrivain nous a donnée d'eux, imposer aux héros de ces histoires aux péripéties horribles ; de ces histoires dont les acteurs, à la fois réels et imaginaires, paraissent s'agiter sur on ne sait quel théâtre infernal, dans les violents éclats de lumière et d'ombre projetés sur eux par la torche que le narrateur semble secouer dans toutes ses phrases ? Car Barbey ne se contente pas, après avoir mis ses personnages en scène, de les laisser agir. Il les agit lui-même, si l'on ose dire. Tout en les racontant, eux, leurs turpitudes, leurs paroles et leurs actes, il les commente, en fait valoir, en met en relief la perversité admirable. Sans cesse, il tire ces créatures de son rêve des ténèbres de leur inconscience dans la clarté crue du jour, pour faire mieux chatoyer la noirceur merveilleuse de leur âme. Pas un instant il ne les lâche, et l'on dirait qu'elles sont entraînées, elles et leur destin, dans le torrent du récit, comme par la fatalité !

La beauté pour Barbey n'était pas dans le démesuré, car, s'il était aristocrate et poète, il était aussi Normand et à toutes ses autres superbes, il joignait la superbe du bon sens. Toute son admiration allait à la force consciente, à l'énergie réfléchie qui donnent à celui qui les possède de construire sa propre personnalité envers et contre tous — que ce soit dans la scélératesse ou dans la sainteté ! A y bien regarder, la plupart des héros de Barbey ont dans le cœur, comme ceux de son compatriote Corneille, cette barre inflexible de l'orgueil qui ne leur permet pas de jamais plier. Le damné de Baudelaire crie obstinément, sous les coups de l'ange : « Je ne veux pas ! Je ne veux pas obéir... » Les damnés des *Diaboliques* crient, au contraire : « Je veux ! Je veux aller jusqu'au bout de ma volonté !... » Ils veulent non seulement ne pas obéir, mais désobéir, transgresser toutes les lois, les divines et les humaines ; aller dans l'orgueil de leur secret opprobre ; s'enivrer du souvenir de leur crime, comme la Madame de Stasseville du *Dessous de cartes d'une partie de whist*, de l'odeur des résédas plantés sur le cadavre de l'enfant supprimé de l'adultère... Ou, encore, comme l'héroïne de la *Vengeance d'une femme*, la duchesse d'Arcos de Sierra-Leone, goûter l'âcre volupté d'une vengeance faite de l'avilissement et de la destruction de soi-même.

Cette dernière histoire a la couleur de cruauté et de raffinement de certains contes de Boccace. La duchesse a vu étrangler devant elle, par ordre de son mari, l'homme qu'elle idolâtrait. Elle a vainement disputé le cœur de la victime aux molosses auxquels il avait été jeté en pâture ! En grande dame espagnole, nourrie d'orgueil, plus soucieuse de l'honneur que de la vie, qu'elle est, ce n'est pas dans sa vie qu'elle atteindra le duc, mais dans son orgueil. Elle s'enfuit à Paris et, résolument, traîne dans l'infamie des ruisseaux, dans la plus basse prostitution, le blason du bourreau altier de son amant ! On devine quelles teintes brûlantes revêt dans la prose de Barbey ce mélange d'archaïsme ensanglanté et de débauche parisienne; quelle auréole de férocité douloureuse l'effervescent écrivain fait luire autour de la tête de cette patricienne qui fait métier de fille sur le pavé de Paris...

Par ses caractères tranchés et singuliers, cette histoire devait tenter un artiste hardi comme M. Thomas. L'œuvre très étudiée et très mûrie qu'elle lui a inspiré est excessivement intéressante. A maints égards, c'était une reconstruction que l'artiste entreprenait, la reconstitution d'un monde disparu, dans l'aspect extérieur du costume et du mobilier, comme dans la physionomie des individus. Car celle-ci aussi se transforme et subit dans ses expressions l'influence des sentiments dominants et des idées de l'époque... Cette évocation rétrospective, M. Thomas l'a fort habilement réalisée : ses personnages, leur allure, leurs attitudes, sont bien du temps désigné par Barbey, la fin du règne de Louis-Philippe. Mais — il y a un mais ! — ce que M. Thomas, malgré tout son talent, n'a pu rendre sensible dans ses dessins, c'est l'impression d'outrance et de vie exaspérée, toute au service de la haine, que le lecteur reçoit de Barbey; c'est la physionomie de cette femme qui va, portant son cœur hautain, grandi par le désespoir, dans un corps voué volontairement à la plus inénarrable souillure... Mais, ce que M. Thomas ne nous a pas donné, qui aurait pu nous le donner?...

\* \* \*

Schaerbeek est un faubourg « artiste » qui honore également nos écrivains et ses conseillers communaux en inscrivant leurs noms, si pas dans le « temple de mémoire », au moins sur les plaques de ses rues. Ce sont là, en quelque manière, les arrhes de l'immortalité !... Schaerbeek possède, en outre, un *Cercle*

*des Arts, des Sciences et des Lettres* fort actif et qui, chaque année, organise une exposition des œuvres de ses membres. Exposition attrayante, attendu que parmi ces membres se rencontrent quelques-uns de nos peintres et de nos sculpteurs les plus réputés.

Au nombre des exposants il y avait, par exemple, cette fois, MM. Thomas Vinçotte, Heymans, Georges Lemmen, Léon Frédéric, Maurice Blicq, Joseph François, T'Schaggeny, Eugène Smits, Hazledine, etc. Bel ensemble d'ouvrages excellents que nous ne croyons pas devoir nous arrêter à détailler. Leurs auteurs sont gens de revue. Nous mentionnerons, cependant, une magnifique figure tronquée de M. Vinçotte : un torse de faune modelé vigoureusement dans le bronze et qui a une grandeur sauvage.

Quelques œuvres de peintres moins notoires : de M. Armand Jamar, le *Benedicite*, bonne impression ; de M. Paul Leduc, *Crépuscule à Audenarde* et *Coin de Parc*, très colorés ; de M. Merckaert, dont il est parlé plus haut, *Canal au faubourg* ; de M. E. Vandamme, la *Barquette, Barques de pêche dans le chenal*, d'un faire savoureux ; de M. Van Eesbroeck, *Corvée de l'ainée*, et la très bonne esquisse d'un *Portrait*.

ARNOLD GOFFIN.

## LES CONCERTS

CINQUIÈME CONCERT DURANT : *Joseph Hollmann* (27 février). — CINQUIÈME CONCERT YSAYE : *Otto Lohse* et *Alfred Cortot* (6 mars). — TRIO THIBAUT, CASALS, CORTOT (7 mars). — CONCERT ALBERS et M<sup>me</sup> ROGER MICLOS (11 mars). — QUATRIÈME CONCERT POPULAIRE : *M<sup>me</sup> Plaichinger* (13 mars). — RÉCITAL MICHEL DE SICARD (17 mars). — CONCERT SUZANNE GODENNE (18 mars).

L'audition, au Concert Durant, de la deuxième symphonie en *si* mineur de Borodine a fait d'autant plus plaisir que depuis longtemps déjà elle n'avait plus été inscrite aux programmes, et que l'orchestre Durant et son chef ont pu mettre en valeur une de leurs principales qualités : le brillant et l'éclat néces-



saires à cette belle œuvre vraiment trop dédaignée depuis quelque temps. Nous verrons tout l'intérêt de cette musique vivante et personnelle, un peu douloureuse, mais toujours mêlée aux fastes du luxe et de la richesse instrumentales russes, lorsque la Monnaie, avec le grand Chaliapine, nous donnera, à l'occasion de l'Exposition, des auditions d'œuvres transcendantes comme le *Prince Igor*.

Liszt, ce grand sacrifié au génie absorbant que fut Wagner, mérite beaucoup mieux que les succès de piano trop exclusivement applaudis. La preuve en vient d'être faite une fois de plus. Liszt était représenté par le poème symphonique *Le Tasse* où, certainement, le musicien aura trouvé des analogies inspiratrices dans ses propres souffrances, ses espoirs et celui du poète dont il a chanté si magistralement les diverses phases de la vie d'art. A côté de certaines parties un peu trop pompeuses, il y a des idées de profonde inspiration qui rachètent largement quelques phrases de-ci de-là critiquables.

Joseph Hollmann, le beau violoncelliste maestrichtois, n'a rien perdu de son ample sonorité; des doigts de velours, une jolie virtuosité, mais une extériorité déplorable dans la manière de dire; somme toute, un remarquable instrumentiste. Son exécution du deuxième concerto de Saint-Saens lui valut les plus chaleureux applaudissements, mais l'art ne fut qu'à moitié satisfait après le fameux « andante », aussi ennuyeux que prétentieux de Molière ?

Le concert s'est terminé très allègrement par le spirituel et curieux scherzo que Paul Dukas a tiré de *L'Apprenti sorcier* de Goethe et que M. Durant a fort habilement dirigé.

Signalons avec plaisir que la persévérance courageuse du sympathique capellmeister semble devoir enfin avoir raison de l'indifférence du public : la salle Patria était beaucoup mieux garnie que d'habitude pour cette cinquième des grandes séances d'hiver de la jeune société.

\* \* \*

Le chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, M. Otto Lohse, appelé par M. Ysaye pour diriger le concert du 6 mars, a déployé de la science, du tact et de l'autorité; il a, sous sa baguette ferme et souple, tenu exécutants et public en haleine avec des œuvres souvent jouées, telles la symphonie n° 3 en *mi bémol majeur* de Beethoven, le *Prélude des « Maîtres Chan-*

teurs » et l'ouverture de « Benvenuto Cellini » de Berlioz. Il y ajouta « Les Préludes », poème symphonique de Liszt, d'après Lamartine; Liszt — décidément ce décorateur prestigieux a été en honneur ce mois-ci à Bruxelles — y manie l'orchestration et l'écriture avec une facilité prodigieuse. Il résulte de ces qualités rares un ensemble clair, lumineux et pensé.

Une autre illustration musicale prêtait son concours au cinquième concert Ysaye : je veux nommer Alfred Cortot, ce pianiste raffiné, nature compréhensive pour qui le clavier n'a aucun secret et dont l'émotivité se communique en communion intime avec l'auditeur. Le concerto en *la mineur* de Schumann, sous ses doigts s'est répandu en douceur et en charme. L'« Andante Spiniato » et la « Polonaise » de Chopin prirent la forme d'une caresse d'enchantement.

Sans répéter combien grand est l'intérêt des programmes si habilement composés par MM. Eugène et Théo Ysaye, quel art souple et quelle science variée leur orchestre met à exécuter pieusement les œuvres les plus rares comme les plus classiques qui y sont inscrites, nous devons apprécier une fois de plus le prix à attacher au défilé des plus prestigieux virtuoses de l'archet et du clavier offerts chaque année à notre admiration.

\* \* \*

Quelle joie de fêter les anniversaires des compositeurs, comme nous ont permis de le faire, à l'occasion du centenaire de la naissance de Schumann, MM. Jacques Thibaut, Pablo Casals et Alfred Cortot. Ces grands virtuoses avaient entrepris d'exécuter les *trois trios* du maître *pour violon, piano et violoncelle*.

Et ils le firent dans la perfection. On vit rarement interprétation aussi soignée, aussi fouillée, aussi vibrante. La tâche cependant était loin d'être mince. Tout le monde aura pu remarquer combien la silhouette de ces trios est déchiquetée; combien ces œuvres sont pleines d'imprévu, de rythmes heurtés et comme elles abondent en mouvements vertigineusement endiablés. M. Jacques Thibaut apporte au trio ses brillantes qualités de virtuose : son jeu, fin, élégant, délicat et d'une grande distinction. M. Pablo Casals se recommande par une étonnante précision et une science remarquable. Enfin, M. Cortot, avec ses talents de pianiste accompli, est un digne partenaire des deux maîtres souvent célébrés ici même.

Inutile de dire quel succès a été fait à ces exécutions d'un intérêt puissant et d'une perfection sans seconde.

\* \* \*

Dans un « lieder-Abend » des plus intéressants, M. Henri Albers est venu nous rappeler ses succès des années précédentes. Sa voix ample et bien timbrée, conduite avec maîtrise, ainsi que sa diction juste, émouvante et toujours expressive, ont une fois de plus enlevé une salle enthousiaste. Plusieurs *lieder* des *Amours du poète*, de R. Schumann, ont été bissés, comme *Ich grolle nicht*, *Ein jüngling liebt ein mädchen*, *Ich hab in traum geweinet*. Puis vinrent les mélodies de Fauré et de Reynaldo Hahn, telles que les *Berceaux*, *Si mes vers avaient des ailes*. M<sup>me</sup> Roger-Miclos fit apprécier son joli talent de pianiste dans le *Carnaval* de Schumann et les *Scènes d'enfants* du même auteur. Ce fut une de nos belles soirées musicales de la saison.

\* \* \*

Un jeune talent s'est brillamment affirmé le 18 mars dernier. Une pianiste, M<sup>lle</sup> Suzanne Godenne, donnait en la Salle Patria un concert avec orchestre, sous l'intelligente et ferme direction de M. François Rasse. Bon nombre de nos lecteurs se souviendront que nous avons signalé son triomphe à Anvers, lorsqu'elle y joua aux côtés du fameux Kubelik, sans souffrir aucunement du voisinage de cet artiste. Aussi, c'est devant une salle des mieux fournies que M<sup>lle</sup> Suzanne Godenne fit valoir ses grandes qualités de virtuose ; le *concerto en ut mineur* de Beethoven lui permit de montrer une connaissance approfondie du style et toute la science nécessaire à l'interprétation de tels monuments ; chaque phrase eut sa juste valeur, sa tonalité propre, l'ensemble fut magistralement compris, conçu et rendu. Le *nocturne en ré*, de Chopin, apporta une diversion à l'œuvre imposante de Beethoven ; il fut empreint d'une charmante grâce romantique, où se mêla un je ne sais quoi de mystérieux, de tendre et de délicat qui convient si bien aux compositions de Chopin.

C'était une gracieuse façon de glorifier son maître que de prêter son talent à l'interprétation d'une de ses œuvres. *Tintements de clochettes*, la brillante fantaisie de Raoul Pugno, fut détaillée avec beaucoup de sentiment et autant de virtuosité par

la jeune pianiste ; on y retrouve certaines qualités du maître avec la personnalité de l'élève. Comme couronnement de ce beau concert, M<sup>lle</sup> Suzanne Godenne nous donna une intéressante version du *concerto en la mineur*, de Grieg, où l'émotion, la fougue... et l'imagination débordante trouvèrent écho chez l'exécutante. Une part du succès, qui fut considérable, revient à M. F. Rasse, dont l'orchestre, stylé à merveille, seconda la soliste sans la moindre défaillance.

\* \* \*

M. Michel de Sicard, le violoniste déjà connu du public bruxellois par un concert que dirigeait notre bel artiste Ysaye, s'est fait applaudir un de ces soirs. M. Michel de Sicard a un jeu précis, nerveux, très personnel. Un programme complet a fait voir sa virtuosité et ses qualités dominantes : la fougue, la passion et la fantaisie, un son plein et nourri, ainsi qu'un fort bon mécanisme.

\* \* \*

M. Sylvain Dupuis s'est surpassé dans le dernier Concert Populaire ; il semble vouer à Richard Strauss un culte tout particulier que nous partageons d'ailleurs avec lui. R. Strauss ne serait-il pas, avec Wagner et Brahms, l'un des trois plus beaux génies musicaux de l'Allemagne moderne ?

Outre « Mort et Transfiguration », une idée philosophique concrétisée, construite en thèmes débordant d'inspiration, une page d'« Electra » nous annonçait l'angoisse terrible, l'affre de la mort, l'ombre de la vengeance que nous réserve la prochaine création promise à Bruxelles de l'œuvre célèbre jusqu'au-delà des mers déjà ; nous avons, quant à nous, la foi la plus sincère dans le triomphe que lui réserveront les artistes belges.

« Les Equipées de Till Eulenspiegel », toujours de R. Strauss, cette gageure fantastique d'orchestre, cette vie de joie traversée de larmes de sang, constituant un chef-d'œuvre en l'espèce, complétait la part du concert réservée au grand musicien. La « Siegfried Idylle », la marche funèbre de *Siegfried* et la finale du *Crépuscule des Dieux* signées et scellées du sceau du titan Wagner, n'ont point fait pâlir les créations du maître nouveau.

L'orchestre des Populaires, imposant par le nombre exceptionnel de ses participants, souple et chaleureux sous la conduite extraordinairement vivante de son chef, a donné des numéros

si variés, si difficiles souvent, mais si éloquents du programme, une exécution sans défaillance.

M<sup>me</sup> Plaichinger avait été chargée de la partie vocale du concert, c'est-à-dire du long monologue poignant d'*Electra* et de la scène magistrale du *Crépuscule*. M<sup>me</sup> Plaichinger est de l'Opéra impérial de Berlin. Elle y jouit d'une réputation très enviable. Il serait exagéré de dire qu'un accueil enthousiaste l'attendit à Bruxelles. La voix de la chanteuse est ample et puissante ; elle est pure et nette. Mais l'expression fait totalement défaut. Aucune émotion, aucun sentiment, pas même aucune modulation de nuances ou d'accent ne vinrent prêter un peu de vie aux chants cependant animés d'un souffle ardent et d'une passion communicative que Strauss et Wagner ont mis dans la bouche de leurs héroïnes.

Et tant de froideur déconcerta évidemment le public qu'avait légitimement emballé d'autre part la chaleur de l'interprétation orchestrale.

EUGÈNE GEORGES.

---

# BIBLIOGRAPHIE

## Chez Fasquelle :

JULES PERRIN : *Brocéliande* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — En plein pays de légende et de féerie, au pays de Viviane et de Merlin, Colombau Le Nestour, docteur en médecine et fils de père inconnu, exerce sa profession. Il s'éprend de Florence, la belle inaitresse de Hervé, baron de Guern, châtelain du Vif, — jeune homme tuberculeux, en qui s'éteint la race aux légendaires origines. Florence... n'est-ce point Viviane revenue? elle est si mystérieuse, si belle, si troublante, si étrange; elle sait tant de choses; Brocéliande, la forêt magnifique, lui est si singulièrement chère... Quand elle épouse Hervé, Colombau pense mourir de douleur. Quand elle devient veuve après trois mois, il renait à l'espoir. Quand elle meurt à son tour, quelques semaines après de Guern, en mettant au monde un fils, Colombau réclame éperdument l'enfant qui est à lui. « Laissez-le moi », dit la grand'mère. « Vous êtes un de Guern; la race de Merlin n'est point éteinte! » Ce roman, difficile à résumer, exhale une pénétrante saveur de mystère, de poésie et d'amour.

\* \* \*

EDMOND DESCHAUMES : *La Femme à la tête coupée* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Quel titre d'actualité! Il ne s'agit pourtant d'aucun méfait d'apache. C'est le journal d'une courtisane jolie, artiste et lettrée, — d'une courtisane selon l'ancien et délicieux modèle. Elle a rêvé, la pauvre, d'être en un siècle aussi veule que le nôtre, une nouvelle Aspasia, une Thais, une Chrysis — voire une Ninon de Lenclos, faute de mieux. Hélas! les modernes « gigolos », qui sucent béatement le pommeau de leur canne sur les hauts sièges des bars, ne sont pas du marbre dont on faisait les Alcibiade; Lysandre et Périclès sont morts à tout jamais; même les grâces galantes de la Cour de France sont défuntes. La charmante Lise reste avec ses projets d'amour d'après l'antique. Et voilà 300 pages pétillantes d'esprit et de verve, frémissantes de tendresse et de chaude sensualité, pleines d'érudition élégante et d'aimable ironie, — et qui évoquent avec succès mille choses diverses et toujours intéressantes.

\* \* \*

GABRIEL VOLLAND : *La Flûte d'ébène* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *Moi j'ai la passion, j'ai la rage de Dieu!* clame un personnage de Verhaeren. M. G. Volland pourrait en dire autant. Les plaintes, les tristesses, la foi, les calvaires, les côtés âpres et douloureux du christianisme, hantent son esprit et son œuvre.

Il a, de plus, la passion de V. Hugo, à qui il dédie la première partie de son livre.

*L'heure inexorable et grave. L'étoile naissant du crachat. La femme pleure en regardant son sein tari.* Tout cela n'est déjà pas mal. Mais quand on en vient à l'*Ode à la douleur...* Dame! ça s'accroît! Je ne suis pas sans avoir lu quelque peu Hugo de mon côté — on a ses minutes littéraires! — et *les miettes de la table, la pierre du seuil, lambeaux* rimant avec *tombeaux*, — ces détails et quelques autres me rappellent trop *les miettes des orgies, le seuil de pierre, tombeau* rimant avec *lambeau...* et les idées générales de *Pour les Pauvres*. Et c'est dommage, car l'auteur a de belles pensées personnelles.

—

## Chez Plon-Nourrit :

JOURNAL D'EDMOND GOT (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Je lisais dernièrement le journal de la grande comédienne américaine, Clara Morris. Et j'admirais l'aisance avec laquelle les mots se sont placés sous sa plume, sans que rien, pourtant, dans son style, sente les rôles retenus. C'est simple, animé, coulant. Il en est de même dans ce premier volume du *Journal d'Edmond Got*, le célèbre sociétaire de la Comédie-Française, mort octogénaire il y a une dizaine d'années. Ces pages qui évoquent tant de souvenirs glorieux, tant de grands noms et de grands artistes, tant d'œuvres célèbres ou quelconques, et qui nous montrent en Got un fils affectueux et un ami parfait autant qu'un artiste consciencieux, sont écrites avec aisance, naturel, légèreté et intérêt.

\* \* \*

JEAN DE FOVILLE : *Éros* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Un jeune Italien, revenu de l'amour et hanté d'un souvenir, voit certain matin une auto se réduire en miettes devant sa villa. Deux femmes — dont l'une a la jambe brisée —

et un homme, qui est l'amant de la femme sans blessure, deviennent ainsi ses hôtes forcés pendant deux mois. Sandro qui est... sage depuis trois ans (un Italien! et en Italie!! c'est effrayant!!!) sent avec stupeur, au contact de Valentine, qu'il est jeune encore. Il va cueillir cette aimable et facile beauté, quand Alix — la blessée — intervient au nom de la morale et de la vertu. Finalement, c'est Alix qui a épousé Sandro, et tout le monde est content, même le lecteur qui n'a pas lu sans agrément cette histoire attachante.

\* \* \*

RESCLAUZE DE BERMON : *Le Lien* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est l'étude d'un caractère de jeune femme française de l'heure présente. Cette Viviane est trop avertie pour ne pas participer un peu aux erreurs et aux faiblesses de son temps; elle est trop foncièrement honnête pour accepter de tomber au rang des émancipées vulgaires. Quand elle voit qu'elle ne peut aspirer au bonheur sans contrôle qu'à la condition de descendre et de se déclasser, de perdre à la fois l'estime de sa fille et de son milieu, Viviane se reprend, consent enfin à son destin. Tout cela ne va pas sans luttés, sans révoltes, sans l'ordinaire tribut de larmes, mais l'auteur, qui excelle à disséquer ces âmes troubles et complexes et à narrer des épisodes attachants, nous laisse deviner que la récompense est au bout du sacrifice de son héroïne.

\* \* \*

CHARLES DE POMAIROIS : *Ascension* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Oh oui! quelle ascension! C'est bien là un roman spiritualiste et chrétien de la plus noble, de la plus haute ambition: l'auteur rêve de faire aimer le bien pour lui-même, d'élever l'esprit au-dessus des contingences matérielles et d'encourager au sacrifice l'âme exaltée des croyants sincères. Tout cela est bel et bon et, je le répète, d'intention louable et pure. Mais, bon Dieu! que les moyens employés sont maladroits, que cet ouvrage est donc peu attirant, quel agaçant personnage que le monsieur, enlê d'un solennel autogobisme sous ses airs modestes, et qui raconte à l'ami résigné et patient toutes ses belles œuvres!

Quelle femme crispante et invraisemblable que cette Thérèse qui, après deux ou trois mois de mariage, se désole à l'idée que, si elle veut donner un enfant à son mari, il lui faudra passer par des... formalités honteuses!

\* \* \*

MAURICE RONDET-SAINT : *La Grande Boucle* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Après avoir parcouru les deux continents et les deux hémisphères, l'auteur a mis en ordre ses notes de voyages et rappelé ses souvenirs. Il a raconté ce qu'il avait vu en même temps qu'il a exprimé les multiples réflexions très sages provoquées en lui par tous ces spectacles. Et cette universalité de ses points de vue a permis à M. Pierre Baudin d'écrire, avec raison, dans sa préface : « Ce livre est aussi intéressant que le récit romanesque d'un coureur d'aventures, d'un fumeur d'opium ou d'une grande tragédienne. »

\* \* \*

MARQUIS DE LA MAZELIÈRE : *Le Japon moderne* (Deux vol. in-18, à fr. 3.50). — Voici les tomes IV et V d'une série concernant le Japon, et dont les trois premiers volumes étaient consacrés à l'étude du Japon ancien.

Ce que le Japon de Mme Chrysanthème a évolué depuis un quart de siècle, est vraiment merveilleux et à peine croyable! On s'en rend compte en lisant attentivement les intéressantes pages consacrées par M. de la Mazelière au pays de Mutsuhito (qui, entre parenthèses, ressemble singulièrement à Napoléon III). Le travail de *destruction* des choses anciennes, étriquées, vieilles dans un moule trop étroit, est suivi immédiatement d'un méthodique travail de *reconstitution* — et cela est d'un fort bon exemple pour les Etats occidentaux.

#### Aux éditions du Mercure de France :

CARDINAL DE RETZ : *Mémoires, Pamphlets*, etc. (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Dans son intéressante « collection des plus belles pages » qui compte déjà tant de précieuses résurrections littéraires, le *Mercure de France* fait prendre place à des extraits abondants et bien choisis, formant l'essentiel des écrits du cardinal de Retz. C'est M. Charles Verdier qui présente, dans une agréable et instructive étude préliminaire celui qui, selon ses dires exacts, « a le mieux connu, au XVII<sup>e</sup> siècle, ce qu'on peut appeler, avec Sainte-Beuve, le *ménage de Paris* ».

Retz ne s'est pas borné à peindre comme le fit Tallemant des Réaux, il commenta et il épilogua sur les gens et les choses de son temps. Cela donne à ses mémoires si piquants un intérêt dramatique, une saveur psychologique qui s'ajoutent délicieusement à la valeur anecdotique. Mais aussi Retz n'eut il pas tous

les événements de la France à nous conter : la matière était abondante et précieuse !

\* \* \*

ANDRÉ GIDE : *Oscar Wilde* (Un vol. in-18, à 1 franc). — M. Gide a réuni ici deux esquisses publiées il y a quelques années par lui et dans lesquelles il parlait de l'œuvre et de la vie du grand poète irlandais à la fin lamentable.

On les lira, on les relira avec un vif intérêt. Même si on n'en partage pas tous les jugements, elles éclaireront d'un jour efficace une étrange et célèbre figure littéraire contemporaine

\* \* \*

LÉON SÉCHÉ : *Madame d'Arbouville* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Les amis de Sainte-Beuve vont être satisfaits une fois de plus M. Léon Séché, qui a tant fait déjà pour sa mémoire, publie aujourd'hui un livre qui est, en quelque sorte, la réponse au *Clou d'or*. On y verra la place considérable et à part que Mme d'Arbouville occupa dans la vie du grand critique. Il y a quelque trente ans, un ancien secrétaire de Sainte-Beuve n'avait pas craint d'imprimer, dans un pamphlet retentissant, que cette charmante femme avait été plus que son amie. Ses lettres, qui sont parmi les plus belles qu'une femme ait écrites — et Mme d'Arbouville avait de qui tenir, en sa qualité de petite-fille de Mme d'Houdetot — ses lettres la vengent de ces insinuations perfides, et établissent d'une façon péremptoire qu'en dépit des obsessions auxquelles elle fut en butte jusqu'à la fin de la part de Sainte-Beuve, elle l'aima d'un amour absolument pur.

#### Chez Ollendorff :

BOUYER-KARR : *La Voile rouge* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est plutôt une série d'épisodes pittoresques, à la fois passionnels et dramatiques, une succession de tableaux hauts en couleur, plutôt qu'un roman selon les lois traditionnelles du genre.

L'auteur nous mène dans le monde fruste, misérable, laborieux, héroïque et farouche des pêcheurs de la baie du Camp-Long, non loin d'Agay, au pays ensoleillé de Fréjus.

Après du père aveugle vivent quatre filles qui gagnent la pitance de tous en réparant des filets. Clorinde aime le beau marin Dominique, mais le sauvage Descalzo, dit le Nègre, est jaloux de la superbe fille et entre les deux rivaux la haine attise les querelles. Pétronille

meurt sur le corps du douanier-contrebandidier Musette avec qui elle dégringole du haut d'une falaise. La nuit, en une tragique étreinte désespérée. La Douce, qui est plus jeune, écoute les paroles amoureuses d'un Espagnol, qui l'em-mène sur sa calanque. Et après qu'au cours d'une tempête, la rage de Descalzo a fait sombrer dans la mer en fureur la barque qui portait Clorinde et son promis enlacés, le vieux père meurt, couché sur son matelas, au fond du bateau, heureux d'être bercé à sa minute dernière par la « Grande Amoureuse » jamais reniée.

Ce livre fleure un violent parfum sauvage de grand air, de passion et de poésie.

\* \* \*

CHARLES LAURENT : *Le Valet de Crillon* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Celui qui nous a donné quelques-uns des romans historiques les plus vivants, les plus adroitement documentés de ces dernières années était bien placé pour écrire cette chronique du règne d'Henri III, laquelle nous conte des épisodes aventureux et passionnés qui se sont déroulés au cours de quelques mois séparant la fuite du roi de Pologne, Henri de Valois s'évadant avec Crillon, Bussi d'Ambroisse et Bellegarde, de Cracovie, pour venir à Paris succéder à Charles IX. Nous le voyons notamment rencontrer, sauver et ramener dans Venise la belle Solange et son amant fuyant la poursuite du jaloux Don Stefani.

Ces histoires galantes, héroïques et tragiques sont attachantes, narrées en un style alerte et présentées de la plus adroite manière.

#### Chez Bernard Grasset :

EMILE FAGUET : *Le Culte de l'incompétence* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Dans une collection qu'il baptise « Les Etudes contemporaines », l'éditeur Grasset entreprend de publier une série d'études critiques et documentaires sur notre temps. Son but est de reconnaître dans la société française d'aujourd'hui un certain nombre de tendances essentielles et de courants.

M. Emile Faguet ouvre le feu.

Il passe en revue les principes et les formes de toute législation et tente avec une paradoxale mais ingénieuse argumentation de prouver que l'incompétence intellectuelle et morale des dirigeants de tout ordre est à la base de la moderne démocratie. En moraliste et en sociologue, l'auteur prouve ses dires, les appuie sur



des exemples ; il termine en proposant des remèdes sur la vanité desquels il ne paraît d'ailleurs se faire aucune illusion.

\* \* \*

ETIENNE REY : *De l'Amour* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — La moitié du livre est occupée par des notes et des réflexions de tout ordre où le pessimisme, l'ironie, la profondeur, l'esprit, la fantaisie, se mêlent agréablement.

L'autre partie est consacrée à une métaphysique de l'amour, dont le but est de montrer la fausseté ou du moins l'insuffisance de la théorie de Schopenhauer quand elle prétend que tout amour plonge ses racines dans l'instinct naturel des sexes. M. Rey veut, et nous ne l'en désapprouvons pas, voir en lui un but et une raison plus idéals que ceux de n'être que la préparation de la génération future.

\* \* \*

MAURICE LEVAILLANT : *Le Temple intérieur* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est celui au fronton duquel,

*Son doigt courbe à sa lèvres arrêté,  
La Méditation qu'une Victoire acclame  
Erige gravement sa taciturnité.*

C'est celui aussi où l'auteur a mis l'amour en pleurs,

*L'Angoisse, la Pudeur inquiète, ses sœurs,  
Le Doute, le Désir aux formes longs voilées,  
et certaine Déesse intime  
Dont nul ne sait encor le nom ni le visage...*

Et sur le seuil de ce temple allégorique le poète regarde et il écoute. Il nous raconte ensuite, il nous décrit. Cela nous vaut un album de croquis, de pensées, de tableaux d'une grave perfection parnassienne, tout imprégnés de philosophie profonde et volontiers teintés d'un peu de mélancolie.

\* \* \*

HENRI MÉNABRÉA : *Le Muletier et son Mulet* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce livre, écrit par un montagnard, est plein du charme des Alpes violentes ou mélancoliques, et les aventures de ses héros, bergers, soldats, voyageurs fantaisistes, gens des chalets ou des Palace-hôtels, ne se déroulent point autre part que sous leur grande ombre.

Mais il y a mieux encore dans cet ouvrage qu'un recueil d'anecdotes et de descriptions d'un pittoresque alpestre. A tant de gens frustes et rudes comme les monts, l'auteur a su, en effet, donner des transes, des joies, des curio-

sités, toute une psychologie offrant un intérêt général, profond et purement humain.

\* \* \*

HENRI CHANTAVOINE : *En Province*, lettres au Directeur du *Journal des Débats* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). Ce n'est ni une satire, ni un pamphlet, ni une diatribe. C'est l'histoire, malheureusement triste et vraie, d'une sous-préfecture comme il y en a sans doute beaucoup, et d'un arrondissement, empoisonnés par la mauvaise politique, par l'esprit de parti, de secte, de favoritisme et de délation. L'auteur s'est interdit avec scrupules les personnalités ; il avait le droit, et il en a usé, de se permettre la franchise. M. Paul Deschanel a bien voulu honorer ce petit livre d'une préface éloquente.

\* \* \*

P. BEAUPUY : *La Source* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Au milieu de ses brefs poèmes gracieux, d'une aimable inspiration agréablement sentimentale ou délicatement pittoresque, le poète s'attarde à moraliser un jeune homme. Et il lui dit :

*La loi qu'au sein de la souffrance  
Proclame tous les jours la triste humanité ;  
C'est qu'hormis ces vertus si pures de l'enfance,  
Foi, espérance, amour, tout n'est que vanité.*

Ce court extrait suffit à indiquer les tendances philosophiques de l'auteur de la *Source*, à faire prévoir la rigueur de sa prosodie et à annoncer de quelle sérénité en somme heureuse sont baignés les vers paisibles qu'il nous offre, toujours harmonieusement modulés.

\* \* \*

JEAN HARMAND : *L'Automne d'un Prince* (Un vol. in-18, à 2 francs). — C'est la correspondance échangée entre Philippe d'Orléans, le père peu connu de Philippe-Égalité, et M<sup>me</sup> de Montesson qu'il épousa en 1773. Ces lettres récemment retrouvées ont un intérêt anecdotique et historique considérable. M. J. Harmand qui en accompagne la publication d'une introduction documentée et de notes curieuses, y ajoute encore l'attrait de ses commentaires.

— —

#### Chez Sansot et Cie :

LOUIS HAUGMARD : *Chronique du Petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles-Cousines* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est, mise en français moderne, une de ces délicieuses

vieilles histoires que l'on contait jadis sous le manteau. Elle est plutôt licencieuse, mais elle reste cependant de bon ton. La vie du petit Jehan nous y est dite, de ce petit Jehan de Saintré qui fut très aimé par une jolie veuve, alors qu'il était page, et qui reçut d'elle aide, appui et secours. Il continua tendrement à chérir sa belle maîtresse, mais tandis qu'il était au loin pour conquérir de l'honneur, elle le trompa vainement avec un moine. Quand le jeune seigneur connut son infortune, il se vengea et toute la Cour lui donna raison. Le charme de ce récit est évidemment dans *la manière...* et puis quels aperçus amusants nous avons de la carrière, autrefois estimée, de *Greluchon*.

\* \* \*

JEAN MARIEL : *Appareillages* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Le désir du poète cède vers l'avenir, fait voile vers de bleues méditerranées, vogue vers *le bel orient sensuel et mystique*, appareille vers l'Idéal.

Parfois, tout se passe fort bien et le poète ramène, de ces excursions intellectuelles et mentales, de jolis vers harmonieux.

Parfois, au contraire, Pégase « n'en veut plus » et cela nous vaut alors des vers inconsistants, qui feraient mieux d'être carrément des vers libres, car leur rythme incertain et leurs assonances trop imprécises leur donnent un vague air de prose débitée au hasard par tranches inégales.

#### Chez G. Beauchesne :

VICTOR FAVET : *Duel d'âmes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Au moment où le conflit religieux a pris en France une tournure définitive et où les préoccupations auxquelles il a donné lieu ont pu s'orienter, l'attention va aux livres qui en évoquent les péripéties.

M. Victor Favet, qui est un ironiste et un satirique, est un croyant. C'est donc la religion qui triomphera du trouble dans lequel sont jetées quelques âmes et quelques consciences partagées entre des devoirs et des sentiments contradictoires. L'histoire de Gillette, de Jean et de Perle de Beaumanoir est, à ce titre, attachante et curieuse.

#### Bibliothèque des Annales :

HENRI D'ALMÉRAS : *Charlotte Corday* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Depuis son adoles-

cence renfermée, silencieuse et pauvre, — l'héroïque et folle jeune fille adora la République : elle en mourut, — après avoir tué pour le bien de son idole. Son exécution souleva la fureur et l'enthousiasme, comme sa personne et son acte excitaient la haine et l'admiration.

Sa vie, ses pensées, son supplice courageusement supporté, M. d'Alméras nous les conte avec une éloquence simple et précise qui met chaque détail en relief. — avec un réel bonheur de style et d'observation. Il termine par un exposé documentaire : « Ch. Corday, dans l'art et la littérature », qui est loin de manquer d'intérêt.

#### Édition du Belfroi :

HENRI DELISLE : *Au Large* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Beaucoup d'acteurs préfèrent les rôles en vers, parce que la double cadence du rythme et de la rime aide singulièrement la mémoire. Et c'est vrai... Rien n'est plus pénétrant, plus insidieux, plus tenace que les vers. Et quant un poète écrit :

*Par un minuit troué de brûlantes étoiles,  
Sur la mer du Progrès lancée à pleines voiles...*

il ne peut pas, vraiment, en vouloir au lecteur si celui-ci se rappelle avoir lu ailleurs deux vers... plus célèbres...

*Ah! quand sur cette mer on vogue à pleines  
[voiles,  
Qu'on croit avoir pour soi le vent et les étoiles ..*

De tels accidents arrivent. Le livre est, du reste, plein d'idées excellentes, dont plusieurs ont même trouvé de fort heureuses réalisations.

#### Chez Daragon :

BOISSY D'ANGLAS : *Louis XVII et ses descendants* (1 broch., à fr. 1.50). — Il ne sera, paraît-il, jamais trop tard pour parler de *Sire* — pardon, de Louis XVII. Le sénateur Boissy d'Anglas s'attache à démontrer que le prétendu Naundorff était bel et bien un Bourbon. Et après tout, qui sait ?.

La République, en tous cas, n'est point en péril, les princes descendants de feu le Dauphin ne demandant que la rectification de leur état civil et n'émettant aucune prétention royaliste. Mon Dieu, cela ne fera sans doute de mal à personne et cela leur ferait tant de plaisir, que, pour ma part, je ne vois aucune objection à ce qu'on leur rende leurs titres... et qu'on leur en ajoute même quelques-uns!

# MEMENTO

**Nos éditions.** — Pour paraître en avril aux éditions de *La Belgique Artistique et Littéraire* : *La Science économique au XX<sup>e</sup> siècle*, par J. Jobé; *Le Buveur d'Azur*, poèmes, par J. J. de la Batut; *L'Actrice* et *Le Bouquet de violettes*, comédies en prose, par Marcel Loumaye; *Parrain*, roman, par J.-F. Elslander.

On souscrit dès à présent à ces volumes au prix de fr. 3.50 l'un.

\* \* \*

**Accusé de réception.** — JEAN DE BOSCHÈRE: *Béale-Grine*; LÉON SOUGUENET: *A la découverte de Londres*; OMER DE VUYST: *La chanson des Saules*; ED. BUISSERET: *Iphigénie à Tauris*; ZÉNON D'HALERNE: *Le Mur mitoyen*; ÉMILE VERHAEREN: *Les Rythmes souverains*.

Comptes rendus au prochain numéro.

\* \* \*

**Leçons d'anglais** et Cours généraux par demoiselle diplômée, 54, rue des Palais.

\* \* \*

**Pour mémoire.** — Il nous revient que des artistes ont pu s'étonner de n'avoir point lu dans *La Belgique Artistique et Littéraire* mention ou compte rendu de l'exposition de leurs œuvres récemment faite à Bruxelles. Nous tenons à rappeler que nos critiques ne peuvent visiter que les salons à l'ouverture desquels les intéressés les ont conviés, — ce que certains négligent parfois de faire.

La même remarque s'adresse aux directeurs de théâtres, organisateurs de concerts, éditeurs ou auteurs de livres. Nous ne pouvons qu'ignorer ceux qui ne se font pas connaître à nous.

\* \* \*

**Leçons de piano.** — M<sup>lle</sup> Eug. Dieudonné, professeur à l'École de musique d'Ixelles. S'adresser 26, rue des Minimes.

\* \* \*

**Institut des Arts.** — Il est fondé à Bruxelles, au Palais des Arts, rue des Palais, un Institut indépendant qui, sans préoccupation de partis ni d'écoles, a pour but l'enseignement libre des Arts et de toutes les manifestations artistiques et intellectuelles

L'enseignement comprendra la littérature, la

peinture, la sculpture et la musique, des cours pratiques et scientifiques. D'autres branches se rapportant à celles-ci ou faisant partie de l'activité intellectuelle, artistique et pratique seront en même temps enseignées à l'*Institut des Arts*. Cet ensemble sera complété par des conférences, auditions musicales, théâtrales et visites aux musées, monuments, palais, châteaux et lieux historiques pendant la saison d'été.

L'*Institut des Arts* s'est assuré le concours, la collaboration et la publicité de la maison Pierre Lafitte et Cie (Fémina et Musica), pour organiser, tant à Bruxelles, au Palais des Arts, avec des éléments français, qu'à Paris, au théâtre Fémina, avec des éléments belges, des conférences, des concerts, des représentations et des expositions.

Comité de direction : M. Théo Ysaye, M. Jean Delville, M. Gaétan de Somzée, M<sup>lle</sup> Andrée Brives.

Les cours de la section littéraire commenceront en octobre prochain, mais dès à présent est organisé un cycle de conférences.

L'*Institut des Arts* s'est assuré le concours des meilleurs conférenciers belges et étrangers, dont parmi les belges : MM. Edmond Picard, Camille Lemonnier, Firmin Van den Bosch, H. Fierens-Gevaert, Paul André, Edmond de Bruyn, Adolphe Hardy, Georges Rency, Georges Virrès, Paul Spaak, Jean de Bosschère, Henri Maubel, Maurice des Ombiaux, José Hennebicq, Maurice Dulaert, M<sup>me</sup> Maria Biermé, MM. Thomas Braun, E. Ned, Charles Bernard, Paul Mussche, Auguste Rouvez, etc.

La première série de conférences comporte :

Le mardi 22 mars, à 8 1/2 heures, M. Edmond Picard, sujet : *L'Ame Belge*; le jeudi 24 mars, à 5 heures, M. Edmond Haraucourt, sujet : *Les démolitions de La Fontaine*; le mardi 5 avril, à 5 heures, M. H. Fierens-Gevaert, sujet : *L'Unité dans l'Art*; le jeudi 7 avril, à 5 heures, M. Georges d'Esparbès, sujet : *La Campagne d'Italie*; le mardi 12 avril, à 5 heures, M. Edmond de Bruyn, sujet : *Aux Sources de l'Escaut*; le jeudi 14 avril, à 5 heures, M<sup>me</sup> Jane Dieulafoy, sujet : *Thérèse d'Avila*; le lundi 21 avril, à 5 heures, M. Joséphin Péladan, sujet : *Léonard de Vinci*.

Conférences-promenades. Le programme des

conférences-promenades qui comprendront notamment une journée historique à Waterloo, le 18 juin prochain, sera publié ultérieurement.

Tarif des abonnements aux six conférences : loge et fauteuil premiers rangs, 15 francs ; fauteuil, 10 francs ; place numérotée, 8 francs.

Prix des places de chaque conférence : réservée, 3 francs ; première, 2 francs ; seconde, fr. 1.50 ; troisième, 1 franc.

\* \* \*

**M. H. Seguin**, du *Théâtre royal de la Monnaie, professeur de chant et de déclamation lyrique*, 29, rue de l'Evêque, à Bruxelles.

\* \* \*

**La Libre Esthétique.** — Le Salon de *La Libre Esthétique* est ouvert, au Musée moderne, jusqu'au 17 avril.

Tous les mardis, auditions musicales à 2 heures.

\* \* \*

**Maurice Maeterlinck.** — La belle biographie que M. Gérard Harry a fait paraître chez l'éditeur Carrington vient d'être traduite en anglais par M. Alfred Allison. Elle va paraître à Londres chez George Allen and sons, les éditeurs des œuvres de John Ruskin.

\* \* \*

**Concerts Durant.** — Les deux dernières séances de musique ancienne par le quatuor Capet, de Paris, auront lieu à la salle Patria, les mercredis 6 et 20 avril, à 8 1/2 heures.

Location chez Katto, rue de l'Ecuyer.

\* \* \*

**M<sup>me</sup> Paul Lefizelier**, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

\* \* \*

**Le monument Max Waller.** — Aux souscriptions des villes et communes qui ont été annoncées déjà, il y a lieu d'ajouter : Molenbeek-Saint Jean, 50 francs ; Herstal, 50 francs ; Hodimont, 20 francs ; Marcinelle, 20 francs ; Esneux, 20 francs ; Mons, 50 francs.

\* \* \*

**Exposition d'art ancien : « l'Art belge au XVII<sup>e</sup> siècle ».** — La commission organisatrice de l'exposition « l'Art belge au XVII<sup>e</sup> siècle » s'est réunie, mardi 15 mars, sous la

présidence de M. le baron Descamps, Ministre des Sciences et des Arts.

Successivement, M.M. le baron Kervyn, G. Hulin, J. De Mot, Max Rooses, Cardon, général comte de t'Serclaes, A. de Witte, Van Overbergh, Gaillard, Donchay, de Ridder, de Prelle de la Nieppe, ont rendu compte des démarches faites et des résultats obtenus.

Le baron Kervyn a annoncé la participation officiellement promise de la plupart des grands musées d'Europe, notamment :

France : Les musées du Louvre et de Cluny à Paris, de Lille, de Grenoble, de Valenciennes, d'Arras, de Douai, etc.

Autriche : Le musée impérial de Vienne, dont le concours sera particulièrement précieux, puisqu'il enverra notamment des toiles de premier ordre de Rubens et de Van Dyck, et l'armure de l'Archiduc Albert complétant l'armure de cheval qui fait partie des collections de la porte de Hal.

Russie : Le musée impérial de l'Ermitage à Saint-Petersbourg qui prêtera le célèbre groupe dit « La Famille Snyders », par Van Dyck.

Le baron Kervyn annonce ensuite l'adhésion des musées de Christiania, de Copenhague, de Stuttgart. puis il rend compte de l'état des négociations dans d'autres pays et notamment en Espagne, en Angleterre, en Hollande, où des comités locaux ont été constitués et préparent un travail d'ensemble. Le comité espagnol, nommé par S. M. Alphonse XIII et qui comprend les plus hautes personnalités, est assuré du concours du musée de Madrid. De même, l'Angleterre et la Hollande, les musées et les grandes collections enverront de nombreux chefs-d'œuvre à l'exposition. A La Haye, l'influence de M. Beernaert a déjà fait obtenir la faveur de peintures très importantes. Le gouvernement italien s'est montré également favorable à l'initiative du Ministre des Sciences et des Arts. Exceptionnellement, certains musées et les propriétaires particuliers ont été autorisés à faire sortir d'Italie les œuvres d'art destinées à l'exposition. Partout d'ailleurs les grands collectionneurs n'ont pas mis moins d'empressement que les musées à répondre aux requêtes des organisateurs, le prince Lichtenstein, les comtes Harrah et Czernin, à Vienne, le prince Doria, à Rome, le marquis Imperiali, à Gênes, de nombreux amateurs à Paris ont déjà fait connaître les listes des œuvres qu'ils sont disposés à prêter.

M. G. Hulin a annoncé le concours des musées de Budapest et de Prague et celui de

nombreux amateurs. Il se dispose à partir pour l'Allemagne afin d'obtenir une série d'œuvres à propos desquelles des négociations sont engagées. De Berlin, de Munich, de Dresde, les nouvelles sont excellentes et permettent d'espérer l'arrivée de contingents importants.

M. Jean De Mot a fait connaître à son tour les résultats de son voyage aux États-Unis. Quelques amateurs, et notamment M. J. Pierpont Morgan, qui a accepté la présidence du comité américain, ont promis des tableaux de prix et des tapisseries. Des pourparlers se poursuivent avec d'autres collectionneurs.

L'adhésion officielle de la Pinacothèque de Munich a été obtenue. Ce musée prêtera cinq tableaux, trois Rubens : le Combat des Amazones, le portrait de Philippe Rubens et celui de Hugo Grotius; deux Van Dyck : le portrait de Breughel et le portrait de l'artiste lui-même.

D'autre part, le Musée Impérial de Vienne enverra sept tableaux et quatre pièces empruntées à la section des armures. Les tableaux sont : Rubens quatre œuvres : 1<sup>o</sup> Son propre portrait; 2<sup>o</sup> l'Esquisse de Saint-Ignace (tableau d'autel); 3<sup>o</sup> l'Esquisse de Saint-François-Xavier (tableau d'autel); 4<sup>o</sup> Portrait du jeune duc François de Mantoue. Deux Van Dyck : Portrait de l'archiduchesse Claire Eugénie et portrait du peintre Jean Wildens.

Enfin la vue d'Ostende de Robert Van den Hoecke.

Le travail effectué en Belgique par M. Max Roose, M. Ch.-L. Cardon, M. Van Overbergh et leurs collaborateurs n'est pas moins avancé. Les églises, les galeries particulières, les musées seront largement mis à contribution, peintures, sculptures, orfèvreries, meubles, livres, archives, armes, estampes, médailles, etc., etc., formeront des ensembles hautement intéressants.

Une mention spéciale est due à la salle qui sera consacrée à l'art militaire et plus particulièrement au siège d'Ostende, sous la direction de M. le général de Serclaes.

L'état des travaux au Cinquantième est assez avancé — on achève de poser les parquets — pour permettre de fixer dès à présent

la date d'ouverture de l'exposition d'Art ancien. Celle-ci pourra avoir lieu quelques jours après l'inauguration de l'exposition d'Art moderne, sa voisine; celle-ci se fera dans les premiers jours de mai.

\* \* \*

**Cours de Déclamation et de Diction**, par M. Jahan, du théâtre de l'Odéon à Paris et du Parc, à Bruxelles. S'adresser, 88, rue du Trône.

\* \* \*

**Musée du Livre.** — Sa Majesté le Roi a fait savoir au Conseil général du Musée du Livre qu'Elle acceptait très volontiers de continuer à cette institution le Haut Patronage qu'elle avait daigné lui accorder comme Prince royal de Belgique.

Le Musée du Livre a été fondé en 1906, et c'est dès l'origine que le Prince s'est spécialement intéressé à ses travaux. Fort de cet appui et des aides qu'il a obtenu des pouvoirs publics, le Musée du Livre s'est développé. Il comprend actuellement 38 associations affiliées.

Par ses conférences, ses expositions, ses collections, ses visites corporatives, le haut enseignement professionnel des choses du Livre qui y est donné, la Maison du Livre est devenue une institution incorporée à notre vie bruxelloise.

\* \* \*

**L'Exposition du Livre** de l'année 1909 a réuni, à la Maison du Livre, environ 500 ouvrages. Ils y ont été déposés et découverts sur des tablettes, et le public a été invité à les consulter et à les feuilleter. Le classement suivi était, cette année, celui des firmes éditrices. On n'a pu être que favorablement impressionné en jetant un coup d'œil, même superficiel, sur cette production d'une seule année et qui exigerait au moins quatre années de lecture à qui voudrait l'entreprendre sans interruption. Les ouvrages sont de belle tenue, il y a grand progrès dans la disposition des textes, dans la présentation extérieure, le choix des papiers, des caractères, des couleurs.

EDITIONS DE  
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

---

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret . . . . .	3 50
) La Guirlande . . . . .	3 50
) Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
) Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame . . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
) Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATRE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
) La Mal Vengée, comédie en 2 actes. . . . .	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALLEMAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain . . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes) . . . . .	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine. 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante. . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
) L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
) Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
RENÉ LYR, Brises (poemes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE: Ma Cousine et mon Ami. . . . .	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Éfrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
) Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Gluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
) La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
) La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
BON CH. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman. . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
) L'Oiseau Mécanique, pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Pulson. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

## LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- 
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- 
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.
- 
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 7, Montagne des Aveugles, Bruxelles.
- 
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- 
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- 
- WALLONIA, mensuelle, 10, rue Henkart, Liège.
- 
- DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.
- 
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- 
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- 
- L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- 
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- 
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- 
- LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).
- 
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- 
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- 
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- 
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- 
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- 
- LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- 
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- 
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- 
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- 
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.
- 
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- 
- S. I. M., revue musicale mensuelle, 15, rue Soufflot, Paris.
- 
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
-

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

### SOMMAIRE :

J. Jobé . . . . .	<i>La Situation internationale du Congo belge</i> . . . . .	123
Oscar Thiry . . . . .	<i>La Miraculeuse Aventure des Jeunes Beligiques</i> . . . . .	135
Louis Delattre . . . . .	<i>Contes d'avant l'Amour</i> . . . . .	157
Cécile Candièrè . . . . .	<i>L'Horrible Femme</i> . . . . .	172
Victor Clairvaux et Floris Ghevaers . . . . .	<i>Le Bon Chevalier</i> (4 <sup>e</sup> acte) . . . . .	178
Jean Delville . . . . .	<i>Sonnets</i> . . . . .	196
Max Deauville . . . . .	<i>Intention spéciale</i> . . . . .	199
Carl Smulders . . . . .	<i>La Ferme des Clabauderies</i> (roman, suite et fin) . . . . .	204
Les Livres belges : Paul André; Arthur Daxhelet . . . . .		224
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres</i> . . . . .	236
Arnold Goffin . . . . .	<i>Les Salons</i> . . . . .	244
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts</i> . . . . .	253
*** . . . . .	Memento.	
*** . . . . .	Bibliographie.	

#### PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES



# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

*DIRECTEURS :*

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



### CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction :* 227, rue du Trône, Bruxelles.

*Pour l'Administration :* 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

*Messageries Hachette et Cie*, rue Réaumur, III

---

# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.  
R. Mgr le Prince Albert de Bel-  
gique et de S. A. R. N<sup>me</sup> la Prin-  
cesse Clémentine. . . . .

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727

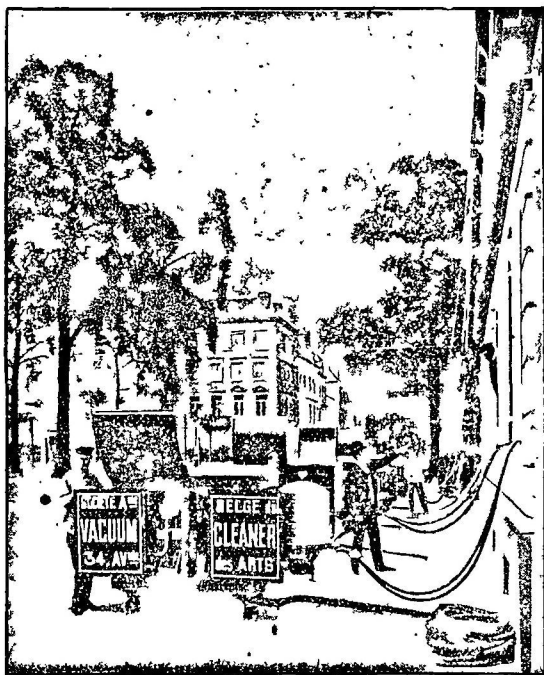


PARIS 1878

— . . . . SPÉCIALITÉ . . . .  
pour Harnais de luxe, Selles  
de Cavaliers et de Dames,  
Bridas, Mors, Étriers, Licols,  
— Surfaix, Couvertures, —  
Caparaçons, Fouets et ustensiles  
— . . . . d'Écurie. — . . . .

SELLERIE . . . . HARNACHEMENTS

## VACUUM CLEANER



Le seul procédé  
efficace de  
NETTOYAGE  
par le vide.

— 0 —  
Renseignements et  
Devis gratuits sur  
demande.

— 0 —  
Nettoyage hygié-  
nique, sans dépla-  
cement, de tous  
tapis, tentures, ri-  
deaux, tapisseries,  
meubles, bibliothè-  
ques, murs, cor-  
niches, etc., etc.

— 0 —  
**RAPIDITÉ**  
**ÉCONOMIE**

— 0 —  
34, AVENUE DES ARTS  
**BRUXELLES**  
Téléphone 5973

## Commerce d'Avoines et Fourrages

### V<sup>VE</sup> J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

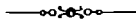
# **VOYAGES** **CASIER** *illégiatures* *croisières*

Excursions confortables et économiques en tous pays

**83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)**

*Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles*

TÉLÉPHONE **4550**



Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

**Projets, devis et tous renseignements  
gratuits et sans engagement**

Seule l'Agence Casier, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des **cartes-guides** avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

---

**LE SOUVENIR** Journal littéraire  
des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

**Directeur-fondateur : X. CASIER**

**83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550**

**ABONNEMENT : Belgique, 1 franc. Etranger, fr. 1.50**

# ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

---

## MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? *Valse lente.* — Piano.

Trois feuilles d'album, *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.

The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR Ferdinand LAYEN

LA NOUVELLE ORPHÉE

ÉDITEUR



76, Rue de Rennes, 76

PARIS

---

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

### Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR  
M. O. V.**

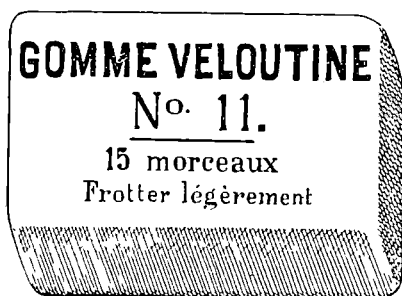
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

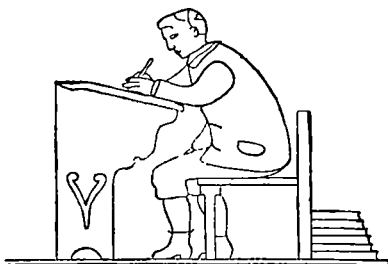
**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier  
filigrane**

**L'ÉCOLIER**

Pour vos Registres, Copies-  
de-lettres, etc., exigez « LES  
CLEFS » comme marque et  
pour votre papier à lettres  
d'affaires demandez le « NA-  
TIONAL MILL ».



**L'ÉCOLIER**

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

# CH. DIEUDONNÉ

10, GALERIE DE LA REINE, 10

BRUXELLES

---

ÉCRINS, BOITES A BIJOUX

COFFRES A ARGENTERIES

Gâines pour armes de luxe et autres

---

CASE A LOUER

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes  
ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE  
PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

## MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÈCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

## CASE A LOUER

## EXPOSITION DE BRUXELLES 1910

VOYEZ LES DIVERSES INSTALLATIONS DES ÉTABLISSEMENTS

# DELHAIZE Frères & C<sup>ie</sup> " LE LION "

Dans la Section belge (600 m<sup>2</sup>)

SUCCURSALE-DÉGUSTATION A BRUXELLES-KERMESSE

### — CAVES de la MAISON —

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

#### Les grands crus à portée de tout le monde!

Pontet-Canet 1904, 5 <sup>e</sup> cru classé . . . . .	la bout.	2 00
» 1901 . . . . .	»	2.25
Pichon-Longueville 1900, 2 <sup>e</sup> cru classé . . . . .	»	2.50
Ducru-Beaucaillon 1900 . . . . .	»	5 00

---

## JOLIE SALLE A LOUER

PRÈS LA PLACE ROYALE

# pour Conférences

# Expositions

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

*Pour les conditions :*

*S'adresser J. V., au bureau de la Revue*



MODES

**MAISON PAUL LEFIZELIER**

**142, RUE ROYALE, 142**

TÉLÉPHONE  
117.32

**BRUXELLES**

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

---

**CASE A LOUER**

## LA SITUATION INTERNATIONALE DU CONGO BELGE

---

Il n'y a guère plus de deux années que les masses populaires belges s'intéressent activement à notre colonie.

Le sang versé sur le sol africain pendant la période de conquête, les efforts généreux de tant de compatriotes, l'inlassable constance du roi défunt n'avaient pas réussi à secouer l'espèce d'indifférence que les Belges manifestaient pour nos affaires coloniales. Il fallut les discussions du Parlement au sujet de l'annexion, les nombreuses polémiques, et la campagne de presse anglaise, systématiquement hostile à l'Etat Indépendant, et devenue particulièrement agressive au cours de ces dernières années, pour vaincre notre torpeur coupable.

Nous observons cet heureux réveil national depuis sa naissance, et nous avons constaté qu'au fur et à mesure que la Belgique prenait conscience de l'avenir économique que notre colonie peut lui réserver, un doute pénible se développait dans le cœur de nos compatriotes.

Aujourd'hui, quiconque revient d'Afrique est avidement questionné sur les richesses congolaises tout d'abord. Le Belge montre ainsi les vues pratiques qui constituent le fond de son tempérament.

Qui pourrait le blâmer ?

La colonisation n'est rien d'autre, en somme, qu'un échange de forces entre deux peuples de civilisation inégale : le peuple colonisateur apporte à son pupille le secours de ses forces civilisatrices ; celui-ci lui donne, en échange, la puissance productive de ses terres vierges et le partage des richesses inexplorées de son sous-sol.

Lorsque le voyageur a dépeint la nature luxuriante,

lorsqu'il a confirmé l'existence de richesses minières considérables et l'espoir que l'on peut fonder sur une population sauvage, mais énergique, pleine de vie, capable de développement, ce doute tragique termine la conversation comme un glas : « Oui ! les richesses de notre Congo semblent vraies ; mais l'Angleterre nous les laissera-t-elle ? »

C'est pour répondre à ce pessimisme funeste, susceptible de semer le découragement et de comprimer les énergies, que nous écrivons ces lignes.

Parmi les pays limitrophes, ceux qui nous intéressent au point de vue de la sécurité de notre colonie, sont : la France, l'Allemagne et l'Angleterre.

On peut admettre que la France jouera toujours, à notre égard, un rôle plutôt protecteur.

D'une part, elle possède plus de colonies qu'elle ne saurait en administrer. D'autre part, elle jouit d'un droit de préemption sur les territoires congolais, si la Belgique venait à en abandonner la possession. Ce droit obligerait moralement la France à intervenir contre toute puissance qui adopterait, vis-à-vis de nos possessions africaines, une politique de conquête.

Il n'y a cependant pas lieu d'accorder une trop grande confiance à cette obligation morale. La politique française pourrait très bien nous abandonner, si on lui offrait dans d'autres domaines une compensation satisfaisante. Mais l'essentiel est qu'une politique agressive n'est nullement à craindre de la part de la France, parce que ses intérêts ne l'y poussent pas. D'ailleurs, il y a mieux que cette garantie basée sur l'absence d'antagonisme entre les intérêts respectifs des deux nations.

La France est, sans contredit, la nation la plus intelligente et la plus instruite du monde. Souvent, elle a donné des leçons aux autres peuples et, actuellement encore, elle leur prouve que l'homme peut faire agir l'influence de son libre arbitre sur l'instinct procréateur.

Il est certain que le bien-être de l'humanité dépend, en tout premier lieu, de la production économique, celle-ci étant la masse partageable entre les coopéra-

teurs. La production est, en définitive, le dividende économique, tandis que la population est le diviseur.

Malheureusement, l'homme ne peut régler les progrès économiques : il en profite lorsqu'ils se produisent, il souffre lorsqu'ils font défaut.

Là où la population croît plus vite que le progrès économique, ou lorsque celui-ci subit un arrêt d'une certaine durée, une crise se produit inévitablement. La misère se répand, le peuple souffre; les maladies, la famine, et quelquefois la guerre ramènent la population au niveau de la production. Puis, le progrès économique trouve de nouvelles voies; il reprend son mouvement ascensionnel, et la population peut s'accroître de nouveau régulièrement.

Mais si l'homme ne peut agir sur le dividende économique, il possède un pouvoir certain sur le diviseur.

On distingue dans les tendances actuelles de l'humanité, que celle-ci obéit de plus en plus à un principe de développement. A la procréation aveugle, sans limite et sans calcul, ramenée sans cesse au niveau des subsistances par une effrayante mortalité infantile, par les guerres et les fléaux de tous genres, l'humanité veut substituer la réflexion et la règle. L'homme semble vouloir régler la force procréatrice de manière à permettre des conditions économiques suffisantes pour prolonger la vie et pour lutter contre tous les fléaux qui déciment notre espèce.

Parmi ces fléaux, la guerre est au premier rang. La France est entrée franchement dans cette voie nouvelle, et les résultats sont probants :

La mort frappe, en Allemagne, 50 p. c. des enfants avant l'âge de cinq ans, dont 4 p. c. de morts-nés. En France, la mortalité infantile, pendant la même période, n'atteint pas 25 p. c.

C'est une vérité formelle que, lorsque le nombre de naissances est très élevé, les enfants sont moins soignés; ils se suivent trop rapidement et, par conséquent, sont plus faibles; enfin, la vie a moins de valeur aux yeux des parents, les moyens économiques étant plus limités.

Ce n'est pas tout : on trouve en France, sur

10,000 habitants, 1,184 personnes âgées de plus de soixante ans, alors qu'on n'en trouve que 768 en Allemagne.

Ces faits prouvent que le développement économique des peuples et la paix universelle sont en étroite corrélation. La fin de la guerre dépend de ce principe de développement qui s'impose, peu à peu, à l'humanité : *s'accroître, non pas seulement par l'excès des naissances, mais surtout par la prolongation des âges de la vie.*

Ce principe, que nous avons nommé récemment : « l'Esprit du XX<sup>e</sup> siècle » (1), gagne tous les peuples, y compris l'Allemagne et même l'Angleterre ; il est assez répandu en France pour nous permettre de conclure que nos voisins du Sud, s'ils sont encore disposés à lutter pour la défense de leur patrimoine commun, ont renoncé, par contre, à toute entreprise d'accaparement.

Dans une certaine mesure, nous pouvons avoir une confiance analogue dans l'empire allemand. Celui-ci possède des colonies jeunes qui l'occupent beaucoup, ses ressources financières sont très limitées, et son gouvernement pratiquerait difficilement une politique aventureuse, grâce à l'esprit nouveau qui pousse les peuples à se mêler de plus en plus activement de leurs affaires extérieures comme de leurs affaires intérieures.

On a vu naguère un effet de cette intervention, lors du différend franco-allemand au sujet du Maroc. En outre, le peuple allemand est animé d'un esprit de justice qui offre bien une certaine garantie. Ajoutons que la partie de notre territoire congolais qu'il pourrait convoiter trouve un amateur bien plus redoutable dans le peuple anglais. Il y aurait donc compétition.

L'Anglais, pris individuellement, est un charmant homme, large et généreux dans les affaires, juste et payant bien les services rendus.

Envisagée dans son ensemble, la communauté anglaise apparaît comme un peuple essentiellement

(1) *Belgique Artistique et Littéraire* de novembre 1909.

conquérant, pratiquant une politique internationale autoritaire, agressive, dépourvue de scrupules et apportant au service de cette politique un magnifique esprit de suite et une remarquable énergie.

Ni les désastres parfois subis par ses armées, ni les millions engloutis dans les entreprises malheureuses n'ont jamais pu semer le désordre dans la nation, ni lui enlever le calme nécessaire pour faire face à la situation. Ailleurs, des périodes semblables amènent des révoltes contre le pouvoir établi, révoltes qui ajoutent le désordre intérieur au désordre extérieur et ruinent les dernières forces nationales.

Le peuple anglais serait-il pourvu de qualités exceptionnelles?

Comme les autres peuples, il est travaillé par l'esprit nouveau; il aspire à la paix. Comment concilier cette tendance avec le sentiment dominant de l'Angleterre, avec son esprit de conquête, avec sa politique injuste souvent et parfois barbare?

Le territoire anglais est le seul, en Europe, qui n'ait pas été foulé par les armées étrangères, et sur lequel le canon ennemi n'ait jamais tonné.

Isolée au milieu des mers, la nation anglaise ne craint pas d'être envahie, ce qui la dispense d'une armée forte et vraiment nationale. Ses régiments sont composés exclusivement de volontaires, d'individus racolés. Au cours des combats, le cœur de l'Angleterre n'a jamais tremblé, car ses fils n'étaient pas sous les armes. Ni la défaite, ni les sanglantes victoires n'ont jamais creusé, au flanc de la Grande-Bretagne, ces plaies inguérissables par lesquelles a coulé le sang des fils de la patrie.

Semblable aux bandes de Louis XI et de Gustave-Adolphe, qui se donnaient au plus offrant, les forces anglaises constituent une armée de conquête plutôt que de défense, une armée à tout faire, spécialement payée pour servir les desseins politiques des gouvernants de la Grande-Bretagne.

De cette situation spéciale et exceptionnelle résulte la mentalité particulière du peuple anglais, mentalité qui semble un anachronisme, comparée à celle des autres peuples européens.

Que les circonstances viennent à obliger le Royaume-Uni à constituer des armées nombreuses sur la base du service généralisé, avec suppression du remplacement et des racolés, et nous verrons l'Angleterre respectueuse du bien d'autrui afin de ménager le sang de ses enfants.

*La politique pratiquée par l'Angleterre et soufferte par l'Europe depuis tant d'années, n'est possible que par la possession d'un outil de guerre dominé par l'appât de l'or et la force d'un contrat.*

Nous pouvons donc conclure que si les puissances continentales s'entendaient un jour pour réaliser la paix universelle, elles devraient, au préalable, l'imposer à l'Angleterre par la force des armes.

Il est vrai que l'avenir réserve une solution certaine, mais à longue échéance. L'Angleterre perdra ses colonies, comme elle a perdu l'Amérique. Dès qu'un peuple colonisé a conquis les palmes de la civilisation, il utilise ses premières forces à secouer le joug de la mère-patrie. A ce moment, le peuple anglais devra trouver dans ses seules forces et par ses propres ressources les subsistances qui lui sont nécessaires, et sa puissance maritime s'évanouira comme un objet trop coûteux et devenu inutile.

En attendant, le peuple anglais est un danger pour tous.

On connaît sa méthode! Par une habile politique d'intervention, plus ou moins longuement préparée, plus ou moins dissimulée selon l'importance des ménagements que les circonstances exigent, les Anglais ont conquis leur empire colonial. Pour ne pas remonter trop loin, rappelons simplement qu'en 1881 l'Angleterre occupa l'Egypte sous prétexte de protéger le Khédive contre la révolte d'une partie des troupes égyptiennes. Elle y est encore, et elle n'a cessé d'augmenter son influence au point d'en faire un véritable protectorat et, cela, au mépris des aspirations du peuple égyptien.

Le Transvaal exigeait moins de ménagements. Elle envoya d'abord contre lui le fibustier Jameson, qui envahit en pleine paix, à la tête d'une bande armée, le territoire des Boers. Après l'échec de Jame-

son, le gouvernement anglais s'immisça de plus en plus dans les affaires transvaliennes, sous prétexte de protéger les Uitlanders, et finit par acculer la malheureuse nation à la guerre qui lui coûta son indépendance.

Enfin, nous assistons à une tentative d'intervention semblable au Congo belge, sous l'étonnant prétexte de protéger les nègres contre la barbarie des Belges.

Si fallacieux que ce prétexte puisse nous paraître, il n'en a pas moins été suffisant pour permettre au gouvernement anglais d'ameuter contre nous une sérieuse partie de l'opinion publique. Et, à présent que l'effort des journalistes lancés dans la bataille est usé, certains écrivains populaires viennent à la rescousse

A. Conan Doyle ouvre la campagne par un livre déjà répandu à profusion en Angleterre, en Allemagne, en France et en Belgique. Couvert de l'autorité d'un écrivain très connu, ce livre aura une influence dangereuse et difficile à combattre. Et pourtant, les procédés du littérateur ne sont pas plus honnêtes que ceux des journalistes.

Comme il s'agit d'entraîner les puissances dans une intervention commune dans nos affaires coloniales, il cherche à la justifier aux yeux des peuples qui doivent se prononcer, en reprenant cette affirmation mensongère que le Congo Belge est une création du Congrès de Berlin. Si notre colonie était une création du Congrès de Berlin, les puissances participantes pourraient améliorer, détruire, réformer leur œuvre et, par exemple, se partager légalement notre territoire colonial.

*Chacun sait que l'Association africaine existait comme Etat souverain, avant la réunion de ce Congrès ; qu'elle était reconnue comme telle et comme Etat ami, dès 1884, par les Etats-Unis d'Amérique ; que le Congrès de Berlin avait explicitement écarté de son objet toute question relative aux possessions territoriales ; enfin, que l'Etat du Congo s'est présenté librement au susdit Congrès et accepta librement les clauses du traité que ce Congrès élaborà.*



Le Congrès de Berlin n'autorise pas plus les puissances participantes à intervenir dans nos affaires coloniales que dans celles de la France ou de l'Allemagne. Les clauses du traité lient toutes les puissances possessionnées dans le bassin conventionnel, et l'Angleterre n'a pas le droit d'y apporter seule, et uniquement pour le Congo belge, telle interprétation qu'elle juge utile.

Après cette tentative de justification d'une intervention éventuelle des puissances, il faut prouver que cette intervention est nécessaire. Pour cela, le littérateur forme un faisceau de tous les délits que les annales judiciaires congolaises lui ont fournis. Il en fait un tableau saisissant, bien présenté pour frapper les cerveaux indécis. Afin de donner la plus grande vraisemblance à ce tableau, il s'étend sur les crimes commis, cite les noms des criminels que la justice a frappés, et arrive ainsi à faire de l'administration congolaise un organisme infâme, composé exclusivement d'êtres sans aveu, dont la seule occupation fut, depuis toujours, d'épuiser une race malheureuse au profit de leurs jouissances propres.

A l'aide d'un pareil procédé de polémique, les récits qui se déroulent dans les prétoires de l'Angleterre pendant une seule année nous suffiraient pour présenter la nation anglaise comme un peuple d'ivrognes, de voleurs, d'assassins ou d'incestueux. Car, remarquons-le bien, seuls sont cités les noms que la justice congolaise a frappés. Tout le reste n'est qu'une généralisation de ces faits concrets, pour faire un procès de tendance.

On pourrait croire que ce procès s'adresse uniquement à l'Etat Indépendant, et que la Belgique jouit au moins d'une certaine confiance et de quelque répit.

Détrompez-vous! Après nous avoir refusé un certificat d'honnêteté, l'auteur anglais nous refuse celui de capacité comme nation colonisatrice. Écoutons-le plutôt : L'œuvre de Léopold II fut « le plus stupéfiant échec de l'histoire », *et la solution à cette situation lamentable ne peut être trouvée par la Belgique*. Les réformes nécessaires une fois

accomplies, la Belgique ne voudra plus du Congo ; elle ne pourrait supporter ce fardeau. M. A. Conan Doyle estime à 25 millions de francs, au minimum, le sacrifice que la Belgique devrait annuellement consentir, pendant vingt ans, « pour ramener l'Etat démoralisé aux conditions normales d'une colonie tropicale. »

À ces affirmations saugrenues, nous répondrons simplement que la Hollande, avec une population de moitié inférieure à la nôtre, et une richesse industrielle bien moindre, n'a pas craint d'assumer la colonisation de plus de 2 millions de kilomètres carrés de territoire, soit, à peu près autant que le Congo belge, avec cette différence que les possessions hollandaises sont morcelées, dispersées en Asie et en Amérique, alors que notre colonie est d'un seul tenant.

Jamais personne n'a mis en doute les qualités ni la puissance colonisatrice des Pays-Bas. Comment pourrait-on accorder moins de confiance à la Belgique, dont le commerce spécial atteint 5 milliards de francs, à la Belgique qui occupe le premier rang parmi les principaux pays d'Europe et d'Amérique, si l'on considère la valeur commerciale par 1,000 habitants, et le cinquième rang sous le rapport de la valeur absolue.

M. Conan Doyle entend faire, dans son livre, la part des arguments employés par les défenseurs du Congo belge. Il n'est que juste, dit-il, d'entendre l'autre cloche. Ses recherches lui ont fait découvrir les arguments suivants, qu'il ne s'attache pas trop à réfuter, car il trouve qu'on ne peut défendre l'indéfendable :

1° L'Etat du Congo est indépendant et ce qui s'y passe ne regarde personne ;

2° Le Congo français est dans une situation semblable et l'Angleterre n'intervient pas ;

3° L'agitation anglaise est due à la jalousie du succès de la Belgique ;

4° C'est une conspiration des commerçants de Liverpool ;

5° C'est un complot protestant pour prendre l'avantage sur les missions catholiques ;

6° Les voyageurs qui ont passé dans le pays et d'autres qui y résident n'ont pas vu traces des abus criminels;

7° Le gouvernement anglais s'est approprié des terres dans l'Ouganda et dans d'autres colonies britanniques;

8° Des incidents déplorables ont eu lieu dans toutes les colonies;

9° Les accusations anglaises ne se sont fait jour que lorsque le Congo fut devenu un Etat florissant;

10° L'Etat du Congo mérite de grands éloges pour avoir prohibé la vente de l'alcool aux indigènes;

11° La dépopulation est causée par la maladie du sommeil.

Pour réfuter tous ces arguments, l'auteur anglais s'est donné la peine d'écrire quatre pages, mais pour tenter de prouver notre incapacité morale et matérielle dans le domaine colonial, il s'est étendu sur des crimes vrais ou supposés, dans 114 pages de petit texte. En outre, il a laissé dans l'ombre l'argument le plus certain, le plus puissant; l'argument que justifie l'histoire entière de la Grande-Bretagne : la convoitise anglaise sur nos terres de l'Afrique centrale, l'appétit anglais, éveillé par les découvertes minières dans la région du Katanga, le désir de l'Angleterre de suppléer préventivement aux pertes de vieilles colonies qui s'annoncent à son horizon politique.

Voilà ce que M. Conan Doyle omet et que nous dirons pour lui. C'est ce mobile qui ameute contre nous les gouvernants anglais, le journalisme anglais, la littérature anglaise, et là est le véritable danger. Si le livre de Conan Doyle est un bluff énorme, il constitue un élément de cette redoutable campagne dont nos arrière-neveux ne verront peut-être pas la fin.

Au Katanga, on a découvert cent douze mines de cuivre; douze d'entre elles, spécialement explorées, ont révélé l'existence certaine de 2 millions de tonnes de métal, dont la valeur peut être estimée à 3 milliards de francs. Là est l'objet de la convoitise anglaise.

On peut croire que l'Angleterre fera tous ses efforts

pour s'emparer de la partie Est de notre colonie. D'une part, elle pourrait achever sa grande voie ferrée du Cap au Caire, qui traverserait les régions les plus riches du continent africain; d'autre part, elle ajouterait à son patrimoine colonial la région minière du Katanga, qui prolonge, en territoire congolais, le bassin minier de la Rhodésie anglaise.

Nous connaissons le danger, à nous de préparer les moyens de le combattre.

Nous l'avons déjà dit, la colonisation n'est, à nos yeux, rien de plus qu'un échange de services. Mais la Belgique, grâce à la vaillance économique et la richesse de son peuple, peut se montrer large et généreuse pour ses pupilles des régions équatoriales. Qu'elle leur apporte le secours, sagement calculé, de ses capitaux; qu'elle envoie, pour les diriger, sa jeunesse intelligente et énergique, et la race noire ne tardera pas à s'élever économiquement, à prendre conscience de sa force et de sa valeur, et à donner l'essor aux richesses de notre sol africain au profit des intérêts de la colonie et de la mère-patrie. Qu'elle fasse les sacrifices nécessaires pour répandre l'hygiène et l'instruction, pour lutter contre les fléaux qui déciment la race, et celle-ci nous vouera une reconnaissance éternelle.

Notre méfiance à l'égard de l'Angleterre ne doit pas nous empêcher de lui rendre justice. Sur le terrain colonial elle a remporté des succès qu'aucune nation du monde n'a jamais pu égaler. Jetons donc souvent un regard sur ses méthodes, plus d'une sont bonnes à suivre. Mais n'oublions pas qu'outre son armée de mercenaires, qui lui donne une force politique inconnue ailleurs, elle possède encore l'avantage de pouvoir composer des cadres coloniaux uniques au monde.

L'existence du droit d'aînesse, laissant aux prises avec de grands besoins les cadets des plus brillantes familles, ceux-ci remplissent les cadres coloniaux où ils apportent leur instruction supérieure et les habitudes d'ordre propres à la bourgeoisie. A cet égard, les autres nations resteront longtemps encore inférieures à l'Angleterre. Il ne peut être question de rétablir le

droit d'aînesse, mais il importe de ne rien négliger pour améliorer le recrutement de nos fonctionnaires coloniaux, les progrès de toute colonisation se trouvant dans un rapport direct avec le niveau moral et intellectuel des cadres qui la dirigent.

Enfin, ne craignons pas de nous imposer les sacrifices indispensables à la création de forces militaires coloniales suffisantes pour faire face à une agression.

Notre armée coloniale est forte de 16,000 soldats. Elle a, en outre, une réserve plus ou moins rappelable de 12,000 hommes environ. Nos forces de couverture, réparties sur les frontières s'élèvent à environ 4,000 hommes. Le reste ne peut être distrait des postes qu'il occupe, car il assure, dans les districts, l'ordre et la tranquillité.

Mais la population congolaise est, pour notre armée coloniale, un réservoir inépuisable. L'histoire des campagnes africaines prouve que, bien encadrée, organisée avec soin, bien ravitaillée en vivres et en munitions, cette armée constitue un outil de guerre sûr et de tout premier ordre.

Que la Belgique organise donc, parallèlement au développement économique, la défense de son territoire africain : qu'elle fortifie dans la province du sud-est quelques points d'appui favorables ; qu'elle établisse des dépôts de vivres et de munitions ; qu'elle y entretienne des forces militaires suffisantes pour résister le temps nécessaire à la mise en ligne de ses troupes ; qu'elle organise et développe les réserves de son armée coloniale ; qu'elle apporte, en un mot, autant d'énergie pour défendre ses possessions que l'étranger pourrait en apporter pour les conquérir, et nous pouvons être convaincus que notre sol africain serait un tombeau pour toute armée envahissante.

J. JOBÉ.

---

# LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES

(1880-1896)

(Suite)

---

Albert Giraud ne perdit pas une si belle occasion de tailler sa plume, et le malheureux M. Frédéric reçut, dans la *Jeune Belgique* de décembre 1884, la lettre suivante :

On m'assure, Monsieur, que vous êtes l'auteur de la « Chronique bruxelloise », parue dans l'*Indépendance*, sous la signature AZED.

Il y avait longtemps qu'il me démangeait d'avoir avec vous un échange de vues. Nous y gagnerons tous les deux : vous nous initierez aux mystères de la critique transcendante, et je vous confierai des choses qui ne peuvent manquer d'avoir à vos yeux, avec ou sans hommage expiatoire, une haute signification.

Vous trouvez mauvais que la *Jeune Belgique*, s'inspirant des sentiments de camaraderie et d'admiration mutuelle qu'on lui reproche, ait honoré le souvenir d'un poète qu'elle n'a point connu, et vous protestez, au nom d'André Van Hasselt, contre cette manifestation compromettante. Vous allez même jusqu'à nous accuser d'avoir collé des prospectus sur le tombeau de l'écrivain.

Je comprends à merveille le mobile de votre étincelante et spirituelle chronique.

Je sais avec quelle bienveillance enjouée, avec quelle sollicitude inquiète vous avez toujours, depuis vos lointains débuts, rendu justice aux littérateurs de notre pays. Je n'ignore point de quelle originale façon vous avez mis en lumière Charles Decoster, Octave Pirmez et Camille Lemonnier.

Une lecture attentive de l'*Indépendance* m'a démontré ce que vous avez fait pour la gloire d'André Van Hasselt. Vous avez le silence éloquent, Monsieur, c'est votre façon de mettre en lumière.

Vous avez gardé jusqu'aujourd'hui, sur André Van Hasselt et sur son œuvre, un silence ému, presque religieux. La *Jeune Belgique*, intempestive comme à l'ordinaire, vous a dérangé dans le culte interne que vous rendez à ce grand mort. Votre nature artistique, dédaigneuse des expansions bruyantes est pleine, pour les autres, d'une modestie et d'un recueillement auxquels nous n'atteignons pas. Et vous, la sensitive de la critique, vous vous contractez douloureusement à l'aspect d'une palme en fer battu.

Votre délicatesse a dû bien souffrir, Monsieur. Et votre nervosité vous a même entraîné à commettre une imprudence. Vous avez enfin parlé d'André Van Hasselt. Oh ! sans le nommer, en restant fidèle aux traditions de toute votre vie ; mais enfin vous avez parlé. Vous avez écrit : *poète distingué* ; et puisque vous avez daigné, de votre rez-de-chaussée, jeter sur la mémoire du poète ces deux mots si délicieusement pondérés, le talent d'André Van Hasselt ne fait désormais plus doute pour personne. Mais les gens mal intentionnés se demanderont pourquoi, vous, l'arbitre du goût — en Belgique — vous avez si longtemps tardé à saluer de la plume André Van Hasselt.

Vous auriez eu meilleure grâce à continuer vos oraisons intérieures.

Ou bien, il fallait vous retourner avec plus de désinvolture, prendre l'initiative de la cérémonie Van Hasselt, et puisque nos livres compromettent le mort auquel nous faisons hommage, lui faire vous-même ce suprême honneur, vous qui étiez certain, à ce point de vue-là, Monsieur, de ne point le compromettre.

Car le vulgaire ignore, — et l'ignorerait encore, si je n'étais là, — que vous avez écrit une brochure sur le banquet des *Misérables*.

Il y a longtemps de cela, très longtemps, cela se perd dans la nuit du reportage, mais j'ai la mémoire longue et je me propose de vous rendre, à propos de ce livricule, un hommage qui, pour n'être pas posthume, n'en est pas moins expiatoire.

Voici votre brochure à couverture verte (1) un peu déteinte. Nous allons la feuilleter ensemble, si vous le voulez bien, Monsieur. Vous ne tenterez pas, dites-vous dans votre introduction de « redire toutes les émotions de cette soirée » ; vous vous con-

(1) GUSTAVE FRÉDÉRIC, *Souvenir du banquet offert à Victor Hugo par MM. Lacroix et Verboeckhoven*, Bruxelles, 1862.

tenterez d'en garder en vous « les traces vibrantes et parfumées ».

Je ne savais pas, Monsieur, qu'en 1862, lorsque vous assistiez à un banquet, vous en conserviez avec une telle obstination les traces vibrantes et parfumées.

Un banquet de cette espèce, je suis de votre avis, ne pouvait pas « être la fête des servitudes, des lâchetés, des ténèbres ».

La belle métaphore ! Et que vous avez tort de renoncer à cette langue hautaine !

On n'avait pas encore vu, avant vous, des « servitudes » diner avec des « lâchetés », et trinquer avec des « ténèbres ». Heureusement que « la salle était brillante » et que « le festin, — Dubost y avait mis son orgueil — était de ceux qui se font apprécier même par des gens émus ».

Après avoir complimenté Dubost — spécialité de festins pour personnes émues — vous vous inclinez devant le « très habile et spirituel Ghémar », qui photographiait les convives, et vous espérez qu'il « va les rassembler en un cadre qui vous sera un doux souvenir, et comme une vision ».

Je regrette vivement de ne pouvoir posséder ce cadre qui est une vision.

Un cadre qui est aussi une bien belle vision, c'est votre médaillon de Victor Hugo...

« ... Il porte maintenant toute la barbe... Mais la barbe ne manque pas de pittoresque, et puis elle est utile à ceux qui habitent près de la mer : elle préserve des maux de gorge et des extinctions de voix. »

C'est Victor Hugo vu à travers un tempérament de pharmacien.

J'arrive au morceau capital — appréciable même pour des gens émus — et pour lequel votre brochure me semble écrite : l'éloge de M. Bérardi, votre directeur.

« Le directeur de l'*Indépendance* a un avantage précieux : avant d'avoir parlé, il a conquis son auditoire. Il a le charme, il a la finesse, il a la physionomie vivante et qui attire. Les choses ingénieuses ou fortes qu'il trouve, il sait leur donner une vivacité et une grâce qui doublent leur prix. Ajoutez à cela un esprit prompt et pénétrant, un grand bonheur et une grande sûreté d'inspiration et de riposte. Homme séduisant, journaliste nerveux et souple. »

Oh ! quel plaisir d'être directeur de l'*Indépendance* quand vous écrivez, Monsieur ! votre encens est plus fort que celui que



nous brûlons dans notre petite chapelle où les enfants de chœur ne touchent aucune espèce de rétribution.

Cette analyse littéraire menée à bonne fin, il ne coûte point d'avouer que, dans le genre de critique de salon où vous vous êtes renfermé, vous êtes un homme très spirituel. Votre silence est spirituel, vos mots sont spirituels ; le fauteuil où vous écrivez doit penser des choses bien spirituelles. Votre petit chien, Brusquet, remue la queue spirituellement et Monsieur votre fils lui-même — votre dauphin — aura un jour beaucoup d'esprit. On vous prend parfois pour M. Constant Coquelin, ce qui est étonnement spirituel et l'on prétend qu'à force de contempler ce sociétaire de la Comédie-Française, vous avez fini par lui ressembler ; ce qui est encore, de votre part, spirituel au delà de toute expression, c'est que M. Brunetière, de la *Revue des Deux Mondes*, collabore à vos feuilletons, et qu'il n'en sait rien.

Je ne voudrais pas lutter d'esprit avec un critique qui a derrière lui de tels collaborateurs.

Mais ce qui ne manquerait pas d'esprit non plus, c'est de déposer, après votre mort, Monsieur, une palme en fer battu sur le tombeau de Sainte-Beuve.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma plus hautaine considération.

Ce n'était pas la première fois que les Jeunes-Belgiques avaient été attaqués à propos d'un écrivain défunt. Après le décès de Pirmez, quelques-uns de ses intimes avaient annoncé la publication de sa correspondance. Or, presque tous les Jeunes-Belgiques avaient reçu des lettres du mort. Ils publièrent eux-mêmes ces lettres, dans leur revue, en déclarant qu'ils soupçonnaient les exécuteurs testamentaires du maître de vouloir faire tomber ces documents dans l'oubli, puisqu'ils n'en avaient pas demandé communication. Ce fut le sujet d'une nouvelle polémique, et l'on échangea d'aigres propos.

Avec ses répliques, la *Jeune-Belgique* mettait toujours les rieurs de son côté. Waller savait très bien où il voulait en arriver, et il marchait tout droit vers son but, sans s'inquiéter du chemin qu'il empruntait. Tous les moyens lui étaient bons pour réussir, et, en vérité, qui oserait lui reprocher tel ou tel petit fait parfois un peu mesquin ou ridicule, si

l'on considère dans quelles conditions et dans quel milieu il voulait implanter une littérature artistique et originale? Un jour la revue parut dans un numéro spécial, à l'occasion de la Noël (en 1883). Les premières pages étaient occupées par des lettres de Hugo, Cladel, Richepin, Coppée et J.-K. Huysmans, lettres adressées à des Jeunes-Belgiques en remerciement de livres ou de poèmes qu'ils leur avaient envoyés. Evidemment ce procédé peut faire sourire. Mais il est bien certain que cela haussa d'un cran les nouveaux écrivains dans la considération de leurs concitoyens, toujours respectueux des gloires consacrées.

Et n'était-ce pas là qu'il fallait arriver?

Voici un tout petit fait, qui peut paraître de bien peu d'importance, mais qui montre cependant de quelle popularité la jeune génération jouissait déjà : on trouve, dans les annonces commerciales de l'époque, des réclames pour une liqueur que son fabricant appelle « LIQUEUR JEUNE-BELGIQUE, tonique et apéritive »; pour une *Cravate Jeune-Belgique*; pour un *Cigare Jeune-Belgique*, etc... Ah! c'est qu'on savait se remuer, on ne s'enfermait pas dans sa tour d'ivoire, même si l'arrière-boutique de *Lillas Pastia* peut s'appeler une tour d'ivoire... En effet, si, le jour, on allait s'abreuver chez Coulomb de littérature et de vin de Porto, le soir, c'est dans les grandes brasseries du centre de la ville que l'on se réunissait. Au Sésino, le plus souvent, dans cette grande salle de la place de Brouckère, les Jeunes-Belgiques se réunissaient après le dîner. Ceux d'entre eux qui étaient journalistes allaient passer une heure dans un théâtre, puis se retrouvaient autour de la table chargée de bocks. Et on organisait parfois des parties bien réjouissantes.

Un soir, Rodenbach apporta le premier exemplaire de l'*Hiver Mondain*. On feuilleta le volume tout frais sorti des presses, on en lut quelques pages, et soudain Max Waller, dont on ne savait jamais s'il voulait plaisanter ou s'il parlait sérieusement, déclara : « Nous allons le crier dans les rues, ton bouquin! — Vous feriez cela? demanda Rodenbach,

flatté et ravi. — Tu vas voir! » Et voilà toute la bande qui se lève et sort du café comme un seul homme. Une petite marchande de fleurs offrait ses bouquets près de la porte. Son Impertinence l'appelle, lui achète son fonds, s'en va chercher quelques mètres de ruban chez la prochaine mercière, et se met à fleurir et à enrubanner sa canne, qu'elle tend ensuite avec grâce à Georges Rodenbach. Celui-ci prend la tête du cortège; Waller le suit, l'*Hiver Mondain* à la main, et tous les autres, derrière, leur emboîtent le pas. Par les rues, les avenues, les boulevards de Bruxelles, on vit ce jour-là les vestons de velours et le chapeau gris déambuler pendant des heures. Ils s'en allaient, criant aux bourgeois ébaubis : « Voilà qui vient de paraître! Demandez l'*Hiver Mondain*!! de Georges Rodenbach!!! » Et Georges Rodenbach, de son bâton fleuri, saluait à droite, saluait à gauche, et saluait encore. Ce fut épique...

Mais ces farces de rapins ne prenaient pas tout le temps et toutes les forces des jeunes gens. Je viens de citer l'*Hiver Mondain*. Les volumes commençaient en effet à devenir nombreux, que la Jeune Belgique patronnait et aidait à lancer. Volumes qui sentaient encore un peu le combat, œuvres outrancières et volontairement excessives, livres à tapage, destinés à forcer l'attention d'un public réfractaire, les *Flamandes*, de Verhaeren; le *Kees Doorik*, de Georges Eekhoud; la *Vie bête*, de Max Waller, et le *Scribe*, d'Albert Giraud, exagéraient à dessein les tendances de la nouvelle génération. « Il y avait, dit Iwan Gilkin, de quoi asphyxier toute une académie en une demi-minute. Les antiques porte-plumes se fâchèrent ou essayèrent de ricaner. Rien ne leur réussit. Au contraire, tout nous favorisait. Camille Lemonnier, qui venait de publier le *Mâle* et qui lançait le *Mort*, nous accordait sa généreuse amitié et se plaçait à notre tête. M. Edmond Picard fondait l'*Art Moderne* et, pris d'enthousiasme pour notre belle et vaillante jeunesse, il nous comparait aux généraux imberbes de la grande République (excusez du peu!) et, tous les huit jours, claironnait notre gloire future chez ses lecteurs ébahis. »

---

CHAPITRE V. — PREMIÈRES DISCORDES :  
L'ART SOCIAL.

*Les théories d'Edmond Picard. — Dîners dominicains. — Attaques directes. — Le duel Edmond Picard-Albert Giraud.*

Par malheur, ce bel enthousiasme d'Edmond Picard ne dura pas. Il commençait déjà, à ce moment, à s'occuper beaucoup de politique et reportait tout aux œuvres sociales et humanitaires. Dès lors, la théorie de l'art pour l'art lui parut néfaste et inacceptable; l'art, pour lui, devait s'attacher à démontrer et à convaincre; il voulait un art utilitaire, et, spécialisant encore, il demandait un art progressiste.

Cela ne plaisait pas du tout aux Jeunes Belges; mais, en somme, Edmond Picard était libre de penser à sa guise; on fit bien, dans la « Petite chapelle » des plaisanteries sur l'*Art qui prêche*, comme disait Waller, mais on s'en tint là. Le public n'avait pas à être initié à ces dissensions, et il ne l'aurait jamais été, si Picard n'avait eu le caractère autoritaire que l'on sait.

Déjà, dans son discours du banquet Lemonnier, on a peut-être remarqué, au ton des phrases, son humeur volontaire. Il se mit en tête de vouloir diriger le mouvement Jeune-Belgique et de lui imprimer cette tendance sociale qu'il désirait tant. De ce jour-là, les rapports devinrent plus difficiles.

Depuis le début, l'auteur de la *Forge Roussel* recevait à dîner, tous les dimanches, les Jeunes Belges. Quelques-uns d'ailleurs — les avocats — étaient plus intimement liés avec lui. Iwan Gilkin, par exemple, avait été pendant deux ans stagiaire chez Edmond Picard. Ces dîners étaient très gais, très animés; on y faisait une dépense considérable d'esprit, et M. l'avocat Robert, notamment, l'ami et le commensal régulier de Picard, aiguillait des réparties d'une finesse singulière. Dans le jeune clan on ne manquait pas non plus de verve, nous

l'avons bien vu. Et Waller et Giraud étaient de taille à répondre.

Mais depuis l'« art social », les joyeuses agapes étaient de plus en plus souvent troublées par d'aigres discussions. Picard s'emportait facilement ; Giraud avait le caractère extrêmement vif... Un dimanche, au cours d'une querelle très violente, il arriva à Picard de crier cette phrase, qui le dépeint tout entier : « Moi, quand j'ai des torts, je les aggrave ! »...

Arrivée à ce point-là, la brouille ne pouvait plus rester secrète. Des allusions parurent dans l'*Art moderne*, des conseils, des reproches amicaux à ces « jeunes légionnaires ». Les jeunes légionnaires se cabrèrent. Picard était fier, mais eux ne l'étaient pas moins. Un samedi, l'article suivant parut dans l'*Art moderne* :

» Plus d'une fois au cours de l'an dernier, nous avons souhaité que cette vaillante équipe, que disons-nous ? que cette vaillante armée, *se nationalisât* davantage, et se laissant aller aux impressions des milieux où elle vit, lutte, pâtit ou triomphe, abandonnât résolûment toute ressouvenance de la littérature étrangère où l'a trempé son éducation, pour ne plus s'emparer de ce qui est visible dans son rayon immédiat. VOIR LE MILIEU BELGE, PENSER EN BELGE, avions-nous crié.

» Nous nous garderons, certes, de dire que c'est grâce à notre conseil que le dernier numéro de la *Jeune Belgique* applique ce principe salulaire, qui seul peut nous donner l'originalité, cette qualité souveraine, la seule vraiment séductrice. Ce n'est pas une parole de critique qui fait marcher une évolution littéraire, il est plus vrai de dire que la même loi dominante a inspiré notre vœu et sa réalisation presque instantanée par les écrivains de nos temps nouveaux.

» Mais nous nous réjouissons sans réserve de ce changement de front, tenté par quelques uns seulement jusqu'ici, et qui maintenant entraîne toute la ligne.

» Bruxelles, les Flandres, les Ardennes, nos rues,

nos champs, nos concitoyens, nos mœurs, sont seuls en scène comme décors ou comme acteurs.

» Il ne s'agit plus désormais que de creuser à fond cette psychologie et cette nature. Cela se fera. On n'en peut douter en voyant au travail tant d'esprits pénétrants, tant de plumes adroites.

» Vous avez l'instrument, vous connaissez le métier, jeunes légionnaires. Vous voyez aussi les régions et les chemins à parcourir. Plus d'excursions au loin, par-delà les frontières, aux pays dont on rêve sans les voir et surtout sans les comprendre. Allez! les vœux de tous vous saluent et vous accompagnent. Une littérature nationale est née. Elle n'est plus l'œuvre de quelques exceptions, des précurseurs isolés. Elle est générale, comprise, acclimatée, installée, consolidée. »

Ce n'était pas méchant, comme on le voit — au contraire! Mais cela parut inacceptable à Giraud, qui représentait à ce moment-là, dans les articles de critique et de polémique, les poètes de la *Jeune-Belgique*. Que les romanciers, que les conteurs, déclarait-il, situent leurs récits en Belgique, rien de mieux. Mais nous, les poètes, il ne nous est pas possible d'ainsi nous spécialiser.

Nous exprimons des sentiments généraux, des sentiments humains — qui n'ont rien de local! Qu'un poète soit né à Bruxelles, à Bordeaux ou à Berlin, il est un poète — tout simplement... Or, le passage de l'*Art moderne*, que je viens de citer, était suivi d'allusions plus directes à Giraud. Celui-ci prit sa bonne plume, et envoya à Picard un article bien senti.

Chaque numéro de la *Jeune Belgique* publiait des notes, petites plaisanteries, critiques légères et rapides, intitulées *Memento*. Ce *Memento*, ne portant pas de signature, paraissait donc sous la seule responsabilité de Max Waller. Or, le jour où parut, dans le corps de la revue, la réponse de Giraud à Picard, le *Memento* contenait un entrefilet annonçant que le siège de M. Charles Potvin était libre à l'Académie, et que M. Edmond Picard était tout désigné pour aller l'occuper.

Ce numéro parut un jeudi. Picard, qui en prit immédiatement connaissance, lut l'article de Giraud, et, l'*Art moderne* paraissant le samedi, il eut le temps de répondre quelques lignes. Il déclarait n'accorder aucune importance à ce qu'avait écrit Giraud, et ne pas en tenir compte. Mais le samedi matin, reprenant, sans doute, la livraison de la *Jeune Belgique*, et la lisant plus attentivement, il aperçut la note du *Memento*. Il bondit de colère. Sans réfléchir, il en attribua la paternité à Giraud et il courut immédiatement se poster devant sa porte. Giraud sort ; Picard se jette sur lui et le frappe. Giraud, surpris, se recule d'abord, puis riposte. Tous deux s'injurient, des gens s'attroupent, la police intervient... Voilà Edmond Picard et Albert Giraud devant le commissaire de police du quartier. Picard, questionné, refuse de s'expliquer. Giraud, moins au courant des coutumes et moins réfléchi, dépose une plainte contre Picard. Mais, dans son agitation, et s'excitant encore à raconter la scène au commissaire, Giraud s'élança sur Picard, et, à son tour, lève la main... On s'interpose, on dresse un procès-verbal et on renvoie chez eux les deux adversaires.

Aussitôt rentré chez soi, chacun se met en quête de deux amis, qu'il envoie à l'autre. Chacun, se prétendant offensé, veut demander une réparation à son adversaire. Et MM. de Burlet et Strens, pour Picard, se mettent en rapport avec M. le capitaine Girard et Georges Eekhoud, pour Giraud.

Aussitôt qu'il apprend la nouvelle de cette affaire, Waller écrit à Picard, revendiquant la responsabilité du *Memento*.

— Estimez-vous heureux, répond simplement Picard, que j'aie choisi une autre victime...

Mais voici que le lendemain on apprend que le capitaine Girard abandonne son client. Que s'était-il passé? Dans la première réunion, les témoins de Picard avaient raconté la scène du commissariat de police. Or, Giraud n'avait pas mis ses amis au courant de cet incident. Le capitaine Girard jugea que, dans ces conditions, il ne pouvait plus continuer à le défendre, et il se retira.

Il fallait un autre témoin. Giraud choisit Waller. Hélas! le malheureux jouait de malchance... Le page Siebel est récusé, à cause de sa lettre à Picard qui l'avait mêlé à l'affaire.

Mais toutes ces discussions, ces renouvellements de témoins avaient pris du temps. On en était arrivé au troisième jour et l'histoire, qui était connue de tout Bruxelles, commençait à faire rire. Le soir de cette troisième journée, Iwan Gilkin, qui avait pris garde de se mêler de trop près aux événements — sa position était difficile : il estimait Picard, il avait été son stagiaire et ne voulait pas se placer ouvertement contre lui, et, d'un autre côté, il pensait qu'en l'occurrence Giraud avait raison — Iwan Gilkin voit arriver chez lui Rodenbach, affairé.

A ce moment-là, l'auteur de la *Nuit* habitait, avec son père veuf, un appartement divisé en deux. Chacun vivait chez soi en garçon et avait sa pleine liberté. Voici Rodenbach qui fait irruption dans la calme salle à manger où Gilkin, solitaire, s'appropriait à dîner.

— J'ai une voiture en bas, s'écrie-t-il ; il faut absolument que tu viennes avec moi !

— ... ?

— Girard abandonne Giraud, tu dois le remplacer !

— Voyons...

— Il n'y a pas de voyons ! Nous n'avons pas de temps à perdre. Eekhoud et M. Strens t'attendent chez M. de Burlet. Tu dois me suivre tout de suite !

Iwan Gilkin se vit fort ennuyé. Son dîner refroidissait, mais ce n'était pas encore là le plus triste de sa situation. Il essaya en vain de faire comprendre à Rodenbach qu'il voulait demeurer neutre dans le conflit ; que, sans doute, il était de cœur avec Giraud, mais qu'enfin il ne pouvait se tourner contre Picard... Tout fut inutile. On lui représenta qu'il ne pouvait abandonner son ami dans cette affaire, qu'il n'avait pas le droit d'être égoïste, et qu'enfin ce n'était pas seulement Giraud, mais la Cause, mais la *Jeune-Belgique*, qu'il s'agissait de défendre. Et, rapidement, on l'entraîna...



Chez M. Alexandre de Burlet, il fut introduit dans une grande pièce obscure, qui devait être le cabinet de travail de l'avocat. Une petite lampe à huile de colza jetait quelques rayons qui, à grand'peine, perçaient l'ombre. On devinait, dans ce noir, trois figures — et un frisson vous aurait volontiers secoué à la pensée que vous veniez de pénétrer dans quelque mystérieux repaire.

M. de Burlet était assis devant son bureau. Dans un coin enfoncé, Eekhoud se taisait, et, là-bas, ce monsieur inconnu à Gilkin, c'était M. Strens. M. de Burlet, frappant sur un gros volume qu'il avait devant lui, déclara inopinément en regardant Gilkin dans les yeux : « Voici le code du duel. Faites bien attention à tout ce que vous allez dire. A partir de ce moment, chacune de vos paroles aura une importance dont vous ne vous doutez pas ! » « Ah ! » fit Gilkin, qui comprit dès lors pourquoi Eekhoud ne soufflait mot. Pourtant, il se ressaisit et il ajouta : « Dans ce cas, je suppose que vous-même... ? » Mais M. de Burlet, qui pensait qu'un duel est une chose grave, le foudroya d'un regard plus brillant que la lumière du colza.

— Vous savez, lui dit-il, ce qui s'est passé au commissariat de police ? M. Giraud a, tout d'abord, déposé une plainte contre M. Picard, ce qui lui enlève le droit de demander une réparation par les armes, puisque, lorsqu'on a choisi un mode de justice, on ne peut plus en prendre un autre — en droit comme dans les coutumes...

C'était une chose à laquelle Gilkin n'avait pas réfléchi, pas plus que Giraud d'ailleurs... Il se tut prudemment, attendant la suite.

— Après avoir déposé sa plainte, M. Giraud s'est jeté sur M. Picard, ce qui efface la première agression et nous autorise à demander une réparation à votre client.

— Pardon, fit Gilkin qui pensait que, tout de même, il était là pour défendre Giraud ; mais je ne sais rien de tout cela...

M. de Burlet tira de sa poche un petit morceau de papier plié en quatre et le lui tendit. C'était une

copie du procès-verbal, délivrée par le commissaire de police.

Après avoir lu, Iwan Gilkin, fort embarrassé, tournait et retournait le papier, cherchant en vain quelque chose à répondre. Soudain, par un trait de génie, il se souvint qu'il avait fait dans le temps quelque étude de droit. Il respira.

— Vous faites état, prononça-t-il d'un ton fort calme, de cette pièce?

— Certes.

— Alors — et il fit mine de se lever — je vais déposer, entre les mains du procureur du roi, une plainte contre le commissaire de police...

— ...?

— ... qui n'a pas le droit de délivrer à des particuliers la moindre copie d'un procès-verbal quelconque.

— Vous feriez cela?

— N'en doutez pas.

Cette fois, ce fut M. de Burlet qui parut embarrassé. A malin, malin et demi.

— Bien, bien... dit-il. C'est entendu, nous ne ferons pas état de cette copie. Pourtant, vous l'avez vue, et vous ne nierez pas que M. Giraud ait voulu frapper M. Picard.

— Je vous demande pardon, mais, du moment que cette copie n'existe plus, vous n'avez pas de preuve, puisque la scène n'a pas eu, dites-vous, d'autre témoin que le commissaire de police, qui est lié par le secret professionnel, et nous ne sommes pas sensés la connaître!

— Alors, nous ferons état de la pièce.

— Alors, je vais porter plainte.

Il y eut un nouveau silence. M. de Burlet, qui avait peine à cacher sa colère, le rompit.

— C'est bon, jeta-t-il. M. Strens et moi, nous allons rédiger un procès-verbal de carence, déclarant que M. Giraud n'accepte pas le cartel de M. Picard.

— A votre aise. Pendant ce temps, M. Eekhoud et moi, nous allons rédiger un procès-verbal de carence, déclarant que M. Picard n'accepte pas le cartel de M. Giraud.

Cela devenait tout à fait drôle, et si des spectateurs désintéressés avaient été présents, ils eussent certainement applaudi ce finale, croyant assister à une répétition de quelque vaudeville savamment embrouillé. A ce moment, la situation étant absolument inextricable, le rideau tomba — je veux dire que les quatre témoins se séparèrent.

Le lendemain, Iwan Gilkin rencontra M. de Burlet dans la rue et tenta de lui expliquer d'où provenait le malentendu, cause initiale de cet embrouillamini.

— Nous allons, lui dit-il, devenir la risée de la ville. Giraud sera ridicule — mais Picard ne le sera pas moins. Bien plus ! Vous, Monsieur de Burlet, et M. Strens, vous serez ridicules, ce qui n'empêchera pas Georges Eekhoud et moi de l'être. Et pourquoi cette profusion de grotesque ? Tout simplement parce que Picard s'est trompé d'adresse. L'article de Giraud ne l'avait pas fâché, puisqu'il y répondit de sang-froid. Ce qui l'irrita, ce fut la petite note sur le fauteuil de Potvin. Or, cette note-là, c'est Waller qui l'écrivit, et non Giraud. Si Picard avait demandé sa réparation à Waller, tout cela ne serait pas arrivé...

Mais M. de Burlet ne connaissait que son code du duel, qui n'admet sans doute pas les substitutions de personnes. Il ne voulut donc rien entendre. Pourtant, il faut croire que Picard, lui, comprit enfin son erreur, car on apprit dans la journée qu'il acceptait le cartel de Giraud, et qu'il reconnaissait l'avoir offensé... Mais — il était écrit que ce duel devait faire une consommation effrayante de témoins — MM. de Burlet et Strens, voyant cela, démissionnèrent. Et ce furent MM. Eugène Robert, l'avocat, et de Firlans, le président du cercle d'escrime de Bruxelles, qui assistèrent Picard au combat.

Gilkin, qui entendait bien ne voir tuer ni Picard ni Giraud, posa les conditions les plus douces, que, du reste, on ne discuta pas : le pistolet, une balle au commandement, à trente pas.

De sa vie, Giraud n'avait tenu un pistolet. Iwan Gilkin l'amena chez lui, et se mit à lui faire faire

l'exercice. Déjà, à cette époque, le poète de *Hors du siècle* était affligé d'une myopie qui ne lui permettait pas de voir à dix pas devant lui. « De ce côté-là, se dit Gilkin, je suis donc bien tranquille. Jamais la balle de Giraud n'atteindra son but. Quant à Picard, puisqu'il se reconnaît l'offenseur, il ne visera pas, je suppose, son adversaire. Car avec son habitude des armes... »

On arrive donc, le matin, à l'endroit désigné. C'était un terrain vague, à côté de la villa de M. de Firlans. Picard était déjà là, accompagné de ses deux témoins, et d'un troisième personnage. On le présente : c'était le docteur... « Et votre médecin ? » demande-t-on à Gilkin. Tiens, c'est vrai — il fallait un médecin... — « Ah ! dit-il tout haut, je regrette... J'ai oublié... Je n'en ai pas sur moi... Mais monsieur, qui est là, n'accepterait-il pas, au cas où Giraud serait blessé, de le soigner ? — Puisqu'il le faut, évidemment, je le ferai. Mais ce n'est pas régulier ! » Enfin, on passe sur le médecin absent, et on commence les préparatifs. Le docteur prend Gilkin à part et l'entraîne « M. Giraud, lui demande-t-il, n'est pas marié... — Non. — Ah ! M. Picard, lui, est marié... — Oui. — Il est père de famille... — Oui. » Et, hochant la tête, le médecin s'en va prendre Giraud et l'amener, en lui parlant tout bas, devant une petite table où il se met à préparer des bandes de toile, des fioles étiquetées, des instruments d'acier à mine inquiétante...

Pendant ce temps, Gilkin compte trente pas largement mesurés. On place les adversaires, qui relèvent jusqu'au menton le col de leur habit. Les témoins, suivant la règle, veulent se mettre à dix pas à droite de leur client... Nouvelle difficulté. Cela allait bien pour Giraud ; mais, à la droite de Picard, une clôture intempesive empêchait de mesurer dix pas. Tant pis, MM. Robert et de Firlans se placent comme ils peuvent, contre la haie.

Un silence. Moment solennel... Tout à coup, Iwan Gilkin se mit à trembler. Il venait de s'apercevoir que M. Eugène Robert — que l'on se plaisait souvent à représenter, au Palais, comme deux boules posées en

équilibre l'une sur l'autre — offrait une cible merveilleuse à la balle de Giraud. « Ça y est, se dit-il. Jamais mon pauvre Giraud n'atteindra Picard ; mais, s'il vise seulement dans sa direction, inévitablement il ira loger son projectile dans le gros ventre que voilà, bien en évidence... » Un frisson dans le dos, une détonation... M. Robert était toujours debout — Picard aussi, d'ailleurs. La balle s'était envolée on ne sait où. A son tour, Picard tira, et tira en l'air. Tout était bien qui finissait bien.

Mais on l'avait échappé belle. En effet, Edmond Picard, appelant Gilkin, lui dit :

— Vous aviez vu les pistolets avant le combat ?

— Sans doute, j'étais là lorsque M. de Firlans les chargea.

— Et vous n'avez rien remarqué d'insolite ?

— Mais... rien !

— Ah ! on peut dire que vous vous y connaissez.

— Mon Dieu, évidemment je ne suis pas armurier. Mais puis-je savoir ?

— Ce sont des pistolets rayés !

C'étaient des pistolets rayés... De sorte que, si l'un des deux adversaires avait été touché, les os atteints eussent été réduits en miettes... Les pistolets, pourtant, avaient été achetés par M. de Firlans, qui s'était trouvé mêlé à de nombreuses affaires d'honneur. Mais, par une coïncidence particulière, elles s'étaient toujours arrangées, et c'était la première fois qu'il allait sur le terrain. De sorte que, de bonne foi, il avait cru devoir se procurer d'excellentes armes — les meilleures que possédât le marchand...

Les adversaires se réconcilièrent — c'est-à-dire qu'ils se serrèrent froidement la main, et se tournèrent le dos. On rentra en ville.

## CHAPITRE VI. — ESCARMOUCHES

*M. Paul Wauwermans contre la Jeune-Belgique. Riposte de Waller. — Procès. — Waller siffle Coquelin. — Procès. — La*

*querelle des anthologies. Le Parnasse de la Jeune-Belgique.*

Dès ce moment, comme on le pense bien, la rupture fut complète entre la *Jeune-Belgique* et l'*Art moderne*. Les deux revues et les deux groupes devaient encore se rencontrer plus tard, et nous les verrons en lutte bientôt.

Mais dans l'entretemps d'autres aventures attendaient Max Waller et ses compagnons.

Un beau jour, le journal catholique bruxellois *Le Patriote* publia un article, signé Ric-Rac, qui le plaisantait et les attaquait sous prétexte de morale. Max Waller envoya un droit de réponse, que l'on n'inséra point. Il publia lui-même sa lettre dans la *Jeune-Belgique* puis s'informa de l'identité de ce Ric-Rac. C'était M. Paul Wauwermans; et l'on apprit que cette personne ne faisait qu'un avec le M. de Fontanar qui, autrefois, avait voulu entrer à la *Jeune-Belgique* et qui s'était attiré la réponse que j'ai citée déjà (p. 51, numéro précédent de la revue). Sans doute, cette riposte lui était restée sur le cœur. Mais la réponse de Waller, écrite avec cette gracieuse impertinence que nous connaissons, n'était pas faite pour le calmer. Quelque temps après, il fit un nouvel article, dans lequel il accusait, cette fois, les *Jeunes-Belgiques*, de s'occuper de politique et leur revue d'être inféodée au parti libéral (1). C'était non seulement injuste, mais encore méchant. Et pour bien comprendre quelle importance cette accusation prenait dans les circonstances présentes, il faut savoir que les rédacteurs de la *Jeune-Belgique* avaient des opinions politiques ou religieuses très diverses.

La composition du groupe, à ce point de vue, était même fort curieuse. On aurait pu faire deux caté-

(1) Sans songer un instant à faire ici un cours de politique, je dois rappeler que la Belgique, en ce temps-là, ne comptait guère que deux partis importants : les catholiques et les libéraux. Pas de nuances. Les libéraux progressistes ne sont apparus que plus tard et les socialistes n'avaient encore que peu d'adhérents.

gories, les poètes d'un côté, les prosateurs de l'autre. Et on aurait vu que tous les poètes, à peu près, venaient de l'Université de Louvain et étaient — ou du moins avaient été — des catholiques fervents, et que les prosateurs, élevés à l'Université de Bruxelles, avaient peu ou point de religion, et, en politique, eussent plutôt défendu, s'ils avaient eu à le faire, des idées libérales. Mais comme littérateurs, en vertu de leur théorie de l'art pour l'art, ils n'avaient ni opinion ni tendance. « Soyez dans votre vie privée, disait un jour Waller à M. Firmin Van den Bosch, catholique, mahométan, protestant, si vous voulez, mais à l'heure de l'inspiration, assis devant votre table de travail, soyez artiste, rien qu'artiste, artiste sans adjectif ! (1). »

Et voilà pourquoi l'article de M. Paul Wauwermans fâcha Max Waller. Il le fâcha si fort que le blond Siebel appela M. Wauwermans — de Fontanar *abcès froid* et lui envoya, par l'intermédiaire des *Memento* de la revue, un coup de pied. Ceci n'est pas une figure de style; Max Waller avait imprimé tout au long :

« Qu'il reçoive, avec les honneurs dus à son rang de Sganarelle, un coup de pied dans le derrière. »

Et les mots les plus expressifs de la phrase figuraient en lettres capitales...

Les lecteurs de la *Jeune-Belgique* durent se dire : « Encore un duel en perspective... » Ils se trompaient. M. Paul Wauwermans s'adressa à la justice de son pays et demanda au tribunal de lui faire octroyer des dommages-intérêts. Il s'adressa à deux de ses amis, mais pour le représenter comme avocats et non comme témoins. Et ce fut, au Palais, une séance bien joyeuse.

MM<sup>es</sup> Georges Rodenbach et Simon défendirent Waller contre MM<sup>es</sup> de Burlet et Le Jeune. Les deux avocats de M. Wauwermans prononcèrent des discours qui étaient de farouches réquisitoires. On devine que Rodenbach ne perdit pas une si belle

(1) FIRMIN VAN DEN BOSCH, *Impressions de littérature contemporaine*, p. 150.

occasion de faire claquer au vent des tournois le drapeau de la *Jeune-Belgique* et de suivre sa fière devise : NE CRAINS ! Il raconta — et de quelle façon railleuse et malicieuse — les diverses aventures littéraires de M. Paul Wauwermans, et l'auditoire dut se tenir bien souvent pour ne pas applaudir, et ne se retint pas de rire. Puis Me Simon, dans une plaidoirie plus sérieuse, s'occupa du point de droit, et finalement le tribunal refusa au demandeur un dédommagement matériel, lui accordant pour toute réparation l'insertion du jugement aux frais de Waller.

Pendant des mois et des mois, on continua à agacer le malheureux M. Wauwermans ; on faisait sur son nom des charades grotesques, on le déformait à plaisir. C'était devenu le divertissement à la mode.

La *Jeune-Belgique*, du reste, n'eut pas que ce seul procès. Un jour, Coquelin était venu à Bruxelles jouer Chamillac. Il était patronné par une famille très connue, qui, d'une loge, applaudissait bruyamment. Waller et quelques-uns de ses amis sifflèrent. De la loge, on riposta par des applaudissements ostensibles. Le tapage grandit, la police expulsa les siffleurs et Waller fut traduit en correctionnelle. La querelle continua dans la revue et des articles de polémique, une fois de plus, prirent leur volée.

De sorte que la *Jeune-Belgique* était continuellement en guerre. Aussitôt qu'elle en avait fini avec un ennemi, un autre se présentait — et quand il n'y en avait pas, on en cherchait...

Et il allait en venir beaucoup, plus qu'il n'en fallait.

En 1887, Edmond Picard entreprit de publier une anthologie d'écrivains belges, divisée en deux volumes : un volume pour les poètes, un autre pour les prosateurs. Dans ce but, il sollicita, et il obtint, des subsides officiels. Puis il s'occupa de rassembler les matériaux. Il avait compté sans la *Jeune-Belgique*. Tous les poètes, ou presque, refusèrent de donner de leurs vers. Pourquoi ? Par principe, affirmaient-ils. En effet, lors du banquet Lemonnier, en



1883, on avait décidé de se passer dorénavant de tout secours de l'Etat, puisque l'Etat s'entendait si mal à encourager les artistes. Or, l'anthologie de l'*Art moderne* était subsidiée par le gouvernement.

Mais, en réalité, ce n'était là, j'imagine, qu'un prétexte. Le motif véritable de ce refus, c'était la brouille littéraire, et aussi un peu personnelle, qui divisait les deux revues. Toujours est-il qu'ils refusèrent d'autoriser Edmond Picard à publier des extraits de leurs œuvres. L'*Art moderne* menaça de les publier malgré eux et il en avait le droit, à condition de le faire sous forme d'extraits encadrés de quelques mots de biographie ou de critique.

L'émotion fut grande parmi les Jeunes-Belgiques. A n'importe quel prix, il fallait empêcher cette publication. Max Waller avait le coup d'œil et la promptitude de décision d'un grand général. Il n'y a qu'une chose à faire, dit-il, c'est de devancer Edmond Picard, et de publier un recueil de poètes belges avant lui. Ce livre devait être un manifeste. On choisit donc un titre qui était une profession de foi littéraire : on l'appela le *Parnasse de la Jeune-Belgique*.

Ce nom explique bien des choses. Il explique pourquoi Verhaeren ni Rodenbach ne figurent pas dans le recueil des poètes de cette revue à laquelle, pendant les premières années, ils avaient si activement collaboré. Il fait comprendre que ces jeunes gens unis pendant sept ans à force d'adresse et de diplomatie par Waller ne pourront plus rester bien longtemps en aussi parfait accord.

Car, depuis la vingtième année, les personnalités alors latentes s'étaient éveillées. Un Verhaeren bouillonnant et trépidant ne se sentait plus à l'aise parmi les doctrines épousées autrefois. Ailleurs, on se remuait. Les nouveaux poètes, à Paris, avaient créé un mouvement intense et vraiment intéressant. Et voilà qu'ici on s'affirmait plus que jamais retardataire! On prenait un titre qui avait servi, vingt ans auparavant, à la précédente génération! On blaguait les nouveaux venus, la nouvelle école — alors qu'on s'était mis en route pour défendre le modernisme!

Max Waller appelait les vers de Viellé-Griffin « des strophes infantiles! » On publiait des pièces railleuses, comme ce sonnet, dédié aux symbolistes :

NIHILISME TRISMÉGISTE.

Nada!  
(Calle de la Vuelta Abajo.)

L'homme y passe à travers  
des forêts de symbole.

BAUDELAIRE.

*Ah! Nada! Nadada!  
Petit cheval de bois!  
La canne à Canada!  
Oh! plusieurs à la fois!  
Voilà : Goya gronda  
Nada, quand Quinquempoix,  
Camarde! canarda  
Soulary sous la croix  
Du carrefour. L'ara  
Qu'aura Lara leurra  
Laura, qu'amarrera,  
Flotte! l'honorera  
Ses père et mère. Hara  
Kiri, Caro, Cora.*

Ni Verhaeren, ni Rodenbach ne donnèrent donc des vers au *Parnasse de la Jeune Belgique*.

Mais Emile Van Arenbergh, André Fontainas, George Garnir, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Théo Hannon, Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck, Fernand Séverin, Lucien Solvay, Max Waller — d'autres encore, de moindre importance — en donnèrent, et ce fut un beau volume in-8° de 306 pages, que Léon Vanier édita.

Pour devancer Picard, il fallait faire vite. On se hâta, et le recueil fut prêt au bout de trois mois. C'était Waller, naturellement, qui en dirigeait la publication. Le *Parnasse* parut, et l'*Art moderne*, impuissant, se résigna à ne publier que le recueil de prosateurs,

Dans la liste des poètes du *Parnasse* on a vu bien des noms nouveaux. George Garnir, Van Lerberghe,

Maeterlinck, Séverin, Solvay n'étaient pas encore de la *Jeune Belgique* au banquet Lemonnier.

Maeterlinck, je l'ai dit déjà, avait envoyé des vers dès 1883, mais sous le pseudonyme de M. Mater. C'est au *Parnasse* que son nom paraît pour la première fois parmi ceux des Jeune-Belgique. Mais s'il ne collabora pas plus tôt à la revue, il la lisait, et Iwan Gilkin possède même une lettre dans laquelle le poète des *Serres Chaudes* raconte que cette lecture a aidé à l'éclosion de sa vocation littéraire. Et ce fait-là n'est pas isolé; il se répéta, il se multiplia, et la preuve, ce sont tous ces jeunes gens inconnus qui se présentent spontanément à la *Jeune Belgique*, tous ces jeunes gens qui sont devenus aujourd'hui des artistes indiscutés. Prenez la liste des rédacteurs de la *Jeune Belgique*, et voyez si tous les poètes, tous les conteurs belges de cette génération, ceux qui eurent vingt ans entre 1880 et 1895 n'y figurent pas... Vous trouverez à peine deux ou trois exceptions. Et ces deux ou trois, s'ils ne furent pas de la revue, ils participèrent néanmoins au mouvement — pour le combattre, sur deux points au moins : l'Art pour l'Art, ou bien, la rigide forme parnassienne. C'était là toujours que l'on se heurtait.

(A suivre.)

OSCAR THIRY.

---

## CONTES D'AVANT L'AMOUR

---

### *Hildegonde.*

En mai, le secret des pivoines est clos encore; et ce nœud des corolles qui tomberont, en juin, enivrées de langueur et de parfum, est sous la main dur comme fer...

Hildegonde, au bout de quelques mois, avait en secret fait du Borain son dieu. Dans la maison la fillette était où il était. Au jardin, quand Canon y travaillait, accroupie avec, serré entre les mollets, le paquet de sa jupe d'où sortait ses pieds nus brunis par le hâle, elle sarclait, serfouait, grattait, sans autre instrument que ses doigts dont les tendons, aux poignets, saillaient comme des cordes. Elle applatissait les plates-bandes, creusait les trous pour le repiquage des poireaux et des choux, arrachait les racines. Mais, surtout, elle le suivait!

Aucune pensée, aucun but. Mais quel sérieux ravi dans ces yeux d'enfant qui luisent entre les mèches des cheveux rendus verdâtres par les pluies et le savon de potasse. Le Borain sait bien qu'Hildegonde est là; mais lui et elle ne se disent rien. D'un coup du louchet ou du rateau il achève le travail qu'Hildegonde vient de finir; il donne le coup de fion qui fait sauter d'aise la fillette heureuse d'avoir si bien fait que Canon juge son œuvre digne d'être achevée.

C'étaient ces riens qui, pour la fillette, avaient transformé le houilleur en quelqu'un pour qui elle se fût laissée écraser derrière une porte avec bonheur.

Mais comment décrire ces affections d'enfants, ces illuminations soudaines, décisives, avec un vocabulaire que le maquillage et l'habitude ont déshonoré de son innocence. Sans écœurer, comment dire la simplicité et la force du premier chant avant même le désir, du chant qui s'éveille à l'aube d'une

vie; de la voix du désir fraîche comme le bruit de la rosée qui pleut avant le soleil?

Sans scandaliser, comment surprendre la naïve impudeur de ces rêveries folles, presque malades par excès de vie, qui se déroulent au battement fiévreux des jeunes cœurs?

Et bien se garder de prononcer le mot d'amour! L'amour, est-ce qu'Hildegonde connaît l'amour? Est-ce qu'elle ne comprend rien à ce mot? Elle tend les bras de tout son cœur vers deux bras et vers un cœur pour y trouver nourriture et abri, voilà tout.

Car Hildegonde n'est qu'une enfant. Elle se plaît à la contemplation de l'homme à l'œuvre. Il lui semble que c'est elle-même qui frappe les plus beaux coups de l'hercule qui coupe du bois sur le tronchet de la cour. C'est l'hiver; la gelée pique; la hache siffle; les éclats de bois volent à la ronde. Hildegonde court autour de Canon pour emplir sa corbeille. La masse du marteau fait feu sur l'acier du coin enfoncé au cœur coriace du chêne vivant. Le Borain ahane, l'enfant savoure jusqu'au frisson l'énergie bruyante de tous les coups. Elle est semblable à une mouche dorée qui va, bourdonnant, d'un objet à l'autre, sa chanson émerveillée. Hildegonde entend les fibres du bois qui craque lui demander grâce. Toutes les choses autour d'elle vivent, s'agitent, combattent. Et lui, il est le Dieu qui les maîtrise toutes. S'il veut, Canon peut écraser le monde, bouleverser tout cet espace de ciel et de terre qu'on voit, à la ronde, du haut de la baie du pigeonier.

Ou bien, par ces après-midi de jours d'hiver, au long de la route où le soleil malade allume ses feux froids à la glace des ruisseaux gelés, elle suit le Borain qui va poser des gluaux.

Elle se rencogne silencieusement derrière un mur, sur un tas de fumier, à plat ventre, n'importe où. Comme c'est bon de lui montrer sa docilité!

— Ah! s'il voulait marcher sur moi! pense-t-elle.

Longtemps ils attendent le passage des oiseaux. Les cuivres du soleil couchant viennent de briller aux vitres. La vie de la fillette semble s'écouler et se fondre dans le silence des campagnes endormies. A

chaque expiration, elle suit, des yeux, son haleine qui sort en buée comme une écharpe de gaze de sa bouche.

C'est à elle, et cela s'enfuit d'elle. Ce n'est plus à elle... Et lui, est-ce qu'il est à elle?... Est-ce qu'elle peut le toucher de la main, d'ici où elle est couchée? Il fait froid, mais qu'il fait doux près de lui...

Il y a comme de grandes vagues chaudes qui montent et descendent dans son cœur. Elle ne sait pas; elle sent qu'il serait bon, ainsi, de toujours être ici, comme cela immobiles, pour son plaisir, et pour attirer à ses gluaux toute la terre.

Un coup de sifflet déchire le cristal compact de l'air. Les oiseaux tombent et palpitent, battant leurs ailes alourdies aux osiers gluants. Une locomotive au loin hulule avec la voix même de la nuit qui s'annonce. Et les petites vies fauves et ébouriffées débattent leur agonie dans le mouchoir noué du Borain.

On rentre. Les pas de l'homme et de fillette sonnent. Comme il est délicieux de serrer les globes de ses yeux glacés sous les paupières. On va...

Ah!... pense Hildegonde, à la maison, dans un instant, le Borain va se fâcher contre la Flatte. Il jurera les milliasses de milliasses de tonnerres de godons qu'il est le vrai maître chez lui. Il menacera d'effondrer la cambuse. Il lancera sa hache au sommier du plafond, il renversera le poêle, il jettera le couvercle du poêle à la tête de la grosse femme piaulante et griffue. Et Hildegonde, cachée dans le coin le plus obscur, s'écrasera les mains, grincera des dents et bondira de joie de voir terrasser sa mère et d'entendre le Borain lui pétrir le dos et le ventre de coups de poings.

Dans l'imagination farouche de la fillette, chaque minute de sa vie était ainsi un mariage secret avec l'idole. De jour en jour, elle croyait prendre plus de la vie du Borain. Et de son cœur montait une fumée d'encens sauvage, âcre et parfumée comme la fumée des gouttes de résine qu'on brûle au creux des vieilles souches de sapin.

Cependant, un sérieux indicible scellait indéfini-

ment cette face d'enfant de quinze ans. Car de ses actions, chacune portait toute sa vie, tout son bonheur, tout son espoir. Elle aurait, sans remords, tué sa mère, songeait-elle parfois, si celle-ci, quelque dimanche où le Borain était parti pêcher dans la Sambre, avait refusé de changer l'eau aux fontaines des cages à pinsons, ou de verser le maïs dans les boîtes du pigeonnier.

Ses yeux d'un brun-fauve rougeoyant au fond de ses orbites aux sourcils noirs, droit allongés, son front bas, ses joues hâlées aux pommettes comme sanglantes, sa bouche large aux grosses lèvres si rouges qu'elles paraissaient mouillées de ses propres morsures, les mèches de ses cheveux nuancés du châtain foncé au jaune verdâtre sur le front, lui composaient une physionomie qui donnait l'impression d'une chose inachevée qui travaille de toute sa force à sortir à la lumière. Tout cela évoquait l'image d'un fruit encore vert et âpre qu'on n'ose cueillir de peur de Dieu, et qu'on ne laisse toutefois sur sa branche qu'à regret. Les fruits du prunelier sauvage, cependant, il faut les prendre verts, et, ensuite, les garder longtemps à mâter dans de la paille. Mais les prunelles aussi, presque toujours on les oublie dans leur cachette. Quand on y songe, c'est une saison trop tard, et on les retrouve pourries...

### *Martin le Créquion.*

Enfin, la maison de la logeuse du Calvaire prenait couleur. Elle s'harmonisait à ses hôtes, en même temps qu'elle enserrait plus étroitement, chaque jour, ceux qu'elle abritait. Les gens usent les briques, et les briques usent les gens. Et tout fait un tas de cendres et de boue au bout de cinquante ans.

Or, à cette époque de l'histoire du Borain, commençait de se montrer par les chemins un gamin qui, du haut de la Marche voisine, venait à la fosse du Fonds des Aulnes.

Il avait quinze ans. Mais la misère, la faim, la fatigue avaient déjà malingrement noué sa taille à

jamais, et mis, sur son visage blafard, une expression douloureuse et fixe. La maladie fait grandir et le malheur vieillir. Les rides précoces de ce front d'enfant, ses lèvres rétractées disaient assez combien de jours, depuis sa naissance, il avait dû se contenter, pour dîner, de voir les autres enfants manger leur brioche de tartines beurrées.

Quelque chose dans la physionomie de ce petit homme souffreteux ajoutait qu'il n'en voulait d'ailleurs point aux autres, non vraiment, de n'avoir pu jamais jouer ni dormir à son appétit. Et c'était ses yeux; ses deux gros yeux saillants, clairs et rêveurs, d'une couleur d'eau coulant sous les arbres; deux yeux sans défense de chevrete ou de daim.

Il semblait toujours la victime d'un mauvais tour des choses. Constamment on aurait dit qu'on l'avait arraché de son assiette après la première cuillerée de soupe; tiré de son grabat dès le premier somme, ou jeté dehors sous la pluie avant que ses hardes ne fussent à son dos. Et on l'appelait le Créquion ou Criquet, pour son expression de maigreur souffrante.

Orphelin, il vivait chez une grand'mère qu'il câlinait du nom de marraine ou « naine », mais bien vainement, car elle ne lui répondait que du poing ou de l'injure. Et ce n'était ni Martin, ni Créquion, qu'elle l'appelait les jours de guigne ou de colère, mais « bastardé », d'une voix encore plus brutale quand il fallait acheter à l'enfant de nouveaux sabots, ou ressouder le fond de son cruchon de fer blanc. « Bastardé ! » cela voulait dire : « canaillerie vivante sans rime ni raison d'être, loque du chiffonnier, détritius sans valeur ! Bâtard ! »

Martin n'avait jamais connu l'école ni l'église. Dès sept ans il travaillait à la fosse, quand les petits écoliers trouvaient leur tasse de café sucré qui les attend sur la table, dans la chambre douillettement chauffée; partent en chantant, les bonnes galoches à semelles de bois aux pieds, et les manteaux à triple collet sur les épaules pour se garantir de la pluie; et obtiennent un livre à images quand ils savent leur leçon, ou un gros baiser pour les consoler de ne pas l'avoir apprise.

A sept ans, le Créquion devant chaque aube trou-



ble était debout ; et l'hiver, c'était en pleine nuit qu'il se levait. Alors, un chateau de pain dans un sac de toile, une pinte d'eau de chicorée qui lui servait de boisson pour la journée entière dans le « flacon », il filait grelottant, les mains dans les poches ; il allait, sifflotant pour faire un peu de bruit dans les hullements de la bise, sifflotant on ne sait quelle musique tremblotante et affolée comme son âme.

A la fosse au charbon, il travaillait aux « terris » à conduire les petits ânes gris et pelés qui traînent, au loin du puits, les berlines de ces déchets schisteux rejetés du fond des galeries souterraines qui s'amasent depuis cinquante ans ; ces débris qui, pelletées par pelletées, montent en collines bleuâtres sur un quart du Hainaut, attendent le moment de combler, avec les villes et les villages écrasés, le gouffre creusé sous le pays.

Durant sa journée, il allait le long du rail derrière les bêtes attelées en flèche. Il partait des « cribleurs » cliquetants, sous le charbon secoué et la poussière brillante : « Hie ! » et dans la mélopée monotone des berlines sautant les rails mal joints. Il poussait ses ânes tristes et muets n'ayant plus, sur ces tas de pierres, que la liberté de secouer leurs longues oreilles.

Le « voyage » était long. Une fois quittée la cour bruyante du charbonnage, sur l'échafaudage des ponts dominant les tas de perches et de bois sciés pour la charpente des galeries, Martin et ses ânes passaient sur le remblai par-dessus les prairies et les champs. Là soufflait le vent, brûlait le soleil dans le cou, tombait la pluie à plein visage. Les petits sabots des ânes quatre par quatre se posaient à menus pas hardis et sûrs l'un devant l'autre des milliers de fois, et le train arrivait au bout de la colline artificielle. L'immense plaine fermée par la ceinture de bois apparaissait au loin. Les berlines étaient déchargées d'un seul coup. Après la chute à grand fracas de sterres amenées, les wagonnets, plus sonores et plus vifs, ramenaient le gamin rebroussant chemin.

C'était une vie dure et solitaire. Mais à seize ans, le « Créquion » des baudets y était déjà tellement foulé

qu'il n'aurait jamais pensé à en désirer une autre. Voilà cinq ou six ans qu'il la vivait et ces « terris » de pierres commençaient à devenir son domaine à lui, où il exécutait mécaniquement sa tâche sans cesser de muser, de chanter à tue-tête ou de parler à ses ânes.

Un petit événement vint changer sa vie, et tout à coup y faire éclore cette fleur d'amitié et de dévouement dont toute âme de seize ans attend le parfum.

Un soir d'été, la journée faite et le soleil encore au ciel, à cette heure poudroyante où l'on aspire à s'asseoir derrière la haie ombreuse, sur le seuil frais de sa petite maison, le « trait » du jour qui venait de remonter de la houillère dévalait. Les cloches au bruit clair tapaient les sept heures.

Créquion, dans ses wagons vides de terre, ramenait du bout du remblai de pleines berlines d'ouvrières aux cheveux roulés dans des mouchoirs rouges et vêtues de petites vestes et de pantalons de toile bleues qui leur serraient la croupe. Subitement sur le pont de bois enjambant au-dessus de la route, un âne de l'attelage tombe, emmêle les traits qui le lient à ses compagnons, et voilà le train arrêté malgré les « hue » et les « dia » et malgré les saccades, les coups de bâton et les cris du « Créquion ». Du creux des wagonnets, les filles crient, hurlent, pressées d'achever le « voyage » et de descendre sur la route.

Avec des brocards, elles lancent des pierres au gamin et aux ânes, tandis que de la route les houilleurs se moquent du désespoir du charretier enrayé, sans que d'ailleurs un seul bras vienne en aide au gamin. Ils huent le Créquion qui pleure de rage, et imitent le fausset de sa voix aigre et haut montée.

Le Blanc-Borain vient à passer qui s'en retourne, la hache sur l'épaule. Il avise la scène, voit l'embarras du petit ouvrier. En quelques enjambées, il grimpe par la pente du remblai jusqu'aux rails ; à pleins bras, l'empoignant sous la panse, il remet la bourrique sur pattes ; dénoue l'emmêlement des longes et des chaînes ; bourre aux plus criardes des commères du convoi quelques solides claques au bas des reins ; jette une poignée de poussière aux

compagnons de la route; et laisse enfin le Créquion tout gaillard devant le malheur conjuré.

Ce n'est rien. Or, un enfant qui s'était cru seul pour toujours, désormais se trouve plongé dans le ravissement que lui aurait procuré une apparition céleste.

— Par où t'en retournes-tu? demande Florent au Créquion.

— Par Lalue, l'homme!

— Je vais t'attendre. Nous nous en « r'irons » ensemble.

\* \* \*

La démarche, la taille, la voix, sonnante et pénétrante, terrible, enivrée du Borain, tout de son sauveteur émerveille le petit misérable le long de son chemin.

En courant à côté de Florent, Martin se penche en avant pour dévisager l'homme à la hache, avec une joie qui dilate ses yeux et fait trembler ses lèvres. Il éprouve le ravissement enthousiaste et naïf d'un écolier auquel saint Nicolas lui-même, descendu sur la terre, aurait pris la main.

On est bien obligé de prendre un terme de comparaison aussi puéril pour juger des sentiments de ce petit ouvrier, dont toute l'enfance écrasée sous le dur harnais de la tâche journalière pour le pain, fleurit tout d'un coup, en répandant un parfum qu'on aurait cru disparu à jamais.

Quand le Borain atteint au Calvaire, devant sa maison il laisse le Créquion au milieu de sa route, lance un : « Salut, mon fi » et entra.

— Oï! oui! répond Martin. Salut! »

Le Borain l'a salué! Il fait le brave et continue son chemin de ses plus grandes enjambées, une, deux, trois, jusque cent, pour que, pense-t-il déjà,... « le Borain est content de lui ». Mais aussitôt qu'il entend la porte de la Flatte se refermer sur le maître houilleur, le gamin fait demi-tour, revient sur ses pas, et avec un battement qu'il n'a jamais senti dans sa maigre poitrine, il s'assied sur le talus en face du seuil. Il pense que là, derrière l'huis, à quelques pas se tient son ami.

« Ami!... » Toute la nature incomprise ou inaperçue, amère ou hostile, prend une voix pour répondre à son cri : « Ami ! » Et cet enfant se sent subitement relié à la vie qui l'entoure, qui emplit les champs comme la nappe chargée d'un festin, qui court dans les haies vertes, se plante dans les arbres, traverse le toit bleu du ciel avec des cris d'oiseaux. « Ami ! » De savoir qu'il n'est plus seul, son cœur s'est dilaté, et à coups pressés demande à s'ouvrir...

C'est un soir d'automne, pauvre, simple. Sous les nuages qui l'ont tenu enfermé, le soleil, avant de se coucher, paraît un instant, et, du rouge sanglant de sa lumière, plaque les vitres de la maison de la Flatte.

La poitrine de l'enfant se gonfle et se dégonfle avec autant de joie que s'il venait d'en rejeter un caillou qui l'étouffait. Les yeux au large, l'oreille tendue, il demeure immobile, enivré d'amour, et noir de charbon, chétif dans ses haillons, tenant son cruchon de fer luisant dans ses mains, et la nuit est presque venue.

La vie dans la maison reprend tout à coup; sans doute le logeur a fini de souper; et la maisonnée l'accompagne vers le jardin.

Martin, pour le voir, s'approche. Le Borain, les mains dans les poches, avec des mouvements des mâchoires se nettoie les dents; à pesants coups de talons il écrase des mottes de terre.

Par un trou de la haie, Martin se penche. Son cœur bat sa poitrine comme avec un marteau. Il réunit ses deux mains devant sa bouche en porte-voix et, comme on crie un hurrah, il se met à hurler :

« Blanc-Borain ! Hé Blanc Florent du calvaire ! »  
Et il s'enfuit.

Hildegonde, comme l'enfant du fermier court aux trousses des maraudeurs dans le verger de son père et veut délier les chiens, Hildegonde, croyant à une insulte de malintentionné, court à la haie en brandissant le poing. Mais le Blanc-Borain a reconnu la voix et il explique la rencontre.

Cependant Martin file d'un trait jusqu'à sa maison. Jamais le sommeil ne tint serré dans ses bras une

créature plus enivrée de bonheur que le Créquion des baudets sur son grabat, cette nuit. L'étreinte de l'existence qui étouffait l'enfant s'est dénouée, et c'est par la main du Borain...

*A trois.*

Le gamin des baudets ne manqua pas de se trouver, le lendemain, sur le chemin du Blanc-Borain à l'heure où la journée finissait. Au passage, Florent lui adressa un clin d'œil qui parvint à peine à l'enfant par-dessus l'éclair du fer de la hache dressée sur l'épaule du maître houilleur, car celui-ci ne s'était pas même penché pour apercevoir le petit qu'il saluait.

Sans doute, il l'eût vu volontiers, mais ce n'était pas une raison pour s'arrêter devant lui comme un chien devant un chien. Il rentrait se laver. D'ailleurs Martin, tout de suite à l'aise dans son immense bonheur nouveau, avait, en silence, emboîté le pas du grand compagnon.

— Tu peux entrer! lui dit brusquement l'homme au seuil de son logement et en lui montrant d'un coup d'œil la porte ouverte. Le gamin obéit, et la Flatte, sur l'ordre du Borain, courut lui chercher à la cave un demi-verre de bière qu'il but avec volupté.

Il sortit ivre de la boisson, le visage illuminé de reconnaissance, mais sans mot dire.

« Qué Créquion! Quel grillon! » répétait la grosse commère en servant la chope.

— Eh! dit l'enfant en riant, ils m'appellent tous ainsi à la fosse.

Assis, ses loques de toile flottaient, pointant aux articulations de ses épaules, pendues comme à des crochets. Il apparaissait d'une maigreur maladive. On aurait dit, cassé aux reins et aux genoux, un de ces mannequins faits de bâtons piqués dans la terre en manière d'épouvantail, au milieu des jardins; que c'était d'être enfoncé dans ses bottines qu'il se tenait debout dans des souliers énormes, informes, bâtis d'un seul morceau de cuir raviné et bosselé de pièces

invraisemblables, garnis aux semelles de galettes de clous braquets d'un pouce.

Ses deux longues mains osseuses, avides, tournaient le verre avec rapidité, et semblaient, elles aussi, joyeuses de la boisson.

Ses lèvres tranchées brusquement dans la chair, et luisantes sous la crasse de houille, se tendaient vers la mousse pétillante du verre qui faisait éclater ses yeux gourmands de la friandise : Une chope de bière fraîche, tirée de la tonne!

La logeuse, le Borain et Hildegonde le dévisageaient ensemble en silence. Il n'y avait plus aucune colère contre le pauvre intrus dans les visages de la mère et de la fille; et même, par sympathie, les bouches qui étaient demeurées un peu béantes durant que l'enfant buvait, se refermèrent, et les gosiers avalèrent leur salive, quand il eut séché les dernières gouttes du verre. Ils avaient goûté son bonheur.

— Sacré Créquion! répéta la veuve aux gros seins en hochant la tête. Sacré grillon dé nom dé Diou!

— Ah! dit le gamin aux baudets, relevant la tête, et souriant pour toute réponse et pour tout remerciement « ah! »

— T'as crié hier à la haie? dit tout à coup et sévèrement Hildegonde demeurée muette jusqu'alors. Je t'ai entendu! ajouta-t-elle aussitôt d'une voix de colère, et comme pour empêcher Martin de répondre : non et mentir.

— Ah! répéta de nouveau l'enfant, avec ce même mouvement de sa tête dans le chapeau de feutre en loques. « Ah! » Et derrière les traits chétifs du visage misérable et fin, parut comme la lumière d'une belle lampe dorée qui fit tout resplendir autour de lui. Car, en réalité, il était un joli garçon. Sa maigreur qui paraissait malade et laide parmi les durs hommes de la fosse, ici, tout à coup, donnait un tour délicat à ses traits détendus par la joie.

La main gauche sur le genou et le coude en avant; la droite allongée sur la cuisse avec le flacon de fer dont le cordon noir lui entourait le poignet, il demeurait affalé, dans une attitude de repos qu'il

copiait inconsciemment des vieux houilleurs. A travers sa crasse, dans la défroque, dans son feutre jeté sur la nuque il avait l'air d'une fleur pâle mais salie de beaucoup de poussière de nos jardins du Hainaut mal gardés par leurs haies de la fumée, et où il ne faudrait pas de roses.

— Maintenant, on s'en va ! cria le Borain. Et le petit se levant, partit.

\* \* \*

Cette créature que la faiblesse du corps et la solitude de son gagne-pain avait enclin à une rêverie vague comme un demi-sommeil de malade, cette âme menue et gourde s'était jetée vers le cœur du Borain comme un oiseau désemparé dans les vitres d'une fenêtre brillamment éclairée.

Ce qu'Hildegonde avait éprouvé pour le Borain qui faisait la vie et le bruit de la maison et poursuivait sa mère, le garçon le ressentait à son tour : désir et grâce silencieuse d'une tige grimpante qui se tend vers un appui, reconnaissance embrassante vers l'aide qui soutient.

Il est vrai qu'Hildegonde fronça les sourcils en voyant le gamin aux baudets entrer dans la maison ; une jalousie d'enfant qui ne veut partager aucun jouet, aucun plaisir, mordit son cœur dès l'abord de nouveau-venu. Mais Martin était si peu exigeant, si vite satisfait ! Sans la moindre arrière-pensée, il manifesta bientôt pour la fillette elle-même une abnégation si profonde, que notre petite sauvage, comme en se rengorgeant, accepta l'hôte si docile. Et ce furent trois amis.

Une innocence merveilleuse en ce grand diable de Borain que la vie avait mené par tous les recoins de l'existence du pauvre, lui laissait trouver dans la compagnie de Martin et d'Hildegonde un plaisir complet. Jamais d'ailleurs cet homme n'eût pris l'air de s'amuser par concession ! A trente ans, il éprouvait pour le gamin blême une de ces amitiés sans réserve de grand frère pour le cadet de son sang... En moins de six mois, quand ils s'interpellaient, le

petit Martin criait : « Blanc ! » et le Borain répondait : « Créquion ! » de ce ton de voix un peu exaltée que les vrais amis ont toujours en se disant leurs noms.

Pour Hildegonde, un peu moins âgée que Martin, le houilleur en était venu à lui obéir fidèlement et à ne plus désirer que ce qui d'avance lui agréerait. Cependant, jamais cet homme tout d'impulsion ne l'avait saisie par la taille, poursuivie, ni lutinée derrière une porte. Aux yeux goguenards de la Flatte, intervenant parfois soudain en quelque lieu où ils se trouvaient ensemble, il pouvait, en toute sincérité, opposer son clair regard.

Hildegonde, pour le Borain, était comme une fraîche brise qu'on sent, qu'on goûte et qu'on ne pense point à arrêter, ni à saisir. C'est ainsi ! Et un jour que dans la cour, la Flatte piaulante, dans une scène de colère avait de nouveau accolé, par une ordure, le nom d'Hildegonde à celui du Borain, le logeur avait saisi une bûche du bûcher et d'un vigoureux moulinet, l'avait lancée vers la grosse femme. Heureusement, celle-ci s'était baissée à temps. Elle entendit au-dessus de ses oreilles le vent du projectile, se mit à trembler et ne sonna plus un mot ; Tandis que le Borain ne détournait seulement pas les yeux pour voir s'il l'avait tuée.

Martin, gentil et obligeant, était, au moindre geste, à se précipiter, la tête la première, pour rendre service à son maître ou à sa petite bonne amie.

Réunis, Hildegonde et le Borain ne s'entretenaient jamais du Créquion, mais la jeune fille, près du gamin aux baudets, n'avait qu'un sujet de conversation : Florent le Borain.

« Il a fait tant de taille cette semaine. Et sa quinzaine est d'autant de pièces. Il a dit au porion qu'il le jetterait dans le cul de la fosse si... Il a fait compter les pièces plus juste... Il a descendu dans le puits de la cour rechercher le grand coq qui y était tombé. Ses deux pigeons mailletés ont des œufs. »



Le Borain et Martin faisaient parfois de compagnie de longues tournées. Ils allaient par les routes aux villages voisins, une feuille verte entre les lèvres ou un épi aux dents, de cette allure lourde des hommes affalés d'habitude, dont le torse ne se relève plus, et dont les reins demeurent pliés par économie d'énergie, dirait-on. Ils parlaient d'une chope qu'ils iraient boire à une lieue loin, comme d'un événement qui illuminerait leur après-midi.

Ils ne manquaient aucune des ducasses des hameaux de l'alentour, où un peu de piano mécanique, quelques oripeaux fripés de forain, et une perche de sapin dressée déterminaient la joie. Ils tiraient, au moyen d'un gros fusil à vent, sur une chandelle remise dans une boîte tapissée de soldats en papier. Celui qui éteignait la flamme gagnait un cigare qu'il mâchait d'un bout plus qu'il ne brûlait de l'autre...

Ils n'échangeaient pas la moindre réflexion à propos de ce qu'ils remarquaient.

La plus grossière stupidité n'eût pas suffi à expliquer le mutisme de ces deux hommes, qui demeuraient sans une exclamation, un éclat de rire ou un juron devant les choses les plus inattendues de leur route. Mais, au contraire, ils ne riaient et ne discutaient entre eux que de certains sujets, pigeons, jardinage ou houillère. Pour le reste du monde, ils gardaient une absolue incuriosité, et laissaient tout défiler à leur yeux avec une sorte de patience stoïque et sereine.

C'était surtout à une occasion, répétée d'ailleurs chaque semaine, que les deux compagnons eussent montré le plus naïvement, à qui eût voulu les regarder, la simplicité de leurs cœurs naïfs.

A chaque mercredi, où le travail le leur permettait, ils ne manquaient pas de se mettre en route, dès l'aube, vers la petite ville voisine, en suivant la file des charrettes recouvertes de toile grise et tirées par un âne; parmi les femmes portant sur la tête leurs paniers plats, ou la hotte au dos et « quertins » aux bras, toutes chalandes ou marchandes de la petite foire. Le marché d'une villette satisfaisait à tout leur besoin de nouveauté, de clinquant, de brillant qu'il faut à toute vie.

---

Le soir quelquefois, au lieu de s'en retourner chez sa marraine, Martin couchait au Calvaire chez la Flatte. Par la fin des beaux jours, accroupis sur une pierre, le dos au mur, les hommes fumaient du tabac dans des pipes de terre et buvaient de toute leur peau nue la lumière et le vent. Hildegonde s'asseyait près d'eux. Et ce qui fait les êtres, la terre et l'air, et leurs spectacles muets, en cès âmes enfonçaient doucement une plus tendre amitié.

Ces créatures, sans vanité ni orgueil, goûtaient, bien certainement sans le savoir, leur union infinie et puissante, avec toutes les choses minérales et végétales étalées à leurs yeux. Sans pitié, leur âme couchée à terre parlait naturellement à la terre les mots usés des hordes primitives ; ils bégayaient l'humble alphabet des vieux hommes. Sans connaître ni bien ni mal, ces pauvres étaient rentrés au Paradis de notre Père sans besoin ; ils s'allongeaient au paradis des bestioles sans pensée du lendemain — au paradis dur et délicieux qui est la terre.

LOUIS DELATTRE.

---

## L'HORRIBLE FEMME

---

Elle arriva de nuit, comme les malfaiteurs.

On ne la vit pas, le lendemain, au lunch de table d'hôte : ces horribles femmes-là tuent la matinée au lit à manger des sucreries, demi-nues sous leurs dentelles.

Au tranquille tableau de la pension de famille, son nom flambloyait, très long, prenant des aspects insolents ou mystérieux, qui excitèrent les rôdantes curiosités. Un nom de guerre, sans doute... Du reste, elle apportait dans cette humble localité du Midi, des malles énormes, cinq malles commandées par une soubrette effrontée... Son cas était clair.

Le soir, comme les bonnes allemandes, taillées en Walkyries, passaient le poisson au milieu du fretin des conversations, elle fit son entrée, dans un immense bruissement de soie.

Un silence foudroyé l'accueillit, lui fit cortège, tandis qu'elle gagnait lentement sa place, d'un air détaché, laissant derrière elle une traînée de parfum qu'on renifla, l'haleine coupée.

Puis elle s'assit, dans un bruissement accéléré, à une table solitaire, éclosé là, comme un petit qu'eût fait durant la nuit la familiale table d'hôte. Il y avait sur la nappe une lampe à rouge tulipe électrique, des brins de mimosa semés dans le plat de mandarines, un luxe agressif, du plus mauvais aloi...

Elle parut ne pas sentir les quinze paires d'yeux glués à elle, s'installa, fit son petit ménage, passa sur ses joues une houppé à poudre, bâilla, secouant de maigres épaules endiamantées, puis, les coudes à table, pria nonchalamment qu'on lui servît du Hochheimer frappé.

Frappé! Ce coup de pistolet fit courir un frisson dans l'assemblée. La pension, du reste, n'en possédait pas : rigidement, la table d'hôte ne s'ornait que de claires carafes. Pourtant, M. Black, le mâle de l'assistance, avait souri d'un air entendu, en habitué

de ces folies, et, le doigt à l'entournure de son gilet, semblait lui-même avoir lancé l'extravagante commande. Il se haussa, lorgna complaisamment la dame, se donnant les manières d'un intime de femmes légères.

La dame ne le regardait pas ; et cela, précisément, ulcérât les cœurs, cette supériorité de femme contemplée que la galerie n'intéresse point. Elle mangeait, buvait, les doigts luisants de bagues. Laide, du reste, les joues caves, mangée de couperose, abîmée de fards, les cheveux crûment teints, elle avait le type banal des Anglaises de casino et de palace-hôtel. Une robe de guipure, rechampie de rougeoyantes chamarures, vêtaït son corps de squellette souple.

Ayant apaisé sa faim, elle leva la tête, jeta autour d'elle des yeux distraits, et dévisagea le monde, curieuse et indifférente.

Personne ne la regardait plus : on montrait à cette horrible femme qu'on ne s'en occupait pas. Miss Morton, qui a de l'aplomb, causa même, toute seule, affecta de grogner, entre haut et bas, contre le service interrompu par une entrée retardataire. Mais ce soir-là l'appétit languissait. Le poulet repassa, intact ; on ne toucha pas au blanc-manger à sauce carminée ; on refusa les biscuits, les oranges, les dattes : personne, subrepticement, n'en bourra ses poches.

Et, dans de timides grattements de chaises, solidairement, on quitta la table avec des trottements de souris.

Mais, au salon, on débonda, on éclata en gestes, en cris d'indignation.

On prenait cent décisions virulentes, chacune frappant plus fort que la voisine. On irait trouver la propriétaire, on bouclerait ses malles, on couvrirait d'opprobre cette créature, on la crucifierait de mépris... Alors, on se fondit : on larmoya sur la perversité des temps, les pudeurs s'effarèrent de ce contact dégradant, on rougit d'appartenir au même sexe... Miss Gallisson, surtout, se désola pour son neveu, s'effraya même, aperçut des possibilités terribles, cita des faits, effleura de lugubres histoires...

Cependant que M. Black, alimé et crâneur, refusait d'occuper son fauteuil près du feu de racines, rôdant dans le vestibule en quête d'une aventure imprécise qui faisait battre son cœur léthargique de vieille fille.

Au salon, l'agitation ne se calmait pas ; on s'offusquait surtout du parfum, nettement voluptueux, de cette femme : on le discuta longuement, avec de secrètes curiosités. On parla de l'indécence de la robe, et on précisa à voix basse. On critiqua ensuite minutieusement la coiffure : une discussion s'éleva à son sujet, très aigre, mais l'accord se rétablit en détaillant les bijoux et leur provenance louche. On s'alarma, avec des moues fermées, des battements de cils, les évaluant, se fouettant à renchérir sur les sommes énoncées, dans un tumulte de chiffres, un vertige d'argent.

Alors, Miss Gallison, inquiète, sortit. Elle rentra aussitôt, suivie à petits pas frôleurs par M. Black, le crâne baissé, les lunettes troubles. Il leva le dos, heurté maintenant par ces féminités grossières. Puis il prit son fauteuil, le meilleur.

Mais une secousse brusque assit tout le monde... le froufrou révélateur approchait... L'horrible femme entra.

Elle regarda autour d'elle, gentiment. Ces dames feuilletaient des revues ; elles avaient des rigidités du plus grand air, des façons de s'absorber dans la lecture en intellectuelles, en cérébrales. L'entrée de l'horrible femme ne fit pas lever une tête.

Celle-ci tournoya un moment dans la chambre, déçue et ennuyée. Ses doigts étincelants papillonnèrent dans les « Graphic » épars, elle toucha le piano discord, en fit à mi-voix une remarque qui retomba dans le silence.

Alors, de guerre lasse, elle s'affala sur le canapé, près de Miss Morton, avec un croisement joli de ses souliers de satin dans la mousse des jupes.

Et voilà qu'une commotion électrique ébranla tous les êtres.

L'horrible femme parlait à Miss Morton.

Elle lui parlait !

Dans l'attention béante, la voix éraillée s'élevait, aimable, nonchalante. Et Miss Morton, oubliant son aplomb, bégayait, rouge, avec de petits saluts. Et comme l'autre lui souriait, supérieure, elle lui sourit avec une timidité radieuse de vierge éprise...

On écoutait, on regardait cela, avec de longues lèvres de réprobation. Pourtant, on se devait de constater que, de près, cet air de hardiesse n'était qu'une assurance aisée; que ce timbre de voix meurtri avait son élégance, le sourire un charme sournoisement attirant... quant au parfum, ce n'était qu'un soupçon d'iris... la toilette était au goût du jour, rien de plus... Secrètement on envia Miss Morton, qui riait à tout moment un petit rire courtisan et grisé. On toussa, on s'éventa, on s'agita.

Mais la dame, avec simplicité, se tourna bientôt vers ses voisines. Tout se tendit alors avidement vers elle. Et elle parla à qui voulût, sans malice, très sociable. En un instant elle fit causer tout le monde. Les timides se dégelèrent, rosissaient de plaisir; l'enthousiasme gagna, de proche en proche; cette dame était décidément prenante, spirituelle, irrésistible...

Elle recevait. Elle semblait une maîtresse de maison très bonne, très accueillante.

Et on se pressait, on l'entourait, on se battait pour son sourire, son approbation. M. Black, avec des airs de paon, faisait le joli-cœur, d'une prétention exaspérée par son désir de plaire. Un souffle de joie enflammait les yeux, les pauvres yeux troubles et affaiblis, enfiévrant les joues, retroussait les lèvres sur les tristes dentures, les rateliers brillants.

Elle règnait.

Elle devint familière, gamine, se moquant de tout, de la vétuste pension, de l'hôtesse, du service; on rit avec elle pour témoigner de son raffinement.

Mais, quand elle raconta des histoires de châteaux, donnant des détails intimes, citant de grands noms, discutant des scandales, comme un magazine mondain, on étouffa, on s'étrangla, on pâma.

Ce fut une ivresse. Était-elle exquisite, divine! et grande dame! tout le portrait de la reine! Dieu!

sait même si quelque cousinage... L'exaltation ne connut plus de bornes. Elle exécuta un pas sensationnel, et, de suite, toutes voulurent l'apprendre, l'imiter : les jupes étriquées voletèrent comme des drapeaux mouillés ; il y eut des grâces, des gloussements, des révérences vieillottes, de tout petits pas, des dandinements...

Et c'était une joie de vieilles pensionnaires grisées, une échappée de jeunesse sous la rancissure des existences mélancoliques. Les âmes sevrées palpitèrent au contact de ces luxes, de ces élégances frôlées. On osait regarder, toucher. On se parait même de leur reflet, vaniteusement, voluptueusement.

Cela dura très tard. On n'avoua pas qu'on se retirait d'habitude vers les neuf heures...

Sur l'oreiller, les artères battaient encore ; les membres brûlaient sous l'édredon.

Le lendemain, au lunch, la dame ne parut pas ; ces personnes du grand monde se délassent au lit le matin, y font leur correspondance.

On vécut dans un frémissement de mondanité. On rêva chiffons. On parla frivolités. On tailla, on bâtit, on cousit, mystérieusement.

Et le soir, la table d'hôte vit défilier un cortège de gala.

Il y avait là un étrange déballage de vieux vêtements de fête, tout un chiffonnage d'antiques satins et de velours froissés, de naïfs artifices, d'ingénieux racommodages, des épinglages précaires... On sentait les cheveux roussis au fer et la naphthaline...

Mais la petite table avait disparu, avec sa lampe à tulipe et ses brins de mimosa. Aucun froufrou ne se fit entendre.

La dame était partie.

Un grand silence accompagna le poisson flasque, le rôti exsangue, la dinde maigre.

Personne ne se regarda. On souffrait, et on en avait la pueur.

M. Black, en proie à un spleen désespéré, commanda du kummel, et un café noir.

Au salon, si froid, si vide, si muet, on se serra,

dans une fraternité d'abandonnés. A peine si le respect humain arrachait aux lèvres distraites des mots épars qui restaient sans écho.

Alors, une voix timide risqua le nom de la dame; cela détendit les nerfs. Une autre insinua, enhardie, que, sans doute, cette dame n'avait été ici que de passage, préférant les Nice ou les Monte-Carlo... Une autre vanta ironiquement les Veglione, la maison de jeux. On leva les sourcils : joueuse? On pinça les lèvres. Miss Gallisson, nettement, releva chez elle le stygmate des joueurs; cela créa un réveil, un mouvement : on acquiesça, on branla le chef. Ce fut le signal, les dents s'aiguisèrent : gentille, oui, du bagoût, mais un parler vulgaire, un ton détestable... Miss Morton ajouta : des airs d'intrigante... D'autres renchérirent, jetèrent le mot : aventurière! Il se répéta, fut durement maintenu. M. Black, la bouche tordue de fiel, ricana, tandis qu'au revers de la main un adjectif circulait, d'oreille en oreille.

La peau échauffée, le cœur battant, on sonna la curée. La proie fut déchirée, dépecée de mots cruels et brutaux. On lâcha furieusement sa douleur en férocités.

Alors, le calme revint, on s'était soulagé. Un vent d'apaisement souffla, ranima les cœurs tremblants.

Miss Gallisson résuma la situation :

— Cette créature a fui : nous l'avons chassée.

On se rappela de quels dédains on l'avait cinglée, de quelle majesté on l'avait foudroyée.

Elle avait fui : leur vertu l'avait chassée.

Et comme on se sentait l'humeur purifiée, l'âme rose, on proposa une petite fête : une limonade, des gâteaux.

Tandis qu'élevant la voix, les mains dévotement ouvertes, Miss Gallisson pria qu'on ne se salît plus à parler de cette horrible femme.

CÉCILE CANDIÈRE.

---



# LE BON CHEVALIER

Pièce en 4 actes et 6 tableaux

(Suite)

---

## ACTE QUATRIÈME

*Un coin du camp de Pouckes.  
Juillet 1453.*

A gauche, une rangée de peupliers. A droite la tente de Jacquet. Au fond, un talus au delà duquel on aperçoit les plaines flamandes qui se déroulent à perte de vue.

### SCÈNE PREMIÈRE

JACQUET, MARGUERITE, BULT,  
UN ECUYER

JACQUET, *sortant de sa tente comme Marguerite et Bult arrivent, conduits par l'écuyer. Avec expansion, à Marguerite.*

Vous! (*Se reprenant.*) Vous, Mademoiselle... Comment se peut-il faire que vous soyez venue à travers cette campagne horrible, par ce champ de bataille?

MARGUERITE

N'avais-je pas le laissez-passer du duc et mon fidèle Bult pour me défendre?

JACQUET

Zotje, c'est vrai. (*A Bult, avec un sourire triste.*) Vous avez enterré votre folie, pauvre ami.

BULT

Aux côtés des camarades partis, oui, messire. La déraison ne plaît qu'aux gens heureux, et Gand pleure. (*Un long silence.*) Si vous le désirez, Marguerite, j'irai vous attendre à l'entrée du camp.

(*Marguerite fait un signe affirmatif de la tête.*)

JACQUET

En ce cas, mon écuyer vous accompagnera.

Adieu. BULT, à Jacquet.

JACQUET  
Peut-être... au revoir.  
(*Bult et l'écuyer montent le talus derrière lequel ils disparaissent.*)

## SCENE II

JACQUET, MARGUERITE  
(*Jacquet conduit Marguerite par la main jusqu'à une sorte de banc, devant sa tente. Elle s'assied; il reste debout.*)

MARGUERITE  
J'ai tant, tant de choses à vous dire... Et voici que les mots, qui me brûlaient les lèvres tout à l'heure, semblent me serrer la gorge à présent.

JACQUET  
Je comprends... ô si bien! Je croyais qu'il me suffirait de vous voir pour être à même d'exprimer tous les sentiments qui m'oppressent. Je m'étais figuré que vous auriez lu toutes mes souffrances dans un seul de mes regards.

MARGUERITE  
C'est dans notre douleur que s'épanchent nos regrets, et c'est par elle que se font nos aveux...

JACQUET  
Il y a près de quatre ans que je vous vis pour la dernière fois.

MARGUERITE  
Dans quelles circonstances!

JACQUET  
Je sus alors que tout était, à jamais, fini entre Gand et moi... D'abord je ne pus me décider à cette pensée, à cet... exil. Pendant des semaines, je demeurai en vue de la ville. Ses murs, ses tours, la chanson des heures qu'égrenaient ces clochers, tout ce qui me venait d'elle me consola quelque temps. Il me semblait que ma misère était moins grande à mesure que je me rapprochais de ses portes. Je respirais avec

délice l'air de vos campagnes comme s'il eût dû me retremper... Vous trouverez tout cela bien étrange... Vous ne saurez pas combien je fus malheureux... Puis, petit à petit, ce qui avait adouci mon affliction l'augmenta au contraire. J'eus hâte de quitter tant de souvenirs, de m'éloigner de cette cité que la brume d'automne couvrait de ses écharpes pâles et de son voile blanc... Je m'en allai, errant, une fois encore, par le monde. (*Un silence.*) Partout un compagnon chevauchait avec moi; celui qu'un vieux poète appelle le « noir souci »... Je voulus revivre mon existence d'autrefois; je défilai les chevaliers de France et tins pas d'armes à la Fontaine des Fleurs. Mais le plaisir factice de ces tournois ne chassait point les cruels souvenirs de Flandre. Je me rendis à Rome, pour y demander indulgence, puis à Naples, où, comme par miracle, je rencontrai un ami, le duc de Clèves, à son retour de Jérusalem. (*Sombre.*) Il me ramena vers la cour de Philippe de Bourgogne. Ah! que ne suis-je resté loin d'ici! Que ne me suis-je rendu en Palestine. Ne me l'étais-je pas juré? Monseigneur Philippe me reçut à bras ouverts... et je dus obéir à son ordre de marcher contre Gand, ce Gand dont l'implacabilité et la haine me restaient sur le cœur comme une offense... Ah! l'homme est vraiment une pauvre chose! En place de mon grand et pur amour, le temps et l'éloignement n'avaient laissé subsister qu'une étroite rancune. Je m'en accuse devant vous, et j'expierai ma lutte fratricide...

MARGUERITE

Ce qui est accompli, acceptons-en la charge; mais sachons ne point vivre dans ce passé; le présent nous réclame.

JACQUET

C'est vrai.

MARGUERITE

Et vous voyez que je suis venue vers vous, à l'heure où Gand succombe, et je vous dis, non pas : sauvez la ville — il n'en est plus temps — mais : aidez-nous!

JACQUET

De toute mon âme!

MARGUERITE

Non, de toutes vos forces, puisque nous sommes sur la terre. (*Un silence.*) Vous savez que sur les conseils de messire de Comines, grand bailli de Flandre, mon père, Potter et Snowt, afin de sauver Gand, allèrent s'incliner devant le duc, à Termonde.

JACQUET

Je le sais.

MARGUERITE

La bonté de monseigneur leur avait été promise à tous trois. La ville était lasse; elle demandait la fin des hostilités, le repos. Vous savez également comment le duc, au mépris des engagements jurés en son nom par messire de Comines et par le bailli de Gand, Gérard de Ghistelles, exila mon pauvre père pour vingt ans, Snowt, pour quinze, Potter, pour dix... Lorsque cette nouvelle parvint aux Gantois, toutes les fureurs se réveillèrent. Le peuple s'en prit aux gentilshommes, aux riches, aux officiers de monseigneur. La répression fut sans merci; on décapita les émeutiers, on tortura des malheureux comme Baudouin de Voss, avec l'espoir d'en saisir et d'en tuer d'autres. Durant trois semaines, ce fut une guerre impitoyable dans nos murs, et la ville, pendant ce temps, demeura sans magistrats. La terreur seule régnait... Alors Bone devint maître. Nommé grand bailli, on lui adjoignit le doyen des tisserands et des bourgeois. Et Bone régna! Vous connaissez la violence de ses décisions. Il ne se passa pas de jour où la division ne fût dans le conseil. Elle y domine encore... Mais les souffrances trop prolongées du siège excédèrent toutes les forces; le peuple est à bout et réclame la fin de ses maux... Pour manger il lui faut recourir aux sorties, qui ne vont jamais sans lui coûter très cher. La maladie attaque ce que le fer ennemi respecte. Toutes les misères dont Dieu frappe les hommes, nous avons eu à les éprouver. Gand, pour tout dire, ne résiste plus, mais râle, et Bone ne cédera point. Sa volonté est inflexible; elle est la loi.

JACQUET

Alors...

MARGUERITE

Alors?... puisqu'il ne comprenait pas, lui, j'ai vu mon devoir. Je me suis souvenue qu'il y avait, au camp du duc de Bourgogne, un chevalier à qui l'agonie de Gand arracherait un geste de... généreuse intervention. Je me suis dit... qu'un grand amour ne pouvait mourir sans laisser, dans le cœur qu'il visita, une étincelle de pitié, tout au moins. Et, lorsque vous m'eûtes fait parvenir les deux laissez-passer que je vous demandai, je suis accourue, messire de Lalaing, en suppliante qui espère et qui croit.

JACQUET

Vous avez bien fait!... Une étincelle de pitié, non! le feu du repentir et de la douleur me torture la poitrine. Ce Gand, que j'aurais dû servir à deux genoux, je l'ai combattu, je l'ai fait saigner sous mes succès. Mes succès! Comment pourrais-je étouffer les remords qu'ils éveillent en moi?... Qui me pardonnera mes victoires maudites?

MARGUERITE

Mais de ces avantages obtenus, quelque chose demeure qui pourra nous aider.

JACQUET

Je vous comprends. Ils appuieront auprès du duc mes désirs, mes prières. Je pourrai, en leur nom, demander grâce pour vous tous, réclamer la bonté du vainqueur et le pardon du maître. J'en ai le droit. C'est vrai. Je puis plaider pour vous. Ah! comme votre présence m'aide à voir clairement mon devoir et comme elle me rend fort!... Votre père et ses deux amis rentreront dans leur bonne ville. Et ce n'est pas seulement à la bonté du duc que j'en appellerai, mais à son équité.

MARGUERITE

O messire! soyez béni?

JACQUET

Et pardonné?

MARGUERITE

Ne suis-je pas venue?

JACQUET, *après un moment.*

Si vous saviez comme mon cœur bat. Un espoir immense m'envahit. Oui! oui! tout, soudain, est lumière à mes yeux? (*Lointaine sonnerie de trompettes. Comme se réveillant de son extase.*) Ah! ne perdons pas de temps! Je vais courir vers le duc; il partagera ma croyance et je ne reviendrai qu'avec sa grâce.

### SCENE III

LES MÊMES, *plus* L'ÉCUYER,  
puis DEUX HOMMES D'ARMES

L'ÉCUYER, *paraissant au haut du talus.*

Messire, monseigneur se dirige de ce côté... Nos troupes, déjà, se heurtent contre les Gantois. Le grondement des bombardes s'élève dans la plaine.

(*Bruits éloignés et sourds, coupés de roulements de tambours et de sonneries de trompettes.*)

JACQUET, *à Marguerite.*

Permettez que je m'assure de la chose. (*Il court au talus, d'où il regarde vers la droite.*) Voici le duc, il est vrai. (*Revenant à Marguerite.*) Puis-je vous demander de suivre mon écuyer? Il vous conduira vers Bult; car il vaut mieux que monseigneur ne vous voit point ici. (*Se tournant vers l'écuyer.*) Je te confie ce que j'ai de plus précieux et de plus cher au monde, mon ami. (*Deux hommes d'armes entrent par la droite et s'arrêtent au pied du talus. Jacquet a un geste d'impatience.*) Ah!... Puisqu'il le faut, Mademoiselle, quittons-nous. Partez, et hâtez-vous... Une fois encore, soyez certaine que je ferai ce qu'il faudra... Au revoir. (*Marguerite s'incline et va pour monter le talus. Jacquet court jusqu'à elle. Elle se retourne et, avec un sourire, lui tend la main. Il y dépose un long baiser, puis se redresse et lui fait signe de s'éloigner.*) Espérez...

(*Marguerite et l'écuyer disparaissent derrière le talus.*)

## SCÈNE IV

JACQUET, *puis* PHILIPPE LE BON, ZRINY,  
*et* DES OFFICIERS *qui restent au fond.*

PHILIPPE, *entrant par la droite, à Jacquet.*

Eh bien, mon fils, l'action commence. Nous allons, je le pense, en finir avec les Gantois. Cette race, par trop longtemps, nous fit tenir la plaine. Je ne le lui pardonnerai de ma vie.

JACQUET

Laissez-moi croire tout le contraire, monseigneur. Il vous plaira de n'être pas seulement un prince victorieux. Vous aurez aussi la volonté de vous montrer clément autant que fort.

PHILIPPE

Oui-da ! Jacquet, tu serais miséricordieux, toi ? C'est ta jeunesse qui parle... La bienveillance toujours, cher ami, touche de trop près la faiblesse. Le pardon est une vertu, sans doute, (*Après un soupir*) mais c'est un idéal... à l'usage des saints. Et nous ne sommes que des hommes, Jacquet, de faibles et vindicatives choses...

JACQUET

Rien ne gagne plus de cœurs à un monarque que la rémission dont il use.

PHILIPPE

Illusions et discours, mon cher fils.

JACQUET, *pressant.*

Ne vous a-t-on pas surnommé le Bon ?... Noblesse oblige.

PHILIPPE, *ironique.*

Oui... A Gand, je suis... Philippin-aux-longues-jambes. C'est peut-être moins beau, qu'en dis-tu ?... A Bruges, je deviens l'Assuré. Il serait oiseux, conviens-en, de sacrifier à ma renommée populaire...

JACQUET, *avec une brusque décision.*

Monseigneur, permettez que je vous demande un entretien particulier... et une grâce.

PHILIPPE

Je t'accorde l'une et ne veux pas te refuser l'autre s'il m'est possible. (*Zriny remonte et va se joindre aux officiers qui ont gagné le haut du talus, d'où ils observent la plaine. Le duc s'assied devant la tente. A Jacquet.*) Je t'écoute.

JACQUET, *debout.*

Je vais prendre la liberté de vous parler de Gand.

PHILIPPE

Hé!

JACQUET

Et intercéder en sa faveur.

PHILIPPE

Toi?

JACQUET

A cette heure la ville rebelle, vaincue, s'incline devant vous. Demain, elle reconnaîtra votre autorité.

PHILIPPE

Elle aurait dû ne la mettre jamais en doute.

JACQUET

La sagesse n'est pas le fait de l'humanité. L'espoir immodéré la harcèle; le mieux la préoccupe; l'ambition la dévore.

PHILIPPE

Tu dis bien.

JACQUET

Je ne me cache pas toute l'étendue de la faute commise par les Gantois. Je les blâme de leur orgueil; je condamne leur violence.

PHILIPPE

Mais?

JACQUET

Il me semble que Dieu les a frappés assez rudement, et qu'ils ont expié, par leurs terribles souffrances, leur coupable vanité... Monseigneur, ayez ce geste de divine compassion! Etendez sur la cité la grandeur de votre pardon! Votre nom sera, désormais, inséparable de cet acte magnanime.



PHILIPPE

Tes intentions sont pures et même élevées; malheureusement, tu cherches, par trop, à faire des réalités de tes désirs. Si les bonnes actions avaient, en effet, la portée que tu veux accorder à celle dont tu viens de m'entretenir, je suis persuadé, mon enfant, que la miséricorde deviendrait une vertu commune parmi les hommes et une loi pour les princes. Mais il importe de ne te point abuser. L'oubli des bienfaits n'est pas moins constant que le ressentiment réservé aux offenses. Je ne puis songer à perdre le bénéfice d'avantages qui me coûtèrent gros, ne t'en déplaie. Toute peine mérite salaire, et je n'entends pas me priver du mien.

JACQUET

Me refuseriez-vous celui que je mérite?

PHILIPPE

Non pas, tu le sais bien.

JACQUET

J'ai combattu dans vos rangs, j'ai assuré la victoire à vos armes, j'ai défait, en nombre de rencontres, les troupes gantoises, vos ennemies.

PHILIPPE

Et je suis prêt, je suis décidé à te prouver ma reconnaissance.

JACQUET

Monseigneur, si je vous rappelle mes services, ce n'est point pour vous en réclamer le prix sous forme de faveurs ou de dignités; mais simplement afin d'appuyer mes implorations et de vous crier grâce avec plus de force.

PHILIPPE, *se levant, avec impatience.*

Mais que t'ont fait ces gens? Tu n'es pas de chez eux!

JACQUET

J'avais cru que vous me reconnaîtriez le droit de plaider pour ceux que j'ai vaincus.

PHILIPPE

Hé! je ne t'en veux pas, mon doux Jacquet.

JACQUET

Pourquoi vous le cacherais-je, monseigneur, j'ai-  
mai Gand; car on peut aimer une ville sans être né  
à l'ombre de ses murs. Je l'aime encore; je l'aime  
plus que jamais, à présent que tout y est angoisse et  
détresse. J'ai conscience d'avoir accompli tout mon  
devoir envers vous, monseigneur, et c'est pour-  
quoi j'ose, aujourd'hui, l'avoué que je viens de vous  
faire. J'ai sacrifié à votre cause mes plus chères  
sympathies... Mais dans le rêve passionné des  
rébelles, j'ai vu briller un sûr instinct d'indépen-  
dance et d'humaine fraternité que je ne puis cesser  
de chérir. Pourrons-nous jamais détruire de tels  
sentiments par le fer? Jusqu'à quel point Dieu nous  
en accorde-t-il le droit?

PHILIPPE

Mon fils, j'excuse tes propos d'enfant indocile, car  
tu agis en sujet soumis. Mais, vraiment, tu prêtes ta  
propre générosité à ces bourgeois et à ces manants...  
Ne t'inquiète point de mon devoir. J'obéis à la  
volonté de Dieu comme tu obéis à la mienne.

JACQUET

Monseigneur, pardon... mais vous me permettez,  
n'est-ce pas? de réclamer pour Gand un peu de votre  
indulgence...

PHILIPPE

Elle lui est acquise, Jacquet, par ton mérite. Nous  
en reparlerons. (*Pendant ce temps, le bruit de la  
bataille s'est accentué.*) L'action nous attend. Tu  
viendras me rappeler ma promesse... lorsque nous  
entrerons dans la ville. Je ne suis pas un ingrat, ni  
un oublieux; je désire te le prouver.

JACQUET

Je le sais, et quelqu'un priera bientôt pour vous en  
Palestine, monseigneur.

PHILIPPE

Quoi?

JACQUET

Oui, dès que mon service auprès de vous sera

achevé, j'irai, humble pèlerin, vers la Terre Sainte, racheter mes fautes et me purifier de mes péchés.

PHILIPPE, *dodelinant de la tête.*

Nous reparlerons de cela. (*A Zriny.*) Où en est-on? (*Il monte le talus.*)

ZRINY

L'engagement est général. Nos troupes sont pleines d'ardeur. (*Tendant la main au duc.*) La place n'est pas sûre. Les boulets de pierre des Gantois s'acharnent contre cette éminence... En voici encore! (*Un officier tombe.*)

PHILIPPE, *se faisant un abat-jour de la main.*

Hé, hé! l'endroit est exposé et fort en butte à leurs plaisanteries. (*A Jacquet.*) Viens donc voir ça, le coup d'œil est superbe.

JACQUET, *gagnant la hauteur comme sa tente s'effondre sous un nouveau boulet.*

C'est à ce coin qu'ils en veulent, décidément.

PHILIPPE

Les vilains te payent en bonne monnaie.

JACQUET

C'est le hasard de la guerre.

PHILIPPE

Joli hasard, le boulet qui vient de jeter bas cette tente, la tienne, mon Jacquet.

JACQUET

Nous livrons bataille...

PHILIPPE

Pour un peu tu les approuverais de te tuer. (*Il rit.*) Ta générosité dépasse la mesure... Voici autre chose. (*Fracas de branches cassées par un boulet. Cris dans la coulisse.*) Les drôles deviennent adroits. Il était grand temps de les écraser... Ha, ha! Charolais lance ses hommes. A merveille! Nous allons faire appuyer son mouvement. (*Prenant le bras de Zriny et s'adressant à Jacquet.*) Je vais t'envoyer de la troupe, dans un moment. Tu viendras me

rejoindre dès qu'elles auront pris position. A tout à l'heure, mon fils, et fais vite.

*(Jacquet s'incline tandis que Philippe sort avec sa suite.)*

## SCÈNE V

JACQUET, puis L'ÉCUYER,  
puis DES HOMMES D'ARMES

*(Jacquet demeure un moment pensif, après quoi il descend vers la plaine.)*

L'ÉCUYER, *rentrant par la gauche et voyant la tente par terre.*

Grand Dieu! messire de Lalaing! *(Il court jusqu'à la tente dont il écarte les débris. Appelant.)* Messire!

JACQUET, *paraissant sur le talus.*

Ah! c'est toi... Qu'est-il arrivé? Comme te voilà ému... Tu n'as laissé la dame qu'en des mains sûres, je suppose!... avec le Gantois qui l'accompagnait...

L'ÉCUYER

Rassurez-vous. Elle attend votre réponse. *(Un boulet passe. Il va hacher le branchage d'un arbre.)* Prenez garde! Vous êtes trop en vue. Il ne faut point tenter la mort.

JACQUET

Bast! j'ai toujours combattu à l'épée; ce n'est pas une balle qui voudrait de moi.

*(Nouveau boulet qui couvre Jacquet de terre.)*

L'ÉCUYER

Descendez donc!

*(Jacquet se tourne du côté de la plaine. Un sifflement déchire l'air.)*

L'ÉCUYER

Couchez-vous!

JACQUET, *tombant, frappé.*

Ah!

L'ÉCUYER, *se précipitant vers Jacquet en même temps que des gens d'armes se montrent sur le talus.*

Messire! *(Tâchant de soulever Jacquet.)* Il est

trop lourd. (*Aux hommes d'armes.*) Aidez-moi à porter le chevalier de Lalaing.

(*Grands cris dans la plaine. Roulements de tambours, fanfares de trompettes, lointain bruit de cloches. Des hommes prennent Jacquet et viennent l'étendre sur le banc.*)

JACQUET, à l'écuyer, après un sourd cri de douleur.

Ecoute... va vite... va lui dire que je la demande... que je l'attends... qu'elle se hâte. (*Il pousse un long soupir.*)

L'ÉCUYER

Vous laisser seul...

JACQUET

Peux-tu me refuser?... mon dernier désir. (*L'écuyer va pour sortir.*) Donne-moi mon manteau... avant de partir. Elle ne doit pas... voir tout ce sang. (*Des débris de la tente l'écuyer retire un manteau dont il enveloppe Jacquet.*) A présent, va... cours!

(*L'écuyer sort par la gauche, très vite.*)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, moins L'ÉCUYER, plus ZRINY, puis PHILIPPE, UN MOINE et DES OFFICIERS.

(*Jacquet demeure étendu, les yeux fermés. Le bruit de la bataille diminue. Les cloches sonnent un instant encore. Les hommes, sur le talus, se montrent la plaine du doigt.*)

ZRINY, entrant par la droite et criant vers le talus.

Lalaing!

(*Les soldats se retournent.*)

JACQUET, sans bouger.

Me voici.

ZRINY, courant à Jacquet.

Le duc ne s'était donc pas trompé!... Je le précède de quelques pas seulement... Viens, que je t'aide à te lever.

PHILIPPE, *venant par la droite, suivi d'un moine  
et de plusieurs officiers.*

Jacquet, mon fils !

JACQUET, *toujours étendu.*

Monseigneur.

PHILIPPE, *prenant Jacquet dans ses bras.*

Mon pauvre enfant !

ZRINY, *à un officier.*

Le duc pleure ! comme on l'aime, ce chevalier.

JACQUET

Il ne faut pas leur en vouloir, mais bien leur pardonner... et surtout, surtout.. les comprendre...

PHILIPPE

Oui, oui ! (*Se tournant vers le moine et le montrant à Jacquet.*) Ecoute-le. (*Le moine s'approche, écarte le manteau, se penche sur Jacquet et lui parle bas. Le duc se promène de long en large. Après un moment, il revient au moine. A mi-voix.*) Eh bien ?

LE MOINE, *de même.*

Le boulet a déchiré l'enveloppe terrestre dont l'âme va s'affranchir.

(*Philippe, après un sanglot, met un genou en terre et donne un baiser à Jacquet.*)

JACQUET

Il faut leur pardonner... à ces pauvres Gantois... Ils ont combattu pour... leur liberté... Oh ! comme je sens, à présent, que la... justice d'ici-bas leur doit... ce qu'ils défendirent avec tant de persévérance.

PHILIPPE

Vis, vis ! et je te donne toute leur grâce !

JACQUET

Vous ne pourrez que l'accorder à... ma mémoire.

PHILIPPE

Non, mon brave chevalier, tu ne vas pas quitter tous ceux qui t'aiment !

JACQUET

Dites-moi que vous pardonneriez... que j'aurai

servi à cela .. au moins. Promettez-moi de reporter sur Gand... un peu de cette grande bonté que vous eûtes... pour votre Jacquet... et... je m'en irai en un beau rêve de calme, de sérénité. (*Il a un nouveau soupir de douleur.*)

PHILIPPE, contenant son émotion et balbutiant.

Je te le promets.

JACQUET

Je n'entends pas vos paroles... Dites-les encore.

PHILIPPE

Je te le promets. Sois en paix.

JACQUET

Merci. (*Un silence.*) Comme elle tarde. (*Philippe se relève et reste debout.*) Il faudra, n'est-ce pas? Vous le ferez... il faudra rappeler d'exil Sersander... et ses amis. A cela... j'y tiens beaucoup... infiniment.

PHILIPPE

Oui, oui, ils reviendront; je les rendrai à leurs foyers, sois-en certain. Je m'y engage.

JACQUET

Bien... bien. (*Après un soupir.*) Comme elle met de temps à venir... Elle ne sait pas... elle ne sait donc pas combien est longue... et affreuse chaque minute... Comme elle tarde! (*Ses yeux se ferment de nouveau. Sonneries de trompettes.*)

PHILIPPE, à Zriny.

Je ne puis rester davantage. (*Désignant Jacquet.*) Ne le quittez pas. Je reviendrai bientôt. Le devoir me réclame avant tout sur le champ de bataille. (*Au moine.*) Faites qu'il vive jusqu'à mon retour.

(*Le moine s'incline puis désigne le ciel de la main. Le duc, s'étant penché sur Jacquet, qui reste sans mouvement, sort par la droite, suivi de quelques officiers.*)

SCÈNE VII

JACQUET, ZRINY, LE MOINE, UN OFFICIER, GENS D'ARMES *sur le talus, puis*  
MARGUERITE, BULT *et* L'ECUYER

ZRINY, *regardant Jacquet, à l'officier.*

Toutes les vertus, la force, la beauté virile, quelles vanités!... Pauvre Lalaing, qui ajoute foi à des engagements de prince et croit à la clémence du vainqueur. Le pardon, ha!... La répression de la révolte par le fer qui lave l'injure et par le feu qui purifie de l'affront, voilà ce que le duc Philippe réserve à Gand.

JACQUET, *se soulevant sur un coude pour écouter.*

C'est elle!... je le sais, je le sens!... Elle!

LE MOINE, *à Jacquet.*

Reposez...

MARGUERITE, *entrant par la gauche, en même temps que Bult et l'écuyer, et courant à Jacquet, avec un grand cri.*

Dieu!... Jacquet!... Jacquet!

JACQUET

Mon amour, mon cher amour!

MARGUERITE, *le regardant dans les yeux.*

Quelle souffrance dans votre regard! (*Au moine.*) Oh! dites-moi ce que je puis faire! comment on peut l'aider! Il faut le secourir, il faut le sauver! (*A Jacquet.*) Vous le savez, des doigts de femme, c'est plus doux; c'est fait pour soigner et pour guérir. (*Jacquet secoue la tête.*) Non, non! vous ne me laisserez pas seule; ce n'est plus possible! A présent, nous nous devons l'un à l'autre... N'est-ce pas que tout ne peut pas, ne va pas se déchirer ici?

JACQUET, *entourant Marguerite de ses bras.*

Ah! être ainsi, une fois seulement!... je n'y avais pas même songé... Est-ce qu'un tel bonheur ne vaut pas toute l'existence?

MARGUERITE

Jacquet, il faut que vous viviez! Il le faut...



A nous deux, par notre amour, nous ferons ce miracle... mon Jacquet!

JACQUET

Oui, je vous... aime, Marguerite... et vous l'avez su... depuis toujours. Vous l'avez compris... dans chacun de mes actes. (*Un silence.*) Comme nous eussions pu être heureux. (*Un soupir.*) Il y aura pleine grâce pour Gand. Votre père vous sera rendu... Je n'aurais dû vous dire que cela... mais il fallait à mon grand amour l'ivresse suprême de pouvoir s'affirmer... Eussé-je dû emporter cet aveu qui... tant de fois, fut au bord de mes lèvres... et refuser de vivre pleinement... ces minutes mortelles?

(*Il retombe.*)

MARGUERITE, *cherchant à le relever.*

Jacquet! (*Elle éclate en sanglots.*)

JACQUET, *après avoir tenté de se redresser sans y parvenir.*

Ne pleure pas... Prends les derniers battements de ce cœur où ton image règne... où se trouve gravé ton nom... et dont ta beauté sera l'ultime clarté... Vois-tu, il fallait ce boulet fatal pour nous rapprocher ici. Ne le maudissons point.. Sans lui, tout nous séparait; il nous unit... par ma mort... Hélas! les âmes pures ne trouvent... sur cette terre... que le martyr de leurs sentiments... Sans cet arrachement, je ne t'aurais... je crois, jamais rien dit... Et toute ma passion... se serait consumée en moi...

MARGUERITE

Non, non! on ne te prendra pas à moi! on ne te prendra pas!

JACQUET

Pourquoi demeures-tu... si loin de moi?... Mets ta tête près, tout près de la mienne... que je te sente contre moi... Il me semble que je ne souffre plus... quand tu es là... que tes yeux me regardent, si grands, si beaux... tandis que je sens se... voiler les... miens... Marguerite?...

MARGUERITE

Mon Jacquet?

JACQUET

Il n'est pas juste qu'un tel amour grandisse et vive dans un cœur... pour mourir aussi... misérablement. (*Ses derniers mots sont sortis à grand'peine. La douleur lui arrache quelques plaintes qu'il réprime avec effort. Il passe ensuite une de ses mains dans les cheveux de Marguerite.*) Marguerite... je... voudrais...

MARGUERITE, voyant qu'il ne peut achever, affolée.

Quoi?...

JACQUET, dans un souffle.

Un baiser.

(*Comme leurs lèvres s'unissent, les bras de Jacquet, qui entourent le cou de Marguerite, retombent. Le moine, qui l'observait, s'agenouille. Zriny, Bult, l'écuier et l'officier se découvrent. Marguerite tombe inanimée. Le rideau descend.*)

FIN

VICTOR CLAIRVAUX et FLORIS GHEVAERS.

---

## SONNETS

---

### LE VERBE

*Après avoir longtemps erré sur l'univers,  
dans l'aurore sublime et la grande nuit noire  
afin que l'infini frissonne dans ses vers,  
le Poète a chanté la Douleur et la Gloire.*

*Comme un dieu descendu dans un monde étranger,  
enveloppé d'amour, de songe et de silence,  
en un rêve puissant on l'a vu se plonger.  
L'homme ne comprend pas son auguste présence.*

*Mais la voix du Poète est un hymne vivant  
où parlent la forêt, le mont, la mer, le vent,  
la suprême rumeur des êtres et des choses!*

*C'est que lorsqu'en son cœur rayonne la beauté  
les souffles de l'esprit lui versent leur clarté  
et le Verbe divin ouvre ses lèvres closes...*

### LA PITIÉ SUPRÊME

*Oh! terre barbare, oh! règne de la Douleur,  
dans la boue et le sang l'homme ivre et fou chancelle,  
et la pesante nuit d'une force éternelle  
écrase les vivants sous le poids du malheur.*

*Mais tandis que, toujours, l'ombre se renouvelle  
dans le gouffre sans fond où l'on naît et l'on meurt,  
au-dessus du torrent de la vaste clameur  
plane le chant d'amour de l'Ame universelle.*

*O murmures sacrés de la paix d'un beau soir,  
suave et pur oubli dans l'azur clair d'espoir,  
miracle de bonté fait sur la terre immonde,*

*Jésus et Bouddha, doux vainqueurs de la mort,  
par le pouvoir divin d'un adorable effort,  
font entrer dans leur cœur les souffrances du monde !*

### L'ÂME DES POÈTES

*Si les souffles du soir m'apportent des parfums  
qui viennent s'épancher dans les lueurs du monde,  
c'est que dans le jardin de mon âme profonde  
dorment les rêves purs des poètes défunts.*

*Ce sont tous leurs espoirs qui s'exhalent des roses,  
et ce sont leurs vertus que murmurent les lys,  
— ne sont-ce point les fleurs dont leurs chants sont remplis ? —  
et c'est aussi leur cœur dans la bonté des choses.*

*Si l'ombre est pleine d'eux, c'est que sur leur tombeau  
les Muses ont fixé leurs rythmiques présences  
pour tous ces fiers amants du Vrai, du Bien, du Beau*

*qui, jusques en la mort, se mêlent aux essences,  
afin d'encor jeter les fleurs de leur esprit  
aux hommes malheureux qui songent dans la nuit.*

### RÊVE COSMIQUE

*Dès avant que le pied de l'homme ne foulât  
les plaines et les monts ; dès avant que son âme  
ne vint s'enténébrer dans la chair de la femme,  
la Pensée divine et parfaite était là !*

*Au temps des saintes nuits que nul regard ne sonde,  
quand les soleils latents des univers futurs  
en silence vibraient, invisibles et purs,  
l'erreur n'existait point dans le cœur clair du monde.*

*Et les Anges, brillants d'amour et d'unité,  
à l'unique splendeur de toute vérité  
harmonieusement accordaient leur science.*

*Car l'Espace d'alors, plein d'esprits glorieux,  
jamais n'était troublé par l'impure ignorance  
de l'aveugle savant et du prêtre orgueilleux.*

#### LE CHRIST FUTUR

*Vous qui devez venir, Seigneur, comme aux temps sombres  
où la terre disait : « dent pour dent, œil pour œil, »  
pour chasser de nos cœurs l'impur amas des ombres  
de la croyance aveugle et de l'aveugle orgueil,*

*Vous dont les claires mains sont pleines de lumières  
et qui donnez à tous le pain essentiel,  
venez encor, Seigneur, jeter sur nos misères  
le merveilleux manteau de votre immense Ciel!*

*Nous savons quelle paix nous remplit et nous change  
lorsque vos pas divins passent dans notre fange  
et font jaillir en nous un dieu suave et fort ;*

*nous savons quel amour rayonne dans votre âme  
pour les tristes enfants de ce vieux monde infâme  
qui préparent pour vous et l'outrage et la mort.*

JEAN DELVILLE.

## INTENTION SPÉCIALE

---

*A LOUIS DELATTE, l'amoureux des villes wallonnes, afin qu'il y retrouve une des petites cités hennuyères.*

Le ciel était couvert et il faisait grand vent. De lourds nuages obscurcissaient l'atmosphère, et le jour déclinait déjà quoiqu'il fût à peine quatre heures de l'après-midi.

Par moments de courtes averses éclaboussaient le sol de leurs gouttes rapides.

Au milieu de la place déserte, isolé du monde par la petite grille qui entourait son tronc, un grand arbre dénudé étendait ses branches au-dessus des pavés luisants. Et les petites maisons rouges, grises, blanches, transies et ruisselantes, se pressaient les unes contre les autres, formant un grand cercle à une distance respectueuse, comme s'il eût été un animal curieux qui s'étirait dans sa cage.

Le facteur, dont le vent soulevait la pèlerine, la casquette sur les yeux passait, en ronchonnant dans sa moustache jaune. C'était le seul être vivant que l'on vît.

Pourtant, dans la petite rue de Ronquières, rêvait une inquiétude.

Là se trouvait un magasin. Au-dessus de l'auvent s'inscrivait en lettres d'or un nom : « Veuve Mirabelle ».

Dans chacune des vitrines s'étaient en bon ordre des objets multiples et divers. Des chevaux de bois, pommelés et la crinière blanche, y stationnaient de compagnie, l'air arrogant, chacun sur sa planche à roulettes. Puis c'étaient des trompettes, des tambours aux teintes multicolores et criardes. Des rouleaux de phonographe s'entassaient dans un coin en pyramides régulières. Entre des barcelonnettes et des faïences à fleurs peintes, des arches de Noé dégorgeaient leurs animaux, roulés pêle-mêle avec le berger et la bergère parmi les arbres de la forêt. Des bas et des tricots jetaient parmi ce fouillis de choses joyeuses

leur note utilitaire et discrète. Tout respirait une joie bourgeoise et faisait naître dans le cœur la pensée des Saint-Nicolas prochaines.

Qui eût deviné devant cet affichage de paix que la veuve Mirabelle, Hortense de son prénom, embusquée derrière les cartes postales illustrées qui masquaient la vitre de la porte, nourrissait dans son cœur des pensées rancunières et malveillantes.

On ne distinguait que sa figure aux chairs jaunes et flasques. Ses bécicles bleues étaient posées sur son front ridé, et ses cheveux plaqués, après avoir mal caché un crâne dépoli, allaient se réunir sur l'occiput en un petit chignon, contourné comme une brioche viennoise.

Elle semblait indécise. Ses yeux gris sertis dans des paupières lourdes regardaient à droite et à gauche, tandis que sa mâchoire inférieure animée d'un mouvement nerveux plissait et déplissait ses lèvres minces en secouant un menton couvert de poils raides.

Lorsque passa le facteur, ses regards le suivirent jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant de la rue. Survint le receveur des contributions, le chaste Monsieur Bordeleau; elle ne trouva de contentement que de le voir s'engager sur la place. Enfin, quand il n'y eut plus personne, elle parut se décider. Elle ouvrit la porte avec précaution pour ne pas remuer la sonnerie, et serrant son châle noir sur ses épaules, elle partit en longeant les murailles.

Il faisait froid. C'était une pesante personne, et le vent collait sa jupe sur ses cuisses en en marquant l'anatomie quadrangulaire, dédaigneuse des académies antiques. Indiscret il découvrait des chaussures, qui à défaut de formes esthétiques avaient épousé celles de leurs hôtes. Lasses d'un travail sans gloire, elles s'étaient distendues de toutes parts et pliaient sur leur talon découragé. Ces circonstances aidant, Hortense avait une allure majestueuse qui faisait onduler son dos et ses reins puissants, bielles massives de sa robuste machine.

Avec le pouce elle fit sur sa poitrine un petit signe de croix en passant devant la Maison du Peuple.

Tout en suivant le trottoir étroit le long des murailles humides, Madame Mirabelle songeait aux

événements de la semaine, aux conversations qu'elle avait eues, mais surtout à la visite de Monsieur Roland.

Ce hâbleur incorrigible avait éveillé en elle une sourde révolte contre l'admiration qu'il lui arrachait. Chaque fois qu'il quittait sa boutique, elle se morigénait de s'être laissée aller à lui faire des commandes. Il lui livrait de l'horrible marchandise de bazar, elle le savait, mais quand elle entendait sa voix chantante et forte, quand elle voyait sa mine réjouie de moine paillard, elle tombait sous le charme, suivait des yeux les gestes amples de ses petits bras aux poings ronds, et s'hypnotisait sur la danse des breloques qui sautaient et tintinabulaient contre les boutons de son gilet.

— Vous voyez cette cravate, Madame Mirabelle, je l'ai payée deux francs quatre-vingt quinze.

Il mentait, elle l'eût juré. Elle en étouffait, mais les paroles ne pouvaient sortir de sa gorge.

— Vous vous demandez sans doute, Madame Mirabelle, pourquoi je voyage? C'est pour mon plaisir. Vous comprenez bien qu'un homme comme moi fait du commerce pour son agrément. C'est plus fort que moi, je ne puis rester à la maison. Tous les matins, je prends ma petite marmotte, j'embrasse ma servante sur ses grosses joues, et je visite Ath, Tournai, Antoing, Bléharies, parfois même je pousse une pointe jusqu'à Bruxelles.

Tout ce qui entrait dans sa vie était par le fait même nimbé et se revêtissait de qualités dorées et resplendissantes.

Ses amis? Tous des géomètres, des employés. La femme qui hantait son logis était taillée comme une Vénus. Elle avait des jambes comme des arbres et une poitrine à faire rougir Marguerite l'Enragée.

Tout lui réussissait. Au whist il gagnait toujours. Il n'entrait jamais dans une maison sans enlever une affaire. Maintenant encore, elle, la veuve Mirabelle, allait lui commander une douzaine d'ours blancs et de singes en laine brune dont elle avait le plus pressant besoin. Il venait d'acheter un billet de tombola. C'était le bon. Il allait gagner cent mille francs. Alors, roulez carrosses, pétillez champagnes. Il se



payerait un nouveau haut-de-forme et ferait des soupers fins avec des chanteuses de café-concert.

Madame Mirabelle avançait à petits pas. Au-dessus de la porte de la charcuterie se balançait, pendue à une chaîne d'acier enfoncée dans sa couenne rose, la tête du cochon tué la veille. Les yeux mi-fermés par des paupières plissées, le groin roulé dans un papier huileux, la bouche fendue jusqu'aux oreilles en un large sourire, il semblait trouver une excellente plaisanterie de danser ainsi follement au vent d'automne.

Son air rabelaisien fit qu'encore pensa davantage Madame Mirabelle à Monsieur Roland. Sous son bras elle serra plus fort un petit paquet enveloppé de papier brun et reprit un nouveau courage pour affronter les dernières difficultés de la route.

Tout en avançant elle regardait autour d'elle pour voir si personne ne l'observait.

Maître Malempoint, le notaire, tournait précisément la clef dans la serrure de sa porte. Du haut de son perron, le parapluie sous le bras et le chapeau à larges bords posé sur les cheveux blancs, il se demanda :

— Où va cette vieille folle à cette heure ?

Mais comme il avait un contrat important à signer le lendemain, il partit, le nez dans son mouchoir rouge, sans plus songer à cette rencontre insolite.

Arthur, le chien du boucher, efflanqué et les pattes lourdes, se montra plus méfiant. Du trottoir opposé où il passait se rendant à ses affaires, il la regarda s'éloigner d'un air sournois et soupçonneux. Mais Hortense toute occupée en ce moment à éviter le regard du pharmacien tapi derrière ses vases bleus et blancs, ne s'aperçut point de la présence de cet obscur témoin.

En suivant les méandres de la rue, elle en était arrivée au point d'où l'on voit se dresser la tour vieux rose de l'église, surmontée de son campanile aux toits d'ardoises. Les flancs du bâtiment étaient protégés par des arbres dépouillés entre les pieds desquels s'accroupissaient de petits sapins noirs pointus.

Le presbytère, l'hôpital et l'hospice l'entouraient de leurs monuments à l'architecture discrète, con-

struits de même en briques aux teintes lavées par le temps. On eût dit des conseillers graves et réfléchis environnant le maire afin de lui composer une atmosphère silencieuse et recueillie.

A droite s'ouvrait le mail avec ses six rangées d'ormes parallèlement plantés. Parmi eux se profilait une fontaine de bronze, sommée d'une Diane chasse-resse montrant sa jambe fine et ronde de divinité payenne.

Mais les regards de Madame Mirabelle se désintéressaient de ce décor paisible aux échappées nimbées déjà par l'obscurité naissante, ils se dirigeaient avec insistance vers un des bas côtés du transept.

Là, derrière une grille en fer forgé, ornée de rosaces à chaque joint, en une niche creusée dans l'épaisseur du mur, se trouvait un Christ assis sur un banc de pierre.

C'était un Christ piteux, de grandeur naturelle, naïvement enluminé, la peau jaune parsemée de gouttes de sang. Une couronne d'épine s'enfonçait dans sa chevelure rousse et des larmes glauques se pressaient nombreuses dans ses yeux bovins. De ses deux mains liées, celle qui se trouvait le plus près de l'extérieur avait perdu deux doigts. Un rang de bougies maintenant éteintes, aligné le long de l'appui de pierre, avait lentement bruni les autres.

Ah ! il était bien prisonnier cette fois dans cette enveloppe grotesque. Des chiffres d'or indiquaient que le Sauveur des hommes était enfermé là depuis l'an 1681 à pleurer sur la sottise et l'incompréhension des peuples. Mis dans l'impossibilité de nuire encore par sa bonté ou sa franchise, on l'avait livré sans défense aux caprices des dévots.

Et Madame Mirabelle, l'œil émerillonné et cruellement joyeux, s'avança vers lui, et sans s'attarder à contempler la tristesse infinie du flagellé, d'une main autoritaire glissa deux bougies entre les mailles en disant :

— Pour que Monsieur Roland ne gagne pas à la Loterie.

MAX DEAUVILLE.

## LA FERME DES CLABAUDERIES

ROMAN (*Suite et fin*)

---

### XXII

Contre toute attente, je m'endors dès que j'ai posé la tête sur l'oreiller. Mais le sommeil n'est pas d'une bonne sorte. Fiévreux, tourmenté, plein de rêves sinistres, il est plus épuisant que ne serait la veille. J'erre dans une contrée inconnue, montagneuse, tout en escalades et en dégringolades avec, pour seule société, des ombres venues le diable sait d'où, qui me rattrapent, me dépassent, reviennent sur moi, puis s'évanouissent au moment de me heurter. A tout instant, je dois me retourner pour faire front à quelque présence sournoisement hostile, qui se dénonce par la fuite d'un insaisissable reflet. Des ailes invisibles m'effleurent. Des fantômes, étendus en travers du chemin, me font trébucher. D'indéfinissables et multiples préhensions, de rapides glissements tentaculaires, de répugnants attouchements de choses molles et inconsistantes me font hoqueter de dégoût. Je fuis. Et plus je cours, plus je suis bousculé. Des bruits mystérieux qui, alternativement, grandissent jusqu'au tumulte et dépérissent jusqu'au susurrement, m'emplissent les oreilles. D'où viennent donc ce ruissellement de cascade, ce bruissement du vent dans les feuilles sèches, ce ricanement du ressac, ce sifflement de la tempête le long des falaises, cette rumeur trépidante d'une usine, ce bris de glaçons qui s'écrasent les uns contre les autres, tous ces bruits aigus qui vrillent, qui frottent et qui grincent ?

Au fond de ma conscience — elle n'est pas entièrement abolie — je ne suis pas très effrayé. Je ne le connais que trop, ce cauchemar, avant-coureur de l'indigestion !

Brusquement, je me dresse sur mon séant. On m'appelle... Ah, ceci n'est plus du ressort des rêves!

— Denis, voyons Denis, ouvrez donc!

Complètement réveillé maintenant, je saute à terre, je tire le verrou. Clems est devant moi. Je cherche les allumettes en tâtonnant. J'allume le bec à acétylène. Je m'habille en hâte.

— Mon Dieu, que vous dormez pesamment! Voilà un quart d'heure que je gratte à votre porte.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Chut, ne parlez pas si haut. Il arrive une chose abominable. J'étais sorti, comme tous les soirs, pour une flânerie dans le parc. Quand je suis rentré, il y a une demi-heure...

— Quelle heure est-il maintenant?

— Il est près de minuit. Quand je suis rentré, Jules m'attendait sur la terrasse, chargé, soi-disant, de me remettre un mot de la part de M<sup>me</sup> Dambray. Lisez-moi cela!

Je parcours rapidement la lettre :

« *Mon cher Daniel,*

« Devrai-je donc te quitter ainsi? La douceur de te dire adieu sans témoins, d'épancher mon âme une dernière fois, me sera-t-elle refusée? Ce n'est pas possible, ce serait trop cruel! J'ai tant de choses encore à te dire! Ecoute, mon cher Daniel, je t'attendrai ce soir dans le parc, auprès de la ballustrade, vers minuit. Tu viendras, n'est-ce pas, tu ne me refuseras pas cette grâce suprême?

» VALENTINE DAMBRAY. »

— En entrant dans ma chambre...

— Retour de Cythère?

— Voyons, Denis, ne blaguez pas, ce n'est pas le moment. Je ne suis pas allé à ce rendez-vous. En entrant chez moi, j'ai trouvé par terre une autre enveloppe. On l'avait glissée sous la porte. La voici.

C'est le même papier, mauve, grené, liséré de blanc, à initiales entrelacées. C'est aussi la même écriture, grande, presque verticale. Mais ceci ne se

reconnaît qu'à une confrontation sérieuse. Car, alors que la première lettre est calligraphiée, la seconde est presque illisible, tant elle a été griffonnée à la hâte.

« *Ami,*

« Le souvenir de ce que j'ai fait ce soir m'est douloureux comme une brûlure. Car je ne suis pas une petite fille et je n'ai point l'excuse d'ignorer la vie. Eh bien, tant pis, je suis à bout de forces ! Et puisque cet aveu est sorti de moi, je ne le renie pas, je ne le reprends pas, je ne le regrette pas. Mais je ne puis faire ce que vous exigez de moi, je ne puis aller à ce rendez-vous nocturne. Pardonnez-moi, je ne le puis ! Ami, je fais appel à votre pensée si probe que j'admire plus que tout au monde, à ce sentiment de l'honneur qui tient lieu, dites-vous, de toutes les autres conceptions morales. Quelle peine vous me faites en disant que je vous appartiens désormais dans le bien et dans le mal ! Mais je ne veux pas discuter, je ne veux pas peser vos arguments, je suis trop troublée pour réfléchir. Tout ce que je sais, c'est que je veux emporter votre amour comme une chose très haute et très pure. Qu'importe, si je n'ai pas de foyer ! Il peut neiger maintenant ! *Wenn du mein nur bist, weiss ich nichts von Leide.*

» VALENTINE. »

Quelle imprudence, ami, de confier votre lettre à ce domestique sournois ! Je suis perdue d'anxiété. »

Je rends la lettre, perplexe.

— Vous ne dites rien ?

— Que veux-tu que je dise ? C'est embêtant, mais cela ne m'étonne pas.

— Hein !

— Mon cher Clems, crois-moi, toutes les femmes se valent. Mais chacun de nous s'imagine être tombé sur une exception. La plupart de nos déboires viennent de là. M<sup>me</sup> Dambray est aussi plume-ouvert que toute autre fille d'Eve. A onze heures, elle voulait bien ; à minuit, elle ne veut plus. C'est dans l'ordre.

— Vous divaguez, Denis, vous n'êtes pas dans votre

bon sens. Allons, prenez votre chapeau ; nous sortons.

Dehors, Clems me prend le bras et m'explique l'infamante clabauderie qu'on vient d'ourdir contre lui et Valentine. La colère et l'indignation lui étranglent la voix.

La première lettre, celle qui lui assigne rendez-vous, est un faux. Le papier a été chipé à M<sup>me</sup> Dambray, et l'écriture est imitée.

Clems a éventé le piège, bien que la rédaction de l'épître fût d'une adresse vraiment diabolique. Mais la calligraphie était une faute. On ne cisèle pas une lettre aussi ardente. De plus, l'auteur avait octroyé généreusement deux *l* à balustrade. Et, enfin, le messager était plus que suspect. Lorsque Clems avait voulu demander des éclaircissements à cet individu, il fut introuvable. Son coup fait, il avait pris le large.

D'autre part, on a fait tenir à M<sup>me</sup> Dambray, par l'entremise du même Jules, une missive où Clems l'adjurait de venir le retrouver dans le parc, à minuit. Valentine a donné dans le panneau. A ce prétendu mot de Clems, elle répond par la lettre, glissée sous la porte. Cette réponse qui, pour être émue et touchante, n'en constitue pas moins un refus catégorique, est la seule pièce authentique de cette insolite correspondance.

— Mais à quoi vise cette machination ?

— Je ne sais pas au juste. Je suppose qu'on a voulu nous surprendre, M<sup>me</sup> Dambray et moi, nous faire une scène à tout casser, et nous perdre de réputation. Le certain est que l'heure et le lieu du rendez-vous auraient justifié les pires accusations.

— Qui soupçonnes-tu ? Ta femme ?

— Toute la séquelle des Derive. Ce n'est pas Yonne qui a rédigé les libellés. Elle ni sa mère ne sont capables d'écrire deux mots sans faute d'orthographe. J'y discerne plutôt l'imagination retorse du Clabaud. Le bougre est intelligent.

Le côté faible de la combinaison est, évidemment, la personnalité du commissionnaire. C'est que le temps a manqué de mieux faire, M<sup>me</sup> Dambray n'ayant fait connaître qu'à la dernière heure

son intention de partir. Ceci explique la consternation d'Yonne, et sa hâte imprudente de porter la nouvelle à son père.

— J'espère que tu vas régler son compte à cette fripouille. Tu n'as pas eu la main heureuse, mon pauvre Clems, dans le choix de ta famille par alliance. Certes, je serais mal venu de me targuer de clairvoyance en cette matière. Mais Marthe, du moins, était orpheline.

Nous sommes au plus épais du parc. Clems accélère graduellement sa marche, coupe à travers clairières, enfile les drèves transversales, dédaigne la courbe des grandes avenues. L'équipée est du dernier pénible. Sans le secours de la ciarté lunaire, elle eût été impraticable. Cependant, mon ami s'arrête un instant pour me dire, très ému :

— Je vous dois toutes mes excuses, mon cher Denis, pour la façon par trop cavalière dont je dispose de votre repos. Mais quand j'ai lu la lettre de Valentine, la seconde, la vraie, quand j'ai su que cette jeune femme était là, à deux pas, tremblante d'angoisse et d'amour, je me suis senti si près d'une mauvaise action que je n'ai plus eu qu'une seule pensée : vous réveiller, afin que vous me protégiez contre moi-même.

— Bon, me voilà promu à la dignité de gendarme ! Au fait, où me mènes-tu ?

— A la balustrade. C'est là qu'on a voulu nous surprendre, c'est donc là que quelqu'un nous guette. Nous allons savoir qui. Et si c'est Derive, ainsi que je le présume, je mettrai l'occasion à profit pour lui dire son fait devant témoin et rompre à jamais toute relation avec mes beaux-parents. Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard !

— A la bonne heure ! Pour assister à cette exécution, je fais de grand cœur le sacrifice de ma nuit.

Nous voici enfin au lieu du rendez-vous. Clems y débouche sans aucune précaution, sans même assourdir le bruit de ses pas. Si le Clabaud était embusqué par là, il aura eu tout le temps de s'esquiver.

La balustrade et le belvédère, qui en est l'aboutissement, se dessinent sous la lune avec une netteté

déconcertante. Cette fine couche de neige et cette atmosphère brûlante éveillent des sensations qui se combattent avec violence. Tout ce qui se voit sur le versant en hémicycle, au delà du gouffre noir de la vallée — les pineraies qui dévalent, quelques rares maisons, grandes comme des jouets d'enfant, dont les vitres miroitent — accuse un relief si exagéré, une si irritante acuité d'arêtes et de contours, tout ce noir sur tout ce blanc grimace si effroyablement, que le paysage apparaît fallacieux, truqué et machiné, plein de traquenards et de chausse-trapes. N'était la migraine qui, de nouveau, me broie les tempes, je croirais que tout ceci n'est que la continuation de mon mauvais rêve.

Clems, qui, sans bouger, n'a pas cessé de scruter les alentours, dit enfin, d'une voix gutturale, une voix affreuse que je ne lui connaissais pas :

— Venez, elle est au belvédère.

Je le suis docilement, sans volonté. Elle, c'est Yonne. Se voyant découverte, elle sort de son abri, hautaine, le front dur, mais extraordinairement belle. Elle est en toilette claire, un fichu de soie blanche jeté sur le corsage décolleté.

— Que fais-tu ici ? interroge Clems avec autorité.

— Et toi, qu'est-ce qui t'amène ?

— Tu le sais. La lettre écrite par ton père et que tu m'as fait tenir par le domestique.

— Je ne comprends pas.

La mollesse de la réplique équivaut à l'aveu.

— Me diras-tu enfin pourquoi, depuis trois ans, depuis que je t'ai donné mon nom, tu me poursuis de cette rancune sourde, de cette haine atroce, implacable ?

Elle croise les bras sur sa poitrine, provocante.

— Eh bien, parleras-tu ? Je veux savoir pourquoi tu es mon ennemie. Que t'ai-je fait ?

— Tu as gâché ma vie.

— Ah, j'ai gâché ta vie ! Explique-toi, je l'exige.

— Tu l'exiges ! Comme tu as le verbe haut, ce soir. Est-ce la présence de ton ami Tourte qui te rend si brave ? A vous deux vous ne me faites pas peur, sachez-le bien. Si je parle, c'est qu'il me plaît de par-



ler. A condition toutefois que tu adoptes un autre ton. Je n'admets pas qu'on crie après moi comme on huche son chien.

Elle prend un temps. Son regard hardi va de l'un à l'autre. Puis elle continue, en décroisant les bras :

— Avant que tu vinsses ici, aux Charmes, avec ton argent et ta morgue, j'étais heureuse. Accordée à un brave garçon qui est maintenant ton domestique, j'envisageais l'avenir avec confiance. Jules était un bon ouvrier, alors. Moi-même, je ne boudais pas à la besogne. On s'aimait. On se serait tiré d'affaire. Crois-tu que j'aie été si faraute d'épouser un vieux dindon déplumé comme toi, même cousu d'or ?

— Il fallait le dire, répond Clems, radouci. Tu n'ignores pas que c'est ta mère qui m'a acculé à ce mariage. Elle s'est arrangée de façon à nous ménager des tête-à-tête, aussi souvent qu'elle a pu. Et quand cela avait assez duré, à son estimation, elle est venue me faire une scène abominable, jurant que je t'avais compromise, et me mettant en demeure de réparer le dommage, illusoire, tu le sais mieux que personne. Cette comédie n'aurait pu se jouer sans ta connivence. Un mot de ta part eût suffi pour y mettre fin.

— Tu en parles à ton aise. Elle m'aurait cassé les membres !

Il y a un long silence, qui ne paraît gêner que moi. Quand mon ami reprend la parole, il a recouvré tout son calme.

— Ecoute, Yonne. C'est presque un soulagement pour moi de savoir que ta haine avait un semblant de raison. Sans motif, elle était trop monstrueuse. Notre mariage n'a été qu'une longue erreur. Mais les liens qui nous unissent ne sont pas indissolubles. Séparons-nous. Suivons chacun son destin. Tu ne crains plus la fêrule de ta mère, je suppose. Car, vraiment, la timidité ne t'écrase pas. Et, puisque tu l'aimes, tu épouseras Jules.

— A présent qu'il s'est encanaillé, qu'il est devenu, par ta faute, un ivrogne et un voleur ! Le beau cadeau !

Tout à coup, elle éclate :

— Et tout cela pour que tu puisses épouser ta

drôlesse! Ah, le bon apôtre, tu crois que je ne vois pas clair dans ton jeu! Mais tu ne l'auras pas, ta fief-fée coquine! Tu ne l'auras pas, ta gueuse!

— Pour l'amour de Dieu, tais-toi!

Clems lui empoigne le bras, livide, terrible. Quant à Yonne, ses yeux sont brouillés, ses traits sont décomposés par la haine. Elle hurle, la voix aiguë :

— Lâche-moi... Lâche-moi, je te dis!

Il y a une courte lutte, absurde, démente, inconcevable. Une sensation de froid m'envahit. Mes dents claquent, mes genoux s'entrechoquent.

Yonne est la plus forte. Elle se dégage d'un brusque effort, saisit son mari par les deux épaules, le rejette en arrière avec une violence inouïe. Clems bute contre la balustrade, malheureusement très basse, tombe à la renverse, disparaît dans l'abîme, la tête la première.

Une éternité de mortel silence, un coup sourd — le corps qui s'écrase sur la route, au pied du rocher...

Yonne, penchée sur le gouffre, les mains sur l'entablement de la balustrade, regarde, avidement.

Comme elle doit exulter! Comme son âme doit se dilater de haine satisfaite! N'a-t-elle pas réussi à supprimer ce mari encombrant, qu'elle a dû subir, alors qu'elle convoitait la fortune seule? Elle s'en repentira. Car jamais cette sordide plébéienne ne connaîtra des voluptés comparables à celles de faire souffrir cet époux délicat et aristocratique. Et le Clabaud aussi, après avoir jubilé tout son saoul, regrettera ce genre méditatif dont il avait si grand plaisir à bafouer la haute et noble philosophie. En attendant, les voilà maîtres des Charmes, ce joyau des demeures. Ils vont se délecter à leur puissance toute neuve en chassant ignominieusement cette pauvre Valentine éplorée et cette vieille servante silencieuse, dont toute leur ingénieuse rancune n'a pu venir à bout.

Avec quelle joie je me mettrais en travers de ces jolies combinaisons! Mais comment? Une dénonciation serait inopérante. Devant la justice, la version de l'accident prévaudrait. Je n'y gagnerais que de longues stations dans le cabinet du juge d'instruction et la réprobation des imbéciles. Ceci m'est égal,

cela pas ! Si j'envoyais rouler l'ogresse dans l'abîme, à son tour ? Ce serait une excellente solution. La justice la plus expéditive est la meilleure. Allons, il n'y a pas de témoin ! Si le Clabaud était proche, il serait accouru au bruit de la lutte. Le plateau opposé est trop loin. Vus de là, nous sommes des fourmis.

Quel prodigieux instrument que le cerveau humain ! Pendant la toute petite minute où Yonne est restée penchée sur le gouffre, j'ai poursuivi toutes ces réflexions jusque dans leurs ultimes conséquences.

Maintenant elle se relève. Quand elle se sera redressée, quand elle se sera retournée, le moment unique, irretrouvable, sera révolu.

Mon Dieu, donnez-moi une seconde d'énergie, une seule seconde d'énergie !

C'est fait ! Je fonce sur la brute. Une poussée de toutes mes forces ramassées dans ce large dos cynique... un envollement de jupes... un cri sauvage « assassin », et enfin — comme il m'est déjà familier, ce heurt mou et flasque — l'écrabouillement sur la route...

### XXIII

M<sup>me</sup> Denis Latour qui, pour être une personne pailleuse et tracassière, n'en possédait pas moins une appréciable dose de perspicacité, avait accoutumé de dire : « toi, tu n'es pas un homme comme un autre », ou bien : « toi, tu ne sais rien faire comme tout le monde. »

Mais, alors que la chère âme entendait donner à cette assertion une portée péjorative et quasi infamante, il me plaisait d'y voir une louange, la plus précieuse même — que puisse ambitionner un homme qui, comme moi, professe le mépris de ses contemporains.

Après les événements que je viens de rapporter — un peu longuement peut-être — je m'étais étudié avec une curiosité sympathique, désireux de savoir si, où, et de quelle manière me pousserait le fameux remords qui joue un si grand rôle dans les feuilletons. Rien ne vint. Grâce à l'heureuse dissemblance, que

Marthe constatait avec une fréquence un peu fastidieuse, je ne fus nullement voué à une vie errante et maudite. Je n'éprouvai, au contraire, que la douce et puérile béatitude du voyageur qui, rentré d'un long voyage, s'apprête à goûter de nouveau les tout petits incidents de la vie quotidienne.

Aussi bien, l'importance d'un périple ne se mesure pas à sa durée, mais à la force, l'imprévu et la persistance des impressions qu'il suscite. Si courte qu'eût été ma villégiature aux Charmes, il m'est bien permis de la dire mouvementée, sans encourir le reproche d'exagération. Et, puisque les sensations s'avivent de contraste, j'estimais à un prix plus élevé le plaisir de faire, en pantoufles, le tour de mon petit jardin.

Mais il n'y a de bonheur durable que pour celui qui sait oublier, j'en fis derechef l'expérience. Et quand, quelques mois plus tard, mes souvenirs retrouvèrent, bien malgré moi, le chemin de la Maison des Charmes, c'en fut fait de ma quiétude.

Ceci advint vers l'époque où les feuilles mortes commencent à mener leurs sarabandes, sans qu'il y eût, entre cette fâcheuse disposition d'esprit et la chute des feuilles, la moindre relation de cause à effet. Je ne sacrifie pas au préjugé qui met de la joie dans le printemps et de la mélancolie dans l'automne.

Dès lors, la tristesse élargissait son emprise un peu plus tous les jours. Mais — comment pourrais-je bien m'expliquer? — c'était une tristesse pas ennuyeuse du tout, et qui ne ressemblait en rien à celle de mes années conjugales, une tristesse qui me faisait fuir les distractions et, d'autre part, en tenait lieu.

Quand l'hiver vint pour de bon, un hiver morose, assommant au possible, je délaissai tous les amusements qui avaient charmé mon veuvage. J'allai même jusqu'à supprimer ma promenade quotidienne et hygiénique, et je finis par ne plus voir, des quinze entières, d'autre figure que celle, moustachue et boutonneuse, de ma vieille cuisinière.

Or, la solitude a ceci de néfaste, qu'en prêtant aux images du passé un relief et une importance outrés, elle rapetisse les choses du présent et diminue, par là, le plaisir de vivre. Car l'isolement conduit aux

manies contemplatives et celles-ci au dégoût de l'action.

C'est ce qui se passa pour moi. De mes souvenirs je me fis une forteresse où je me retranchai pour mépriser la vie. Et, tel un avaro qui compte et recompte ses pièces d'or, je pris l'habitude de passer en revue, un à un, tous les événements qui s'étaient déroulés là-bas, sur la montagne ensoleillée.

Ce me fut un grand crève-cœur quand je m'aperçus que ces précieux souvenirs commençaient à s'effilo-cher et que les discours de Clems, notamment, s'en allaient en lambeaux. Pour parer à l'insuffisance de mes moyens mnémoniques, j'eus l'idée de prendre des notes succinctes, sans suite ni chronologie. A la longue, les feuillets se sont amoncelés et cette montagne a fini par accoucher de cette souris littéraire. Tout cela pour vous dire comment un marchand de vins retiré des affaires peut être amené à écrire un livre.

Mon Dieu, je ne veux pas faire le faraud. Cela n'a pas marché comme sur des roulettes. On ne fait pas un chef-d'œuvre du premier coup. Si bien qu'on soit doué, un brin d'apprentissage est indispensable. Les commencements surtout m'ont donné de la tablature, probablement parce que j'avais fait un mauvais départ.

Il m'avait semblé habile de prendre exemple sur quelque auteur prôné, arrivé, comme de juste, par le dernier bateau. Je m'étais donné un mal de chien pour ciseler mes phrases d'après des modèles, choisis méticuleusement, et pour introduire ça et là quelque épithète qui me paraissait neuve et primesautière.

Le résultat ne fut guère fameux. Au lieu de l'air flambant neuf que j'avais escompté, ma prose avait une apparence de déjà vu, de déjà entendu, des plus déplaisantes. Le hasard seul m'en fit découvrir la raison : tous mes modèles étaient déjà des imitations qui, elles-mêmes, étaient des démarquages d'autres imitations. Or, je n'avais pas le goût de remonter le cours des publications jusqu'aux originaux. Furieux, je déchirai mon manuscrit et envoyai rouler les auteurs arrivés aux quatre coins de la chambre.

J'aurais peut-être bien fait de m'en tenir là. Je me serais épargné bien des ennuis. Mais, qui a écrit, écrira. Patiemment je recommençai l'expérience, non pas avec plus d'adresse, au contraire avec plus de simplicité. Dédaignant les petits trucs professionnels, renonçant à toute prétention littéraire et à toute velléité novatrice, je me mis à écrire droit devant moi, sans chercher et sans mâcher les mots. Cela s'appelle le style bon enfant, paraît-il. Va pour le style bon enfant !

J'ai utilisé un joli stock de lieux communs. Le lecteur s'en est aperçu, je suis sûr. On peut m'en croire, les formules, les phrases toutes faites, les clichés, en un mot, il n'y a encore rien de tel pour donner de la limpidité au style. C'est assez naturel. Elaborés par l'effort combiné d'une longue suite de générations, triés, polis et éprouvés par un usage séculaire, leur efficacité ne saurait être mise en question.

J'aurais pu, tant que j'y étais, composer mon bouquin avec plus de soin, en faisant un choix plus judicieux, et surtout plus varié, parmi les entretiens de Clems. Mais il eût fallu, pour cela, transporter à la Maison des Charmes certains discours tenus à Genève et dans la rue de la Paix. Comme je n'ai pas encore beaucoup d'expérience et que, d'autre part, l'imagination ne m'étouffe pas, j'ai préféré m'en tenir à la stricte vérité. Il en résulte un livre d'une jolie incohérence. Que voulez-vous que j'y fasse ? La vie n'est pas un roman ou, du moins, pas un roman bien fait. On ne peut l'émonder à volonté, écarter ce qui compromet l'unité et l'équilibre. Il faut la prendre telle quelle. Et elle n'en est que plus savoureuse.

Il se peut que je réunisse plus tard en un ou deux volumes — qui feront sensation — les idées, discours et réflexions de Clems qui n'ont pas trouvé place dans ce livre. Mais là s'arrêtera mon incursion dans le domaine de l'art. Je n'ai nullement l'intention de faire de la littérature à tour de bras, ni de faire une concurrence sans merci aux bonshommes de lettres. Je m'en voudrais d'exiger ma part d'un si maigre gâteau.

Je viens de parler de la rue de la Paix, et je veux noter à la rencontre que la conduite de mes voisins a été pour moi un grand sujet de mécontentement. On eût dit qu'ils s'étaient donné le mot pour déshonorer cette rue si bien habitée. Le président Laprune, ce vieillard peu sympathique, toujours tiré à quatre épingles, qui, à force de regarder en haut, ignorait tout ce qui est au-dessous de 50,000 livres de rente, s'est encore le mieux comporté. Il est mort. C'était son droit strict. Il n'en est pas moins regrettable que le va-et-vient des voitures m'ait empêché, toute la journée de l'enterrement, de travailler à mon livre. Mais les autres ! Tous, à la queue-leu-leu, se sont signalés par quelque fâcheux oubli. M<sup>me</sup> de Guestret — qui l'eût cru ! — oublia la foi jurée à son baron de mari, et le Dr Rasius son bistouri dans le ventre d'une cliente, et le député Naeghel son austérité en une conjoncture où elle lui eût été particulièrement utile. Ils oublièrent même que la pire des turpitudes est de se faire pincer. On ne peut plus se fier à personne !

L'écueil le plus sérieux que j'aie rencontré dans la confection de mon livre a été l'obligation de dissimuler ou, tout au moins, de gazer ce que je pense de mes contemporains. Pas n'était besoin, évidemment, de leur froter la bouche de miel. Mais il n'eût pas été adroit non plus de les injurier tout le long des chapitres, de leur crier à chaque page mon incommensurable mépris. Je ne devais pas oublier que mes lecteurs font nécessairement partie du troupeau. Il fallait donc accepter un moyen terme et ne pas dépasser les critiques courtoises, admises dans les assemblées législatives. Ce n'était pas commode, je puis bien le dire maintenant, et ce n'est qu'à force d'application que j'y ai réussi.

La violence même de l'effort que j'ai dû faire pour vaincre mon inclination m'a révélé combien plus belle et plus hautaine fut la manière de Clems. Je suis persuadé qu'il était aussi écœuré que moi de l'hypocrisie sociale, bien qu'il ne l'ait jamais dit explicitement. Mais, au lieu de déblatérer contre elle, au lieu de crier son mépris sur les toits, il tourna

le dos à la société, se retira dédaigneusement sur sa montagne.

Je n'en suis pas encore à ce degré de désintéressement. Mais j'y parviendrai, je n'en doute pas. Car, depuis que Clems m'a inoculé le virus, désormais inextirpable, du scepticisme, mes idées sur toutes choses se transforment incessamment. Et, comme premier résultat, je vois maintenant la personnalité de Clems sous un tout autre jour. Certes, j'ai aimé mon ami dès notre première rencontre. J'y eus quelque mérite, car lui ne m'a guère montré d'attachement véritable qu'aux heures troubles qui précédèrent sa mort. Sa douceur, sa courtoisie, sa servabilité allaient à tout le monde et n'avaient rien de particulièrement flatteur pour moi. Mais, en dépit de ses qualités, je tenais Clems pour une manière de savant un peu loufoque, atteint de manie ergotante.

J'ai jugé comme le premier imbécile venu, je le confesse en toute humilité.

Dans notre admirable société, il n'y a de considération que pour ceux qui entendent l'art de jouer des coudes, de l'honneur que pour les Mangin, les vendeurs d'orviétan et de poudre de perlimpinpin. Le sage y produit l'effet d'un toqué et l'homme sincèrement bon passe pour un serin. Il m'a fallu l'effort cérébral de ces derniers mois — l'élaboration d'un livre ne va pas sans quelque réflexion — pour comprendre à quel point je m'étais mépris.

Clems, sous des dehors flegmatiques, était, en vérité, un philosophe audacieux. Il savait que la meilleure manière de vivre est de considérer le monde comme un spectacle proposé à notre admiration, une mêlée qu'il convient de regarder de haut sans y prendre part, une pièce où tous les acteurs — ignorant qu'ils jouent la comédie — tiennent leur rôle avec une amusante sincérité.

De là son extraordinaire tolérance, son respect quasi religieux des convictions, des habitudes, des superstitions, des travers même de ceux qui l'approchaient. Il n'eut garde de fausser, par une ingénence déraisonnable, le jeu des acteurs. Car cela est essentiel : il faut s'abstenir de prendre position et aban-



donner la puérile illusion d'influencer le sort de la bataille. Il n'est pas défendu d'applaudir ou de siffler, pourvu que cette manifestation n'implique ni approbation ni improbation au point de vue moral.

Voilà pourquoi je regrette d'avoir tué Yonne. En lui appliquant la loi mosaïque : vie pour vie, j'ai commis non une faute, mais, ce qui est pire, une sottise. En vérité, j'ai agi comme ces spectateurs frustes de l'amphithéâtre qui, hypnotisés par l'éternel miroir à alouettes de la vertu, huent le traître du mélodrame. Et le plus énervant, c'est que j'ai beau me sermonner, je verse, tous les jours de nouveau, dans la même risible erreur. Ne viens-je pas, il y a quelques minutes à peine, de dire leur fait à mes bons voisins de la rue de la Paix, au lieu de leur savoir gré des fringantes saynètes qu'ils ont l'air de jouer à mon intention ?

Mais, dans le cas du drame des Charmes, le mécompte est plus grave. En coupant cette vie humaine, en intervenant dans le conflit à la façon d'un stupide *Deus ex machina*, au moment même où il allait devenir le plus fertile en situations imprévues, je me suis privé d'une joie spectaculaire de premier ordre. Quel régal que le débordement de haine qui eût suivi le meurtre de Clems, le choc de M<sup>me</sup> Dambray et d'Yonne, la défaite définitive d'Arlette, les ricanements du Clabaud, la froide insolence de la Clabaude ! Et quelle magnifique conclusion à mon livre !

Allons, il faut en faire mon deuil.

Le hasard m'a fourni un autre épilogue, moins corsé, mais très acceptable : le pèlerinage vers les lieux du drame. Voici comment il me fut suggéré.

J'avais terminé nombre de chapitres quand je m'aperçus que je ne connaissais pas le pédigrée de Clems. Je ne m'explique pas encore, à l'heure qu'il est, cette singulière incuriosité, si peu conforme à mon tempérament. C'est bien le moins cependant qu'un auteur sache le nom et l'âge exacts de son héros, l'origine et l'histoire de la famille. Et puis, un chapitre généalogique fait toujours bien dans un livre.

Il n'y avait qu'une personne au monde qui pût me renseigner : Arlette. Je savais que la destinée de la vieille fille avait été indissolublement liée à celle de la famille Clems.

J'entrepris mon pèlerinage un dimanche de décembre. Le temps couvert, la bise glaciale, les campagnes fripées, tout concourait à faire de ce voyage une chose infiniment triste.

Et pourtant, dès que je me fus renfoncé dans un coin du wagon, dès que j'eus fermé les yeux afin de mettre, entre mon rêve et le covoyageur bavard, la barrière d'un sommeil feint, ma pensée s'évada vers la chère montagne avec ses forêts parfumées et ses landes fleuries, pleines du bruissement exalté des insectes — vers la maison accueillante, si fièrement campée au milieu du cirque mamelonné de l'horizon. Et ni les lamentations du vent, ni les coups de sifflet, ni la voix rauque des conducteurs criant les noms des gares, ne m'empêchèrent de revivre, une fois de plus, la nuit tragique.

Après mon court accès d'héroïsme, je dus me tenir à quatre pour ne pas courir là-bas, dans la vallée, où deux corps déchiquetés ensanglantaient la route. C'eût été dangereux autant qu'inutile. La prodigieuse hauteur du rocher excluait toute idée de survie, et le légitime souci de ma sécurité me conseillait de laisser au passant fortuit la découverte des cadavres. Je rentrai donc à la maison où je ne trouvais, du reste, qu'une insomnie hébétée.

Etendu tout habillé sur mon lit, j'essayai de me représenter l'avenir immédiat. Au petit jour, le porteur de mauvaises nouvelles mettrait en branle le heurtoir de la porte et, aussitôt, la maison s'emplirait de cris et de gémissements. Ce serait pour moi le moment de paraître. J'irais alors vers le lieu de l'accident et, les corps dûment reconnus, je présiderais à leur transport. Je n'aurais pas à simuler de l'émotion; mes larmes, je le sentais, jailliraient dès que je cesserais de les retenir. Je ferais transformer le hall en chapelle ardente. Oui, le hall conviendrait le mieux, en raison de sa fraîcheur.

Rien ou presque rien de tout cela ne se réalisa.

Les cadavres, absolument méconnaissables, n'avaient pu être identifiés que sur le tard. Il était plus de dix heures lorsque le Clabaud apporta l'affreuse nouvelle. Il était blanc comme un linge et il avait déposé toute morgue. J'appris plus tard qu'on lui avait remis les deux lettres trempées de sang, trouvées dans le veston de Clems. Il s'était bien gardé d'en faire état. Et quand, lors de la descente du Parquet, le procureur du roi demanda à y fourrer son nez indiscret, Derive les chercha, ou fit mine de les chercher en vain.

Le Clabaud avait trouvé la maison préparée aux pires certitudes. Si l'absence des maîtres en soi n'était qu'insolite, la constatation que les lits n'étaient pas défaits ne laissait guère de champ aux interprétations rassurantes. Mais on ne savait de quel côté diriger les recherches. Par acquit de conscience on avait envoyé le vieux Prosper à la ferme — Jules n'avait pas reparu — et, depuis, on attendait dans une inquiétude étreignante, pire que le malheur même. Quand enfin la mort entra dans la maison, il y avait beau temps qu'on n'espérait plus.

Dès ce moment, Arlette se saisit des rênes du pouvoir. Autoritaire, mordante, un tant soit peu hargneuse, elle commandait sans prendre aucun avis, sans admettre aucun conseil. Elle bouscula le Clabaud tant et si bien qu'il dut battre en retraite, aller chercher sa Clabaude à la rescousse. Celle-ci essaya de faire valoir ses droits de mère. Mais la vieille servante la cingla d'un mot cruel où éclatèrent tout ensemble sa haine des intrus, trop longtemps couvée, sa joie de la revanche tardive et son affection exclusive pour le maître vénéré :

— Vous ferez ce que je dis, ou vous remporterez votre charogne !

Et la Clabaude se le tint pour dit.

M<sup>me</sup> Dambray avait la tristesse moins aggressive. A l'annonce de la catastrophe, elle s'était évanouie, comme poignardée. Et ce ne fut pas une petite affaire que de la ressusciter. Mais elle demeura changée en fontaine. Anéantie, enlaidie, les paupières enflammées, la peau plissée, le nez coulant, pauvre loque

humaine, elle resta écroulée au pied du catafalque, priant et pleurant sans vergogne, décourageant son petit mouchoir en dentelle, incapable de boire tant d'eau.

— Mais voici que le train s'arrête et que je me trouve sur le quai de la gare de Trooz. Fini de rêver. Quel contraste entre le pays lumineux que je quitte et la réalité fuligineuse où j'entre! J'en aurai maintenant pour des heures à patauger dans le borbier.

Dans la vallée du Mosbeux, les versants de schiste sont pelés, noirs, abreuvés d'humidité. Les rares arbustes encore revêtus d'un semblant de feuillage, font des taches d'un brun malpropre. Les chantepleures débordent et le Ry, gonflé par les pluies récentes, fait entendre un grondement sourd et arrogant. La route est gluante, labourée d'ornières et mes pieds ramassent la glèbe. Les roches, éventrées pour le passage du vicinal, et que la verdure ne dissimule plus, impriment au paysage une apparence de dévastation. Les villas sont closes et les murs suintants éveillent l'idée d'on ne sait quelles sales maladies.

Le parc est lamentable. On le dirait délaissé depuis des années, tant la tristesse qui s'amasse sur lui est compacte et irrémédiable. Les eaux, dévalées des hauteurs, ont raviné les allées et des arbres déracinés barrent la route.

Brusquement je m'arrête, interdit. La maison est abandonnée, hermétiquement close. Je suis décontenancé comme si l'événement déjouait des calculs infailibles. Et pourtant, rien n'était plus facile à prévoir. Comment n'y ai-je pas pensé? Qu'est-ce que la vieille servante ferait dans cette maison solitaire, pleine de méchants souvenirs?

Je soulève néanmoins le lourd heurtoir. Un coup sourd, lugubre, sans écho, sans prolongement! Oh, comme cela me rappelle deux chocs abominablement mous et flasques, la chute de deux corps s'écrasant sur la route!

Je monte au pavillon. Mais l'horizon est bouché par de gros nuages gris. Un court frisson secoue les hêtres, fait tomber une pluie de feuilles pourries.

Mon cœur bat éperdument. Et tout à coup je me mets à courir, comme pour me sauver d'une contrée maudite. Je coupe à travers la bruyère noircie, dégoûtante, pour gagner Louveigné. Sur la route de Fraipont, quelques bicoques basses se blottissent l'une contre l'autre, frileusement, comme des pauvres. Transi jusqu'à l'âme, je frappe à l'une des masures, implorant comme une grâce de pouvoir me chauffer. Le petit vieux qui ouvre l'huis, besogneux encore qu'endimanché, y consent sans empressement. Mais dans ce pauvre intérieur, il ne fait guère plus chaud que dehors.

Je demande au bonhomme s'il a connu Clems.

Bien sûr. Qui ne connaissait pas Clems? De son vivant on avait beaucoup jasé sur son compte, et sa fin énigmatique avait fait un potin de tous les diables. A la campagne on n'oublie pas vite. D'ailleurs, Arlette et une petite dame en noir étaient revenues dans le pays, il y avait quelques semaines, pour inaugurer le tombeau.

Je vois le monument dès mon entrée au cimetière. Il règne sur les croix vétustes, sur les niaisés couronnes en ferblanterie, comme le génie de Clems a rayonné sur la mesquinerie de ses contemporains. Il est grandiose et simple, un énorme bloc monolithe, à peine dégrossi, rugueux et irrégulier. Mais il eût été impossible de choisir un tombeau plus en harmonie avec la personnalité puissante, démesurée, indisciplinée du mort.

C'est évidemment Arlette qui a imaginé cet extravagant tombeau, à aucun autre pareil, Arlette, la petite servante mystérieuse, distante et fermée — et surtout irréconciliable. Car, à en juger par l'épithaphe laconique, qui ne fait aucune mention d'Yonne, elle a réussi à séparer, dans la mort, le maître vénéré et l'épouse indigne :

HIC JACET

MELCHIOR-DANIEL CLEMS D'HOVÉMONT

1866-1909

---

Oui, ci-gît tout ce qui reste de mon bon Clems : un crâne vidé, un cœur tombé en pourriture, quelques ossements épars sur un peu de poussière nauséabonde.

Voilà à quoi aboutit toute aspiration humaine. Demain ce sera notre tour. Demain le tout petit cercle de notre destinée se fermera. Et pourtant, ce sachant, nous continuons à lutter, à aimer et à haïr, à former des projets nouveaux, à forger des chaînes nouvelles, comme si la vie ne devait jamais finir ! Folie ? Sagesse ? Qui le dira ?

CARL SMULDERS.

---

## LES LIVRES BELGES

---

**Emile VERHAEREN** : LES RYTHMES SOUVERAINS (*Mercur de France*). — **Léon SOUGUENET** : A LA DÉCOUVERTE DE LONDRES (Van Oest et Cie). — **Jean DE BOSSCHÈRE** : BÉALE-GRYNE (A l'Occident). — **Jules LECLERCQ** : CHEZ LES JAUNES (Plon-Nourrit). — **Louis DELATTRE** : LES CARNETS D'UN MÉDECIN DE VILLAGÉ (Association des Ecrivains belges).

*Les rythmes souverains.* La belle audace de ce titre est largement justifiée par l'œuvre qu'il dénomme.

M. Emile Verhaeren, maître des rythmes nets, cadencés, énergiques, des rythmes qui s'imposent, que l'on retient sans même le vouloir, qui scandent leur musique dans le cerveau le plus distrait et enchantent l'oreille attentive, M. Verhaeren atteint ici, dans les rythmes où il excelle, toute la beauté que nous avons admirée en ses œuvres précédentes.

Et le rythme se retrouve partout, triomphant, vainqueur ; on sent qu'il domine la pensée de l'artiste, qu'il anime son cœur et fait vibrer son esprit. Ecoutez ces vers du *Paradis*. Je dis « écoutez » à dessein, car pour en apprécier toute la beauté, il ne suffit pas que vos yeux les parcourent au long des lignes, il faut encore, il faut surtout que votre oreille les entende.

*Et chaque soir, quand se dardaient, là-haut, les ors,  
Pour que la nuit fût douce au repos de son corps,  
L'archange endormait Eve au creux de sa grande aile.  
Avec de la rosée au vallon de ses seins,  
Elle se réveillait, candidement, dans l'aube ;  
Et l'archange séchait aux clartés de sa robe  
Les longs cheveux dont Eve avait rempli sa main.*

.....  
*Rien n'avait dérangé les splendeurs de la veille :  
C'était le même rythme unique et glorieux,  
Le même ordre lucide et la même merveille  
Et la même présence immuable de Dieu.*

Peut-on rêver cadences plus souples, syllabes plus harmonieusement jointes, sonorités plus douces et plus belles ? En

vérité, ce m'est non seulement un plaisir, non seulement un honneur, mais encore une intense émotion poétique d'analyser ici pareille œuvre.

Et même, j'ai tort de parler d'analyse; j'y arriverai peut-être, j'y arriverai certainement, dans un mois ou deux, après quelques lectures. quand l'ouvrage me sera devenu aussi familier — mais plus cher — que les livres en lesquels j'appris jadis mes lettres. Mais à présent, j'ose, — je puis à peine juger; je suis sous un charme mélodique profond dont je n'essaie point de me défendre; les nouveaux vers de M. Verhaeren chantent en mon esprit, et mon esprit se refuse à les disséquer, à les critiquer. Il s'y baigne, il s'y délecte, il s'y repose. Il s'en étonne un peu aussi. Ce ne sont plus les sonorités violentes, dures, presque rocailleuses parfois, qui ont fait la force de tant de poèmes du maître; ce ne sont plus les images brutales, sanglantes qui frappaient notre imagination. C'est de la douceur mélancolique, tendre; c'est un peu, eh oui! de psychologie féminine; c'est imprévu, c'est vrai, c'est vivant et c'est admirable. Voyez Eve qui devine les souffrances futures, Eve à qui les douleurs prochaines apparaissent, Eve qui comprend aussi la beauté de la lutte, du triomphe, de l'orgueil indompté, et qui voit près d'elle le Paradis encore ouvert :

*Si bien que, s'en allant un soir sous le ciel bleu,  
Libre et belle, par un chemin de mousses vertes,  
Elle aperçut le seuil du Paradis, là-bas :  
L'ange était accueillant, la porte était ouverte,  
Mais, détournant la tête, elle n'y rentra pas.*

Dans *Saint-Jean* encore, nous retrouvons cette douceur émue et triste :

*Il se faisait très faible et se sentait très fort.*

. . . . .  
*Néanmoins, qu'avant tout, Seigneur, il vous souvienn  
Qu'au temps où vous dormiez dans le morne tombeau,  
Seul, parmi tous, j'ai recueilli votre flambeau  
Et ma pauvre main abrita sa lumière...*

Certains vers des *Attirances* me font souvenir des beaux passages confiants que j'ai admirés dans les *Heures claires* :

*Elle, là-bas, au bord des landes familières,  
Dans son logis vibrant de fleurs, ailé de lierres,*



*Se souvenait et ne vivait que pour l'absent.  
Armoire où s'enfermaient les missives aimées,  
Larges fauteuils, divans moelleux, coussins pesants,  
Où l'empreinte restait de leurs têtes pâmées,  
Cristal du miroir glauque, où leurs deux regards clairs  
S'étaient brûlés jadis en un unique éclair,  
Vos liens silencieux mais forts tenaient sa vie  
A vos doux souvenirs doucement asservie.*

Vous avez lu *Le Maître* dans la *Belgique Artistique et Littéraire*, et vous vous souvenez du poème.

Dans *Hercule*, dans les *Barbares*, c'est le Verhaeren énergique et puissant qui reparait, et ses rythmes reprennent des sons de bronze et d'acier.

Et c'est peut-être là qu'est la merveille de ce livre *souverain*, c'est que le poète y varie son art et sa pensée, c'est qu'il fait songer — qui l'eût jamais prévu ? — à de Musset et à Lamartine ; c'est que, dans le *Peuple*, il rappelle la formidable et vivante imagination de Hugo, — et c'est que toujours, partout, il est parfaitement, entièrement et splendidement *lui-même*... Pour tout cela, et par reconnaissance de lecteur ému, je m'incline devant cette œuvre.

\* \* \*

En une préface tant soit peu ironique, mais spirituelle — évidemment, puisque c'est du Souguenet ! — et pleine d'une joviale philosophie, l'auteur nous apprend pourquoi il a écrit son livre. Voici : ses compatriotes (il parle naturellement des Français), sont de grands enfants que le mal de mer dégoûte ; on ne pourrait leur donner tort. D'autre part, les gros volumes savants effraient ces aimables et frivoles habitants « du plus beau pays du monde » — ce qui explique l'envie très inodérée qu'ils éprouvent de connaître les autres contrées. Or, Bob, — pardon ! M. Souguenet — aime Londres et les Français, et il souhaite pour le bien de ceux-ci qu'ils connussent celle-là. Le problème semble assez malaisé au premier abord, mais l'auteur l'a résolu en souriant, en se jouant, et il nous a donné ce livre — cet album, dit-il — qui se lit facilement, avec plaisir et très vite. Grâce à lui, les Français seront désormais inexcusables de ne pas connaître la grande cité d'outre-Manche, cité des déjeuners copieux, des brouillards, des beaux hommes blonds et calmes, de la vie affairée, des mille religions diverses et des monuments plutôt disgracieux. Grâce à lui, le lecteur

pénétrera dans l'intimité tiède — *cosy* — du *home* anglais et saura exactement ce qui l'attend au restaurant; il saura même comment sont les femmes.

Mais dans ce livre d'observation piquante et plutôt joyeuse, le chapitre concernant les funérailles de la reine Victoria et l'avènement d'Edouard VII, en rappelant aussi la guerre du Transvaal, éveille de grandes et poignantes impressions. Il est écrit avec une large simplicité. J'aime tout particulièrement les pages où l'auteur nous décrit la banlieue toute proche de Londres, vers Highgate.

Et tout cela, écrit dans le style alerte, élégant et souple du chroniqueur partout choyé, nous prouve qu'un artiste, un poète, un observateur, un humoriste, c'est-à-dire Léon Souguenet enfin, est capable de rajeunir jusqu'aux genres littéraires les plus surannés : et le « récit de voyages » n'est-il pas de tous, peut-être le plus poncif?

\* \* \*

Un peu d'effarement, je l'avoue, m'a pris devant la forme inaccoutumée, ni décadente, ni mystique, — bizarre, adoptée par M. de Bosschère.

Et puis, j'ai trouvé que certaines phrases chantaient avec des harmonies imprévues dans de la prose.

*Quitte nous, va sur le navire qui voguera en mer de longs jours. Nos maigres petits bois ne te diront jamais l'allégresse et l'ivresse qu'on y voit et qu'on y respire. Quitte nous, va sur la mer toute en paillettes qui chantent et dansent; quelques mois quitte nous, pars d'ici.*

On le voit, M. de Bosschère peut, avec des mots tout simples et des constructions limpides, obtenir des phrases élégamment musicales; il peut même, par ces seuls moyens, éveiller l'émotion.

Alors pourquoi, Seigneur, employer l'inversion au point de rendre le texte difficilement compréhensible?

Ainsi : *Ni faible, ni brisé, il n'y avait pourtant de force à l'intérieur de moi-même, ni dans les leviers de mes membres, de la vanité.*

Pourquoi employer des images singulières, dont le sens échappe, dont le symbole trop lointain, trop abstrait, pas très exact toujours, oblige le lecteur à une longue analyse, alors que l'on a dans l'esprit de jolies et claires idées comme celles-ci :

*Dans la tonnelle où j'étais étendu, le souvenir de ces petits*

*bois de pins amers revenait narguer devant moi. Et la grâce, un instant sur toute chose coulée, s'était flétrie dans les heures blafardes.*

Que pensez-vous des *capsules épineuses de l'anxiété* qui pénètrent dans le foie et séchent la gorge ?

Parfois l'auteur se rapproche de la première manière de Maeterlinck, — non la meilleure, — et entasse les répétitions.

Parfois des comparaisons étranges et pénibles éclosent, hallucinantes, sous sa plume, — tandis qu'ailleurs les tableaux se forment sans heurts, sans secousses, dans une claire atmosphère de bleu, d'or et de parfum.

Le sujet de l'ouvrage est d'un spiritualisme aigu ; c'est le voyage d'un jeune homme, venant des régions éthérées à la recherche de l'amour... Et cela nous vaut, sans conteste, de jolis et frais croquis.

M. de Bosschère a très amoureusement et artistement illustré son livre « d'images » aux apparences archaïques — ou supramodernes ! — aux lignes frêles et grêles, et qui s'accordent à merveille avec son texte.

\* \* \*

M. Jules Leclercq voyageait déjà dans les cinq parties du monde à une époque où ses compatriotes entendaient jalousement et quietly conserver leur réputation de peuple casanier. Aujourd'hui que le Belge est devenu plus aventureux, plus curieux et beaucoup moins attaché au sol de son étroite patrie, M. Leclercq n'est plus une exception parmi ceux de son temps et de sa race ; mais, continuant à pérégriner pour son agrément — et le nôtre — il n'en demeure pas moins un des révéléateurs les plus avertis, les plus habiles et les mieux documentés des merveilles, du pittoresque et de l'instructif abondamment répandus en Islande comme aux Iles Fortunées, en Afrique australe comme à Java, à Ceylan comme au Spitzberg.

C'est *Chez les Jaunes* que le voyageur nous conduit cette fois. Il a rapporté d'une récente promenade au Japon, en Chine et en Mandchourie, des notes abondantes et variées, originales et riches en révélations qu'il nous offre complétées par de nombreuses reproductions de sites, de types, de cérémonies et de monuments.

M. J. Leclercq a abordé le Japon par la voie transcanadienne et a utilisé le transsibérien pour le retour, ce qui lui a permis de réaliser sans fatigue ce tour de force, aujourd'hui d'exécution

courante, de faire le tour du monde en six semaines. En globe-trotter curieux et en observateur consciencieux, M. Leclercq n'a pas ménagé les arrêts ; aussi a-t-il largement prolongé la durée de ses étapes, ce qui lui a permis de nous édifier sur l'âme et le caractère, les mœurs et la situation des peuples orientaux visités avec l'ardent désir de pénétrer leurs secrets et de découvrir l'authentique apaisement ou la crainte que nous devons concevoir en assistant à l'effort sans cesse grandissant de ces empires immenses soudain gagnés par la volonté de reconquérir une puissance et un prestige longtemps perdus.

C'est un livre d'actualité donc, que pour cela nous lirons tous avec un profitable intérêt ; mais c'est aussi un carnet de notes, de tableaux, de récits pleins de saveur et d'alerte pittoresque.

\* \* \*

M. Louis Delattre possède de multiples qualités. Aujourd'hui même il est plus exact de dire : M. le docteur Louis Delattre a des titres nombreux et divers à notre attention et notre louange. Il allie au plus fin talent de conteur une science professionnelle éprouvée. Il est aussi riche d'imagination qu'il sait se montrer documenté sur les us et coutumes, les légendes et les traditions de sa chère Wallonie. Il chante en poète et il décrit en enlumineur délicat et charmant le pays joli des rives de la Sambre capricieuse.

Or, voici que peut-être tous ces dons et tous ces mérites se trouvent à la fois mis en œuvre dans les *Carnets d'un médecin de village*.

Que pouvons-nous lire, en effet, dans ce livre qui prend une belle place dans l'abondante production de celui-là de nos meilleurs écrivains qui brille par des qualités si personnelles en même temps que si délicates ? *Sylvie au jardin* est un épisode dont nous avons pu, n'est ce pas, apprécier ici même toute la poignante émotion ? *Florence de Péchant* est dramatique et impressionnant. *Le Vœu* révèle un côté presque inconnu de l'âme paysanne, de cette âme où la Foi demeure profondément ancrée, où le pouvoir de souffrir est aussi grand, aussi intense sous de rudes et froides apparences que dans le cœur enfantin et fragile des belles madames aux nerfs sensibles. *Le Cas du docteur Rose* est un cauchemar digne des affolantes conceptions d'Edgar Poë. *Le Châte de noces* est une de ces tragédies à la fois mesquines et horribles comme même la vie en province et

la vie de médecin ne doivent pas permettre d'en observer tous les jours.

Mais, ce qui prête leur véritable originalité et donne une essentielle valeur à tous ces contes, variés dans l'invention, c'est l'adroite précision des descriptions d'intérieurs rustiques ou bourgeois qui y abondent, c'est la fraîcheur des tableaux de nature, c'est le pittoresque champêtre dont ils sont imprégnés, la belle clarté qui les baigne.

Quand l'auteur se complait, d'autre part, à l'analyse d'un caractère, s'arrête à pénétrer des sentiments, à confesser des âmes, il apporte à ce soin une science experte et une exacte minutie.

Or, tout cela s'harmonise parfaitement; et voilà la preuve de l'art indiscutable du conteur : son ouvrage est à la fois d'une belle unité et d'une grande diversité.

Si d'aucuns, se souvenant de toute l'humeur jolie qui riait si volontiers à travers les pages de tels précédents livres de Louis Delattre; si d'aucuns, aimant avant tout la joie mélodieuse, la bonne santé rayonnante épanouies chez tant de ses personnages égayés d'autrefois regrettent aujourd'hui que beaucoup d'horreur, de souffrance, de misère aient tenté une plume qu'on s'était accoutumé à trouver toujours alerte et joyeuse, il faut les renvoyer au titre : *Les Carnets d'un médecin de village* et leur faire observer que l'auteur a trop d'occasions de rencontrer l'horreur, la souffrance et la misère pour ne point demeurer impressionné par leur spectacle.

Or, n'est-ce point là le propre de l'artiste vraiment sincère, de tenter d'émouvoir les autres en leur disant ce qui l'a ému lui-même, aussi bien qu'il sait les enchanter à l'évocation de ses enchantements personnels, les réjouir au récit de sa joie? Il me semble bien que Louis Delattre réunisse l'un et l'autre à merveille.

PAUL ANDRÉ.

---

**Albert CROQUEZ** : LES PEINTRES FLAMANDS D'AUJOURD'HUI (Bruxelles, Havermans). — **A. SALMON** et **M. NICAISE** : PETITE POÉTIQUE FRANÇAISE (Namur, Wesmael-Charlier). — **Omer DE VUYST** : LA CHANSON DES AUBES, poèmes (Editions du *Thyrse*). — **Edouard BUISSET** : IPHIGÉNIE A TAURIS, tragédie (Hors commerce). — **Prosper-Henri DEVOS** : UN

JACOBIN DE L'AN CVIII (Edit. de l'Association des Ecrivains belges). — **Edouard NED** : LES IDÉES DE M. GOEDZAK, PHILOSOPHE BRUXELLOIS (Id.). — **Edouard NED** : LE TYPE WALLON DANS LA LITTÉRATURE (Id.).

M. Albert Croquez dédie son essai à Maurice Barrès, le philosophe du mouvement régionaliste en France. Et, comme le second soutient le bon combat sur les bastions de l'Est, avec la foi, en fortifiant la petite patrie, de sauver la grande, de même le premier voudrait défendre utilement les Marches du Nord. Il importe, pense-t-il, de préserver ce qu'il y a de traditionnel et de particulier dans leur culture, pour servir ainsi la France et la civilisation française, à laquelle nos provinces n'ont cessé depuis des siècles d'apporter leurs énergies précieuses et réconfortantes.

C'est dans cette pensée qu'il a réuni quelques études sur *Les Peintres flamands d'aujourd'hui*, dans l'intention de montrer, à des degrés divers, les qualités essentielles de la race : une grande ténacité dans l'effort, qui veut s'exercer dans des limites précises et procéder avec méthode ; le sentiment de la mesure et le calme du caractère, qui semblent en concordance avec le décor bien ordonné des plaines de Flandre ; le goût du réel, de la solidité et de la durée ; et, enfin, une certaine spiritualité qui va de la candeur de Memling à la nervosité d'Alfred Delaunois et qui emprunte volontiers à la religion un air de mystère et de gravité...

En nous présentant tour à tour Geo Bernier, un Wallon envoûté par la féerie des dunes et des polders, — Georges Buysse, qui exprime avec un art de demi-teinte sa tendresse pour la Flandre maternelle, — Emile Claus, qui célèbre la terre natale avec une ardeur tumultueuse et une âme épique, — Delaunois, individualiste et chercheur d'âmes, — Jean Delville, idéaliste, doctrinal et social, — Henri Duhem, méditatif avec le culte de la nuance, — James Ensor, fantaisiste de haute allure, — Léon Frédéric, interprète exact et élégant des banalités quotidiennes, — Victor Gilsoul qui concilie de la façon la plus séduisante les éléments divers du caractère de sa race, distingué, élégant et bien moderne, — Le Sidaner, qui ayant une fois retrouvé son âme à Bruges, se plaît à la raconter dans un coin du Beauvaisis où il s'est arrêté, — Jul Merckaert, qui s'est spécialisé dans l'étude de l'eau, — Henri Thomas, qui fait songer à la

fois à Rops et à Stevens et qui, flattant les regards par d'aimables raffinements de gestes, de couleurs, de chairs, aime suggérer beaucoup de laideur d'âme, — Emm. Vierin, qui fait l'image sincère et cordiale de son pays, simplement, sans recherche de l'effet facile et avec une grâce rieuse et fine, — enfin Ferdinand Willaert, qui excelle à rendre les aspects divers de sa ville de Gand sous l'influence de la lumière et des mille circonstances atmosphériques, — l'auteur a-t-il réussi à esquisser un tableau suffisant et exactement représentatif de la peinture flamande à notre époque ? A-t-il toujours su dégager la vraie physionomie de ceux qu'il a choisis ?

Quoi qu'il en soit, ces quatorze monographies se tiennent en quelque manière de sorte à composer un tout et elles se lisent avec agrément et profit ; elles forment un bon livre de vulgarisation, dont l'édition s'orne, par surcroît, de seize jolies reproductions hors texte. Mais j'ajouterai que ce qui m'a plus personnellement séduit dans l'ouvrage, c'en est la forme déliée, alerte, élégante, avec aussi certaines pages d'une poésie inspirée, où s'évoque l'âme des paysages et des vieilles cités de Flandre.

\* \* \*

Dans cette Revue, où le vers français est en honneur, pourquoi ne signalerais-je pas la nouvelle édition d'un petit livre classique, écrit pour la défense du rythme et de la rime ? Aussi bien, cette *Petite Poétique*, de MM. Salmon et Nicaise, n'est pas seulement un modèle en son genre, au point de vue didactique ; mais je veux la louer ici, plus particulièrement, d'être un précieux florilège des plus belles strophes de notre langue, attestant la sensibilité personnelle, très délicate, et le goût distingué des auteurs qui l'ont composé.

\* \* \*

« Heureuse époque de l'enfance à jamais disparue ! Comment ne pas l'aimer, comment ne pas en caresser le souvenir ? » Cette évocation mélancolique, exprimée par Tolstoï, des primes années de la vie, M. Omer De Vuyst en a senti le charme doux et pur. Il s'y est complu, il y a rafraîchi et réconforté son âme ; elle a été pour lui la source de joies délicates et rares, l'inspiratrice féconde de *La Chanson des Aubes*.

Impressions, croquis et contes nous peignent d'adorables attitudes, des gestes d'enfants aux regards clairs et au langage

naïf. L'auteur a su fixer leurs mouvements sans les déflorer, sans leur ôter leur grâce ingénue, et il fallait, pour cela, l'observation attentive et sympathique qui se décèle à travers tout son livre.

M. De Vuyst est fidèle aux formes traditionnelles du vers ; mais il n'échappe pas toujours à cet écueil qui semble inhérent à toute poésie réaliste, à savoir le prosaïsme, et comme il cherche à s'en défendre, parfois se trahit un peu trop l'artifice littéraire. Cependant, une âme vibrante, une sensibilité frémissante se font reconnaître souvent, attestant la présence du souffle intense qui inspira l'œuvre. De celle-ci je détache ce sonnet qui, dédié à la Nuit, tranche parmi tant d'Aubes chantant dans le recueil :

*O nuit pensive, nuit si belle, nuit si lente  
Dont le voile brodé d'un merveilleux semis  
Tombe, du front divin, sur les monts endormis,  
Sur la forêt songeuse et la mer déferlante,*

*O nuit vainquant des jours ces puissantes rumeurs  
Qui sombrent, lentement, couvertes de silences,  
Nuit qui mourez aussi parmi les opulences  
Des fortes clartés d'aube aux effluves charmeurs :*

*Je vous attends, venez à moi, nuit salvatrice,  
O nuit délicieuse et si chère au caprice  
Du solitaire amant de vos noires beautés !*

*Parmi la grande paix des ombres familières,  
Mon âme, libre enfin de ses captivités,  
Entend votre silence où vivent des lumières.*

\* \* \*

Il y a, en littérature et en art, des sujets immortels, inépuisables, dirait-on. Tel est celui que la destinée tragique d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, a fourni, depuis les Grecs, aux poètes et aux musiciens. Euripide, Racine, Gluck, Goethe, Moréas... que de noms dont l'éclat, pour une part du moins, s'associe au souvenir de cette vierge, douce et fière, qu'une sombre fatalité poursuit !

Ce n'est pas la naïve et touchante enfant, arrivant à Aulis, mais la farouche prêtresse d'Artémis à Tauris, qui a séduit la curiosité de M. Edouard Buisseret.



Oreste et Pylade viennent d'aborder au rivage, et se sont prosternés devant le temple. Confiant dans un oracle de Phoibos-Apollon, le malheureux fils des Atrides vient ici chercher la fin de ses tourments. Mais voici que sortent les prêtresses et les choreutes, les mains pleines de fleurs et de branchages. Iphigénie à son tour apparaît entre les colonnes. De cruels pressentiments l'assiègent. Elle sent que son esprit se dérobe à l'emprise des dieux. Un grand frisson humain la trouble, détruisant l'œuvre de tant d'années pendant lesquelles elle avait soumis sa pensée au songe mystique. Son orgueil succombe, elle redevient femme avec des pleurs dont elle rougit. Epouvantée, elle appelle la mort libératrice.

A cette Iphigénie, que n'enflamme plus la foi, dont l'âme est pleine d'angoisse et de sanglots, Thoas enjoint de sacrifier sur l'autel d'Artémis deux hommes étrangers qui ont souillé l'image de la déesse.

On le voit, le vrai drame ici se passe dans le cœur d'Iphigénie. Cependant la reconnaissance du frère et de la sœur garde toute sa force pathétique, en donnant au combat intérieur, dont je viens de parler, une acuité extraordinaire.

M. Buisseret a aussi modifié le dénouement traditionnel. Iphigénie sent monter en elle une ivresse de sang et de mort, et son bras, malgré elle, frappe Oreste. Puis, pourchassée par d'invisibles spectres, elle bondit vers la mer et se jette dans ses abîmes. Ainsi s'achèvent les destins de cette malheureuse race des Atrides. Par là, également, la tragédie de M. Buisseret rentre dans l'esprit de la tragédie antique : spectacle de pitié et de terreur, sur lequel plane l'action mystérieuse de l'inéluctable Fatalité.

\* \* \*

Idéologie et roman se mêlent dans ce livre assez particulier de M. Prosper Henri Devos, *Un Jacobin de l'An CVIII*.

Le roman n'est guère qu'un fait divers, transposé dans le mode balzacien, dont le héros, à force de ratiocinations, se guinde à un jacobinisme très monté et sentant fort l'idéalité pure. D'ailleurs, l'auteur a prévu le reproche, puisqu'il fait dire par l'un des auditeurs à qui le poète Martuë est censé raconter l'aventure de Jacques Vadier : « Le morceau est joli. mais il y a là-dedans trop de littérature. Vous ne nous avez pas fait revivre un homme ; vous avez analysé une entité abstraite... Ce petit-fils de Conventionnel qui veut recommencer Marat, me

fait songer aux *Revenants* d'Ibsen. Par là-dessus, une couche de dandysme, du Barbey... Ce Vadier m'a tout l'air d'être un aspect de Martué. »

Voilà, clairement noté, le manque d'objectivité qui se trahit à chaque page du récit. Mais ce caractère propre à l'œuvre de M. Devos résulte également des gloses nombreuses auxquelles l'écrivain s'est complu, relativement aux péripéties du petit drame intérieur dont il nous fait les témoins et aux conditions dans lesquelles il nous y fait assister. Car, par un procédé un peu inattendu, M. Devos prend soin de nous faire entendre comment son personnage a pris vie et corps en son esprit.

Ses commentaires finissent par être toute une philosophie et toute une esthétique! Ils reflètent d'abondantes lectures et, sans doute, la pensée personnelle de l'auteur en sortira-t-elle comme heureusement décantée.

Ce que j'aime le mieux dans le livre de M. Devos, c'est le style. La phrase est courte, rapide, quoique avec parfois de l'essoufflement; l'expression est, en général, précise, simple et naturelle.

\* \* \*

Je me réjouis de pouvoir dire ma grande estime pour l'œuvre littéraire de M. Edouard Ned. Le bon poète qu'il est, se double d'un critique sagace; le conteur du Pays Gaumet, d'un moraliste aimable.

J'ai pris un plaisir très distingué à lire *Les Idées de M. Goedzak, philosophe bruxellois*. Le meilleur homme du monde, M. Goedzak, aimant sa bonne ville avec son peuple placide et laborieux, avec ses vieilles rues, ses vieux estaminets, ses vieilles mœurs aussi, qui s'en vont peu à peu hélas! Cet ancien épicier a fait ses classes, ma foi! Il en a gardé une tournure élégante de l'esprit, une façon ingénieuse de se sentir toujours supérieur aux contingences coutumières. Mais des lumières qui lui en sont restées dans l'âme, il prend bien garde de ne pas éblouir ses contemporains. Cependant, le reflet qu'on en perçoit dans ses propos de cabaret ou de promenade, donne infiniment de saveur à sa conversation. Et l'on a envie de pouvoir, à son tour, partager la compagnie du bon philosophe.

\* \* \*

« Le secret de chaque peuple, dit Albert Mockel, réside en son idéalité et les aspirations de ses artistes donnent de ses appé-

tits la traduction divine. » Et, si l'on en croit Taine, la littérature est l'appareil le plus délicat et le plus sensible pour arriver à saisir tous les caractères, toutes les qualités et les nuances de l'âme d'une race.

S'inspirant d'une telle manière de voir, M. Edouard Ned a tout naturellement conçu l'idée de découvrir l'âme wallonne dans les poèmes et les contes qu'elle a inspirés. De là est né son petit essai : *Le Type wallon dans la littérature*. En se penchant sur la petite troupe des écrivains français de chez nous, l'auteur tâche de démêler, dans les manifestations de leur sensibilité, le rythme mystérieux qui, au fond d'eux-mêmes, correspond à leur particularité ethnique.

ARTHUR DAXHELET.

---

## LES THÉÂTRES

---

MONNAIE : *Le Vaisseau Fantôme*, opéra en 3 actes de Richard Wagner (7 avril).

*La Dorise*, opéra-comique en 4 actes, paroles de M. Illica, adaptation française de M. Paul Ferrier, musique de M. C. Galéotti (18 avril).

PARC : Reprise de *Lysistrata* (6 avril).

GALERIES : *Nick-Carter*, pièce en 5 actes de MM. Bisson et Livet (2 avril).

Reprise de *La Belle Hélène* (19 avril).

ALCAZAR : *Gaby*, pièce en 3 actes de M. G. Thurner (31 mars).

*L'Ecrasé*, de M. Maurice Froyez ;

*Le Chat et le Chérubin*, de M. PAUL BERNAC, et

*L'Après-midi byzantine*, de M. F. Nozière (14 avril).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Bataille de Dames* et *Au Printemps* (5 avril).

*Le Cid* (19 avril).

VARIÉTÉS : *Lysis-Rata*, parodie opérette bouffe de MM. J. Séry et M. de Saint-Georges (25 avril).

**Le Vaisseau Fantôme.** — Ce fut en quelque sorte un prélude aux représentations sensationnelles que doivent venir

donner, ce mois-ci à la Monnaie, des troupes étrangères célèbres, des artistes illustres interprétant des œuvres encore inconnues chez nous mais réputées en leur pays d'origine.

La légende du « Hollandais errant » que Wagner avait trouvée dans Henri Heine et traduite en drame lyrique ne peut guère être connue de l'actuelle génération, puisqu'après le véritable désastre de la première représentation donnée en français à Bruxelles en 1872 — près de trente ans après la création à Dresde —, l'œuvre ne fut reprise qu'une fois en 1890.

Aussi l'attrait de la présence des chanteurs allemands venus entourer le superbe Van Rooy se complétait-il de la curiosité soulevée par la véritable résurrection d'une partition en laquelle se marient, en un édifiant jeu de continuelles concessions et une alternance typique de souvenirs et d'innovations, les traditionnelles formules de l'italianisme mélodique et les audaces polyphoniques, la déclamation déjà prestigieuse du jeune Maître.

Servies par des soins attentifs, d'intelligentes compréhensions et une très artiste homogénéité, un accord parfait entre l'admirable orchestre, les chœurs très disciplinés et les tragédiens-chanteurs, les représentations du *Vaisseau Fantôme* marquèrent parmi les plus belles de l'actuelle saison cependant abondante en manifestations remarquables.

M. Sylvain Dupuis; MM. Van Rooy, Gentner, Bender et Dua et Mme Lucie Weidt gagnèrent brillamment une partie difficile mais du plus vif intérêt.

\* \* \*

**La Dorise.** — Les raisons — je les déplore personnellement mais les respecte chez ceux qui les possèdent —, les raisons que j'ai pu donner, il y a quelques mois, du succès, pas un instant démenti depuis lors, de la pièce récente de M. Puccini auprès du « gros public » qui fait les salles comblées et les recettes avantageuses, je les pourrais répéter aujourd'hui à propos de l'œuvre de M. Galéotti, si les deux musiciens compatriotes s'étaient trouvés dans d'identiques conditions de travail.

Avec de semblables procédés, une facilité identique, une abondance équivalente d'inspiration mélodique, un sens également expert des nécessités scéniques, une même adresse à charmer les goûts les plus superficiels mais les plus fréquents de la foule, tous deux eussent dû pareillement réussir si à la base de leur labeur des matériaux très différents ne les avaient pas mis dans des situations très opposées.

*Madame Butterfly* est une histoire émouvante, passionnée, voluptueuse, qui exploite habilement les sensibilités vite prêtes à l'émotion superficielle. Son décor, son exotisme d'images joliment enluminées, ses costumes, le petit gosse attendrissant, tout cela plait aux yeux et tire les larmes faciles.

La *Dorise* est une histoire assez banale, laborieuse, dont on note à tout instant l'invéraisemblance et qui se termine par une mort n'impressionnant personne. L'époque et le cadre — le monde du théâtre et des jeunes gens de belles manières pendant la Régence — sont pittoresques peut-être, mais ils ont été si souvent exploités !...

En somme, le compositeur, virtuose apprécié parmi les actuelles célébrités du Pleyel et de l'Erard, pour ses débuts au théâtre n'a pas eu la chance d'être servi par le meilleur de ce qui est sorti de la plume et de l'imagination de M. Illica, librettiste cependant maintes fois heureux.

Quant aux qualités intrinsèques de la partition de M. Galeotti, elles sont nombreuses sinon de premier choix, et surtout fort personnelles. L'auteur de *Dorise* puise à la source généreuse de l'étonnante verve chantante qui est le lot des compositeurs transalpins pour illustrer un sujet amoureux, sentimental et dramatique. Et c'est ainsi que nous apprenons comment le jeune Fabrice s'éprenant d'une gentille fillette confie ses espoirs à son oncle Didier; comment celui-ci qui fit en son temps la fête la plus galante à connu certaine danseuse fort choyée : la Dorise et croit bien la retrouver dans la mère apparemment assagie de cette future nièce dont, en vieux beau très documenté, il se méfie; et comment, enfin, pour assurer le bonheur honnête de sa fille, l'ancienne cascadeuse pousse l'amour maternel jusqu'à cet héroïsme qui ne lui fait voir de solution que dans le suicide. Grâce à quoi Alays sera la nièce de l'oncle Didier...

M. Galeotti a prodigué une débauche de mélodies, de phrases savamment langoureuses ou ingénieusement pathétiques, une tempête d'orchestrations compliquées pour nous mettre au courant des divers conflits psychologiques qui se partagent les cœurs de ces personnages conventionnels.

Une interprétation des plus brillantes est venue au secours de cette œuvre à tout prendre dépourvue de banalité et riche en promesses. Mme Croiza en est évidemment la vedette toujours impeccable, si parfaitement artiste dans la compréhension comme dans l'expression de ses rôles. Mlle Lily Dupré est charmante et vive et spirituelle comme à son ordinaire. M. de

Cléry prête à l'oncle Didier toute sa correction, son grand talent de fin comédien et le pur métal d'une voix sympathique entre toutes. M. Saldou a de la chaleur, de l'élégance, selon son habitude, et son galoubet généreux vibre avec un éclat que souvent on aimerait l'entendre atténuer.

Cette *Dorise* est la dernière nouveauté montée par MM. Kufferath et Guidé au cours de cette saison qui se termine après avoir été exceptionnellement brillante.

Mais on sait qu'une suite extraordinaire sera donnée cet été aux représentations régulières de la Monnaie.

Le « Festival Gluck » comprendra d'abord le cycle entier des grands ouvrages du Maître : *Iphigénie en Aulide*, le 3 mai; *Iphigénie en Tauride*, le 4; *Alceste*, le 6; *Armide*, le 7, et *Orphée*, le 9.

La troupe du théâtre de Monte-Carlo viendra donner : le 10 et le 12 mai, *Mefistofele*, de Boïto, avec Mme Edith Delys, le célèbre tragédien lyrique russe Chaliapine et le ténor Smirnoff; le 14 et le 17 mai, le *Don Quichotte*, de Massenet, avec MM<sup>mes</sup> Lucy Arbell et Deschamps-Jehin, MM. Chaliapine et Gresse; le 19 mai, le *Viell Aigle*, de M. Raoul Gunsbourg et différents actes du *Barbier* et de la *Traviata*, avec MM<sup>mes</sup> M. Carré et Frieda Hempel, MM. Chaliapine et Gresse.

Le 30 et le 31 mai, le 2 et le 4 juin, les artistes des théâtres de Bayreuth, Munich et Covent-Garden, à Londres, donneront l'*Anneau du Niebelung*.

Plus tard, l'opéra et le ballet russes, l'*Elektra* et la *Salomé*, de Strauss, complèteront cette série de brillantes représentations exceptionnelles.

\* \* \*

**Lysistrata.** — Cette reprise est beaucoup plus d'actualité qu'on eût pu le penser. Lorsqu'en 1892, M. Maurice Donnay rajeunit — et l'on sait avec quel esprit et quel modernisme affiné — la satire alerte et mordante contemporaine de la guerre du Péloponèse, on trouva à la version nouvelle surtout de l'à-propos parce qu'elle était un plaidoyer chaleureux en faveur de la Paix prononcé en un moment où les Conférences internationales pacifistes devenaient à la mode. Aujourd'hui nous pouvons y voir un exemple du « sabotage » dans l'antiquité à l'heure où le sabotage est passé à l'état d'épidémie constante et générale.

Et tout le monde donc s'en est allé, amusé, émoussillé, écouter et regarder — il y en a pour tous les sens dans cette diable de pièce contre les « horreurs » incessantes de laquelle le plus austère lui-même ne trouve pas le moyen de s'indigner ... — comment les Athéniennes sabotaient le mariage, installaient la tyrannie féministe et en fin de compte n'écoutaient encore que les invitations perfides de leur naturel revenu au galop après avoir été volontairement chassé.

*Lysistrata* exige du luxe, de l'entrain, une profusion de belles filles sans trop de vergogne et quelques acteurs bien disants. M. Reding lui a procuré tout cela, abondamment.

Et Mlle Félyne fit merveille pendant les premiers soirs pour céder bientôt son rôle, où elle séduisait par une jeune grâce affinée et de la beauté toute charmeuse, à Mme Franquet, tandis qu'elle s'en allait trouver une brusque mort navrante dans une triste chambre déserte de clinique.

Je ne citerai personne parmi les trente autres excellents protagonistes, parce que je ne devrais, en toute justice, en omettre aucun. Et je me bornerai à signaler élogieusement l'orchestre de M. F. Rasse, détaillant l'expressive et pittoresque partition de M. Dutacq, le ballet lui-même et ses « étoiles », une figuration nombreuse, des décors d'un parfait archaïsme.

\* \* \*

**La Belle Hélène.** — Après que, pour ne rien nous laisser ignorer de l'actuelle littérature dramatique d'expression policière, une troupe en voyage fut venue initier les habitués des Galeries aux cent tours pendables d'un tas de fripouilles américaines que le détective *Nick Carter* et ses chiens dressés finissent, après bien des traverses, par mettre à la raison, MM. Nobel et Mertens ont pris possession du coquet théâtre où, durant quelques mois, ils hébergeront l'opérette.

En ce temps d'Exposition, une revue rétrospective des célèbres succès d'un genre qu'on persiste à déclarer démodé, si pas défunt, vient à point. *La Belle Hélène* inaugura brillamment, joyeusement et caractéristiquement la série.

Mlle Tariol-Baugé mena la ronde avec entrain. Jolie femme, chanteuse agréable, allègre divette, c'est bien là une interprète capable de ne pas faire tort aux traditions offenbachiennes.

Mlle de Brasy, MM. Grillières, Tournis, Muffat, Vallorsay,

Revel et beaucoup d'autres ont assuré la cohésion et le mouvement endiablé de l'ensemble.

Voilà un bon « départ » dont tout le monde se félicite.

\* \* \*

**Gaby.** — Le succès du *Passe-Partout* que nous avons vu représenter à Bruxelles l'hiver dernier, ayant mis en vedette le nom de M. Georges Thurner, ce jeune auteur se vit ouvrir récemment les portes des Bouffes pour sa *Gaby*, et hier celles du théâtre Réjane pour son *Bridge*.

Or, *Gaby* ne fut qu'un demi-succès; et *Bridge* connut l'échec complet. La revanche est urgente que doit prendre M. Thurner.

Cette *Gaby* a fait sourire l'autre soir le public de l'Alcazar. Il serait difficile, en effet, de traiter avec plus de puérité, de maladresse un sujet qui ne vaut ni mieux, ni pire, au surplus, que beaucoup d'autres.

M<sup>me</sup> Rondet s'ennuie à la campagne auprès de M. Rondet. C'est elle qui est Gaby, incarnée avec beaucoup de charme et de naturel par M<sup>me</sup> Suzanne Munte. Les Rondet ont pour voisins un vieux ménage croqué sur le vif, très plaisamment, par M. Paulet et avec trop peu de caractère par M<sup>me</sup> Dieudonné. Ces deux vieilles gens maniaques et simplets, les Seguin, ont un fils, Jean — c'est M. Bosc, lequel joue dans un ton romantique qui pas n'est déplaisant — et ce Jean tombe, dès la première entrevue, amoureux de Gaby. Aussitôt Gaby est frappée du même coup de foudre.

Jean renie sa fiancée, Gaby veut abandonner son mari et sa fillette. Ils sont prêts pour la grande Aventure. M<sup>me</sup> Seguin surprend leur secret. Il éclate une scène, dont le tragique maladroit fait sourire, entre la vieille maman scandalisée puis complice, Jean le passionné et Gaby la coupable.

Le final seul est traité dans une note de discrète émotion très prenante. Nous y assistons heureusement au retour de Gaby au devoir et à l'honnêteté qu'elle n'a pas abandonnés, du reste, et le rideau tombe sur l'accord que l'on devine durable de M<sup>me</sup> Rondet et de son mari, physionomie un peu falote à qui M. Hauterive a donné le seul relief relatif dont elle soit susceptible.

\* \* \*



**L'Après-midi Byzantine; Le Chat et le Chérubin; L'Écrasé.** — *Gaby* fit vite place à un spectacle autrement intéressant. Je voudrais voir persévérer MM. Meer et Dhaemers dans cette intention d'offrir par séries de ces pièces brèves, de genres différents, dont le voisinage fait qu'une soirée se partage agréablement entre le plaisir de rire, l'émotion d'être empoigné et le charme de savourer un moment de parfaite littérature.

Nous avons eu tout cela : la farce énorme avec *l'Écrasé* qui est une courtelinesque bouffonnerie bien venue; le drame étrange, d'un exotisme oriental plein de pittoresque et d'inattendu, avec *Le Chat et le Chérubin*, une « chinoiserie » à laquelle le reproche de banalité ne pourra certes jamais s'adresser; la saveur rare, un peu piquante mais d'essence tout à fait délicate, le piment qui ne scandalise point tant il s'enveloppe de grâce et de séduction, avec ce dialogue renouvelé de l'antique entre femmes amoureuses épilquant sans mensonge sur les sujets d'éternelle philosophie galante, une spécialité dans laquelle excelle, on le sait, le talent très fin, rare et malicieux de M. Nozière.

Les directeurs de l'Alcazar avaient réuni, pour faire jouer ces trois intéressantes piécettes dont le succès fut très vif, des artistes aux mérites variés, de qui le nombre m'empêche de citer ici tous les noms. Tous auraient droit à figurer dans ce palmarès.

\* \* \*

**Lysis-Rata.** — L'original dans les situations et dans les intentions, sinon dans les mots, bravait l'honnêteté. M. Donnay, en parisianisant les audaces aristophanesques, ne les avait évidemment pas émoussées.

Mais il faut encore moins s'attendre à voir des parodistes édulcorer la verve et affadir le cayenne de M. Donnay. Je ne recommande évidemment pas pour sa moralité la pièce de résistance du copieux spectacle varié par quoi vient d'être inaugurée la carrière probablement prospère d'un théâtre fastueux, coquet, décidé à ne pas laisser s'endormir d'ennui ni s'ennuyer de sommeil les gens désireux de passer une heure de quiétude amusée après leur journée de labeur austère.

Evidemment, oui, cette *Lysis-Rata* est leste, mais elle est drôle. Elle ne ménage pas l'impudeur de ses cent costumes chatoyants dévêtant des femmes aguichantes; mais elle leur pro-

digue de la richesse et de l'originalité. Sa littérature ne mérite pas l'admiration des puristes; mais elle sème la belle humeur à la ronde. Et puis, comme tout cela est gaillardement musiqué sur les refrains en vogue, la musique excuse et sauve beaucoup d'audaces.

M. Prud'homme, qui vit toujours et n'a cessé d'être un sage, ne nous affirme-t-il pas : qu'il en faut pour tous les goûts? Cette seule considération présagerait le succès réservé au théâtre des Variétés.

\* \* \*

**Matinées classiques.** — La brillante série de représentations du mardi données aux Galeries avec le concours d'artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon s'est terminée par deux séances du plus grand intérêt.

*Le Cid* avec M. Albert Lambert fils et M<sup>lle</sup> Géniat, notamment, remporta son triomphe coutumier.

Mais la résurrection de la *Bataille de Dames*, jouée avec un entrain et un esprit délicieux par M<sup>mes</sup> Pierson et Dussanne, MM. Georges Berr, Dehelly, Andreyor, etc., fut une joie. Toute la finesse de Legouvé et toute l'habileté de Scribe se sont unies pour composer une comédie amusante et ingénieuse au possible, plaisamment invraisemblable mais dont le tour pétillant n'est pas trop démodé du tout.

A signaler aussi la révélation d'une bluette vraiment ravissante pour son léger marivaudage et sa grâce d'idylle un peu précieuse mais séduisante : *Au printemps*, madrigal en partie double versifié par Laluye à l'époque (vers 1850) où Meilhac et Legouvé précisément faisaient applaudir leur *Bataille de Dames*.

PAUL ANDRÉ.

## LES SALONS

---

**LA LIBRE ESTHÉTIQUE** : L'ÉVOLUTION DU PAYSAGE. — A LA  
SALLE BOUTE : LE CERCLE DES FEMMES ARTISTES. — AU CERCLE  
ARTISTIQUE : M. FRANÇOIS DEHASPE ET GEORGES FICHEFET.

Le Salon de la *Libre Esthétique* avait, cette année, une porte vers le soleil et une porte vers l'ombre. La première donnait accès à la salle qui avait été réservée aux estampes japonaises des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ; la seconde ouvrait sur les salles consacrées aux maîtres occidentaux du paysage, de Corot aux artistes de nos jours. Hâtons-nous d'ajouter que toute la lumière n'était point d'un côté, ni toute l'ombre de l'autre. Nous parlions par image, et il est de la nature de l'image, comme de toute forme logique ou esthétique, d'isoler, pour le rendre plus expressif, le caractère saillant des idées et des choses, en sacrifiant les éléments de complexité qui pourraient affaiblir ce caractère.

On a publié, dans ces derniers temps, des récits d'un voyageur nommé Lafcadio-Hearn, homme d'humeur très nomade, qui s'était, finalement, fixé au Japon pour des raisons assez originales. Il était affligé d'une physionomie fort disgraciée, tellement que partout où il avait résidé, chez les civilisés comme chez les sauvages, son apparition suscitait inmanquablement, de la part de ceux qui le rencontraient, une surprise confinant à l'horreur. Comme la vieille femme de Baudelaire, il faisait peur aux petits enfants. Si philosophe que l'on soit et si acertainé que la beauté de l'âme seule importe, on ne se résoud pas volontiers à n'apercevoir, où que l'on porte ses pas, que des visages qui semblent pétrifiés par l'aspect inattendu de la tête de Méduse ! On conçoit donc la joie de Lafcadio lorsque, ayant débarqué dans l'empire du Soleil Levant, il se vit accueilli dans tous les milieux, quelle que fût la condition des gens auxquels il avait affaire, humbles artisans ou dignitaires de la cour, par un sourire plein de grâce et d'aménité. Il s'empressa de planter sa tente en cette contrée charmante, où l'on pouvait être laid en liberté, sans en éprouver une honte à chaque instant ravivée, sans que les yeux des passants s'offrissent constamment à vous comme des miroirs offensés. Lafcadio éprouva même un si vif ravissement de ce sourire universel, qu'il en vint à croire qu'il

était pour lui tout seul et qu'on lui souriait d'autant davantage qu'on le trouvait plus laid, pour le consoler!...

D'après cette anecdote et les œuvres d'art de là bas, on pourrait, jusqu'à un certain point, s'imaginer le Japon comme une terre riche de volcans et de fleurs, où règne le sourire. Peut-être, le nain japonais souriait-il en Mandchourie au géant russe? A peu près comme David a dû sourire à Goliath avant de l'abattre!... Le nain est fier; il a l'esprit délié et le cœur délicat. Et l'on peut tenir que ce sourire, qui est de politesse et de bienséance, n'est qu'un masque derrière lequel, à l'occasion, il dissimule le tremblement de son âme et l'angoisse de son cœur. Car l'Asiatique n'est pas semblable à nous, il ne bavarde pas ses sentiments, il ne fait pas spectacle pour les autres et ostentation de ses larmes. Il garde les uns et les autres pour lui-même, pour le secret de sa pensée et de sa maison. Il a en abomination d'être plaint, et entre lui et la pitié qui pourrait lui venir il met la barrière de son sourire.

L'impassibilité de ce peuple devant la mort est, également, une espèce de sourire, et c'est ce sourire aussi — plus accentué encore devant l'étranger — qui a empêché Loti de découvrir l'âme de ses jolies *mousmés*. Cette impassibilité, cette force à l'aide de laquelle chaque individu défend l'intimité de son être et qui, par l'exercice séculaire, est devenue une faculté de la race, il semble que l'on en trouve l'expression dans le théâtre et dans l'art japonais. Voici une collection de paysages des principaux maîtres japonais de l'estampe : Kivonaga (1755-1814), dont les *Huit vues de la province d'Omi (lac Biwa)* sont de délicieuses miniatures, de la précision la plus fine, et où l'on voit des jardins en fleurs, de beaux ports remplis de jonques, des sites verdoyants et montagneux; Hoku-Sai (1760-1849), avec des planches de la série des *Images des poètes*, de celle des *Cascades*, de la merveilleuse suite où il a fixé trente-six aspects du Fuji Yama, où il a fait surgir dans le ciel clair, sous l'azur nocturne, troué d'étoiles, ou parmi les nuées colorées, épaisses ou mou tonnantes, le sommet tronqué et les croupes du volcan, du Fuji Yama éblouissant ou sombre, vêtu, selon l'heure et la saison, d'argent, d'or, de pourpre ou de brume. Puis, Hieroschige (1796-1858), observateur comme Hok-Sai, mais dont la manière est moins vive, moins synthétique que celle de ce dernier, plus amoureuse du détail dans le dessin et le coloris.

Tous ces artistes ont la main admirablement légère. Les impressions fugitives, les apparences momentanées du paysage

qu'ils saisissent, pour ainsi dire, au vol, leur pinceau les définit d'un trait souple qui, sans rien omettre de nécessaire, semble à peine avoir effleuré le papier soyeux. C'est dans l'œuvre énorme de Hoku-Saï, surtout, que l'on rencontre de ces étonnantes transcriptions de la nature animée, où il semble que le peintre ait enfermé dans le réseau de ses lignes et de ses taches de couleur la vie même, la vie en mouvement et en vibration qu'il avait sous les yeux. M. Stoclet, propriétaire de la collection exposée à la *Libre Esthétique*, rapporte, au cours de la notice intéressante qu'il a insérée dans le catalogue, ces paroles de Hoku-Saï : « A soixante-treize ans seulement, j'ai pu saisir approximativement la forme, la nature d'un oiseau, d'un poisson, d'une plante... » Et, d'après ce qu'il ajoute, il comptait que, s'il vivait jusqu'à cent dix ans, il atteindrait, de progrès en progrès, à la perfection de son art : « Chaque ligne, chaque point que je tracerai alors sera animé... » Il mourut à quatre-vingt-neuf ans, dans l'opinion, probablement, qu'il n'avait pas réalisé l'idéal qu'il avait conçu. Cette modestie nous touche, mais elle nous ébahit encore davantage... On voit bien que Hoku-Saï n'était qu'un Japonais!... S'il avait été Européen et avait vécu de nos jours, nul doute que, à l'exemple de tel ou tel grand artiste de ce temps-ci, il aurait pris des attitudes d'augure et aurait déversé sur la foule attentive de ses admirateurs des oracles d'autant plus applaudis qu'ils auraient été plus incompréhensibles!...

Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que l'humilité du vieil artiste fût, elle aussi, une forme du sourire discret de la race ; car, on comprend très bien qu'il doit être non moins malséant, là-bas, de témoigner de l'orgueil de son œuvre que de faire confidence de sa peine.

De confidences sur eux-mêmes, sur leur tempérament sentimental, gai ou mélancolique, nous en chercherions vainement dans les ouvrages des maîtres japonais : la réalité se reflète différemment dans l'imagination et dans la sensibilité pittoresque de celui-ci ou de celui-là ; leur vision est plus analytique ou plus sommaire, leur coloris plus intense ou plus aigu, mais il ne paraît point qu'aucun d'eux ait songé à créer chez le spectateur, par le choix du paysage ou par le moyen d'une stylisation pathétique, une émotion qui ne fût pas purement visuelle... A vrai dire, on est embarrassé de conclure, car ces déductions sont, peut-être, quelque peu aventurées : Si réelle, en effet, que soit notre sympathie pour cet art, il ne se peut pas qu'il ne nous paraisse toujours étrange et étranger, qu'il ne reste à

moitié mystérieux et inaccessible à notre intellectualité occidentale. Il nous sourit; il sourit de toute l'agilité de son dessin, de toute la subtilité limpide de sa couleur à notre laideur — à notre lourdeur européenne. Mais la signification de ce sourire nous échappe à peu près autant que celle des caractères diaboliques inscrits dans le cartouche de l'estampe, et force nous est de faire comme faisait évidemment Lafcadio, c'est-à-dire de nous en tenir à l'apparence!

\* \* \*

« *Le Fuji vu à la clarté d'un éclair...* » « *Feu d'artifice au pont de Ryo-Goku.* » ... Ces titres d'estampes empruntés à Hoku-Sai ou à Hieroschige ont une intonation tout à fait impressionniste. Ce que ces œuvres essayent de fixer, c'est un moment fugitif de la lumière, une phase rapide d'un phénomène naturel ou artificiel. Au fond, au point de vue de l'art réaliste, cette réalité-là tient plutôt du domaine du miracle, de l'accident; au point de vue de l'artiste qui se pique de ne peindre que ce qu'il voit, sa réalisation graphique est plutôt du ressort de l'équilibrisme. C'est un jeu auquel pouvaient s'adonner sans danger ces prodigieux virtuoses japonais, mais qu'ont pratiqué aussi, parfois, certains maîtres impressionnistes.

A tort, sans doute, si l'on se réfère à la rigueur de la théorie qui interdit à l'artiste de franchir les bornes du vrai, du réel observés. Mais, il y a des accommodements avec les théories comme avec les dieux, et il faut bien qu'il y en ait, car, à moins de frapper le paysage de la malédiction de l'immobilité, comme le démon de la rivière Zaïre du conte d'Edgar Poe, on ne voit pas comment le peintre pourrait jamais achever une image strictement fidèle d'un site aux aspects duquel la marche des heures et les variations atmosphériques font subir des changements ininterrompus... Il se contentera, direz-vous, de prendre une esquisse, qu'il complétera par la suite, sur les lieux... ou à l'atelier. Mais, dans l'un et dans l'autre cas — ou, même, dans n'importe quelle hypothèse, — il s'agira seulement de déterminer le quotient plus ou moins considérable d'exactitude de l'œuvre ou, en d'autres termes, dans quelles proportions l'observation directe, la mémoire (ou l'imagination) et l'habileté ont concouru à son achèvement. Il n'est pas nécessaire de s'engager dans des raisonnements transcendants pour comprendre qu'en pratique la parfaite conformité à un modèle, d'ailleurs fuyant, est chimérique, et que fût-elle possible, personne ne serait en état de la vérifier,

à moins de posséder une vision rigoureusement identique à celle de l'artiste. Nous pouvons, par exemple, jouir des tableaux de M. Van Rysselberghe que l'on voyait à la *Libre Esthétique* : *Pins et eucalyptus* et *Sous les pins, à Agny* ; recevoir la sensation de ces paysages, pleins de luxuriance et d'éblouissements, mais, si nous avions été assis à côté du maître tandis qu'il peignait ces toiles, nous n'aurions fort probablement pas retrouvé dans la réalité, contemplée avec nos propres yeux, les tons intenses qu'il préparait sur sa palette.

Ce n'est pas une « certaine ombre » mais un « certain éclat de la réalité » que poursuit cet art. Tout son effort porte sur la vision, sur la sincérité de la notation matérielle des choses et des influences qu'exerce sur leurs apparences l'action de la lumière. Pour lui, la matière pittoresque est enfermée tout entière dans ces limites. Et c'est pour ce motif que certains, dans la crainte d'éveiller involontairement dans l'esprit du spectateur quelque intérêt étranger à leurs visées, ont choisi pour sujets les sites les plus ordinaires et les plus déshérités de tout attrait qu'ils aient pu trouver. Ils suivaient l'exemple de ces fervents romanciers naturalistes qui, fortement convaincus que l'extraordinaire ou même l'agréable ne sont pas naturels, écrivaient avec un détail infini l'histoire d'un monsieur quelconque auquel il n'arrivait rien — rien que d'ennuyer de son existence un lecteur qui aurait autant aimé l'ignorer !... Et, si l'on ne se paie pas de mots, on conviendra que ce n'est là, en somme, qu'une sorte de classicisme à rebours...

Ces exagérations mises à part, on peut considérer en bref que les modernistes ont voulu que le peintre peigne ce qu'il voit et non ce qu'il pense. Ils ont voulu que, comme Théophile Gautier — dont l'art, étant plutôt sensation que réflexion, tient beaucoup de l'Impressionnisme — le peintre fût « un homme pour qui le monde extérieur existe ». Cette ambition n'était pas déraisonnable. Au surplus, on peut dire que la forme ultra-réaliste qu'elle a prise était fatale et ne pouvait pas ne point se produire, étant, en quelque sorte, la résolution logique des tendances esthétiques de tout un siècle.

On disait plaisamment, jadis, à propos des Jacobins : « Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure ! » Il en a été tout à fait de même pour les écoles réalistes qui se sont succédé depuis le milieu du siècle dernier. Chacune a surenchéri sur la précédente .. Pour les maîtres classiques, le paysage devait être, soit *héroïque*, soit *champêtre* : il était, ou le noble décor des

actes des dieux et des héros antiques, ou le théâtre de l'existence de villageois de l'espèce de ceux que Potemkine transportait, de lieu en lieu, sur les chemins que parcourait la grande Catherine dans son empire. Pour la plupart des romantiques, le paysage continua d'être seulement la scène des aventures illustres. Ils ne firent que changer de héros : le péplos et la toge cédèrent à l'armure ou au pourpoint; la démarche auguste de Jupiter, d'Achille ou d'Enée au geste passionné des chevaliers ou des troubadours; les colonnes aux tours et le profil pur des temples à la silhouette dentelée des créneaux et des mâchicoulis..,

Le moment arriva, enfin, où, non pas, comme on serait tenté de le croire, parce que l'on était devenu plus simple, mais, au contraire, parce que l'on devenait plus compliqué ; le moment vint où l'on se fatigua du paysage machiné pour la mythologie ou pour la légende romanesque. Personne ne se sentit plus en disposition de s'associer à la douleur de Marius pleurant sur les ruines de Carthage et c'est d'un œil sec que les nouvelles générations considéraient la rancœur du dernier des Abencerages s'éloignant de Grenade conquise par les *giaoours*...

L'Empire avait ravivé chez les Français le goût et l'admiration des héros ; mais, il y en eût tant, et dans un tel fracas, et si prolongé, d'armes, de victoires et de défaites, que l'on arriva à les prendre en dégoût. On ne se lassa pas moins vite des âmes exorbitantes du romantisme... Il est de coutume d'évoquer le souvenir de Bernardin de Saint-Pierre et de Rousseau pour expliquer le « retour à la nature » dont l'art et la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle ont donné le spectacle. Mais ces écrivains ont peut-être eu moins de part à cette évolution que Napoléon I<sup>er</sup> ! Il n'est pas surprenant que ceux qui, comme Corot, avaient grandi au milieu de toutes les gloires du règne et, aussi, de toutes les souffrances qu'elles dissimulaient, aient senti mûrir en eux, après les fièvres enthousiastes de la jeunesse, l'amour de la paix, de la quiétude et de la douceur de la patrie.

L'art français qui, longtemps, avait été errant dans le monde étranger de l'Antiquité et de l'exotisme, — comme les grognards de la vieille garde, sur tous les chemins de l'Europe — revint au pays. De même qu'Ulysse abordant à Ithaque, il vit de loin la fumée de son foyer, et il connut dans son cœur la joie de la terre amicale... Une telle communion, si fraîche et si enivrante, ne pouvait aller sans poésie. Millet, Corot et Rousseau, qui furent les grands révélateurs de cette poésie, ne poétisent pas les champs, les bois, les scènes de la vie paysanne, qui forment



les sujets de leurs tableaux. Ils n'approprient point le paysage qu'ils peignent à un certain idéal préconçu, mais se bornent à essayer de traduire, en même temps que la réalité, l'émotion qu'elle leur a inspirée. Du moins, il nous semble ainsi, et que leurs œuvres devaient satisfaire Baudelaire, par exemple, qui estimait que « tout paysagiste qui ne sait pas traduire un sentiment par un assemblage de matière végétale ou minérale n'est pas un artiste ». Cependant, l'auteur des *Fleurs du mal* ne goûtait pas du tout les tendances expressives de Millet et il blâme l'espèce « d'abrutissement sombre et fatal » que, d'après lui, ce peintre faisait paraître dans la physionomie de ses paysans. Et, s'il louait avec beaucoup de restrictions Daubigny, Rousseau, qui, écrit-il, « m'a toujours ébloui, mais quelquefois fatigué », Corot, « savant artiste », auquel il reproche, au contraire, de ne posséder pas la faculté « d'éblouir et d'étonner », il n'en termine pas moins son *Salon de 1859* en déplorant de n'avoir trouvé « parmi les paysagistes que des talents sages et petits, avec une très grande paresse d'imagination ». Ces opinions n'ont rien de surprenant, du reste, de la part du poète qui confesse qu'il préfère « contempler quelque décor de théâtre où il trouve artistement exprimés et tragiquement concentrés ses rêves les plus chers ». « Ces choses, ajoute-t-il, parce qu'elles sont fausses, sont infiniment plus près du vrai ; tandis que la plupart de nos paysagistes sont des menteurs, précisément parce qu'ils ont négligé de mentir. »

Ces maîtres qui ne mentaient pas assez, au gré du romantique critique, ou, tout au moins, quelques-uns d'entre eux, étaient représentés à la *Libre Esthétique*. Parmi les Français, il y avait Corot, Daubigny, Diaz, Dupré et, aussi, Jongkind et Sisley, et Courbet, qui, à son heure, fut l'apôtre d'un réalisme plus accentué ; parmi les Belges, Fourmois, Dubois, Boulenger, Baron... Puis, d'autres, à peu près contemporains de ces derniers, mais qui, ayant vécu davantage, ont évolué et subi, jusqu'à un certain point, l'influence impressionniste : Lépine, Cazin, Verdyen, Verheyden, Degreef. Consciemment ou non, tous ces artistes ont mis du sentiment dans leurs ouvrages ; quelque chose s'est mélangé à leur vision qui décèle leur personnalité morale, les inclinations de leur pensée, leur habitude sereine, rêveuse ou mélancolique. Au nombre des artistes vivants, il en est encore beaucoup qui appartiennent à cette tradition esthétique, sans, au surplus, qu'il y ait filiation bien définie entre eux et leurs prédécesseurs. Ils obéissent plutôt à

leur tempérament qu'à des principes venus d'ailleurs. Tels sont, entre autres, MM. Heymans, Laermans, Khnopff.

Il est difficile d'imaginer ce que Baudelaire penserait des œuvres de tous ces maîtres, à présent que son jugement devrait se fonder sur la comparaison de celles-ci, non plus avec les peintures romantiques, mais avec celles de l'école impressionniste... Il est infiniment probable qu'il se découvrirait de la sympathie pour les premières, en raison de l'aversion que lui inspireraient les dernières, et qu'il appliquerait, aujourd'hui, aux adhérents de l'Impressionnisme, du Pointillisme, etc., ce qu'il écrivait en 1859 des paysagistes de la suite de Corot : « Ils ouvrent une fenêtre, et tout l'espace compris dans le carré de la fenêtre, arbres, ciel et maison, prend pour eux la valeur d'un poème tout fait. » Le plus curieux, c'est que si l'on remplace le mot réprouvé de *poème* par celui de *tableau*, on aura là à peu près la définition de l'art réaliste tel que l'ont conçu, au début, quelques-uns des novateurs. Mais, en matière d'art, la théorie n'est jamais que d'un moment ou que d'un homme. Elle est énoncée, tantôt par quelque esthéticien, qui lui imprime d'autant plus de rigueur que les difficultés de l'application seront, non pour lui, mais pour les professionnels ; tantôt par quelque artiste qui l'a créée à la mesure de son propre talent et qui fait de celui-ci la limite de celui des autres ! Heureusement, les doctrines de ce genre ne sont dommageables que pour les faibles. Quant aux forts, l'esprit d'indiscipline est organique, en quelque sorte, chez eux et, s'ils sont placés dans l'alternative de choisir entre le respect de la théorie et la libre expansion de leur personnalité, leur résolution ne sera pas douteuse. C'est ce qui est arrivé, et que l'on pouvait vérifier à la *Libre Esthétique*, pour les principaux maîtres qui se rattachent aux diverses écoles luministes. Ils ont adopté, en se l'adaptant, la technique nouvelle, et ils ont, comme nous l'avons observé, apporté une attention — et, parfois, une minutie — extrême à l'étude des phénomènes colorés ; mais, si absorbés qu'ils aient pu être par cette analyse, la synthèse — ou, si l'on veut, la poésie, le sentiment — sont rentrés dans leur œuvre, selon l'originalité même et la puissance de leur individualité. Et, dans le cas où cette assertion aurait besoin de preuves, ne suffirait-il pas de citer, parmi les exposants de ce Salon, MM. Monet, Renoir, Claus, Lemmen, Bartsoen?...

\* \* \*

Le *Cercle des Femmes artistes*, qui inaugurerait sa première exposition, en avril dernier, à la salle Studio, est animé, sans doute, de l'ambition de s'affilier tout ce que la Belgique compte d'artistes du beau sexe. Et ils sont nombreux. Mais, on ne se tromperait pas beaucoup, probablement, en affirmant que les plus notoires d'entre eux répugnent à faire bande à part et à soustraire leurs œuvres à la comparaison avec celles de leurs confrères masculins. En tout cas, le nouveau cercle ne comprend-il jusqu'à présent que des débutantes, dont les travaux, d'ailleurs, formaient un ensemble honorable. Nous citerons, particulièrement, M<sup>me</sup> Catz-Enthoven, vigoureuse coloriste, éprise d'observation comme aussi de fantaisie pittoresque dans sa *Vieille Hollandaise*, ses *Pierrettes*, etc.; M<sup>me</sup> Harrye qui avait des fleurs (*Roses trémières*) agréables, de même que M<sup>lle</sup> Evrard (*Coquelicots*), moins heureuse dans ses sites un peu vagues du *Pays noir*. Il faut citer aussi certains paysages de M<sup>mes</sup> Caruel et Serville, et de M<sup>lle</sup> Dumortier; des fleurs encore de M<sup>lles</sup> Mesens et Uytterschaut, etc.

\* \* \*

MM. Georges Fichet et François Dehaspe avaient organisé ensemble, au *Cercle artistique*, une exposition des plus attrayantes.

M. Dehaspe est un fervent de l'Ardenne et sa manière sobre et ferme s'apparie singulièrement aux sites de rochers et de végétations sombres qu'il affectionne. Il rend à merveille la beauté faite de sévérité et de solitude de la contrée, en des toiles telle que sa *Vallée en automne*, par exemple, encaissée avec la rivière qui l'arrose et forme une boucle, entre les montagnes aux croupes rousses et bleuâtres; le *Pont Saint-Jean*, très bonne page; les *Genêts*; *Pont sur la Lesse*, etc. La vision de M. Fichet est plus gaie, plus amoureuse du détail finement coloré, plus lumineuse que celle de son confrère. Il avait réuni au Cercle une quarantaine de toiles, paysages exécutés en France, en Suisse, en Ecosse et dans le pays, témoignant toutes des qualités éminentes de son art. Parmi les plus remarquables de ces ouvrages, nous marquerons la *Maison ensoleillée*, *Vieille cour à Malines*, *l'Allée Sainte-Barbe (Le Faouët)*, *Rochers à Wasen (Suisse)*.

ARNOLD GOFFIN.

## LES CONCERTS

---

LE QUATUOR CAPET : *Séances des 30 mars et 6 avril : Les quatuors de Beethoven* (1<sup>er</sup>, 7, 12, 14, 16). — CONCERT LITVINNE (19 avril).

Le quatuor Capet mérite beaucoup d'éloges et, avant de vanter ses qualités, disons-lui tout de suite combien nous admirons sa hardiesse et son vrai souci de sacrifier à l'art pur. Car il faut être à la fois hardi, vraiment artiste et sagace musicien pour entreprendre de donner en trois séances neuf quatuors de Beethoven le grand. Ces œuvres sont des merveilles, mais elles ne révèlent leur beauté qu'au dilettante instruit, qu'une culture musicale soignée a préparé, je dirais presque initié à la compréhension de ces pièces immortelles.

Un quatuor de Beethoven ressemble à ces vitraux anciens incolores et noircis quand on les regarde du dehors, lumineux et éclatants vus de l'intérieur de la cathédrale.

La façon dont MM. Capet, Casadesus, Hewitt comprennent le Beethoven est discutable. On peut assurer que ces consciencieux interprètes ont fouillé avec un soin méticuleux les pages de la partition ; aussi l'exécution est-elle claire, d'un style juste et d'une technique irréprochable : l'ensemble est parfait, les sonorités moelleuses et très fondues. La grandeur, la sérénité de pensée du maître ne leur échappent pas, bien qu'ils l'entourent peut-être de guirlandes françaises et parisiennes. Ce que le quatuor Capet a moins bien rendu, c'est la joie héroïque, rude et folklorienne du symphoniste et sa méditation douloureuse.

Félicitons encore MM. Capet, Hewitt et Casadesus pour le talent qu'ils apportent à leur entreprise désintéressée.

\*  
\* \* \*

Le nom de Félicia Litvinne attire toujours la foule des friands d'art et le public bruxellois connaît assez le goût et le talent de la belle cantatrice pour fêter comme elle le mérite sa voix ronde et plane dont le volume est merveilleusement égal dans toute l'échelle vocale, ce sentiment juste, cette expression intense qu'apporte dans chacune des œuvres interprétées la grande artiste lyrique.

Une seule remarque peut-être pourrait être faite à propos du programme, certes de la plus haute valeur, mais trop identique à celui que nous entendîmes il y a deux ans, si nos souvenirs sont exacts, par la même interprète.

La nouvelle traduction des *Amours du Poète*, de Schumann, faite par Félicia Litvinne elle-même à l'occasion du centenaire du musicien, a été longuement ovationnée, ainsi que les *Berceaux*, de G. Fauré, l'air d'*Alceste*, de Gluck, etc.

Les genres les plus différents furent, pour F. Litvinne, l'occasion de montrer sa souplesse, son tact et sa compréhension d'élite.

M. Paul Bazelaire prêtait son concours à cette solennité ; dans la *Sonate en la mineur*, signée Boellmann, dans des pages de Sgambasi, Chopin et Mozart, ce jeune violoncelliste a fait remarquer ses belles qualités de sonorité, son jeu serré, son vibrato jamais exagéré, une grande légèreté d'archet tenant bien à la corde, du mordant sans dureté et un souci d'art très appréciable.

Paul Bazelaire est un nom que nous retiendrons et pour qui nous entrevoyons un bel avenir.

\* \* \*

Dans la chronique musicale du mois dernier, Mlle Alice Thieffry a été oubliée : un des feuillets s'était égaré dans l'encombrement de ma table. Que la gracieuse cantatrice me pardonne. Tâchons de réparer ce fâcheux contretemps.

Mlle Alice Thieffry détaille avec charme la mélodie : elle y montre de la finesse et du sentiment ; la voix est sympathique, claire et jeune. On ne regrette qu'une chose : que le programme ne comporte pas plus d'œuvres classiques, car c'est la pierre de touche du style. Toutefois, dans des « lieder » modernes, nous avons apprécié l'originalité sobre de l'interprétation et la fraîcheur de la voix.

\* \* \*

Nous eussions volontiers parlé des séances musicales du mardi, organisées dans le salon de la Libre Esthétique. On nous dit qu'elles furent souvent du plus haut intérêt. Hélas ! on négligea de nous y convier...

EUGÈNE GEORGES.

# MEMENTO

**Accusé de réception** : A. FLAMENT : *Les Ecrivains belges d'aujourd'hui*. — PAUL PRIST : *Le Piédestal*. — GEORGES WILLAME : *Causeries nivelloises*. — EMILE VALENTIN : *Un Médecin, s. v. p.* — JULES DELHAIZE : *La Domination Française en Belgique* (tome IV).

\* \* \*

**Congrès international de la Presse périodique**. — Le deuxième Congrès international de la Presse périodique se tiendra à Bruxelles les 24, 25 et 26 juillet prochain. Le Roi Albert a bien voulu lui accorder son Haut Patronage.

Le Comité d'honneur est composé du Président du Conseil des Ministres, de tous les Ministres à portefeuille, de M. Le Jeune, Ministre d'Etat, de M. Edmond Picard, ancien Sénateur, fondateur du *Journal des Tribunaux*, de M. Beco, Gouverneur de la province du Brabant, et de M. Max, Bourgmestre de la Ville de Bruxelles.

Plusieurs Associations étrangères de Presse périodique ont déjà désigné leurs délégués et de nombreux rapports sur les questions à l'ordre du jour sont annoncés.

Rappelons que le Secrétariat général du Congrès, auquel on peut adresser toute demande de renseignements, est installé à Bruxelles, 12, rue de Berlaumont.

\* \* \*

**M<sup>me</sup> Paul Lefizelier**, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

\* \* \*

**Concerts Ysaye**. — Le sixième et dernier concert d'abonnement aura lieu le dimanche 1<sup>er</sup> mai, à 2 h. 1/2, sous la direction de MM. Eugène et Théo Ysaye et avec le concours de M<sup>me</sup> Félicia Litvinne, de l'Opéra et de MM. Eugène Ysaye, violoniste et Léon Van Hout, altiste.

Répétition générale, la veille, à 3 heures.

\* \* \*

**SALON DES BEAUX ARTS**. — L'ouverture solennelle du Salon des Beaux Arts (Groupe II de l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles), honorée de la présence de LL. MM. le Roi et la Reine, aura lieu au Palais du Cinquanteanaire, le samedi 14 mai, à 2 heures.

\* \* \*

**Album Artistique**. — La revue *La Jeune Wallonie* a entrepris l'édition d'un album artistique auquel collaboreront de nombreux écrivains et dessinateurs réputés et qui sera vendu, au prix de 10 francs, au profit des victimes des inondations françaises et belges.

*La Jeune Wallonie* nous prie d'annoncer que les souscriptions à cet album de luxe sont reçues en ses bureaux, 64, rue Joseph Lefèvre, à Marchienne-au-Pont.

\* \* \*

**M. H. Seguin**, du *Théâtre royal de la Monnaie*, professeur de chant et de déclamation lyrique 29, rue de l'Evêque, à Bruxelles.

\* \* \*

**Le Portrait belge au XIX<sup>e</sup> siècle**. — Une Exposition du Portrait belge au XIX<sup>e</sup> siècle est ouverte depuis le 27 avril au Musée Moderne.

\* \* \*

**Société nationale des Concerts artistiques**. — Une soirée sera organisée le samedi 7 mai prochain, à 8 1/2 heures à la nouvelle salle Deman, 86, rue de la Montagne, sous les auspices de la *Société nationale des Concerts artistiques*. Nous recommandons vivement cette séance aux amateurs de chansons anciennes, de refrains oubliés et de mélodies d'antan. Le programme intitulé : *Les jolies chansons du bon vieux temps* sera une véritable reconstitution de la chanson à travers les âges ; ces délicieuses vieilleries seront interprétées avec le charme que l'on sait par M<sup>me</sup> JANINE DU PLESSY, une cantatrice souvent

applaudie, dont le talent et la voix ne sont plus à vanter, et l'excellent baryton GASTON DUPUIS. Chaque chanson sera brièvement commentée par ARMAND DU PLESSY, le fondateur de ces Matinées Mondaines, dont le souvenir est encore gravé dans toutes les mémoires. — Cartes chez les éditeurs Katto, rue de l'Écuyer et F. Lauwereyns, 38, Treurenberg.

\* \* \*

**La « Saison belge » au théâtre du Parc.** — C'est dans la seconde quinzaine du mois de mai que commenceront les séries de trois représentations de chacune des pièces suivantes que M. Reding organise avec le concours du comité des fêtes de la Ville de Bruxelles : *Le Mâle*, de C. Lemonnier ; *Sœur Béatrice*, de M. Maeterlinck ; *Les Étapes*, de G. Van Zype ; *Les Éudiants Russes*, d'I. Gilkin ; *Kaatje*, de P. Spaak.

Le vaudeville en un acte d'E. Picard : *Trimouillat et Méliodon*, formera l'appoint des spectacles de trop courte durée.

\* \* \*

**Le Musée du Livre** organise, avec la collaboration de quelques collectionneurs, une Exposition d'imprimés électoraux (brochures, circulaires, journaux, affiches, caricatures, bulletins de vote). Le Conseil général du Musée recevra avec reconnaissance tous les documents que l'on voudra bien lui communiquer à cette fin (3, rue Villa Hermosa, Bruxelles).

Formée la veille des élections législatives,

elle ne peut manquer d'intéresser vivement le public en lui permettant de comparer l'allure des campagnes électorales à diverses époques et dans divers milieux.

L'exposition s'ouvrira le 5 courant. Elle aura une durée d'un mois et sera accessible au public tous les jours de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures, le dimanche de 10 à 12 heures.

\* \* \*

**Leçons d'anglais** et Cours généraux par demoiselle diplômée, 54, rue des Palais.

\* \* \*

**L'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts**, de Liège, organise du 7 mai au 26 juin, au Palais des Fêtes, Parc de la Boverie, une exposition consacrée à des œuvres d'art, anciennes et modernes, provenant des collections particulières de la ville et de la province de Liège.

Cette exposition, patronnée par la ville, l'Etat et la province, sera un musée d'art temporaire, constituant en quelque sorte un inventaire des nombreuses richesses artistiques, surtout au point de vue pictural, de la région.

Le comité a réuni plus de cinq cents œuvres, appartenant à une centaine de collectionneurs, où les écoles italienne, flamande, mosane, française, hollandaise, anglaise, et même l'art japonais figurent avec honneur.

Tous les mardis et vendredis, à 3 heures, des auditions musicales ou des conférences d'art rehausseront l'attrait de ce salon.

# BIBLIOGRAPHIE

## Chez Fasquelle :

RAPHAËL VIAU : *Vingt ans d'antisémitisme* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est de l'histoire contemporaine documentée, pittoresque, même amusante. L'auteur a été mêlé de très près aux événements politiques de ces vingt dernières années : la crise du Panama, l'affaire Dreyfus, le Nationalisme, le fort Chabrol, la Haute-Cour, etc. Et comme il est un ironiste, un pince-sans-rire, il sourit aujourd'hui de tout cela et même de lui, et du rôle qu'il a souvent joué dans ces tragi comédies.

\* \* \*

EDMOND ROSTAND : *Chantecler* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Et *Chantecler* a paru ! Il ne nous apporte rien que nous ne sachions déjà. Il comporte, en volume, quatre sonnets qui ne se disent pas à la scène puisqu'ils servent à décrire les quatre décors.

On achète le livre autant qu'on s'est rué aux représentations.

Et voilà. Dans deux ans — peut-être avant — tout cela sera bien oublié...

## Chez Flammarion :

PIERRE CORRARD : *Les Chercheurs d'Idéals* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Salomon Bigle a trouvé le secret de procurer le bonheur, ou du moins la paix de l'esprit, le calme du cœur et l'espoir en demain. L'amour et la confiance sont ses remèdes. Il tient clinique de ces cures merveilleuses. Hélas ! des parents retrouvant chez lui leur fille venue chercher l'« Idéal », les journaux, le parquet, la foule lui tombent dessus, rageusement. Il est tenu pour le plus vil des satyres et le plus cynique des guérisseurs-charlatans. On le traîne aux assises, on le condamne. Et lui laisse faire, absorbé dans son rêve, espérant dans l'avenir de sa religion nouvelle, résigné comme tous les apôtres incompris.

C'est là une œuvre d'une puissante originalité et qui confirme l'estime en laquelle nous avons toujours tenu le talent de M. P. Corrad.

\* \* \*

GYP : *L'Amoureux de Line* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il n'est pas rare qu'une jeune

filie soit dépourvue de dot ; il est moins fréquent qu'elle se signale par des dons, par une perfection extraordinaire de bon sens et de bon cœur.

Line de Clécy est de cette espèce à la fois privilégiée et désavantagée. Sur la plage de Biarritz où elle villégiature chez des cousines très mondaines elle se trouve mêlée, mais non confondue, avec une bande de jeunes filles à marier, exemplaires typiques de la peu édifiante éducation actuelle.

Certain vieux monsieur fruste et silencieux se fait baptiser par tout le monde l'« Amoureux de Line » parce qu'il ne cherche pas à cacher la profonde sympathie que M<sup>lle</sup> de Clécy a fait naître en lui. Cette conquête n'a rien de flatteur — jusqu'au jour où l'on apprend avec stupeur que le petit vieillard sans élégance, est le très milliardaire américain Sennevières. Comme il a soixante-douze ans, il ne demande pas à Line de lui accorder sa main, mais il fait d'elle sa légataire universelle. Et Line épouse Mouflu, un brave garçon naïf qu'elle avait refusé parce qu'elle se souciait peu d'unir deux pauvretés.

Vous le voyez : un vrai conte de fées modernisé. Et modernisé par Gyp qui y a prodigué sa belle humeur, son primesaut, son élégante désinvolture.

Un roman honnête aussi, ce qui n'est pas sans prix ; honnête et amusant, qualités rarement assemblées.

## Au Mercure de France :

LUCIEN JEAN : *Parmi les Hommes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — D'un écrivain au jeune talent plein de promesses, qui s'annonçait sensible et un peu farouche, trop tôt ravi aux espérances fondées sur lui, des amis ont réuni les manuscrits épars, des chroniques, des fragments, des essais, des nouvelles, des croquis et ils en ont fait un livre qu'on ne peut feuilleter sans regrets ni sans émotion.

Il est évident, quand on lit ces pages si personnelles, que Lucien Jean avait quelque chose à dire et que, si la mort ne fût venue trop tôt, il l'eût dit avec originalité, peut-être avec maîtrise, — avec une profonde sincérité en tout cas.

\* \* \*



ALIA BERZEFF : *Tamara* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Quand leur père eut dispersé gaiment aux vents du ciel son opulente fortune, quand il se fut remarié, Tamara et Anne de Lidoff furent élevées à la diable par des domestiques, de sorte que rien n'est étonnant de leurs caractères excessifs mais dissemblables et de leurs destins.

Anne verse dans le nihilisme farouche qui la conduit à la misère, au crime et à la mort.

Tamara se marie mais s'abandonne à ses instincts voluptueux, est esclave de la frénésie de ses sens ardents de slave passionnée. Elle a des amants, des aventures, des joies et des désespoirs. Elle finit dans la folie une existence d'inquiétude, de névrose et d'ardeurs sensuelles.

M<sup>me</sup> Alia Berzeff nous dit dans une langue très charmeuse le double poème angoissant de ces deux vies en somme lamentables.

\* \* \*

JOHN KEATS : *Œuvres et Poésies* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est M. Paul Gallimard qui introduit dans l'intéressante collection d'auteurs étrangers le célèbre poète anglais chez qui l'amour de la forme et de sa perfection fut inné plus que chez nul autre, le disciple admiré de Chatterton, le grand méconnu comme lui que la gloire posthume seule a vengé noblement de l'indifférence de ses contemporains.

La longue et parfaite étude que M. Gallimard a écrite comme introduction à la fidèle traduction des *Poèmes et Poésies*, de John Keats, nous fait aisément et clairement pénétrer dans l'intimité de la vie, de l'inspiration et de la philosophie de ce pur artiste, de ce fervent sincère de la Beauté !

—

#### Chez Ollendorff :

J. ERNEST-CHARLES : *Le Théâtre des Poètes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50) — Le critique impartial mais sévère, combatif mais sincère qui suit et commente depuis de nombreuses années déjà la production littéraire contemporaine, a voulu embrasser dans une même analyse l'œuvre dramatique des poètes de ces soixante dernières années.

Et il nous en donne une étude abondante, complète, nécessaire et très personnelle.

On devine que sous la plume piquante de M. Ernest-Charles elle ne tourne pas au panégyrique constant. Elle n'y gagne qu'en valeur

et en portée et les belles œuvres célébrées par le critique autorisé ne sortent que plus glorieuses du crible exigeant auquel elles ont été soumises.

—

#### Chez Sansot et Cie :

EDMOND ROCHER : *Le Manteau du Passé* (Un vol. in-18, à fr. 3.50) — C'est un manteau « brodé de toutes les chimères mortes », un manteau de plus en plus lourd à nos épaules. Et cela devient un supplice, dit le poète,

*De porter tous ces souvenirs*

*Dont quelques-uns nous avilissent.*

Aussi trouve-t-il du réconfort et de la consolation à se débarrasser de ce poids trop lassant en nous confiant le secret de ses pensées, le rappel de ses souvenirs.

Il nous le fait en brefs poèmes d'inspiration variée, toujours délicate, de forme harmonieuse et d'émotion sincère.

La grande et chère mémoire de Samain plane sur ces vers bien venus, de Samain qui disait de la poésie de M. Edm. Rocher qu'elle était « essentiellement souple, gracieuse, décorative ».

\* \* \*

ALBERT LONDRES : *Lointaine* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — En lisant la préface de son poème qu'il dédie « Aux Jeunes gens », j'ai eu la crainte de trouver en M. Londres un « futuriste » tumultueux. Non, ce n'est pas tout à fait cela *Lointaine*, qui est toute une aventure sentimentale patiemment conïée en 150 pages d'alexandrins, a pour but de magnifier l'effort, la vie extérieure, le mépris des désenchantements précoces et des pessimismes décevants. C'est à ce titre une œuvre généreuse et utile.

Elle mérite, d'autre part, notre estime pour les qualités prosodiques dont elle abonde, la belle vaillance de son auteur d'avoir tenté de rajeunir le genre désuet du long récit versifié. Et nous trouvons aisément sympathique le jeune héros dont le poète nous dit une année de vie inquiète qui se libère courageusement des navrantes sujétions.

\* \* \*

MARCEL ROGNAT : *Péchés de jeunesse* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — L'auteur commence, dans les termes les plus sympathiques d'ailleurs, par s'excuser de sa jeunesse... Imprudent ! Demain vous la regretterez. Puis il nous

convie à lire les nouvelles, les croquis, les essais, voire les lettres qui composent une gerbe bigarrée dont la diversité n'est pas un des moindres charmes.

Voilà des « péchés » qui obtiennent aisément leur absolution.

### Chez Plon-Nourrit :

ERNEST DAUDET : *Les Rivaux* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Deux jeunes officiers français qui se trouvent à Bâle, lorsque les armées de la République occupaient les rives du Rhin à la fin de 1795, s'éprennent d'une même jeune aristocrate exilée. Leur amitié d'enfance ne les met pas à l'abri de la jalousie amoureuse et Noïrterre, qui est l'heureux élu de Mlle de Ligneray, dont il fait sa femme, et Mérignac, qui ne se console pas de son dépit et de son envie, deviennent des rivaux malgré les dehors d'une affection simulée. Après les Cent Jours, Noïrterre, demeuré fidèle à l'Empereur, est arrêté à la suite d'une délation de Mérignac, général très puissant au service du Roi. En provoquant ainsi lâchement l'exécution de son ami, Mérignac a espéré se rapprocher d'une veuve qu'il n'a cessé d'aimer. C'est plus tard, le fils de celle-ci lui-même, qui découvrira, après sa mère, l'horrible vérité.

C'est un récit poignant, très mouvementé, adroitement conduit à travers les péripéties dramatiques des événements d'une époque troublée et passionnante.

\* \* \*

CH. GUST. AMIOT : *L'Approche du soir* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Marcel Prévost a écrit *l'Automne d'une femme*. Voici l'automne d'un homme. Le héros de ce roman touchant, d'une si vive pénétration psychologique, d'une écriture très artiste en outre, nous montre l'amertume que peut réserver au cœur d'un homme déjà mûr le grand amour dont il s'empplit pour une jeune femme qui n'en est pas totalement digne, qui, surtout, se laissera subjugué instinctivement par le prestige d'un jeune de son âge.

Il faut admirer la sûreté d'analyse dont l'auteur a fait preuve et comment il met en vive et exacte lumière l'intimité douloureuse du pauvre professeur, presque quinquagénaire, devenu le pitoyable jouet d'une affection impérieuse, toute puissante et trop vite déçue.

\* \* \*

SÉVERAC : *Les Voies Impénétrables* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Un pseudonyme vraisemblablement ? ou une coïncidence ? Le réquisitoire, dont ce roman d'actualité est le prétexte, est « sévère » en effet. *Les Voies Impénétrables* sont celles que trace la volonté divine pour que s'y engagent les natures touchées par la grâce d'une vocation religieuse.

Mlle Elisabeth de Saint-Ruf a voulu rentrer dans le monde lorsque la loi des Congrégations dispersa sa communauté, loi dont M. de Saint-Ruf lui-même est un des principaux artisans. Mais la vocation rejette la jeune fille dans le sein de l'Église, et elle va mourir missionnaire en Afrique.

Il y a de l'observation très curieuse dans ce roman d'un ton très alerte, et de subtiles notations de caractères.

\* \* \*

PAUL BOURGET : *La Dame qui a perdu son peintre* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est presque l'œuvre d'un humoriste que ce bref roman qui nous présente M. Bourget, sous l'aspect d'un railleur à froid, mais d'un railleur qui dit des vérités sévères à quelques-uns de ses contemporains atteints d'un snobisme d'un nouveau genre : celui qui consiste à lancer sur le chemin d'une gloire tapageuse de jeunes artistes ignorés mais ambitieux à qui ils n'hésitent pas à attribuer sciemment la paternité d'œuvres considérées depuis longtemps comme les triomphes de maîtres immortels.

C'est de la meilleure satire.

Le volume est complété par quelques nouvelles où se retrouve la manière fouillée, experte, abondante et variée d'un des plus notoires des écrivains de ce temps.

### Chez Louis Michaud :

ALPH. SÉCHÉ et JULES BERTAULT : *H. de Balzac* (Un vol. in-18, à fr. 2.25) ; *Ch. Baudelaire* (id.) — Continuant la série d'études si complètes et si abondamment documentées dans laquelle ils ont fait prendre place déjà G. Sand, Verlaine, Byron, Goethe, Diderot et Tolstoï, MM. Séché et Bertault nous offrent aujourd'hui un *Balzac* et un *Baudelaire* dans lesquels sont fixées, de façon définitive, les physiologies de ces deux Maîtres si dissemblables par la vie et le talent, si dignes de se rapprocher dans l'admiration de la postérité.

Jour par jour ces consciencieux et savants

biographes suivent, à travers leur existence mouvementée, ceux dont ils ont entrepris de nous faire connaître la vie anecdotique et pittoresque. Et leur tâche patiente est des plus utiles, puisqu'elle permet d'éclairer minutieusement les moindres actes, les détails les plus infimes du destin de ceux-là dont les œuvres ont façonné la mentalité des générations d'aujourd'hui.

\* \* \*

A. SAVINE : *Madame Elisabeth et ses amies* (Un vol. in-18, ill. à fr. 1.50). — Il me suffit de copier une phrase du début de ce livre aussi instructif qu'attachant pour en caractériser l'intérêt : « Madame Elisabeth et ses amies égaient de leurs purs sourires les dernières années de l'Ancien régime, et c'est au courage de la sœur de Louis XVI que l'on doit quelques-uns des éclairs de grandeur de la génération qui va finir sur l'échafaud. »

C'est toute une époque tumultueuse et rare qui revit dans ce livre d'excellente vulgarisation historique où le texte alerte de M. Savine est illustré de nombreuses reproductions d'après les tableaux de Versailles, les estampes de la Bibliothèque Nationale et les collections privées.

\* \* \*

ALPHONSE SÉCHÉ : *Les plus jolis vers de l'année* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Pour la quatrième fois voici réuni le plus joli des florilèges poétiques. Cette façon d'anthologie tenue à jour est ingénieuse et précieuse : les historiens littéraires de l'avenir lui devront de pouvoir travailler très à l'aise. M. Alphonse Siché a, comme de coutume, fait précéder son abondant et éclectique recueil d'une préface dans laquelle, en quelques aperçus très judicieux, il donne son sentiment sur l'ensemble de la production poétique en 1909.

#### Chez Delagrave :

GEORGES PELLISSIER : *Anthologie des prosateurs français contemporains* (Un vol. in-12, à fr. 3.50). — Nous avons signalé à l'attention de nos lecteurs, quand elle parut, la précieuse *Anthologie des poètes français contemporains* recueillie par M. Walch. Sur le même plan, M. G. Pellissier vient de réaliser un travail identique pour les prosateurs. Ce volume est le premier d'une série de trois : les suivants seront consacrés, l'un aux historiens, mémorialistes, politiques, l'autre aux critiques litté-

raires, critiques d'art, moralistes, philosophes, etc., tandis que celui d'aujourd'hui donne exclusivement des pages choisies dans l'œuvre des plus réputés romanciers de 1850 à nos jours.

En guise de préface, M. Pellissier a écrit une étude sur l'Évolution littéraire dans la seconde moitié du XIXe siècle. Son érudition et son autorité lui donnent une valeur et une signification indiscutables.

Quant au choix des extraits, il est abondant, varié et impartial ; il fait de cette *Anthologie* une œuvre qui a sa place dans toute bibliothèque.

#### Chez Grasset :

DE PALLARÈS : *La Crépuscule d'une Idole*. (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — L'auteur s'est aperçu que Nietzsche et sa philosophie n'avaient plus la vogue qu'ils connurent un instant. Il a pris prétexte de ce refroidissement des ferveurs nitzschéennes pour publier une étude très complète et fortement documentée de la vie, de l'œuvre, des doctrines et de l'influence de celui qu'il finit par trouver digne de prendre place dans le panthéon de la pensée humaine, peut-être à côté de Goethe, de Renan et de Schopenhauer, mais sûrement au-dessous.

C'est, en somme, la psychologie du Prophète de Zarathustra qu'a tentée M. de Pallarès.

\* \* \*

HENRY BERTON : *Henri de Régnier* (Un vol. in-18, à 2 fr.). — La biographie du grand poète et du parfait romancier qui est une des gloires de la littérature française actuelle a eu le talent et la probité de ne pas s'abandonner à un dythirambe exclusif et exagéré. Restant dans les bornes de l'analyse bien ordonnée, de la critique impartiale et sagace, il nous donne une étude des plus consciencieuses qui situe en sa place exacte le célèbre et probe écrivain.

\* \* \*

FRANÇOIS LABEUR : *Villa des Roses* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Un roman chaste. Il y en a donc encore ? — Un roman sans adultère ni exploits de noceurs, ni tableaux croustillants. Allons donc ? — Un roman d'amour néanmoins, mais plein de sincérité et de pure passion pantelante. Pourquoi pas ? — Un roman qui a pour cadre le merveilleux pays méditerranéen sans qu'il souffre de la banalité du déjà cent fois vu. Un tour de force alors ?

Quoi qu'il en soit, c'est un livre à la lecture attachante duquel j'ai pris un plaisir extrême.

\* \* \*

LUCIEN LELUC : *Les Heures de soleil* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce sont celles que le poète a vécues quand il a écouté la voix engageante de sa Muse et grâce à elle mieux goûté la nature, mieux compris tout ce qui vit, frémit, chante, palpite.

Les enthousiasmes sincères et les vraies ferveurs sont trop rares pour que nous n'aimions pas le jeune homme qui chante d'un cœur aussi totalement éperdu et pour que nous n'applaudissions pas aux hymnes inspirés qu'il module sur des rythmes harmonieux.

\* \* \*

A. C. SWINBURNE : *Chastelard*, tragédie en 5 actes. Traduction de Mme H. DU PASQUIER (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *Chastelard*, que beaucoup de Swinburniens considèrent comme son chef-d'œuvre, est, pour la première fois, traduit en français.

Comme l'écrit M. René Puaux, dans la longue étude biographique, riche en détails et en anecdotes, qui précède la traduction de Mme H. du Pasquier, cette traduction est une « œuvre d'amour ». On sent que cette hymne à la passion qui pourrait avoir pour frontispice la broche ciselée de Marie Stuart, signée Gian Crisostoma Da : « Une Vénus couronnée qui se nourrit du cœur des hommes », a été traduit par une femme dont la sensibilité s'émeut aux vers ardents de Swinburne.

Ce drame, débordant de passion, est une des œuvres capitales de la littérature anglaise. On doit se féliciter qu'elle soit aujourd'hui accessible au public français.

### Chez Falque :

ALBERT DE BERSAUCOURT : *Francis Jammes* (Un vol. in-18). — La spontanéité d'émotion et la sincérité d'expression font le charme en même temps que toute la profondeur, la sérénité à côté de la gravité qu'il découvre dans les poèmes de l'auteur *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, font que M. de Bersaucourt le tient pour le plus rare des « poètes chrétiens » et voit en ses œuvres de véritables oraisons frémissantes de tendresse et de pitié.

Francis Jammes a trop d'admirateurs pour que la ferveur de son biographe ne trouve pas de nombreux et fidèles échos.

\* \* \*

ALBERT DE BERSAUCOURT : *Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin* (Un vol. in-8<sup>o</sup>). — Celui qui aime un artiste tel que Francis Jammes, avec la fidélité et l'admiration qu'il a mises à nous le faire connaître, ne peut manquer de subir l'influence de sa manière et le prestige de sa personnalité.

Les *Vingt-quatre poèmes* que voici pourraient être signés de l'auteur de *Clairières dans le ciel*, si l'on consentait à voir celui-ci s'attacher au souci de notations plus précises, d'un « vérisme » plus observateur que ceux auxquels il nous a accoutumés.

Par leur forme harmonieuse, par la délicate poésie qui émane d'eux, par la sûre émotion qui s'en dégage par instants, ces pages ravissantes nous charment et nous conquièrent aisément.

\* \* \*

ANDRÉ DELACOUR : *Le Rayonnement* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est « tout le roman de son âme » que le poète nous livre, dit-il au seuil du volume où il a jeté « des lambeaux de son cœur ». C'est un

*Livre où chaque poème a l'odeur de la vie.*

Et, en effet, une émotion profonde transparaît à chaque page ; de la sincérité jaillit de chaque strophe ; les vers taillés à même dans la riche matière du sentiment et de la vérité abondent.

*J'ai vécu la sublime épouvante d'aimer,*

dit M. André Delacour. Mais, après les moments d'amertume, les angoisses, les rêves sans espérance, les désillusions, voici la confiance qui naît, le réconfort, le bonheur peut-être qui surgit, et

*J'ai pu me dilater dans du soleil, entendre  
Des aurores chanter dans mon cœur rendu*

[tendre...

Tout cela nous est confessé, tout cela est chanté, célébré en des vers de parfaite harmonie, de belle richesse verbale, d'une pure ordonnance bien classique.

### Chez Messein :

PATERNE BERRICHON : *Poèmes décadents*, 1883-1895 (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Que c'est encore près de nous et que c'est loin déjà ! Ces poèmes, vieux d'un quart de siècle à peine, sont des documents aujourd'hui ; ils prennent

la valeur et la signification de ces faits que l'histoire enregistre afin d'éclairer les événements d'une époque, d'en expliquer les causes et d'en justifier les suites.

### Éditions de Poésia :

F.-T. MARINETTI : *Vers libres* (Un vol. in-18, à fr. 3,50). — Le fervent apôtre de la retentissante religion littéraire nouvelle du Futurisme, M. Marinetti, a interrogé, peu après la publication de son tumultueux manifeste, les plus notoires des poètes contemporains sur la question toujours brûlante du *Vers libre*.

Il a réuni, après les avoir publiées dans sa belle revue *Poésia*, les réponses qui lui sont parvenues, et c'est un copieux et éloquent document pour servir à l'histoire littéraire de ce temps.

### Chez l'auteur :

MARICUS BOISSON : *L'Ame sceptique* (Un vol. in-16, hors comm.). — « Griffonnages d'un homme peu civilisé, et qui ne tient pas à l'être entièrement ». Ainsi l'auteur, qui n'a écrit son « petit paquet d'herbes desséchées de pensées sauvages » que pour quelques amis, qualifie lui-même son recueil de notes, réflexions, caractères, poèmes même, essais, croquis, lettres, — un peu de tout en somme, c'est-à-dire le fond du sac d'un esprit en constant travail, d'une curiosité inquiète, d'un scepticisme pas trop enraciné, d'un dilettantisme original, d'une recherche impatiente de vérité et aussi de nouveauté.

### Édition du Feu :

PAULE LYSAINÉ : *Soirs au jardin* (Un vol. in-8, à 2 fr.). — « Cette grâce facile et musicienne qui paraît bien être le propre de la femme », dit M<sup>me</sup> Aurel dans une brève préface écrite pour les poèmes de son amie. Et celle-ci a justifié ce jugement, n'est-ce pas, quand elle a rimé des vers souples, fluides et chantants comme ceux-ci :

*Que m'importe, ce soir, d'être plus ou moins  
[belle ?  
Ma vie est toute entière en ce jardin sans art.*

*J'ai fermé sur mon cœur les portes du dehors  
Afin qu'il garde mieux ce précieux trésor.  
Le souvenir.*

*L'automne est sur mon cœur comme une pierre  
[lourde.*

*Soleil, laissez encor vivre un peu mon espoir,  
Puisque je suis jolie et qu'on m'aime ce soir !*

### A la Société des Auteurs modernes :

EDOUARD GANCHE : *Lettres d'amour à une jeune fille* (Un vol. in-18, à 2 fr.). — C'est un sujet délicat, je dirai même difficile et assurément scabreux. Il faut convenir que l'auteur s'en est tiré avec une subtile adresse. Son petit recueil pourrait servir de modèle de correspondance ni fade ni trop audacieuse, dans un genre qui demande à être paré des séductions de l'esprit, de la grâce et du raffinement.

### Chez Le Soudier :

G. WALCH : *Nouvelles pages anthologiques* (Un vol. in-18, à 6 francs). — Ce premier volume, d'une nouvelle série, s'adresse surtout aux lecteurs de l'*Anthologie des poètes français contemporains*, dont le succès a été si grand. Ce qui a guidé l'auteur dans la composition de ces pages, c'est le désir de renseigner très exactement et très impartialement sur le mouvement poétique actuel, si intéressant à bien des égards.

Comme dans les précédents volumes de M. Walch, les poètes se trouvent colligés ici sans parti pris comme sans exclusivisme, dans un esprit d'éclectisme large et accueillant. L'ensemble de son travail présentera un tableau fidèle de la poésie française contemporaine.

Les notices littéraires et bibliographiques sont établies avec le plus grand soin. Cette anthologie est, en réalité, une petite histoire de la poésie contemporaine. C'est le vade-mecum de quiconque veut se documenter sur le mouvement poétique de ces cinquante dernières années.

Signalons, en terminant, l'importance des autographes, dont plusieurs nous indiquent en une courte phrase l'idée que les divers auteurs se font de l'art des vers.

# LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

---

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

---

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 7, Montagne des Aveugles, Bruxelles.

---

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

---

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

---

WALLONIA, mensuelle, 10, rue Henkart, Liège.

---

DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.

---

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

---

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

---

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

---

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

---

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

---

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

---

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

---

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

---

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

---

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

---

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

---

LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

---

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

---

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

---

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

---

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

---

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

---

S. I. M., revue musicale mensuelle, 15, rue Soufflot, Paris.

---

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

---

EDITIONS DE  
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

---

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret . . . . .	3 50
» La Guirlande . . . . .	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame . . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
» Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes. . . . .	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Parrain . . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes). . . . .	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante. . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
» Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE: Ma Cousine et mon Ami. . . . .	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Mélodion, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
» La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
» La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
B <sup>on</sup> Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman . . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
» L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Poison. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE  
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

---

### SOMMAIRE :

Ben. Linnig . . . . .	<i>Alexandre Farnèse . . . . .</i>	255
Gabrielle de Burlet . . . . .	<i>Les Trois Questions . . . . .</i>	272
Gérard Harry . . . . .	<i>Le Remords de Don Juan. . . . .</i>	279
Henriette von Oerdin- gen . . . . .	<i>Le Poison bien-aimé des Livres . . . . .</i>	283
J. Lhoneux . . . . .	<i>Le poète René De Clercq . . . . .</i>	317
René Kemperheyde . . . . .	<i>Aux Frères de Campine . . . . .</i>	330
Oscar Thiry . . . . .	<i>La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belges . . . . .</i>	336
Les Livres belges : Paul André; Arthur Daxhelet; Franz Mahutte. . . . .		351
Paul André . . . . .	<i>Les Théâtres . . . . .</i>	362
Arnold Goffin . . . . .	<i>Les Salons . . . . .</i>	368
Eugène Georges . . . . .	<i>Les Concerts . . . . .</i>	378
*** . . . . .	Memento.	
*** . . . . .	Bibliographie.	

### PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

---

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES



# LA BELGIQUE

## ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois en un fascicule de 150 pages

---

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



### CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE . . . . .	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER. . . . .	15 fr.	9 fr.	5 fr.

---

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

*Pour la Rédaction* : 227, rue du Trône, Bruxelles.

*Pour l'Administration* : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

**La Revue ne publie que de l'inédit**

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

---

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

*Messageries Hachette et Cie*, rue Réaumur, III

---

# MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.  
R. Mgr le Prince Albert de Bel-  
gique et de S. A. R. M<sup>me</sup> la Prin-  
cesse Clémentine . . . . .

— 0 —  
MAISON DE CONFIANCE  
fondée en 1870

— 0 —  
Téléphone 2727

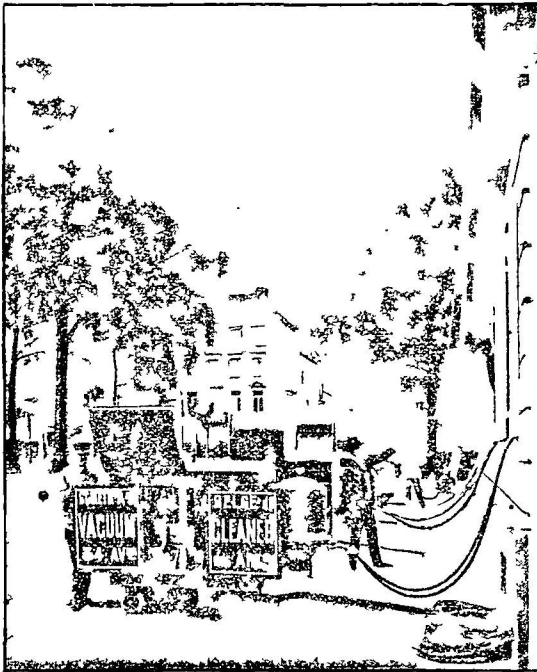


PARIS 1878

.... SPÉCIALITÉ ....  
pour Harnais de luxe, Selles  
de Cavaliers et de Dames,  
Brides, Mors, Étriers, Licols,  
-- Surfaix, Couvertures, --  
Caparaçons, Fouets et ustensiles  
..... d'Écurie. ....

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

## VACUUM CLEANER



Le seul procédé  
efficace de  
**NETTOYAGE**  
par le vide.

— 0 —

Renseignements et  
Devis gratuits sur  
demande.

— 0 —

Nettoyage hygié-  
nique, sans dépla-  
cement, de tous  
tapis, tentures, ri-  
deaux, tapisseries,  
meubles, bibliothè-  
ques, murs, cor-  
niches, etc., etc.

— 0 —

**RAPIDITÉ**  
**ÉCONOMIE**

— 0 —

34, AVENUE DES ARTS  
**BRUXELLES**  
Téléphone 5973

## Commerce d'Avoinnes et Fourrages

V<sup>VE</sup> J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

# **V**oyages **C**asier *illégiatures* *croisières*

Excursions confortables et économiques en tous pays

**83, Boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse)**

*Adresse télégraphique : Voyages Bruxelles*

TÉLÉPHONE **4550**

Organisation particulière et sans concurrence

VOYAGES DE NOCES

VOYAGES DE FAMILLES

VOYAGES DE SOCIÉTÉS

**Projets, devis et tous renseignements  
gratuits et sans engagement**

Seule l'Agence Casier, disposant de plusieurs sténodactylographes et de nombreuses machines à écrire, confectionne pour ses touristes des  **carnets-guides** avec tous les renseignements concernant les horaires, arrêts et escales, sites et endroits remarquables en cours de route, tout ce qui mérite d'être vu ou visité dans les diverses localités de l'itinéraire, la visite des douanes, etc., pour voyager sans préoccupation.

Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER, ou une demande de renseignements, suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation et des réels avantages offerts aux touristes. **Pas d'imprévus ni de surprises.**

---

**LE SOUVENIR** Journal littéraire  
des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : **X. CASIER**

**83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550**

ABONNEMENT : Belgique, **1 franc.** Etranger, fr. **1.50**

# ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M<sup>me</sup> la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

---

## MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? *Valse lente.* Piano.

Trois feuilles d'album, *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.

The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR Ferdinand LÄVEN

LA NOUVELLE ORPHÉE

ÉDITEUR



76, Rue de Rennes, 76

PARIS

---

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

## J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

---

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande. Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

---

## Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

---

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,  
n'employez que la plume  
Réservoir ROUGE et NOIR**

**M. O. V.**

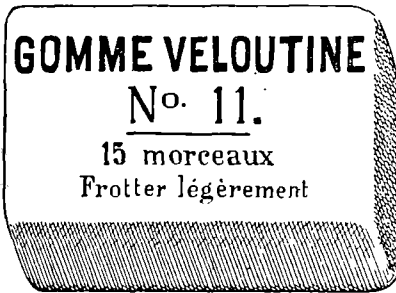
Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours  
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-  
tion qu'on lui donne.*

---

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,  
n'employez que la**



**Gomme  
Veloutine**

**Laisse le papier intact.  
Enlève toute trace de  
crayon.**

---

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que  
sur le papier filigrane**

**L'ÉCOLIER**

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger  
« LES CLEFS » comme marque et pour votre  
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-  
TIONAL MILL ».*

**En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.**

# CH. DIEUDONNÉ

10, GALERIE DE LA REINE, 10

BRUXELLES

---

ÉCRINS, BOITES A BIJOUX

COFFRES A ARGENTERIES

Gaînes pour armes de luxe et autres

---

CASE A LOUER

# ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

**CAPITAL : 1,200,000 FRANCS**

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

---

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

---

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE  
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

---

**MAISON SAINTE-MARIE**

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

---

**CASE A LOUER**

## EXPOSITION DE BRUXELLES 1910

VOYEZ LES DIVERSES INSTALLATIONS DES ÉTABLISSEMENTS

# DELHAIZE Frères & C<sup>ie</sup> " LE LION "

Dans la Section belge (600 m<sup>2</sup>)

SUCCURSALE-DÉGUSTATION A BRUXELLES-KERMESSE

### — CAVES de la MAISON —

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

**Les grands crus à portée de tout le monde!**

Pontet-Canet 1904, 5 <sup>e</sup> cru classé . . . . .	la bout.	2 00
» 1901 . . . . .	»	2 25
Pichon-Longueville 1900, 2 <sup>e</sup> cru classé . . . . .	»	2 50
Ducru-Beaucaillon 1900 . . . . .	»	5 00

---

## JOLIE SALLE A LOUER

PRÈS LA PLACE ROYALE

# pour Conférences

# Expositions

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

*Pour les conditions :*

*S'adresser J. V., au bureau de la Revue*



MODES

**MAISON PAUL LEFIZELIER**

**142, RUE ROYALE, 142**

TÉLÉPHONE  
117.32

**BRUXELLES**

---

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

---

**CASE A LOUER**

# ALEXANDRE FARNESE

Duc de Parme et de Plaisance

Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or

1546-1592

(1578-1592)

---

Alexandre Farnèse, l'un des plus grands capitaines de son époque, était le fils d'Octavio Farnèse, duc de Camerino, puis de Parme et de Plaisance; et de Marguerite de Parme.

Il naquit en 1546, et fut élevé à la cour du roi Philippe II, son oncle.

A l'âge de dix-huit ans il combattit à la bataille de Lépante, avec Don Juan d'Autriche, sous les ordres duquel il commanda depuis aux Pays-Bas.

A sa mort, Don Juan le désigna pour son successeur (1).

(1) La duchesse de Parme fut nommée par Philippe II — sur les conseils du cardinal de Granvelle et de Jean Idiaquez — pour aller reprendre le gouvernement des Pays-Bas. Dans l'esprit du roi et de ses conseillers, Marguerite devait être la gouvernante, et son fils le capitaine général. (Ces deux fonctions n'en faisaient d'ordinaire qu'une, et celui qui remplaçait le roi dans nos provinces s'appelait : gouverneur et capitaine général.)

Marguerite arriva, à Namur, au commencement du mois d'août 1580. Ni la mère ni le fils, quoique très unis, ne voulurent s'accommoder de ce partage du pouvoir, et il y eut à ce sujet diverses lettres échangées entre Marguerite et Philippe II, Farnèse et Granvelle.

Le roi, qui tenait à son idée, fit la sourde oreille.

Enfin, Farnèse, d'accord avec sa mère, fit valoir comme dernière raison que :

*Cette espèce de gouvernement n'étoit pas utile pour ce qui concernoit le public, ni honorable pour ce qui concernoit le particulier, et partant que le Roy ne le devoit pas approuver, etc., et il pria le roi qu'encore qu'il lui fut infiniment obligé, et qu'il voulut acheter les occasions de lui obéir plus chèrement que la vie, il étoit néanmoins contraint par de puissantes raisons de*

La situation en ce moment était des plus critiques, et il restait peu d'apparence de conserver quelques-unes de nos provinces au roi d'Espagne.

Farnèse cependant ne se laissa pas rebuter par les difficultés, et quoiqu'il eût peu de troupes, il réussit à remettre sous l'obéissance de l'Espagne : l'Artois, le Hainaut, le Brabant et la Flandre. Il chassa du pays les Français qui avaient suivi le duc d'Anjou, prit Maestricht, Nimègue, Breda et un grand nombre d'autres places, et osa même assiéger Anvers, contre l'avis de ses capitaines les plus expérimentés.

Entretiens Bruxelles, Gand et Malines tombèrent en son pouvoir. Dans toutes ces villes, les réformés n'obtinrent qu'un délai de deux ans pour vendre leurs biens et abandonner la cité de leurs aïeux, et l'on vit de nouveau, comme sous les gouvernements précédents, des familles infortunées aller chercher au loin une autre patrie et des maîtres plus cléments.

*considérer plutôt les intérêts du Prince, que d'exécuter ses commandements.*

Le roi lassé de tant de lettres, de courriers et de solliciteurs — le duc de Parme lui avait envoyé Adrien de Gomicourt, gouverneur de Maestricht, pour faire valoir ses raisons — accéda enfin à ses désirs, et Alexandre reçut de nouvelles lettres pour lui confirmer sa puissance. Quant à Marguerite de Parme, le roi lui écrivit, le 29 décembre 1581, pour la prier de rester dans les Pays-Bas, *pour faire taire beaucoup de monde qui imputerait son départ à la mauvaise intelligence de la mère et du fils, et pour que les rebelles que son fils doit dompter voient en elle en même temps une occasion de se repentir et de rentrer dans leur devoir. Que les Flamands, qui seront d'ailleurs opiniâtres, mais ont pour elle beaucoup d'amour et de respect la prendront pour médiatrice, et qu'en leur offrant son assistance elle les accommodera et remettra dans l'obéissance.* Le roi finissait par lui dire : *Qu'elle prit donc librement cette charge, qu'elle choisit à sa fantaisie une ville propre pour y établir son tribunal de clémence, et qu'enfin elle se persuade qu'elle ne peut faire aucune chose qui soit plus agréable à son frère, et qui soit plus selon ses désirs.*

Il écrivit aussi à Alexandre pour lui faire savoir pourquoi il avait résolu de retenir Marguerite dans les Pays Bas, et combien il estimait qu'on en devait espérer de secours.

Marguerite, ne sachant comment elle pourrait obéir, resta assez longtemps à Namur, mais enfin ayant reconnu que tout le monde était porté à la guerre, et qu'elle ne pouvait rien faire, elle obtint son congé du roi. Elle quitta un gouvernement qu'elle eut plus de trois ans, sans toutefois l'exercer, et retourna en Italie au mois de septembre 1583.

Anvers, le dernier boulevard de nos libertés, résistait encore.

Avant de partir pour la Zélande, en 1582, le prince d'Orange avait rappelé Marnix de Sainte-Aldegonde, de West-Zouburg, et l'avait fait élire premier bourgmestre d'Anvers (30 novembre 1582).

On était au mois de juin 1584.

Le prince d'Orange, averti par ses espions du siège projeté de la ville d'Anvers, invita, sous prétexte de venir assister au baptême de son plus jeune fils Henri, Marnix et le secrétaire Martini.

Il leur promit de venir dans deux mois au secours de la ville, et il recommanda au bourgmestre de faire percer sans retard la digue dite *Blauwgarendyck*, afin de pouvoir amener une flotte jusque devant les portes d'Anvers. On sait qu'une misérable question d'intérêt privé fit avorter ce projet.

Ce fut la dernière promesse et le dernier conseil de l'éminent homme d'Etat qui, pendant plus d'un quart de siècle, avait dominé les événements. Un mois après le Taciturne tombait sous les balles d'un assassin.

Entretiens le duc de Parme avait mis le siège devant Anvers.

Il avait pris son quartier-général à Beveren. Non loin de là, à Calloo, se trouvait le marquis de Roubaix avec le matériel de guerre, et entre les deux, à Melsen, Charles comte de Mansfelt, maître de l'artillerie, avait établi son campement. Mondragon se trouvait à Berendrecht. Le comte Pierre-Ernest de Mansfelt s'était soigneusement retranché à Stabroeck.

Les Anversoises, avertis de tous ces préparatifs, organisèrent la défense; on arma les forts de Lilloo et de Liefkenshoek, on coupa la digue près de Saftingen et on envoya à Berg-op-Zoom, pour lever des troupes, demander du secours aux Zélandais, et faire venir Guillaume de Bois de Treslong, amiral de Hollande.

Alexandre, de son côté, jugeant qu'il ne viendrait à bout de la ville qu'en fermant l'Escaut, fit mesurer la largeur du fleuve, et il fut décidé avec les plus vieux marins, et les capitaines Barocci et Plato, de jeter un pont entre Calloo, au pays de Waes, et

Ordam, dans le Brabant. Aussitôt l'on se mit à l'œuvre.

Deux forts furent construits à l'entrée du pont : l'un du côté de la Flandre, nommé fort Sainte-Marie ; l'autre du côté du Brabant : le fort Philippe. On établit à la suite une estacade, solidement charpentée, s'avancant assez loin dans le fleuve pour ne plus laisser libre qu'un espace de treize cents pas.

Pour le fermer, on mit trente-deux pontons à côté les uns des autres. Ces vaisseaux avaient soixante-six pieds de long et douze de large.

Il y avait entre chaque ponton un espace de vingt pieds couvert par des madriers sur lesquels on cloua le plancher. Ce pont reçut un garde-fou comme les estacades ; huit hommes pouvaient y passer de front.

Dans chaque vaisseau il y avait trente soldats avec des gabions, et quatre matelots avec deux grosses pièces de canon.

A chaque bout, ces pontons avaient une ancre dont les cordes se lâchaient quand l'eau croissait, et ainsi le pont se soulevait sans que les vaisseaux en reçussent aucun dommage.

Dans chacun des deux forts commandant les têtes de pont, on mit une forte garnison avec autant de canons qu'il y avait d'angles ; deux de ces canons défendaient l'estacade, deux autres les vaisseaux. Il y avait pour la défense de tout le pont quatre-vingt-dix-sept pièces de canon.

Le pont était protégé, en outre, à environ une portée de trait, par trente-trois barques accouplées trois à trois, et laissant entre elles un espace libre ; ces barques qui étaient armées à l'avant de longues perches ferrées en pointe, empêchaient, comme une compagnie de piquiers au front d'une bataille, l'approche de l'ennemi.

Elles étaient solidement ancrées, et pleines de futailles vides ; les cordes en étaient lâches, elles se baissaient et se haussaient avec le fleuve ; on les appelait les flottes.

Il y avait une de ces rangées de bateaux du côté d'Anvers, et une autre du côté de la mer, qui mesu-

raient chacune douze cent cinquante deux pieds de large, et couvraient tout le pont de vaisseaux et une partie, des forts qui étaient au bout de chaque estacade.

Enfin, Alexandre compléta la défense de ce formidable ouvrage par une flotte de quarante vaisseaux, dont il en ordonna vingt du côté de Flandre, et vingt du côté de la mer.

Quand on tient compte de la rapidité du fleuve, des difficultés que dut surmonter Alexandre pour amener le matériel nécessaire, de l'effort des ennemis qui le harcelaient, un jour du côté d'Anvers, un autre du côté de la mer, souvent des deux côtés à la fois, cet ouvrage reste comme une des plus belles conceptions du génie militaire, et, forcé d'admirer, on regrette que tant d'art et d'ingéniosité aient dû servir à l'asservissement d'un peuple.

Quand on sut à Anvers que le fleuve était fermé par un pont, la consternation fut générale: *il y en eut qui crurent que ce merveilleux ouvrage ne venoit pas d'une invention humaine, mais que le dessin en avoit été inspiré par les Démons et qu'il n'avoit pu être achevé que par des ouvriers infernaux.*

Marnix, lui-même, dit dans un de ses ouvrages: « Que ce n'est pas une chose croyable qu'un fleuve » de la nature de celui-là ait pu être fermé par la » main des hommes. »

A quelque temps de là, un espion que Marnix avait envoyé pour se rendre compte de la structure du pont, fut arrêté par les Espagnols et amené devant Farnèse. Il commanda aussitôt qu'on lui fit visiter le camp, considérer la structure du pont, compter les vaisseaux, les forts et les canons et, s'adressant à l'espion, il lui dit qu'après avoir bien tout visité il vint le trouver sans aucune appréhension. Lorsqu'il fut revenu: « Retourne, lui dit-il, vers ceux qui t'ont » envoyé, et quand tu leur auras rendu compte de ce » que tu as vu, ajoute à cela qu'Alexandre est résolu » de ne point abandonner ce siège qu'il n'ait trouvé » son tombeau sous ce pont, ou qu'il ne soit entré » dans la ville par son moyen. »

Nous ne nous arrêterons pas aux premières tentatives de la garnison d'Anvers pour endommager l'ouvrage de Farnèse; nous ne parlerons que pour mémoire de l'attaque du fort de Liefkenshoek, pour en venir aux brûlots qui firent de tels ravages que, si les Anversois, de concert avec la flotte zélandaise, avaient su profiter du premier moment de désarroi, il y a grande apparence que Farnèse eût dû lever le siège de la ville.

Il y avait à cette époque, à Anvers, un très habile ingénieur italien, nommé Frédéric Gianibelli. Il avait offert ses services au roi d'Espagne, sans pouvoir en obtenir audience et, outré du mépris que l'on marquait pour sa personne, il avait dit en partant : *que les Espagnols entendraient un jour parler de lui de façon à les faire se repentir d'avoir méprisé ses offres.*

Gianibelli avait conçu le projet de faire sauter le pont de Farnèse, il s'en était ouvert à Marnix, qui, trouvant que l'idée de l'ingénieur pouvait réussir, fit mettre à sa disposition dix longs bateaux plats et deux vaisseaux : *La Fortune* et *L'Espérance*.

L'Italien, secondé par Pierre Timmerman, ingénieur, et Jean Bovy, horloger, tous les deux Anversois, se mit à l'œuvre.

Voici comment on procéda : dans *La Fortune* on construisit une chambre en bois dur qui fut chargée de 18,000 livres de poudre. Cette chambre fut entourée de forte maçonnerie, recouverte de pierres tombales en forme de toit fait en dos d'âne. Sous ce toit se trouvaient des récipients remplis de poudre et garnis de vingt-quatre mèches. On employa à la maçonnerie et au chargement, quatre cents tombeaux de pierres, sans compter le mortier et le ciment. Cela fait, le vaisseau fut hérissé de longues perches férées au bout, et garni tout à l'entour de tonneaux de poix pour en défendre l'approche; on mit une voile à l'avant, et pour donner de la stabilité à l'aviron on le munit d'une queue composée de paquets de cordages et d'une lourde et longue poutre.

*L'Espérance* fut armée à peu près de la même

manière. On y mit 14,000 livres de poudre, et Jean Bovy y ajouta un mouvement d'horlogerie muni d'un briquet. Les bateaux furent aménagés en brûlots.

Enfin, le 4 avril 1584 — avis en avait été donné à la flotte qui stationnait au delà du pont — on commença à faire descendre les brûlots vers le pont.

Ici nous donnons la parole à Strada, qui a tiré toute cette narration des lettres du capitaine Tucci et de celles d'Alexandre au roi d'Espagne.

« On avoit bien sù dans le camp des Espagnols  
 » que l'on préparait des brûlots dans le port  
 » d'Anvers, mais on n'y avoit nul soupçon de l'arti-  
 » fice des quatre bateaux (1) : et Alexandre crut que  
 » le dessein des ennemis étoit seulement d'attaquer le  
 » pont en même temps au dessus du côté d'Anvers,  
 » et au dessous du côté de la Zélande; c'est pourquoi  
 » il renforça les troupes qu'il avoit dans les forts des  
 » digues voisines, et sur tout le pont, et y distribua  
 » ses meilleurs officiers, qu'il exposoit d'autant plus  
 » au malheur qui les menaçoit, qu'il sembloit  
 » prendre de meilleures mesures pour l'éviter.

» On vit sortir d'abord trois brûlots du port  
 » d'Anvers (2), et puis trois autres, et le reste dans le  
 » même ordre. On sonna l'alarme, et tous les soldats  
 » coururent à leur poste sur le pont. Ces vaisseaux  
 » vogaient en belle ordonnance, parce qu'ils étoient  
 » conduits chacun par leurs pilotes. Le feu y étoit si  
 » vivement allumé, qu'il sembloit que les vaisseaux  
 » mêmes brûloient, et donnoit un spectacle qui eut  
 » fait plaisir à des spectateurs qui n'en eussent eu  
 » rien à craindre, car les Espagnols de leur côté  
 » avoient allumé un grand nombre de feux sur leurs  
 » digues et dans leurs forts. Les soldats étoient  
 » rangés en bataille sur les deux bords de la rivière et  
 » sur le pont, drapeaux déployés avec les officiers à  
 » leur tête, et les armes brilloient encore plus à la  
 » lueur de la flamme qu'elles n'auroient fait au plus

(1) Mertens et Torfs ne parlent que de deux vaisseaux contenant des mines.

(2) A 4 heures du soir.



» beau soleil. Enfin, toutes les choses étoient pompeusement disposées sur ce nouveau théâtre ; mais le divertissement en étoit douteux. et elles donnaient de l'horreur et tout ensemble du plaisir ; et ceux-là mêmes qui craignoient, ne laissoient pas de recevoir quelque sorte de contentement de la matière de leur crainte.

» Les matelots ayant conduit leurs vaisseaux jusqu'à deux mille pas du pont, firent prendre, surtout aux quatre où étoient les mines, le coulant de la rivière, et se retirèrent dans leurs esquifs ; car pour ce qui est des autres, ils ne se mirent pas si fort en peine de si bien diriger leur route. Ceux-ci pour la plupart échouèrent contre les flottes et aux deux bords de la rivière.

» Un des quatre, destiné à rompre le pont, fit eau et coula bas au milieu de la rivière : on en vit sortir une épaisse fumée, sans autre effet ; deux autres furent poussés, par un vent qui s'éleva, et portés par le courant vers Calloo au rivage du côté de la Flandre, qui est l'endroit le plus profond et le plus rapide du fleuve.

» Il y eut pendant quelque temps sujet de croire que la même chose arriveroit au quatrième, parce qu'il paroissoit aussi tourner du côté de la rive de Flandre, et qu'il avoit heurté avec violence contre les flottes où il s'étoit arrêté. Les troupes du roi, déjà hors de crainte, voyant que le feu paroissoit s'éteindre sur la plupart des bateaux, commencent à se moquer de ce grand appareil qui n'aboutissoit à rien.

» Quelques-uns mêmes eurent la hardiesse pour entrer dans un des deux qui avoient échoué au bord, et y enfoncèrent leurs piques pour découvrir ce qui étoit caché : mais, dans le moment, le quatrième vaisseau dont j'ai parlé (*L'Espérance*) (1) et qui étoit plus grand et beaucoup plus fort que les autres, ayant brisé l'estacade (2), descendit vers le

(1) La *Fortune* échoua contre la rive gauche ou elle fit explosion un peu avant l'*Espérance*.

(2) C'est : ayant forcé la ligne des flottes, qu'il faudra lire.

» pont avec une impétuosité qui le menaçoit entière-  
» ment de sa ruine. Alors les soldats espagnols, que  
» l'inquiétude reprit, furent consternés, et jetèrent  
» un grand cri; Alexandre aussi attentif à la flotte  
» hollandaise qui étoit au dessus du pont du  
» côté de Lillo, qu'aux brûlots qui venoient d'Anvers,  
» accourut à ce cri. Il commanda aussitôt des soldats  
» et des matelots, les uns pour détourner le vaisseau  
» avec des crocs, et les autres pour sauter dedans et  
» y éteindre le feu, et se mit dans le fort de bois à  
» l'extrémité de l'estacade du côté de la Flandre. Il  
» avoit avec lui le marquis de Roubaix, Cajetan,  
» Robles de Billy, del Vasto, avec d'autres officiers  
» outre les soldats qui gardoient ce fort.

» Il y avoit parmi eux un enseigne espagnol,  
» auquel Alexandre fut, en cette occasion, redevable  
» de la vie. Cet homme qui savoit quelque chose du  
» métier d'ingénieur, soit qu'il fut instruit de l'habi-  
» leté de Jembelli (Gianibelli), et du chagrin qu'on  
» lui avoit fait en Espagne, soit par une inspiration  
» de Dieu, qui avoit résolu qu'Anvers fut pris par  
» Alexandre, s'approcha de ce prince, et le conjura  
» de se retirer, puisqu'il avoit donné tous les ordres  
» nécessaires, et de ne point hasarder sa vie, d'où  
» dépendait le salut de l'armée et de toutes les  
» troupes. Il le fit jusqu'à trois fois, sans que ce  
» prince voulut suivre son conseil. Mais l'enseigne,  
» sans se rebuter, se jeta à ses pieds, et lui dit : *Mon*  
» *prince, croyez seulement pour cette fois le plus*  
» *affectionné de vos serviteurs; je vous assure que*  
» *votre vie est en danger* : et puis se relevant il le  
» tira après lui. Alexandre aussi surpris de la liberté  
» de cet homme, que du ton en quelque façon  
» inspiré, dont il lui parloit, le suivit accompagné de  
» Cajetan et de del Vasto.

» A peine étoit-il arrivé au fort de Sainte-Marie sur  
» le bord de la rivière du côté de Flandre, que ce  
» vaisseau funeste creva avec un fracas épouvantable.  
» On auroit dit que le ciel tombait, que les astres se  
» confondoient avec les enfers, et que la machine de  
» la terre étoit ébranlée. On vit en l'air une nuée de  
» pierres, de poutres, de chaînes, de boulets; le

» château de bois auprès duquel la mine avoit joué,  
 » une partie des bateaux du pont, l'artillerie qui y  
 » étoit, et les officiers et soldats furent enlevés et  
 » jettés de tous côtés, comme des feuilles emportées  
 » par le vent. Le fleuve de l'Escaut s'ouvrit d'une  
 » façon prodigieuse, et fit voir, pour la première fois,  
 » le fond de son lit, et l'eau fut poussée d'une telle  
 » violence qu'elle passa sur toutes les digues, et un  
 » pied au dessus du fort de Sainte-Marie. La terre en  
 » trembla jusqu'à neuf mille pas de là, et la frayeur  
 » de cette tempête se répandit aussi avant. On trouva  
 » de ces grosses tombes, dont la mine avoit été cou-  
 » verte, transportées à mille pas de l'Escaut, dont  
 » quelques-unes étoient entrées de deux pieds en terre  
 » en quelques endroits.

» Alexandre, encore qu'il fut éloigné du pont,  
 » néanmoins il ne fut jamais si proche de la mort :  
 » car, comme il entroit dans le fort de Sainte-Marie,  
 » la violence de l'air ému l'enveloppa comme un  
 » tourbillon; et en même temps une poutre qui le  
 » frappa entre le casque et l'épaule, le terrassa. On le  
 » trouva évanoui et sans connaissance, l'épée nue à  
 » la main, auprès de lui del Vasto qui le tenait  
 » embrassé par les genoux, et pas loin de lui Caje-  
 » tan, blessé à la tête d'un coup de pierre. »

Revenu à lui, Alexandre, voyant la perte de tant de  
 travaux, « fut touché d'une douleur sensible, mais son  
 » courage demeura ferme et inébranlable ». Il releva  
 le courage abattu de ses soldats et durant le reste de  
 la nuit « il fit relever les poutres qui flottaient sur  
 » l'eau, il fit planter de nouveaux pieux, il fit mettre  
 » en travers de longues perches, il remplit de vais-  
 » seaux les espaces vides, il fit faire toutes les choses  
 » nécessaires qu'on pouvait faire en si peu de temps;  
 » enfin il répara son travail si à propos et disposa si  
 » adroitement sur le pont des soldats et des tambours  
 » et trompettes qui eurent ordre de sonner sans dis-  
 » continuation, qu'il trompa par cette vaine appa-  
 » rence l'armée navale des ennemis, qui eut sans  
 » doute rompu les réparations du pont si elle fût  
 » promptement venue de Lillo.

» Le lendemain, comme les ennemis ne parurent

» nulle part (1) et que les espions, qu'Alexandre avait  
 » envoyés, sur de petits bateaux, vers le fort de Lillo,  
 » rapportaient que l'armée navale n'avait pas encore  
 » levé l'ancre, ignorant l'avantage ou peut-être n'y  
 » songeant pas par une permission de Dieu, on s'oc-  
 » cupa de faire enterrer les morts. »

Les pertes des Espagnols avaient été grandes et sensibles : Vasquez, sergent-major d'un régiment espagnol, et le capitaine Tucci, sauvé par miracle après avoir été enlevé comme une plume, ne comptent pas moins de 800 morts, sans les blessés et les estropiés. Plusieurs capitaines et officiers étaient morts, mais la perte la plus sensible fut celle du marquis de Roubaix et de Robles de Billy (2).

Plusieurs autres tentatives eurent lieu, mais Farnèse avait fait arranger le pont, de telle sorte qu'à l'approche d'un brûlot il s'ouvrait et laissait passer les vaisseau qui allait brûler ou éclater plus loin sans faire de dégâts sérieux.

Cependant les Anversois ne perdaient pas courage et ils construisirent un grand vaisseau qu'ils baptisèrent pompeusement du nom de : *Fin de la guerre*.

Deux ingénieurs, Hendrik et Antheunis, en avaient formé le plan.

C'était un vaisseau de dimensions énormes, cou-

(1) On avait dépêché d'Anvers un canot léger, monté par des hommes de bonne volonté, pour se rendre compte des dégâts occasionnés au pont. Ils avaient pour mission de traverser la brèche et d'aller avertir la flotte de Lillo.

Aussitôt arrivés, ils devaient lancer quelques fusées. L'amiral d'Anvers, de son côté, aurait fait tirer un coup de canon pour marquer que tout était prêt, et l'on aurait attaqué le pont des deux côtés à la fois. Ces envoyés cependant ayant gagné peur, n'osèrent approcher et comme ils avaient honte de leur lâcheté, ils retournèrent dire à Anvers : *que l'art n'avait rien produit*. On ne sut la vérité que trois jours après, alors qu'Alexandre avait fait réparer la brèche et pris toutes ses mesures pour repousser une nouvelle attaque.

(2) On ne découvrit le corps de Robles de Billy, bien qu'on l'eût cherché soigneusement, que quand on démolit le pont, quelques mois après cet événement. On trouva le cadavre attaché à une poutre. Il fut reconnu à une chaîne d'or qu'il portait ordinairement. On lui fit de magnifiques funérailles à Anvers.

vert d'un tillac solide sur lequel s'élevait un second navire en forme de fort presque carré, armé de canons de gros calibre et pouvant porter plus de 1,000 soldats. Ce vaisseau devait abattre tous les remparts, anéantir le pont et mettre, comme son nom l'indique : fin à la guerre.

On y travailla longtemps, mais quand cette masse énorme eut quitté le chantier, elle n'obéissait pas au gouvernail, et elle menaçait de sombrer par sa propre pesanteur. On dut l'alléger et y apporter des changements qui prirent plus de six mois et élevèrent le coût à plus de 100,000 florins.

Quand enfin, pour l'essayer, vers la fin d'avril, on l'envoya contre le fort d'Ordam, *Fin de la guerre*, avec ses 24 canons et un équipage de 500 mousquetaires, put à peine être dirigé, eut énormément à souffrir de la canonnade de la place, dut se retirer et finalement s'échoua, sans qu'il fût possible de le renflouer. Farnèse s'en empara le 26 du même mois et le fit raser (1).

Ce fut l'un des derniers épisodes du siège d'Anvers.

Après l'attaque désespérée de la digue de Cauwensteyn, où plus de 300 Anversois trouvèrent la mort, la famine rendit la résistance impossible.

Le peuple, qui voulait la paix à tout prix, se révolta, et Marnix fut contraint de céder. Des négociations furent entamées, et Farnèse entra à Anvers en grande pompe, le 27 août 1585 (2). Autour de lui

(1) Les habitants d'Anvers appelèrent depuis ce navire : *Verloren Kost* : Dépense perdue. De là, croyons-nous, vient la locution anversoise : *Verloren Kost*, qu'on applique à un individu trop paresseux pour travailler.

Les Espagnols, de leur côté, l'avaient nommé *Caranjamaula* : Epouvantail des petits enfants.

(2) La garnison obtint des conditions honorables : les commandants, colonels, capitaines et soldats, leurs femmes, enfants et domestiques purent sortir avec leurs biens, armes et enseignes déployées, mais les mèches éteintes et sans tambours ni trompettes.

Un pardon général fut accordé, ainsi que quatre années de séjour aux réformés. Passé ce délai, s'ils ne changeaient pas de religion, ils devaient quitter le pays après avoir vendu leurs biens. Pour dédommager les soldats espagnols du pillage qui n'aurait pas lieu, la ville dut payer dans un temps stipulé, 400,000 florins.

se pressaient le duc d'Aerschot, le prince de Chimay, le marquis de Renti, les comtes d'Egmont et d'Arembergh, et une foule d'autres seigneurs. Trois enseignes de cavalerie et vingt enseignes d'infanterie l'accompagnaient. Le magistrat lui fit force harangues. A la porte Saint-Georges, la pucelle d'Anvers lui présenta, sur un plateau d'argent, une clef d'or que le duc attacha à son collier de la Toison.

Les nations étrangères avaient érigé en son honneur plusieurs arcs de triomphe, ornementés et agrémentés de blasons, d'emblèmes et de chronogrammes.

Les Génois, entre autres, avaient dressé une colonne de 70 pieds de hauteur, qui portait au sommet la statue du duc en guerrier romain.

Rue Hochstetter, sur un nid richement bâti, se tenait un phénix dont les ailes étendues touchaient presque les toits des deux côtés de la rue.

La chambre de rhétorique « Les Violieren » sortie de sa torpeur pour la circonstance, aida de tous ses moyens à réhausser les fêtes.

A la Grand'Place on voyait huit statues coulées en bronze par J. Jongelings, le même qui avait exécuté la statue du duc d'Albe. Ces statues, qui représentaient Bacchus et les sept planètes, furent offertes au duc.

Après avoir été remercier la Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière, disent les chroniques du temps, et avoir assisté au *Te Deum* à la cathédrale, le duc se rendit à l'abbaye de Saint-Michel, où il fut reçu au bruit du canon, tiré en son honneur.

Le soir, l'illumination fut générale.

On ne pouvait de meilleure grâce tendre les mains aux fers du vainqueur.

Le duc de Parme, poursuivant ses succès, obligea dans la suite les provinces confédérées à chercher du secours à l'étranger, et il y a apparence que ce grand capitaine aurait ramené les provinces septentrionales sous le sceptre de Philippe II, si ce prince, entêté dans ses desseins ambitieux, qui lui firent perdre, en France, le parti de la Ligue, n'y eût

envoyé Alexandre, qui fit lever le siège de Paris en 1580, et celui de Rouen en 1582. Sa retraite fut admirable. Henri IV le suivit par la Champagne. Le duc fut blessé devant Caudebec d'un coup de mousquet au bras droit (27 avril). Il revint à Bruxelles en octobre et il préparait une seconde expédition en France, quand il tomba malade à Arras, où il mourut d'hydropisie à l'abbaye de Saint-Vaest, entre le 3 et le 4 décembre 1592.

On fit l'autopsie du corps *qui fut trouvé tout gâté à l'intérieur*, dit Van Meteren, et *dans l'impossibilité de vivre plus longtemps*.

Les intestins furent enterrés au chœur de l'église de Saint Vaest, et le corps, transporté dans une malle, par chevaux de poste, à sa ville de Parme, y fut inhumé dans l'église des Capucins.

On lui fit des obsèques solennelles à Bruxelles. Il y eut même à cette occasion une dispute entre les Espagnols et les Italiens : derrière la bière suivaient la cour du duc et le gouverneur Van Mansfelt; derrière celui-ci, les Espagnols prétendaient prendre rang, ce que ne voulurent pas permettre les Italiens. Cela causa beaucoup de bruit et un grand scandale. Finalement les Italiens prirent le pas sur les Espagnols.

Voici, pour finir, deux anecdotes racontées par Strada (1) :

« Comme Alexandre entroit à Namur — c'étoit en » 1530 — il rencontra une compagnie de lanciers qui » allait à Ninove, en Flandre. Ils baissèrent les lances » devant lui, comme c'étoit la coûtume de guerre » pour saluer le général; mais il y en eut un entr'eux » qui, ayant mis sa bourse au bout de la sienne, la » baissa en cet état devant Alexandre, qui s'offensa » de l'audace de ce cavalier. Néanmoins, il dissimula » son ressentiment jusqu'à ce qu'il l'eût fait sortir de » la presse où il se cachoit comme incertain du

(1) Pour bien comprendre cette première anecdote, on doit se rappeler que les soldats n'étaient pas mieux payés sous Farnèse que du temps de Requesens et de Don Juan, et qu'à tout instant éclataient des séditions.

» succès de son action ; de sorte que pour le connoître  
» il commença à dire, *que cette invention était plai-*  
» *sante, et qu'elle ne pouvait sortir que d'un esprit*  
» *agréable*. Alors ce cavalier prenant ce discours du  
» prince comme un applaudissement à son action,  
» poussa son cheval devant les autres, et se montra  
» librement et sans rien appréhender. Mais Alexandre  
» le regardant de travers, mit aussitôt l'épée à la  
» main, et lui en donnant un coups au travers du  
» visage : *Apprens, dit-il, à baisser devant moi ta*  
» *lance avec plus de révérence et plus de respect, et à*  
» *ne pas donner par des moqueries le signal d'une*  
» *sédition à des hommes qui n'y pensent pas*. En  
» même temps il commanda que l'on se saisit de lui,  
» et qu'on le pendit ; et étant seulement défendu de  
» Sa Majesté, et redoutable par le mépris de la  
» crainte, il passa au travers de toutes ces lances qui  
» étoient baissées contre lui, et qu'on pouvoit détour-  
» ner du respect du prince à la défense d'un compa-  
» gnon : mais le cavalier, dont le supplice fut différé,  
» parce qu'il ne se trouva point de bourreau, se sauva  
» de nuit par la permission d'Alexandre, comme on  
» l'a cru ; car comme il estimoit ce cavalier, et qu'il  
» étoit du reste vaillant homme, il le reçut dans sa  
» grâce non seulement quelque temps après, mais il  
» le fit capitaine d'une compagnie de 100 fantassins,  
» se contentant d'avoir vengé la majesté du comman-  
» dement par la crainte et par la terreur. »

La seconde anecdote nous montre le gentilhomme et le politique avisé. C'étoit pendant le siège d'Anvers. « Entretiens il arriva une chose véritablement  
» petite, mais l'occasion relève souvent les moindres  
» choses. Une femme de condition d'Anvers étoit  
» malade, et avoit besoin pour sa guérison de prendre  
» du lait d'ânesse ; et parce qu'on n'en pouvoit  
» trouver dans la ville, un jeune homme s'offrit d'en  
» amener une de quelque endroit du faubourg, bien  
» qu'il fut occupé par les ennemis, et en effet il  
» l'amenoit lorsqu'il fut pris par les Espagnols et  
» amené à Alexandre, qui étoit encore à Borgerhout.  
» Ce prince ayant sù la chose, traîta ce jeune homme  
» favorablement, contre l'opinion d'un chacun ; et



» après avoir loué cette charité qu'il montrait pour  
 » une malade, il fit charger l'ânesse de perdrix, de  
 » chapons de Bruges, et d'autres sortes de gibier; et  
 » en la faisant rendre à ce jeune homme pour la  
 » mener à cette dame malade, il lui commanda, *de*  
 » *la saluer de sa part, et de témoigner que non seu-*  
 » *lement il lui souhaitoit la santé, mais qu'il souhai-*  
 » *toit encore au Conseil et au Peuple d'Anvers toute*  
 » *sorte de prospérité et de bonheur.*

» Cette générosité d'Alexandre, que l'on n'atten-  
 » doit pas, et principalement les louanges que ce  
 » jeune homme en faisoit, lui gagnèrent les cœurs  
 » des habitants d'Anvers; et pour reconnoître la  
 » bonne volonté qu'il leur témoignoit, ils lui  
 » envoyèrent au nom du public des confitures et du  
 » meilleur vin qui fut dans la ville. »

Ce prince s'était marié avec Marie de Portugal, fille d'Edouard prince de Portugal, et d'Isabeau de Bragance, de laquelle il eut : Alexandre Farnèse, duc de Parme; Edouard, cardinal; Ranuce Farnèse, duc de Parme et de Plaisance (après la mort de son frère), chevalier de l'ordre de la Toison d'Or; Marguerite Farnèse, femme de Vincent Gonzague, duc de Mantoue.

Sa femme, Marie de Portugal, décéda au mois de juin de l'année 1577.

Alexandre Farnèse portait : Tiercé en pal. Au I : d'or à six fleurs de lis d'azur. 3. 2. 1. soutenu d'Autriche moderne, parti de Bourgogne ancienne. Au II et mitoyen : de gueules au gonfanon papal d'azur, frangé d'or; la lance de même chargée de deux clefs, l'une d'or, l'autre d'argent, passées en sautoir et liées d'or. Au III : parti et soutenu au contraire du I.

Un peu avant la reddition de la ville d'Anvers, il reçut l'ordre de la Toison d'Or des mains de Pierre-Ernest, comte de Mansfeld (11 août 1585), et en 1586, après la prise de Grave et de Venloo, l'abbé Grimani lui apporta, de la part du pape, la toque et l'épée bénites.

Il avait plusieurs devises :

1° Celle qu'il portait dans ses étendards : *Hoc Jupiter ultor* : Ainsi punit Jupiter, faisant allusion

---

aux foudres de l'Église (les censures et les excommunications);

1° *Haud facile virtus extinguitur* : La vertu n'est pas facilement détruite;

3° *Secundus ut primus* : Le second comme le premier ou Le second pour devenir le premier(1).

4° *Concipe, certa spes* : Examinez (bien tout); l'espoir est certain.

BEN. LINNIG.

---

(1) Cette devise pourrait s'expliquer par le projet que, d'après Van Meteren et d'autres historiens, nourrissait le duc de Parme de s'emparer de la souveraineté des Pays-Bas à la mort de Philippe II. Ces projets, connus à la Cour d'Espagne, expliqueraient aussi la venue aux Pays-Bas de Fuentes, comme gouverneur, et les bruits d'empoisonnement qui coururent après la mort du duc de Parme.

Toujours dans le même ordre d'idées, la quatrième devise : *Concipe, certa spes*, semblerait encore plus claire.

## LES TROIS QUESTIONS

---

Par l'étroit sentier à peine tracé entre les buissons, le cortège royal s'avavançait.

Au pied des montagnes couvertes d'oliviers et d'eucalyptus, la mer étendait son grand manteau bleu à peine bordé d'un liseré d'argent... L'azur du ciel et l'azur de l'eau rivalisaient d'éclat... Il semblait pleuvoir des étincelles de soleil !... L'air était vibrant, lumineux, limpide... Les fleurs, les fruits, les feuilles même embaumaient, les oiseaux chantaient à pleine voix ! Tout respirait la joie de vivre et au milieu de cette apothéose matinale, le cortège s'avavançait, semblable, dans la lumière éblouissante, à un grand serpent d'or et d'acier déroulant ses anneaux étincelants dans la radieuse clarté du matin.

Le sol retentissait du pas cadencé des chevaux.

Le son joyeux des cymbales d'argent, le cliquetis des mors, le froissement des lourdes étoffes brodées et des cuirasses de vermeil, les sonnailles lentes et claires suspendues aux cols des bœufs qui traînaient les chars..., tout se confondait en une harmonie joyeuse et guerrière qui allait réveiller bien loin les échos des monts et faisait frissonner l'air.

Dans sa vaste litière de pourpre, au milieu des draperies et des coussins précieux de son char, le roi songeait.

Il avait sommeillé une partie de la matinée, bercé par le pas cadencé des quatre bœufs blancs qui traînaient sa litière. Au réveil il avait regardé vaguement se dérouler devant ses yeux le panorama grandiose de la mer et des montagnes; il avait, pour se distraire, joué un peu avec un jeune léopard de quelques semaines, s'amusant des bonds souples de la jeune bête, puis comme il en était fatigué il l'avait rejeté, loin de lui, sur la route.

Maintenant, désœuvré, il s'ennuyait !

L'ennui..., toujours l'ennui !...

Il avait épuisé tous les plaisirs, toutes les débauches en vain !

Au milieu de cette cour brillante, entouré d'une foule d'hommes toujours prêts à sacrifier leur vie sur un signe de lui, dans ses palais luxueux, dans les bals, dans les fêtes, parmi les femmes belles et charmantes qui toutes cherchaient à lui plaire, l'ennui, l'horrible ennui le poursuivait !

Cependant on était arrivé à mi-chemin de la montagne et maintenant le paysage changeait.

Aux buissons incultes avaient succédé de petits bois d'oliviers et d'orangers ; plus loin, sur une espèce de grand plateau découvert, des champs cultivés s'alignaient... Dans une vaste prairie des vaches grasses et belles paissaient tranquillement l'herbe tendre et entre les grands arbres qui fermaient l'horizon une énorme bâtisse de pierres se dessinait confusément.

Le monarque fit un signe et aussitôt un homme s'approcha.

— Connais-tu ce pays ?

— Hélas, sire, que Ta Majesté me pardonne...

Le roi fronça les sourcils avec colère.

L'homme trembla.

Alors, le voyant si lâche devant lui, il eut un sourire de dédain.

— Où arrivons-nous?... demanda-t-il encore.

— Votre Majesté approche d'une abbaye, répondit l'homme qui avait repris son sang-froid.

— Les dépendances couvrent un espace immense. Nous allons passer à côté des bâtiments ; je veux qu'on s'y arrête ! ordonna le roi.

L'homme disparut donner des ordres et le monarque se recoucha mollement sur l'amoncellement soyeux des coussins.

Plus on avançait, plus le paysage prenait un aspect soigné, cultivé ; des champs de froment, de seigle, d'avoine alternaient avec des vergers remplis d'arbres fruitiers, puis tout à coup on se trouva dans un parc ombreux où, sur un tapis de mousse d'un vert d'émeraude, des petites fleurs de toutes espèces poussaient, mêlant leurs éclatantes couleurs.

Les branches des arbres centenaires frôlaient le sol, le caressant de leur longue chevelure verte...

Parfois, à quelque distance des cavaliers, un cerf se levait et fuyait légèrement, la tête rejetée en arrière. Des lapins surpris par le cortège couraient en tous sens presque sous les pas des chevaux ; une fraîcheur exquise régnait.

Le roi songea : « Il fait bon ici, » et ferma les yeux.

Les bâtiments commençaient à se dessiner dans les moindres détails avec leurs pierres finement sculptées, les meurtrières de leurs murs, les hautes fenêtres grillées.

L'éveil ayant été donné, l'abbé, mître en tête, attendait son royal hôte sur le seuil et, derrière lui, ses moines étaient groupés pour lui faire honneur.

Quand la litière royale s'arrêta, l'abbé s'approcha, déposant aux pieds du monarque les clefs principales, celles du trésor, des portes du cellier et des granges.

— Que Votre Majesté soit la bien venue dans la maison de Dieu.

Les jours qu'elle daignera y passer seront pour nous jours d'honneur et de joie, dont nous rendrons grâce au Seigneur.

— C'est toi l'Abbé? dit le roi.

— Sire, c'est moi, j'en remercie le ciel et Votre Majesté!

— Montre-moi tes biens, dit le monarque, je veux les connaître.

.....

Pendant les huit jours que le roi passa à l'abbaye, le bon abbé lui fit consciencieusement visiter ses trésors, ses terres, ses étables, ses caves et ses greniers.

Ce n'était partout qu'abondance et bien-être; tout était beau, tout était bon, et, dans son naïf orgueil, l'abbé ne cessait de rendre grâce au ciel qui l'avait comblé de toutes ces richesses.

En le regardant aller et venir, gras et rose à souhait, les traits épanouis en un large sourire, le roi se disait avec envie :

« Voilà un homme heureux !

» Il est heureux, se répétait-il, après chacun des

repas exquis, arrosé des vins les plus fins, que lui faisait servir l'abbé, lorsqu'il le voyait en face de lui, l'œil allumé par la boisson, les lèvres humides de gourmandise, et le soir quand, assis à la table sculptée, avec le père prieur et le père trésorier il le voyait vérifier les comptes du jour en se frottant les mains, tant les récoltes étaient bonnes et les rentrées fructueuses, il se disait encore :

» Voilà un homme heureux !

» Il est heureux, » se disait le monarque. « Tout ce qu'il désire, tout ce dont il a envie en ce monde, il le possède. Il ne connaît ni la tristesse, ni l'ennui, ni la maladie... Tandis que moi, moi qui suis le souverain, je suis cent fois moins heureux que lui.

» Cela ne peut pas être, je ne veux pas que cela soit. »

.....  
Le jour du départ arriva.

Déjà les cavaliers étaient en selle, les bœufs attelés, le char royal prêt à partir.

L'abbé plus gras, plus joyeux et plus rose que jamais, louait Dieu et le Roi des jours de bonheur dont l'avait gratifié la visite du monarque.

Celui-ci était sombre et, au moment où le cortège royal allait se mettre en route, il fit signe à l'abbé d'approcher.

— Ton bonheur est parfait, lui demanda le roi ?

— Sire, il est plus que parfait, je suis plus heureux que je ne saurais vous le dire.

— Eh bien, écoute ! Il n'est pas juste qu'un misérable abbé comme toi soit heureux, sans soucis et sans peines, lorsque moi, ton souverain, je m'ennuie ! Je repasserai par ici dans trois mois ; prépare-toi, afin de pouvoir alors répondre à mon gré à trois questions que je te poserai ; si tu ne peux y répondre tu seras dépossédé de tous tes biens et chargé de garder les pourceaux. A bientôt !

Devant l'abbé étourdi et toujours prosterné, le cortège passa, s'éloignant comme il était venu, dans un carillon de sonnailles, et il était déjà bien loin que l'abbé restait là, immobile et écrasé sous le poids de tout son bonheur qui venait de s'écrouler sur lui.

.....

Les semaines qui suivirent furent des semaines de torture pour le malheureux abbé.

Il ne mangeait plus, il ne buvait plus, il ne dormait plus, tout ce qui faisait sa joie était devenu motif à souffrances et sans cesse il songeait au retour du monarque et à ses fatales questions.

— Eloignez de moi ce calice, Seigneur, s'écriait-il à toutes les heures du jour et de la nuit.

Il était devenu l'ombre de lui-même, pâle, maigre avec une expression désolée et piteuse qui faisait presque pleurer le frère cuisinier, un homme du Midi, fin, rusé et adroit, à faire damner un saint à la porte du paradis.

Un jour que le déjeuner et le dîner de l'abbé étaient redescendus presque intacts à la cuisine, le brave père n'y tint plus et monta chez son supérieur afin d'en avoir le cœur net.

— Mon révérend père, dit-il, je crains d'avoir encouru votre déplaisir en ne faisant plus la cuisine à votre gré et, s'il en est ainsi, ne vous gênez pas pour nommer un autre père cuisinier à ma place... Quant à moi, j'avoue qu'il m'est tout à fait impossible de voir plus longtemps vos dîners descendre à la cuisine sans que vous y ayez touché!

Ayant ainsi parlé, il attendit que l'abbé lui réponde, mais celui-ci se contenta de lever vers le ciel des yeux désespérés et pousser un profond soupir.

— Mon révérend, reprit le père cuisinier avec plus de douceur, vous avez un chagrin profond, je le vois, confiez-moi votre peine et peut-être à nous deux trouverons-nous un remède!

L'abbé avait le cœur gros, si gros qu'il éclata, et déversa dans l'âme compatissante de son cuisinier toute sa peine.

— Ne vous désolez pas, mon révérend! dit celui-ci quand il eut tout entendu, ayez confiance en moi, vous savez que je suis homme de ressource, et, quand le roi reviendra, laissez-moi lui parler. Vous avez tant changé que certes, et sans me flatter, je ressemble plus à l'abbé qu'il a connu lors de son passage ici que vous-même, mon révérend. Ayez confiance en Dieu et en votre cuisinier, il faudrait être plus fort

que le diable pour que je ne vous tire pas de ce mauvais pas.

La confiance de l'abbé en son cuisinier était telle qu'il crut tout ce qu'il voulut et, sentant l'espoir renaître en son cœur, il consentit même à manger un perdreau que ce fidèle serviteur lui fit préparer.

Trois mois après son départ du couvent, au point du jour et comme le coq chantait, le cortège royal reparut dans la cour d'honneur de l'abbaye.

Le père cuisinier, maître en tête et splendide sous son costume abbatial, attendait sur le seuil de l'abbaye

Il tenait ses clefs à la main, humble, gros, rose et souriant.

Le roi se dit qu'il avait encore grossi et son envie en redoubla.

— Abbé, dit-il rudement, tu te souviens de ce que je t'ai dit en te quittant?

— Tout ce que Votre Majesté m'a dit est gravé dans mon cœur, dit le cuisinier.

— Fais attention, reprit sévèrement le monarque, une erreur et tu es perdu; tu m'as compris?

— Sire, ma vie est entre vos mains! Questionnez-moi, répondit le père en s'inclinant humblement.

Le roi le regarda un moment en silence, se réjouissant extrêmement de la souffrance qu'il pensait devoir infliger à l'abbé.

— Combien y a-t-il d'étoiles au ciel? demanda-t-il.

— Treize millions de milliards! répondit sans hésiter le père.

— Cela n'est pas vrai, s'écria le roi.

— Si Votre Majesté doute de ma parole, dit le faux abbé en s'inclinant humblement, qu'elle daigne les compter, elle verra que le compte est exact.

— Soit! dit le monarque. Tu as su répondre à ma première question, pourtant ne chante pas trop tôt victoire, écoute la seconde, fais y attention, regarde moi, songes à qui tu parles! et puis dis-moi ce que je vauz?

L'abbé semblait réfléchir profondément, son front



se plissait. Un sourire cruel se dessina sur les lèvres du roi.

« Cette fois je le tiens ! » pensa-t-il.

— Sire, dit enfin le hardi cuisinier en levant vers lui des yeux soumis, on a vendu notre Seigneur-Jésus-Christ pour trente-trois deniers; en serviteur de ce Dieu, fait homme, j'ose offrir de Votre Majesté trente-deux deniers et demi !

Le comparer à Dieu devant toute sa cour était trop flatteur pour que le roi pût se fâcher... Une ombre s'étendit sur son visage.

— Tu t'en es encore tiré cette fois, dit-il avec condescendance, mais à présent dis-moi, mon malin père, qu'est-ce que je pense?...

Le cuisinier le regarda gravement et malgré sa compulgence s'inclina jusqu'à terre :

— Sire, dit-il, Votre Majesté pense qu'elle parle au révérend abbé!... mais elle parle à son cuisinier!

Les trois questions étaient résolues.

Le cortège redescendait lentement la montagne, au son argentin des grelots. Les bœufs blancs marchaient de leur pas lent et sûr, dont le rythme lourd et cadencé berçait la paresse royale.

Le monarque songeait et, parfois, un sourire éclairait son visage sombre.

L'air s'alourdisait de soleil, une averse de rayons d'or pleuvait sur le cortège.

« Un homme d'esprit ! » murmura le roi qui s'assoupissait.

Et dans la clarté blonde, parmi les orangers aux senteurs brûlantes et les pâles oliviers, le cortège continua à s'éloigner lentement, lentement..., tandis que dans la chapelle du couvent montait à pleines voix un hymne de joie et de délivrance !

GABRIELLE DE BURLET.

## LE REMORDS DE DON JUAN (1)

---

*Un jour où, las enfin d'une suave maîtresse,  
Qu'il avait adorée au moins trois mois entiers,  
Don Juan prit congé d'elle, en raillant sa détresse,  
Et partit — des rubans tout neufs à ses souliers, —*

*Il sentit, en troquant une œillade rapide  
Avec une passante au regard langoureux,  
Battre, à son côté droit, l'acier d'un fourreau vide...  
Or, l'amante quittée avait un frère ou deux.*

*Aussitôt, pour quérir la précieuse rapière  
Qui coupe la parole aux vengeurs importuns  
— A tous, en attendant le grand spectre de pierre! —  
Il retourna là-bas avec des airs hautains.*

*Il trouva le logis plongé dans le silence ;  
Lui-même allait sans bruit, mais heurta de son pas  
Un crucifix brisé dans sa désespérance  
Par Clarisse à genoux et qui pleurait tout bas ;*

*Et, non loin des débris du morne Christ en plâtre,  
Flambaient et se tordaient les feuilletts, souvent lus,  
D'un candide missel qu'avait jeté dans l'âtre  
L'amoureuse trahie et qui ne croyait plus.*

(1) La Comédie française doit remettre le *Don Juan* de Molière à la scène ce mois-ci.

*D'abord, en contemplant ce tableau sacrilège,  
L'impie eut un frisson d'exquise vanité,  
Il souriait de voir que, par son sortilège,  
Un Dieu — son seul rival ! — croulait, discrédité :*

« *Ainsi mes sens blasés rompent leur frêle attache,  
» Après le rare effort d'un trimestre d'amour,  
» Et voici, pensait-il, en troussant sa moustache,  
» La plus brûlante foi mourant le même jour !*

« *Tel est le culte ardent que ma magie inspire...  
» Tout astre paraît blême où mon soleil a lui ;  
» Je m'éclipse : et le ciel n'a plus un seul sourire,  
» Plus un rayon d'espoir pour l'être que j'ai fui... »*

*Clarisse se taisait. Mais son geste de folle,  
Ses beaux seins convulsés, le ruisseau de ses yeux  
Répondaient : « Oui, Juan, notre suprême idole [eux... »  
» Quand vous broyez nos cœurs, tombe en lambeaux comme*

*Puis, le parjure amant tout à coup crut surprendre,  
En un vague murmure arrivant de très loin,  
Une autre voix, — qu'il eût voulu ne pas entendre, —  
Voix de quelque invisible et sévère témoin :*

— « *Oui, disait l'inconnue, oui, Don Juan, regarde  
» Les ruines que fait ta froide cruauté !  
» Vois cette âme en révolte et cette face hagarde,  
» Resplendissante hier de sercine beauté !*

« *Peut-être qu'en perdant ses naïves croyances  
» Clarisse n'a perdu qu'un de ces hochets vains  
» Qui, calmant, au berceau, nos puériles souffrances,  
» Pour nos grands désespoirs prennent des traits divins.*

- » *Mais s'il la consolait, à force de chimères,*  
 » — *Ainsi que sa poupée endort l'enfant en pleurs —*  
 » *Ce céleste jouet, dédié par nos mères*  
 » *A l'adulte saison des adultes douleurs,*
- » *Quel crime as-tu commis, toi dont les mains perverses*  
 » *Ont faussé pour jamais son sublime ressort,*  
 » *Enlevé l'antidote au poison que tu verses*  
 » *Et dépeuplé de fleurs les chemins de la mort !...*
- » *Regarde, si tu peux, cette bouche immobile*  
 » *Qui ne s'entr'ouvre plus que pour un bref sanglot,*  
 » *D'où ne montera plus de prière inutile,*  
 » *Puisqu'il n'est plus d'oreille aux écoutes là-haut...*
- » *Que fixent donc ainsi ces démentes prunelles,*  
 » *Sinon l'affreux néant, sourd et silencieux,*  
 » *Depuis que Don Juan, en se détournant d'elles,*  
 » *Tua l'illusion qui leur montrait les cieux?*
- » *Réponds, démon! réponds! Contemple ton ouvrage!*  
 » *Pèse, mesure-le; rengorge-toi; mais dis*  
 » *Quel enfer de tourments rachèterait l'outrage*  
 » *D'avoir, pour ton plaisir, détruit un Paradis? »*
- Alors, le débauché, saisi d'un trouble intime,*  
*Consulta son orgueil qui pliait à moitié,*  
*Et, la main sur le front en feu de sa victime,*  
*En cet unique instant il connut la pitié.*
- « *Relève-toi, Clarisse, et fais trêve à ta plainte,*  
 » *Ce déchirant adieu — n'avais-tu pas compris? —*  
 » *N'était qu'un badinage, une épreuve, une feinte,*  
 » *Je voulais voir jusqu'où ton cœur était épris...* »

» *Je le sais, désormais. Renouons donc la chaîne,*  
» *O trop crédule enfant! Je t'offrirai demain*  
» *Un Jésus expirant sur l'ivoire et l'ébène,*  
» *Plus un livre pieux sur riche parchemin! »*

*Et, comme elle semblait en proie encore au doute,*  
*Il lui fit vingt serments sur les fragments de croix,*  
*But ses larmes, baisa ses cheveux, la prit toute,*  
*Vaincue et soupirant : « Je pardonne et je crois! »*

*Lui, veillant maintenant son sommeil extatique,*  
*Songait au rendez-vous proche en un autre lieu :*  
*Clarisse était heureuse : il était magnifique,*  
*Car, pour trois jours au moins, il lui rendait son Dieu!...*

GÉRARD HARRY

---

## LE POISON BIEN-AIMÉ DES LIVRES...

---

Elle avait beaucoup lu les œuvres de Léon Frapié... ou plutôt, d'une manière générale, elle avait beaucoup lu tout ce que les écrivains modernes ont produit en français et dans les langues germaniques. Ainsi, elle s'était fait une âme étrange où voisinaient l'humour cher à Mark Twain et à Jérôme, et le sentiment genre « fleur bleue » de M<sup>me</sup> von Heyking, — une âme bizarre où se rencontraient bien des choses, — une âme rêveuse. « baignée de toutes les brumes du Nord », mais où gémissait, tenace, la nostalgie des pays de soleil, de vie exubérante et nonchalante à la fois, des pays tumultueux, embaumés et lointains, que décrivaient ses auteurs favoris.

C'était, en vérité, une étrange jeune fille!

Une grosse fortune aurait été nécessaire pour lui permettre de satisfaire ses goûts de luxe discret, mais coûteux. Cette fortune lui manquant, elle dédaignait les « à peu près » confortables qu'il lui eût été possible de se procurer. A toutes choses elle appliquait strictement la règle qui veut que la qualité passe avant la quantité, et rien ne la faisait déroger de ce qui n'était même pas un principe en elle, mais un instinct.

Éprise à la fois des magnifiques draperies grecques, des somptueuses toilettes qui, au cours de règnes variés, firent la splendeur et le charme de Versailles ou du Trianon, du Louvre ou des Tuileries, — et de l'élégance fraîche et capiteuse des « dessous » parisiens, — elle était toujours, par mépris des « superbes confections pour 95 francs », vêtue d'une robe noire fort simple.

Tout sa coquetterie, elle la mettait dans les parures de lingerie... qu'elle seule voyait. Un jour, elle découvrit qu'une héroïne de Valdagne lui res-

semblait quelque peu sur ce dernier point, — et ce ne fut pas pour lui déplaire.

Pas plus que ses finances ne lui permettaient de se parer comme elle l'eût voulu, ses moyens naturels ne lui permettaient de satisfaire son culte de la ligne, et depuis de si longues années que, soigneusement, elle habillait chaque matin le même corps, elle ne s'y était pas encore habituée, ou du moins résignée. Et chaque matin, un froncement de sourcils ou une moue mécontente indiquait son dépit de se retrouver comme la veille, lourde, plate et sans grâce.

Avide d'espace, de changement, de déplacement, elle ne quittait guère Bruxelles, par horreur du « voyage économique »; elle préférait « ne pas bouger » à « regarder à la dépense en route ».

Anxieuse de connaître Ceylan, Simla, Saïgon, Tokio, elle dédaignait Ostende, Liège, de possibles Cologne ou Nuremberg. Même Paris, La Ville, Paris, malgré son éblouissant prestige, Paris écrasant et trop proche la tentait peu.

\*  
\* \*

Oui, c'était une singulière personne. Dans un seul domaine, et précisément dans le plus noble, celui où il eût été logique de se montrer méticuleuse et pointilleuse, elle faisait passer la quantité d'abord.

Son esprit, cultivé autant que peut l'être celui d'une institutrice primaire issue de la bourgeoisie, grand admirateur de beauté classique, d'œuvres fortes et saines, parfaitement capable de discerner les bons ouvrages des mauvais ou de ceux marqués au coin de la banalité, son esprit acceptait pourtant les uns comme les autres, prenait pêle-mêle tout ce qu'on lui donnait, le bon, le médiocre, le mauvais et le pire. On eût dit que, longtemps sevré de toute pâture, il apaisait au hasard sa fringale... et ce n'était pas le cas cependant, car jamais les livres ne lui avaient manqué.

Capable de tendresse et même de dévouement, prompt à la gaieté comme à la mélancolie, ser-

viaible par caractère et amie des sports par tempérament, elle était malgré cela aussi peu sociable que possible, et les « five-o'clock » auxquels, souvent, l'invitaient des compagnes ou des parents d'élèves lui causaient une horreur que nul souci de politesse ou d'intérêt n'aurait pu lui faire surmonter.

Joyeuse, cordiale, amusante, intéressante même parfois lorsqu'elle causait avec de rares intimes, elle était d'une nullité et d'une banalité désolantes aussitôt qu'il lui fallait se mêler à une conversation générale.

Aussi s'abstenait-elle sagement d'accepter les invitations.

\* \* \*

Elle avait beaucoup lu les œuvres de Léon Fraipié... et, peu à peu, elle avait senti éclore en elle une âme d'apôtre. Vraiment, son « métier » était plus et mieux que cela ! Former de jeunes cerveaux, pétrir des cœurs, préparer des individualités, n'est-ce là qu'un travail machinal que l'on accomplit tant d'heures par jour et qui vous est payé telle somme ? Suffit-il d'enseigner la grammaire, d'indiquer la façon la plus sûre d'éviter les pièges nombreux qu'elle tend aux orthographes indécises, d'expliquer les arides beautés de l'arithmétique aux fillettes qui vous sont confiées ?

L'éducatrice aura-t-elle rempli consciencieusement sa tâche quand elle aura fait comprendre à une enfant qu'il faut toujours être bien gantée dans la rue et ne parler que si l'on vous interroge ?

Toutes ces questions, et bien d'autres, elle se les posait.

Quand elle eut, après *La Maternelle*, terminé la lecture de *L'Institutrice de province*, elle fut convaincue de ce que l'enseignement n'est pas un métier, mais un apostolat.

\* \* \*

Les circonstances ne lui étaient pas favorables pour vivre selon cet idéal nouveau qu'elle devait non point à ses livres classiques, mais à des romans.



Les mères des gamines auxquelles elle faisait étudier leurs leçons et faire leurs devoirs de classe, tenaient à ce que leurs filles eussent « de bons bulletins » à la fin de chaque semaine, et « beaucoup de points » aux examens trimestriels. Quant à « l'influence morale » de la répétitrice, elles s'en souciaient fort peu, jugeant même parfois impertinente la prétention d'avoir un système qui ne fût pas le leur.

Ailleurs, on ne lui demandait que d'être gaie et d'égayer au moins une heure par jour une jeune personne neurasthénique.

Ailleurs encore, on trouvait abusif tout zèle qui ne tendait pas à faire réciter *La Robe* ou *L'Épave*, avec le pathétique voulu. Même une tentative en faveur des *Bohémiens*, de Glatigny, fut sévèrement critiquée : « Ce que nous voulons, Mademoiselle, c'est que notre fille fasse pleurer ou bien rire, qu'elle apprenne des choses empoignantes ou comiques, et non pas de ces rêveries creuses auxquelles personne ne comprend rien. »

Il advint encore qu'elle s'emballa au sujet des auteurs belges, des poètes et de Kipling, — dans une même maison. Ce triple enthousiasme fut jugé peu orthodoxe, presque anarchique, par les bourgeois pondérés devant qui elle le laissait s'épanouir : il s'en fallut de peu qu'elle perdît sa place.

Alors, sans plus de révolte, sans aucun effort nouveau vers un inaccessible « mieux », elle tira le collier des jours, — mal résignée, et convaincue dans l'âme que sa carrière devait être autre chose...

\*  
\* \* \*

Ce n'était qu'une désillusion de plus ajoutée à celles que la vie lui avait apportées, mais c'était presque la plus pénible.

A trois ans, elle avait, tout en jouant, laissé tomber dans le feu un billet de loterie dont jamais personne n'avait songé à regarder le numéro.

Il s'était fait que, cette même année, le propriétaire du gros lot n'avait jamais pu être découvert.

Et tout le monde dans la famille était certain que le billet brûlé était le bon, *devait* être le bon... Elle demeura « la petite tourte sans la bêtise de laquelle nous aurions 300,000 francs »...

Cet incident semblait avoir marqué toute sa destinée. A vingt-sept ans, elle ne s'était encore découvert qu'un seul avantage : elle était blonde, d'un blond doré, mousseux, crépitant, rare et coquet, tranchant singulièrement avec la simplicité terne de toute sa personne.

Quand elle regardait dans la glace son long corps, massif du bas, étriqué du haut, son visage empâté, aux traits vulgaires où deux yeux bruns très grands flambaient, alors sa chevelure admirable, gracieusement bouffante autour des tempes et très haut relevée sur la nuque, la consolait un peu du reste.

Malheureusement pour elle, cette auréole accrochait l'attention sans la retenir, — comme elle captait en ses réseaux des paillettes de soleil sans en garder la chaleur. L'œil des hommes, attiré une minute par cette splendeur dorée, se détournait, indifférent, du buste étroit et plat.

Nul ne s'était même jamais demandé quel cœur battait sous le corsage uni... et pourtant!...

Oui, une seule chose lui était agréable, le ton de sa chevelure. Elle s'avouait tout bas qu'elle n'aurait pas aimé être châtaine, rousse ou noire. Mais à part cette satisfaction, tout lui était déplaisant dans sa vie, encore qu'elle s'accommodât de bien des choses et, pour cette raison, s'imaginait volontiers philosophe.

Elle se sentait — peut-être se *croyait*-elle seulement : on s'illusionne aisément sur soi-même — une « ratée » dans toute la force du terme. Elle avait la certitude qu'un roman de valeur s'agitait en son cerveau, ne demandant qu'à éclore... Peut-être était-ce vrai, qui sait?... Elle n'osa jamais l'écrire...

Intelligente, vibrante, passionnée, elle lisait et « disait » fort bien, et arrivait parfois à former des élèves très présentables. Et les parents, aux yeux desquels elle amenait des larmes en récitant la

*Veillée* ou *l'Enfant de Paris*, se désolaient pour l'art dramatique et pour elle de ce qu'elle ne fût pas entrée au théâtre où, certes, « le succès l'eût attendue ».

Ils ne s'en désolaient pas autant qu'elle-même ! Souvent, il lui arrivait de pleurer en « jouant », pour elle seule et dans sa chambre close, quelque tirade d'*Andromaque* ou de *Gringoire*, ou en lisant à haute voix un poème de Leconte de Lisle.

Bien des fois, à l'époque terne où elle vivait entre les murs d'une école normale, on lui avait conseillé de la quitter pour le conservatoire. Et, bien que sentant en elle le feu sacré, elle avait eu peur des scènes de famille... Plus tard, honteuse de son apparence quelconque, elle n'avait jamais osé demander à un professeur de diction ses leçons et son avis.

Et cette vocation étouffée, renfoncée, se vengeait parfois cruellement.

Elle se sentait capable de tant de choses, la petite institutrice ! tant de vie, tant d'ardeur bouillait en son âme. Elle eût fait le mal comme le bien, et si un Rafles ou un Arsène Lupin l'avait aimée, elle eût tout risqué, sans hésitation, pour le suivre et pour l'aider : vol, cambriolage, faux, — rien ne semblait excessif à son imagination en mal de vivre.

Certes, elle eût agi comme elle pensait, si l'amour était venu, — mais, à vingt-sept ans, elle avait renoncé au bonheur de voir un homme à ses pieds. Il est juste de dire qu'elle avait également abandonné l'espoir d'aimer et que, pendant longtemps, ses émotions restèrent imprécises et littéraires.

\* \* \*

Un jour, dans la rue, elle entendit une voix mâle dire, à quelques pas derrière elle : « Ah ! non, mon vieux, non ! ne la dépasse pas ! Cela ne te suffit donc pas, ce flamboiement généreux ? Une femme qui a de très beaux cheveux, tu sais... elle est *toujours* laide : axiome ! »

Elle sentit un petit frisson lui passer dans le dos et secoua violemment sa vanité pour ne pas permettre à son unique joie de fuir.

Car, plus elle y pensait, plus ce triomphe — coûteux, elle venait de l'apprendre! — était bien sa seule satisfaction.

Jusqu'à son prénom d'Elise la contrariait. Non pas qu'elle eût souhaité quelque appellation romanesque comme Yolande ou Gisèle... non, certes! mais elle eût voulu se nommer Thérèse, — « Thérèse Maréchal », — oui, cela sonnait bien!

\* \* \*

Un beau jour, elle fut forcée de reconnaître que « Thérèse Legrez » sonnerait encore mieux, et que même « Elise Legrez » serait fort admissible.

Le possesseur de ce patronyme était un beau garçon, très grand, large quoique mince et blond autant que la petite institutrice dont il précisa les émotions rien qu'en passant devant sa fenêtre, une après-midi de mars.

Sa longue moustache gauloise laissait à découvert un sourire idéalement clair et jeune entre des lèvres bien dessinées.

Et du jour où la disciple de Léon Frapié vit ce sourire qui ne s'adressait point à elle, mais à un passant, elle se félicita d'avoir toujours soigné les dents relativement blanches dont l'avait pourvue l'indifférente nature.

Pourquoi elle s'en félicita, je ne sais trop... tout au plus cela créait-il entre elle et le héros apparu un vague point de ressemblance... Elle ne fut, en effet, pas longue à s'apercevoir que Jacques Legrez n'aimait pas les blondes, ou, du moins, les femmes qui n'étaient « que blondes », sans qu'il fût possible d'en dire plus.

\* \* \*

Quand elle le vit passer pour la deuxième fois devant la fenêtre du rez-de-chaussée qu'elle occupait, elle relisait un de ses livres préférés.

Lorsque le jeune homme eut disparu, Elise baissa

les yeux vers la page commencée : « Oh ! le poison bien-aimé des livres... »

Cette phrase et le commentaire qui la suivait, cent fois lus, connus par cœur presque, lui causèrent tout à coup une impression désagréable... « Le poison bien-aimé des livres ? » Que signifiait?... Oui, il avait troublé la tête d'une quadragénaire sentimentale... mais à vingt-sept ans... Voyons... on n'a besoin d'aucune influence pour aimer?...

Mal à l'aise, quoiqu'elle en eût, la jeune fille ferma le volume et ne lut pas plus avant ce jour-là.

\*  
\* \*

Quatre fois par semaine, le grand garçon à la moustache blonde, aux dents blanches que révélait un sourire fréquent, aux énergiques yeux bleus, — le grand garçon dont Elise rêvait, passait devant sa fenêtre.

Jamais (non point faute d'envie, mais bien manque d'audace) elle n'avança d'une demi-heure le moment obligé de sa sortie dans le dessein de croiser le très séduisant inconnu; elle aurait pu le faire sans danger pourtant : il ne s'en fût pas même aperçu.

Elle bénit le ciel qui lui avait inspiré cette réserve le jour où, chez son élève préférée à laquelle elle donnait des leçons de conversation anglaise, elle se trouva face à face avec un officier des guides qu'elle reconnut immédiatement : « Un de nos meilleurs amis, le lieutenant Jacques Legrez. Si vous donniez généralement vos leçons à cette heure-ci, Mademoiselle — et, pardonnez-moi, je voulais vous le proposer : nous en reparlerons — vous l'auriez rencontré souvent ici. — Jacques, voici M<sup>lle</sup> Maréchal, l'institutrice d'anglais de Marcelle, un peu son amie, un peu la nôtre. Nous voudrions bien dire « beaucoup », mais elle est terriblement difficile à apprivoiser ! »

Ainsi parla M<sup>me</sup> Rovaert, mais Elise, éblouie, entendait à peine et ne comprenait rien.

— Au fait, puisque vous voilà ensemble, continua la bonne dame, et puisque les petits enfants mêmes n'ont pas peur de toi, tu devrais bien essayer d'obtenir

qu'elle vienne dîner avec nous jeudi prochain, en tout petit comité, pour la fête de Marcelle.

Sans un signe de contrariété ou de satisfaction, sans aucune surprise, Legrez — en homme habitué à ce genre de phrases et de fonctions, — tourna le clair sourire de ses grands yeux vers la jeune fille.

Les enfants n'avaient pas peur de lui, c'était bien probable ! mais devant ce visage cordial et cette main tendue, Elise se sentait trembler. La tête lui tournait du reste, et le sens des mots que prononçait son hôtesse lui échappait totalement.

Une seule chose était claire : elle allait revoir, entendre, toucher, connaître le grand garçon à l'œil tranquille et à la lèvre ironique, le beau passant dont elle avait tant rêvé.

En dehors de cela rien ne comptait ! on aurait pu lui parler hébreu...

Toute la passion dont son cœur débordait la faisait haleter, mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour n'en rien laisser paraître, pour n'en rien trahir, pour ne pas dire à Jacques : « Si vous saviez comme je vous admire quand vous passez ! si vous saviez que trois jours sur sept me semblent mornes et désolés parce que je ne vous aperçois pas !... Mais vous ne savez pas ! vous ne savez pas que vous êtes adoré, vous ne vous doutez même pas que vous êtes épié, guetté par une blondinette insignifiante qui viendra dîner ici pour vous, pour vous, pour vous ! »

Le rythme de ces deux syllabes se scandait en son cerveau, battait ses tempes, gonflait ses lèvres... Impénétrable, elle souriait à l'hôtesse dont elle entendait indistinctement les paroles...

\* \* \*

Quand elle partit, elle était restée deux heures au lieu d'une ; elle avait promis de changer l'heure de ses leçons et savait qu'elle s'exposait de ce chef à perdre un ou deux louis par mois ; elle avait promis de venir dîner le jeudi suivant et se préparait ainsi une soirée de malaise et de gaucherie.

« Il va me trouver bien sotté ! » disait la raison.  
« Je le reverrai, je le reverrai ! » chantait le cœur.

\* \* \*

Après avoir dit au revoir à l'institutrice, M<sup>me</sup> Ro-vaert revint auprès de l'officier : « Gentille fille, cette M<sup>lle</sup> Maréchal. Bien élevée, intelligente, capable... Elle vit seule et sans joie. Nous la voudrions souvent avec nous, mais elle est d'une sauvagerie !... Je m'étonne qu'elle consente à venir jeudi — à moins que ce soit pour tes beaux yeux... » continua-t-elle avec un rire sans malice.

Jacques eut, sous sa moustache, un sourire mi-indifférent, mi-amusé ; si la jeune fille l'avait vu, l'éclair des dents une seconde révélées et l'expression un peu narquoise du visage l'eussent troublée jusqu'au lendemain.

Mais elle marchait vite le long de l'avenue des Arts vers son rez-de-chaussée étroit.

Et tandis que ses talons claquaient sèchement sur le pavé, elle se répétait : « C'est donc pour cela que je lui trouvais l'air si décidé : c'est un lieutenant ! »

\* \* \*

Rentrée chez elle, elle tenta de se plonger dans l'*Institutrice de Province*, — mais par extraordinaire, Louise Chardon ne l'intéressa pas.

\* \* \*

Elle se trouva fort coupable, mais il n'y avait rien à faire : l'officier, beau comme un jeune dieu, s'interposait entre ses yeux et le livre... Des vers démembrés lui flottaient dans la mémoire :

..... et mes yeux.  
Eblouis d'avoir trop contemplé vos cheveux  
Posent partout des taches blondes.

Blonde ? mais elle l'était aussi... et radieusement...

Elle musa quelques instants devant la glace, faisant du bout des doigts mousser sa chevelure, puis, entre les grosses mèches souples, passa un ruban de satin noir.

Lentement, elle se déshabilla, avec l'impression que ce n'était pas elle qui agissait, mais quelque héroïne parfumée de lilas et d'ambre dont elle avait lu l'histoire.

De son linge, peu abondant, mais fin et net, elle choisit le plus coquet et commença, devant son miroir, une toilette soignée.

Et quand, en des bas à jour bien tendus, ses jambes trop fortes parurent presque fuselées, — quand, au milieu des broderies, des dentelles et des rubans son buste sembla moins osseux, — quand son cou et sa figure légèrement poudrés s'érigèrent sous le dôme brillant des cheveux coiffés avec art, — quand elle eut patiemment poli ses ongles, — elle se regarda un long moment, toute fraîche et toute parée, — pas jolie pourtant, même ainsi, — et, au lieu de revêtir la quotidienne robe noire qui aurait refait d'elle une abeille anonyme semblable à toutes celles qui peuplent la ruche qu'est Bruxelles, entraînée par une excitation cérébrale que, depuis la rencontre imprévue de Jacques, des souvenirs littéraires n'avaient pas peu contribué à augmenter, elle se laissa glisser contre un fauteuil, la tête appuyée à son bras replié... et tout doucement, elle pleura.

Des larmes, elle passa au rêve. Distraitement sa main gauche caressait son bras nu. Elle tressaillit, rencontra son propre regard dans la glace, et rougit... comme rougissent les vierges passionnément amoureuses.

Puis, très vite, effrayée un peu de se voir ainsi et de sentir en elle des impressions inaccoutumées, elle fit un effort pour reprendre, avec sa robe de tous les jours, son âme de petite institutrice sage et dévouée.

Le soir, elle eut mal à la tête en lisant *Céleste Prudhomme* et se compara mentalement à la coupable héroïne. Elle se jura bien de redevenir le lendemain ce qu'elle était la veille, avant d'avoir serré la main du lieutenant Legrez. Elle oubliait, la pauvre,



que la veille elle attendait, le cœur battant, le passage de ce même homme dont alors elle ignorait tout.

Elle dormit peu, et ses songes la menèrent au centre de paysages hindous parmi lesquels évoluait une haute et large silhouette, tandis que, de toutes parts, s'écroulaient des piles de mousselines bariolées, de dentelles arachnéennes, de rubans, de turquoises, de brillants et d'opales.

Pendant ce temps, le possesseur de la haute silhouette en question était parfaitement heureux auprès d'une jeune personne brune, dodue et rieuse, antithèse complète d'Élise Maréchal.

\* \* \*

Avec l'aurore, cette dernière se leva et prépara la besogne négligée le jour précédent.

Quand sa logeuse lui monta le café au lait et les deux « couques au beurre » du déjeuner, — elle la trouva penchée sur un livre de physique, essayant de s'y absorber, un doigt à la tempe, la pointe d'un crayon entre les dents : et la brave femme admira la vaillance de « cette jeunesse ».

\* \* \*

La vie reprit, semblable pour tout le monde, mais tellement différente, tellement plus belle pour Élise, qu'elle ne comprenait pas comment les gens qu'elle rencontrait pouvaient avoir l'air grincheux ou contrarié. Elle vivait dans un beau rêve et voyait tout en rose ; le sol boueux de la ville, — car, par hasard, il pleuvait, — lui semblait réfléchir du soleil dans l'eau de ses mille petites mares.

Alerte, elle trottaït par les rues, ne s'inquiétant pas des distances, ne remarquant rien de ce qui eût pu la tirer de son extase, ne grondant pas, oubliant de punir. Et les mères levaient de gros sourcils stupéfaits et mécontents ; mais qu'importait ? puisque les fillettes se prenaient à l'adorer.

Un peu d'amour, d'où qu'il vienne, fait tant de bien.

Avant que le fameux jeudi fût arrivé, Elise avait revu trois fois de derrière son rideau et deux fois dans la salle à manger de M<sup>me</sup> Rovaert, le lieutenant Legrez. Elle s'était observée autant qu'elle avait pu, et c'est à peine si la maman de Marcelle l'avait trouvée un peu plus joyeuse que de coutume. Mais ses yeux, malgré elle, — ou, plus exactement, sans qu'elle s'en doutât, — ses yeux avaient dit trop de choses, et Jacques qui n'en fut que médiocrement flatté et aucunement touché, avait deviné dès la troisième rencontre l'impression qu'il produisait sur « cette gamine ». Ainsi nommait-il la jeune fille, car elle paraissait à peine vingt ans.

Avant ce fameux jeudi aussi, M<sup>lle</sup> Maréchal connaissait la réputation détestable et magnifique de son bien-aimé.

Quand les femmes, à l'heure du goûter, parlaient de « l'irrésistible Legrez », elles n'avaient en effet point l'air de lui vouloir résister; leur sourire était prêt à toutes les soumissions.

Et l'institutrice qui écoutait silencieuse en attendant que l'une ou l'autre de ses élèves eût fini pour quitter la salle avec elle, se sentait le cœur gonflé d'orgueil pour lui, d'humiliation jalouse pour elle-même.

Comment pourrait-elle jamais compter, à côté de ces femmes que drapaient des manteaux de vingt-cinq louis, et qui portaient des gants impeccables, jamais nettoyés, jamais recousus, jamais ternis ?

Autrefois cette « tasse de thé » qu'Elise prenait en même temps que les enfants représentait pour elle dix minutes de supplice. Elle entendait parler de tous ceux qui portaient un nom connu ou défrayaient à un titre quelconque la chronique locale. A présent, chaque fois que les quatre syllabes « Jacques Legrez » sonnaient dans la conversation, l'institutrice devait réprimer un tressaillement.

Qu'espérait-elle en somme ? en mettant les choses au pire, — ou au mieux, — elle pouvait être la maîtresse de ce beau cavalier, — rien de plus. Et qu'importait ?... sa maîtresse... son amie... peut-être avait-il besoin d'une gouvernante ?... il vivait en garçon...

L'imagination de la jeune fille, nourrie de trop de lectures disparates, lui faisait volontiers entrevoir un tableau tranquille : elle près d'une fenêtre, reprisant, recousant, raccommodant du linge d'homme, — et Dieu savait pourtant si elle détestait ce genre de besogne ! et le Maître passant dans la chambre et reconnaissant d'un mot joyeux, d'un clair sourire, et parfois, — tout arrive ! — d'un baiser, le zèle de sa femme de charge.

Et la pauvre Elise ne se rendait aucunement compte qu'elle voulait *vivre des livres*, mettre dans la réalité ce qui était né de l'imagination, faire des transpositions impossibles. Elle ne comprenait pas que, selon les jours, elle aurait voulu être la Florise Bonheur ou la Marguerite Gautier de Jacques.

\* \* \*

Sur ces entrefaites, *le* jeudi arriva.

\* \* \*

Marcelle, tout en blanc, était bien jolie. — mais Elise, dans un fourreau de crêpe de Chine bleu-ciel, dernier cadeau d'une tante défunte, causa une surprise admirative dont ses hôtes eurent le tact de ne pas lui faire part.

Par un miracle quelconque, la couturière avait mis en valeur le corps peu gracieux de l'institutrice et sa figure était presque plaisante à regarder au-dessus de l'étoffe légère et pâle.

Connaissant la sauvagerie de M<sup>lle</sup> Maréchal, et, d'autre part, ayant constaté qu'elle parlait avec Jacques sans embarras, M<sup>me</sup> Rovaert l'avait placée entre lui et Marcelle.

Comme, à sa manière, il était bon, et comme il savait que l'institutrice l'aimait — il était loin de savoir combien et depuis combien de temps — Legrez la traita en camarade.

Il lui parla de l'école militaire où il avait passé de joyeuses et heureuses années, — du régiment où il ne comptait que des amis, — des théâtres où il allait

régulièrement, — et même de quelques livres qu'elle aimait et qu'il avait trouvé le temps de lire.

Marcelle, dans la joie de ses dix-huit printemps, rayonnait de voir sa grande amie s'animer un peu.

A eux trois, ils formaient un groupe plein d'entrain et de gaieté.

Mais il advint que Jacques dit : « Quatre fois par semaine, je vais bavarder une partie de l'après-midi avec ma vieille tante, M<sup>me</sup> Delswarte. Elle habite tout près de chez vous. »

— Je sais, répliqua M<sup>lle</sup> Maréchal, je vous vois toujours passer.

Sa phrase finie, elle eût bien voulu la rattraper : il était trop tard.

Marcelle, interpellée par sa mère, n'avait pas entendu les paroles inconsidérées, mais Jacques avait relevé la tête rapidement et plongé ses yeux bleus dans les prunelles sombres de l'institutrice : « Vous m'aviez donc déjà vu avant de me rencontrer ici ? » demanda-t-il, car l'intonation de la jeune fille l'avait frappé.

Elle devint fort rouge et souffla plutôt qu'elle ne dit « oui ». — « J'en suis charmé, — et confus de n'en pouvoir dire autant, — mais vous étiez certes bien invisible du dehors, sans quoi je vous aurais remarquée » affirma Jacques, à qui cette phrase de galanterie courante ne coûtait rien, pas même un effort : l'habitude...

Comme elle levait sur lui des yeux martyrisés : « Elle a tort d'être blonde comme ça ! » murmura-t-il *in petto*, « mais c'est elle la moins mal ici ce soir ». — Et, se penchant, il murmura : « Je ne ris pas, vous voyez bien, et c'est même assez rare... »

\*  
\* \*

Quelques instants après le café, Marcelle se mit au piano et joua une charmante suite de valse, de Grieg. Puis M<sup>me</sup> Rovaert se tourna vers Elise, et pria : « Voulez-vous nous dire quelque chose, Mademoiselle ? Vous savez bien qu'il ne s'agit aucunement ici d'accomplir un des actes de votre profession, mais sim-

plement de faire plaisir à des amis qui admirent beaucoup votre réel talent. »

Depuis le commencement de la soirée, Elise sentait venir ce moment avec terreur. M<sup>me</sup> Rovaert augmenta son malaise en ajoutant : « Il faut que tu entendes Mademoiselle, Jacques. Elle récite si bien ! »

Alors, ne voulant manifester aucune mauvaise grâce, la jeune fille se leva, et commença *le Vent*, d'Edmond Haraucourt. Elle dit les premières strophes en regardant au loin, par delà les murs du salon, contrôlant avec peine sa voix qui, par instants, tremblait. Puis elle se ressaisit, et, sûre d'elle-même, voulut plaire au lieutenant Legrez, comme elle savait qu'elle plaisait à la famille, qu'elle plairait aux autres convives. Et toute son émotion dominée, utilisée pour le plus grand profit de l'effet, éclata dans les dernières strophes, si tristes...

Quand elle eut fini, on lui demanda autre chose, et elle dit *les Bohémiens*, certaine qu'ici le mélancolique et beau poème de Glatigny trouverait quelques auditeurs compréhensifs. Pendant un moment, sa figure s'éclaira d'un tel rayon de pitié, qu'elle en parut presque belle. Car c'était sur elle-même qu'elle gémissait, c'était à elle-même qu'elle pensait, en disant la plainte si douce :

*Quelquefois par les tendres soirs  
Lorsque la nuit paisible tombe,  
Vous voyez sortir de la tombe  
Les spectres vains de vos espoirs...*

Lorsque le dernier vers fut tombé dans le silence, Jacques se recula et fit une place à la jeune fille, entre Marcelle et lui. Au moment où elle s'y installa, il lui serra doucement la main, sans mot dire.

Les félicitations éclatèrent, mais rien ne valut pour Elise le remerciement muet qu'une minute d'émotion avait arraché au jeune homme.

\*  
\* \*

La conversation commença, s'anima, devint générale, c'est-à-dire très particulière : tout le monde parlait, mais par groupe de deux ou trois.

Legrez, qui avait discuté peinture avec Elise, la saisit par le poignet pour l'attirer vers un tableau. Il la sentit frémissante au contact de ses doigts.

Alors, par précaution, pour ne pas attirer l'attention sur un aparté, il appela Marcelle et, avec les deux jeunes filles, regarda un album de vues congolaises. Tandis qu'il expliquait, commentait, tournait les pages, sa main effleurait les chevaux, l'épaule ou les doigts d'Elise.

\* \* \*

Et cette nuit-là, l'institutrice ne dormit pas du tout.

\* \* \*

Le lendemain, quand il passa devant chez elle, Jacques la chercha des yeux, la salua et lui décerna le plus lumineux de ses sourires.

Alors elle se remit à échafauder d'improbables bonheurs, délaissa Léon Frapié, et lut *Les Femmes charmantes*.

\* \* \*

Mais le samedi, quand elle vint donner sa leçon à Marcelle Rovaert, elle trouva dans la salle à manger, en plus de Jacques et des hôtes habituels, une très jolie, capiteuse et coquette femme roux-foncé, « auburn ».

— Ma cousine, Nicole Leroy, — Colette, — de qui je vous ai déjà parlé, lança gaiement Marcelle.

Legrez, souriant et cordial à son ordinaire, se leva et tendit la main à l'arrivante, puis s'en fut se rasseoir auprès de la visiteuse nouvelle.

Et M<sup>lle</sup> Maréchal connut, à n'en point douter, qu'il préférerait les rousses aux blondes, et elle connut également l'âpre morsure de la jalousie.

\* \* \*

Comme le malheur nous ramène toujours à nos anciens amis, la souffrance ramena Elise aux devoirs de son métier, devoirs qu'elle se reprochait d'avoir,

deux semaines durant, négligés d'une façon honteuse.

Et, de nouveau, elle se plongea dans les traités d'histoire et de sciences, prépara des leçons, corrigea des thèmes, sermonna des enfants, en encouragea d'autres, travailla le plus et le plus consciencieusement qu'elle put.

Et les sourcils des mamans se détendirent, mais les fillettes regardèrent avec désappointement leur « Mademoiselle » qui redevenait sévère après avoir été si gentille.

— Le soir, elle reprit, pour occuper la lenteur des heures, tous les Kipling qui lui avaient mis dans l'esprit l'enthousiasme des lointains vert, or et feu; elle relut tous les Wells qui lui avaient ouvert aux larges les portes d'un monde imaginaire, où tous les rêves, toutes les utopies, toutes les suppositions sont permis; elle se redit les merveilleux poèmes de Tennyson, de Musset, de Glatigny, de Burns... elle s'enivra de rimes et de rythmes... mais, à ce jeu, elle accrut sa peine. Elle ne dormait presque plus, lisait des nuits entières, et se levait au petit jour, les yeux cuisants, les épaules douloureuses, le cerveau fou... le cœur en détresse...

Alors, exténuée, ivre de trop de beauté haute, n'osant ni continuer à lire les auteurs qui exaltaient son mal, ni prendre les humoristes qui l'auraient froissée, elle chercha sur le plus lointain rayon de sa bibliothèque où elle l'avait relégué, le triste et simple volume de Frapié : *l'Institutrice de Province*.

\*  
\* \*

Les jours où Jacques passait devant sa fenêtre lui étaient désormais plus pénibles que les autres. Il avait, lui, parfaitement oublié les brefs contacts et les frôlements légers dont, un jeudi soir « que cela manquait de jolies femmes » et que la petite institutrice le regardait avec des yeux implorants, il avait distrait son désœuvrement. Il avait oublié, sans y mettre de cruauté, sincèrement, naturellement, parce que cela n'avait eu aucune importance.

En passant devant la maison où demeurait

M<sup>lle</sup> Maréchal, il regardait toujours la fenêtre du rez-de-chaussée. Quand elle s'y trouvait, — et il était rare qu'elle eût le courage de s'en abstenir, — il lui adressait un joli salut qui libérait pour quelques secondes le rayonnement blond de ses cheveux dans la rue monotone et grise. Et il souriait et c'était de la lumière... Mais ce sourire bonnement cordial de beau garçon qui se sait « à son avantage », faisait à Elise un mal dont son auteur ne se doutait guère.

Elle comprit que tant qu'elle resterait à Bruxelles elle ne guérirait jamais, et que jamais elle ne serait la bonne institutrice qu'elle avait implicitement promis d'être le jour où elle avait tendu la main pour recevoir son diplôme; ces scrupules achevèrent de l'attrister.

Alors, l'influence de Léon Frapié aidant, elle écrivit à l'*Union de l'Enseignement* pour demander qu'on lui signalât le premier poste d'institutrice primaire qui se trouverait libre dans un village de la Sambre ou de la Meuse.

Et fortifiée par la résolution énergique qu'elle avait prise, Elise Maréchal retrouva, sinon le calme de son cœur du moins le repos de ses nuits.

Peu à peu grandissait en elle cette idée qu'elle avait vécu un bref roman et qu'elle le terminait d'une manière courageuse et digne, et cette façon littéraire de voir les choses fournissait peut-être un léger — très léger — baume à sa vanité endolorie, mais son âme qui aimait Jacques, sans guirlandes ni phrases, souffrait et ne voulait pas être consolée.

Et elle sentait bien, à l'angoisse qui étreignait sa chair lorsqu'elle se représentait une vie sans la poignée de main, sans le regard, sans la voix et le sourire de Legrez, elle sentait bien quelles racines profondes et simplement humaines cet amour avait jetées en elle.

\*  
\* \*

Toutefois le sort était jeté; la réponse de l'*Union* ne se fit pas attendre: une place d'institutrice était vacante non loin de Namur. Le traitement y était



minime, mais l'école ne comptait guère que trente-cinq élèves et la vie dans le pays n'était pas chère. En plus de ses émoluments (car tel est le vocable officiel!) la titulaire obtenait le logement et l'éclairage.

Elise ne demanda ni à réfléchir, ni à voir le coin du monde où son acceptation allait l'exiler : elle était décidée, elle partirait.

Il y avait encore un mois de vacances ; la jeune fille l'employa bien. Elle donna ses dernières leçons à Bruxelles, chercha une remplaçante parmi ses anciennes compagnes, prit congé des personnes qui lui avaient témoigné de l'intérêt, et fit quelques emplettes.

L'air même de la ville où elle avait vécu toute sa vie, où elle ne reviendrait plus que passagèrement, semblait avoir changé. Elise se sentait déjà une étrangère dans Bruxelles. Son talon ne martelait plus le trottoir avec l'assurance tranquille du propriétaire et parfois, devant les magasins, elle ouvrait de grands yeux naïfs, pleins d'une admiration stupéfaite, comme si de pareils étalages, de semblables vitrines l'étonnaient, comme si, — villageoise effarée, — elle ne s'était pas attendue à de telles splendeurs. Et son âme, par instants, se faisait étrangement lasse et résignée.

A d'autres moments elle regardait le ciel éternellement gris, le pavé éternellement boueux, les palissades éternelles et l'éternel bariolage d'affiches et d'annonces qui caractérisent notre capitale. Elle regardait tout cela avec une tendresse teintée de regret, et, près de le quitter pour un air plus pur, un paysage plus vaste, plus noble, un ciel plus riant... elle se sentait des envies de pleurer, de crier sa peine, de rester, de rester malgré tout, de souffrir d'amour ici au lieu d'en souffrir là-bas, de voir Jacques, d'être lâche, soit, mais de ne point partir!... Pas une minute pourtant elle ne maudit l'homme par qui était bouleversée toute sa vie sentimentale, — toute sa vie... Le maudire? Y pouvait-il quelque chose s'il était beau, s'il était bon, si sa voix était chaude, et brillants, jeunes et lumineux ses yeux et son sourire?...

Et qu'y pouvait-elle, si elle l'aimait? Qui donc aurait pu ne pas l'aimer!... Mais aussi, qui donc lui ayant donné son cœur aurait le courage de le lui reprendre?

Et la crainte lui venait de faire inutilement une chose héroïque. Or, l'héroïsme hors de propos, l'héroïsme inutile, frise le ridicule, — pire que la folie! N'était-ce point folie de s'imaginer qu'elle aimerait moins Jacques quand plus rien ni personne ne la distrairait de lui?

\* \*  
\* \*

Marcelle Rovaert ne voulut jamais entendre parler d'une autre « Mademoiselle »; elle s'était trop attachée à celle-ci, et, du reste, elle était assez ferrée en anglais.

Elle promit solennellement d'aller voir Elise aux vacances de l'été suivant.

Jacques Legrez se montra sincèrement affecté du départ de sa « camarade », et la plaignit avec bonhomie d'aller s'enfouir en un obscur village mosan. Et comme si cela n'était pas suffisant pour déprimer le moral de la pauvre fille (qui n'en avait du reste nul besoin), il ajouta pensivement : « Avec vos capacités et votre valeur, je n'ai jamais compris quelle fichue idée vous a passé par la tête et vous fait quitter Bruxelles où vous ne manquez de rien et où tout le monde vous aime,... pour un trou dans lequel personne ne vous appréciera. »

L'involontaire ironie de ces paroles fit monter un sanglot dans la gorge de l'amoureuse; pour la première fois de sa vie, elle fut sage avant que d'être romanesque et ne s'imagina point que ce « tout le monde vous aime » était le bonheur, enfin conquis, alors qu'il était trop tard...

Elle leva sur Jacques des yeux si passionnément malheureux qu'il en ressentit un bref choc au cœur. « Quelle laide vieille fille va remplacer à votre fenêtre le gentil visage que j'étais si heureux d'y apercevoir? Quel bonnet de dentelle prendra, derrière le carreau, la place de votre jolie toison dorée?... »

Et comme elle souriait tristement, surprise de se

sentir heureuse encore, il conclut : « J'ai un camarade de promotion en garnison à Namur; voilà longtemps que je lui promets d'aller le voir. Vous me permettrez bien de vous rendre visite quand je ferai le voyage, n'est-ce pas? »

L'avenir gris et morne parut tout à coup s'illuminer d'un rayon de soleil...

Elise sentit le cœur lui manquer et pensa défaillir lorsque la poigne solide du lieutenant lui écrasa amicalement les deux mains dans une seule.

\*  
\* \*

Quand elle emballa ses livres, l'institutrice prit pitié des héroïnes romanesques ou falotes qui évoluaient à travers les récits. De temps à autre, avant de déposer un volume dans la caisse, elle le feuilletait, le parcourait... non, ce n'était pas cela!... L'auteur avait du talent, son style était élégant, sa psychologie pleine de logique... mais ce n'était pas cela... Est-ce que c'est logique, une femme amoureuse? c'est une pauvre petite créature inconséquente, triste pour un rien, heureuse pour moins encore, dont le calme est à la merci d'une parole irréfléchie, dite sans malice parfois, — ou d'un froncement de sourcils. Qu'affirmait-elle donc, cette femme-écrivain, — que l'amour rend l'amante fière, énergique, orgueilleuse, tenace, — qu'il lui donne la force de conquérir et de garder le cœur de celui qu'elle désire?... Allons donc! l'amour rend craintive, méfiante, anxieuse, maladroite... Une grande vague de sincérité passa sur l'âme d'Elise. Elle comprit tout le conventionnel des émotions littéraires; elle comprit que son cœur n'avait rien de commun avec celui des Marguerite Gautier, des Florise, des fières Princesses de science, des Yvette exaltées; tout au plus se sentait-elle en fraternité de sentiment avec telle pauvre vieille fille, — et encore pas toujours!...

Quand elle comprit la force du lien qui l'attachait à son bel ami indifférent, quand elle comprit qu'elle l'aimait comme le chien aime son maître, — comme le faible aime le fort, — mais aussi comme une

femme jeune et solide peut aimer un homme tel que Jacques Legrez ; quand elle comprit toute l'admiration humble et passionnée, toute la confiance, tout le dévouement et toute l'ardeur qui avaient pris possession de son être, elle fut effrayée d'une telle complexité.

Toute la splendeur et toute la misère de l'amour lui apparurent du même coup, et elle se demanda comment il se trouvait des êtres pour oser tenter l'impossible tâche de traduire en langage humain pareilles grandeurs et semblables servitudes. Elle sut qu'elle aimerait toujours les livres, mais que jamais plus les romans ni les poèmes ne retrouveraient à ses yeux l'intérêt d'autrefois, puisque jamais personne ne pourrait en écrire un selon son rêve, et puisque le plus magnifique chant de Byron, le plus passionné des poèmes de Musset, la plus touchante page de Lamartine, ne vaudraient jamais l'amour inexprimé qui palpitait au cœur d'une silencieuse fille de vingt-sept ans.

\* \* \*

En aval de Namur, le premier village rencontré éparpille ses cent vingt maisons sur la rive droite de la Meuse.

Quand Elise y arriva, le soleil de septembre riait dans l'eau verte et grise, et, de l'école, on voyait les flots moirés se poursuivre et se perdre, là-bas, dans la direction de Liège.

Très vite, Elise se réjouit d'être venue.

Les hautes montagnes qu'elle apercevait de sa chambre à coucher, celles plus basses et boisées qui bordaient l'autre rive, semblaient enserrer la vie, la tasser, la restreindre un peu, ... la séparer du bruit et des peines qui sévissaient au delà...

Le coup de sifflet de la locomotive, quand un train passait de l'autre côté de l'eau, allant vers Huy ou vers Namur, paraissait absurde et puéril dans tout ce calme.

La maison d'école, crépie en rose, était avenante et propre, mais l'institutrice apprit à regret qu'elle ne pourrait se procurer ici une pension, comme à

Bruxelles. Alors, elle donna un souvenir de sympathie et de regret à madame Bervoets, la brave femme qui, pendant de longues années, lui avait épargné, moyennant une somme peu importante, le souci de penser à ses repas, à son café matinal .. Mais M<sup>me</sup> Bervoets, qui, de son côté, regrettait fort son ancienne pensionnaire, était bien loin.

Il fallait pourtant s'organiser. Comme l'institutrice était assez peu experte en art culinaire et qu'elle n'était ni gourmande ni gourmète, elle résolut de s'accommoder du régime qui lui occasionnerait le minimum d'ennui: du pain et du lait. Il y avait à la ferme des jambons d'Ardenne, fumés à point, noirs, odorants ; Elise en acheta un, qu'elle accrocha selon l'usage au plafond de sa cuisine (aller le chercher là-haut représentait même toute une complication de table et de tabourets !) puis elle renonça définitivement à toute préoccupation d'ordre gastronomique.

De plus, elle fit prix avec une femme qui entretenait ses deux chambres et sa classe, laverait sa vaisselle et ferait sa lessive.

Il ne lui plaisait pas que son amour malheureux la réduisit à s'abîmer les mains et à se briser les ongles, car, ainsi pensait Gisborne au fond du Rukh désert, elle était bien décidée à conserver ici son habituelle coquetterie discrète et minutieuse

Il fut bientôt avéré dans le village que la nouvelle venue était assez coquette et point trop active, — tout le contraire de l'ancienne institutrice, un vrai gendarme celle-là, et dure à la besogne.

Et tandis que les parents, — une fois de plus ! — hochaient leur tête méfiante, les gosses se réjouissaient tout bas et, par manière d'avances, souriaient gauchement à la Mademoiselle qui ne leur donnerait point de taloches.

\*  
\* \*

L'heure de la première leçon arriva. Elise avait espéré que son oreille serait réjouie par les vieux noms sonores qu'elle aimait, Jean, Pierre, Paul...

Jacques... Thérèse, ou, dur souvenir! Nicole... En ceci elle fut déçue. Ce coin de province wallonne n'avait pas encore adopté les prénoms extravagants dont Paris nous inonde, mais la banalité y florissait. Les Berthe, les Hélène et les Anna y voisinaient avec les Jules, les Adolphe et les Eugène.

Pourtant, elle découvrit un gamin et une fillette, minuscules et blonds spécimens d'humanité, qui déclarèrent se nommer Baptiste et Thérèse. Enfin! il y en avait donc! Ils étaient gentils tous deux et elle les prit vite en affection.

Baptiste — bientôt « Tiste » — était appliqué et courageux; ses bâtonnets avaient l'air crâne; ils étaient presque droits; ses additions étaient presque justes; et — ceci augmenta l'estime que l'institutrice avait conçue pour lui — il avait le ferme espoir d'être soldat le plus tôt possible.

Thérèse — qui fut « Zette » dès le début — était une cajoleuse et jolie gamine, assez nonchalante, et dont l'ambition se bornait à épouser à bref délai son cousin Baptiste.

A cause d'eux, l'institutrice aima l'école, et, à cause de l'école, elle aima tout le monde autour d'elle. Comme les villageois, — gagnés malgré tout par ses manières affables, fiers à présent de ses mains soignées qu'ils avaient commencé par regarder avec dédain, mais fiers comme si elles eussent été propriété communale! fiers aussi de l'or rutilant de ses cheveux, — contents au fond de ce qu'elle était bonne à leurs petits, — lui rendaient cordialement sa sympathie, elle pensa que Léon Frapié avait exagéré la noirceur de ses tableaux.

Et, tout en lui conservant une sorte de reconnaissance et de piété, elle mit derrière tous ses autres livres *L'Institutrice de province*.

\*  
\* \*  
\*

Les romans, du reste, avaient cessé de la passionner, comme elle en avait eu la nette perception au moment de son départ.

Seuls Kipling, et ses merveilleuses descriptions,

ses personnages solides, sains, actifs, — Wells et sa fantaisie logique, — Longfellow, Tennyson aux rythmes clairs, — les humoristes et quelques poètes aux belles cadences harmonieuses, étaient souvent repris de leurs rayons. Loin de s'alourdir et de se provincialiser, l'esprit d'Elise s'affinait. Un travail de sélection et de classement s'y faisait enfin et, dégagé de toute fiction, son amour résigné se faisait plus beau et peut-être plus fort

\* \* \*

Elle était en fonctions depuis six semaines lorsque mourut Théophile Jamin, un célibataire de soixante ans qui avait longtemps habité seul une maisonnette sur la place de l'église. Comme il n'avait point d'héritiers et guère d'amis, nul n'avait lieu de se réjouir ou de se lamenter de son décès. C'était un événement dans le train-train monotone des heures et des jours, — rien d'autre...

Tout le village fut à la messe.

Pour s'y rendre, Elise devait suivre un petit sentier montant, bordé de bouleaux dont les dernières feuilles avaient, sous la brise, des froufrous crissants comme ceux d'une robe de soie. Il faisait si délicieux et si joli dans l'étroit chemin que M<sup>lle</sup> Maréchal remercia le sort de l'avoir envoyée dans cette partie du pays et point ailleurs. En arrivant sur la place, elle la vit remplie de groupes bavards, étonnés de leur désœuvrement, et de se sentir endimanchés un mercredi. Le long des trois routes qui débouchaient devant l'église, des femmes s'amenaient, coiffées de chapeaux stupéfiants, des hommes en vestons bizarrement coupés. Devant le parterre de roses criardes et de cravates voyantes qui hérissait le minuscule triangle de pavés, l'institutrice se prit à regretter les paysans simples et dignes qu'elle voyait quotidiennement.

Elle traversa les dix mètres carrés du cimetière puis, dès le porche, constata que la nef était bondée. Une phrase, jadis lue quelque part passa rapidement dans son esprit : « La petite église du village débor-

dait de fidèles, et des femmes, agenouillées à l'extérieur, suivaient la messe de loin. » Ce fut l'une de ses dernières réminiscences littéraires.

L'église était de dimensions restreintes, — chaux blanche, chène clair, dalles rouges, — petits carreaux blancs enchâssés dans du plomb, — chemin de la croix constitué par d'atroces chromo-lithographies, — un Saint-Martin de plâtre enluminé, — le chœur formé par quatre colonnes en stuc assez mal peint, — autel noir surchargé de moulures dorées, — et enfin, près du porche, passant par des trous forés au plafond, les deux cordes des cloches.

Malgré l'affluence et bien qu'elle fût venue à la dernière minute, on fit une place à Mademoiselle, dans l'entrée. Et de là, elle observa tout le cérémonial compliqué de la grand'messe de funérailles, cérémonial que rendaient un peu burlesque les draperies noires tendues devant les fenêtres et où se figeaient des larmes grosses comme le poing, — et les grands carrés de carton noir accrochés à chaque cierge, où se voyaient en blanc cru une tête de mort et des tibias d'un réalisme impressionnant.

Quand vint le moment de sonner les cloches, les gamins préposés à cette grave fonction s'y mirent avec entrain, avec enthousiasme, avec gaieté. Leur but unique à chacun, était de tirer plus fort et plus vite que l'autre; le résultat même importait peu, l'essentiel était de se livrer à une bonne gymnastique. Habitée à voir chaque dimanche chose semblable, M<sup>lle</sup> Maréchal avait appris à ne plus s'en choquer et à ne plus y trouver un manque de respect pour le Saint Lieu, mais tout bonnement un jeune et honnête désir de dépenser de la force. Et, maternellement, elle sourit aux galopins.

\* \* \*

Les jours se reprirent à couler, paisibles. De plus en plus, Elise se sentait *chez elle*.

Sans aucune arrière-pensée, sans phrases, sans théories, sans pose, sans même s'en apercevoir, Elise, redevenue simple depuis qu'elle vivait parmi les simples, se dévouait à sa classe...



Et si, fréquemment, le souvenir du lieutenant Legrez lui faisait battre le cœur, il ne se mêlait nulle amertume à ses pensées.

Ce fut au milieu de ce relatif bonheur qu'une bombe éclata.

\* \* \*

Un jeudi matin — l'inspecteur, venu la veille, avait accordé un plein jour de congé en récompense du bon travail que fournissaient les élèves et l'institutrice, — un jeudi matin, Elise se dirigea vers Namur.

Elle marchait allègrement sur la route blanche et sèche et les plis de sa jupe courte dansaient autour de ses chevilles.

Au seuil d'une porte, Zette était assise, une poupée dans les bras. Elle se leva en voyant passer Mademoiselle, et courut lui tendre son frais museau à baiser.

De loin, l'institutrice vit le facteur qui s'amenait. Au lieu de descendre vers le bac du passeur, comme elle en avait d'abord eu l'intention, elle continua sa route et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut à la hauteur du piéton. Chose assez rare, celui-ci avait dans son sac une lettre et un livre pour elle. En voyant l'écriture de l'enveloppe, M<sup>lle</sup> Maréchal eut un sourire teinté de mélancolie : Marcelle Rovaert allait-elle, cette fois, lui annoncer ses fiançailles ? Sa dernière lettre, vieille déjà de deux mois, y faisait allusion...

Le cachet brisé, la jeune fille hésita : si c'était Jacques que Marcelle épousait ? Et le premier nom qui sauta aux yeux d'Elise fut effectivement celui du lieutenant Legrez. Alors, fébrilement, elle déplia et lut...

Marcelle annonçait son mariage avec un industriel bruxellois ; elle invitait son amie à la cérémonie fixée à quatre mois de là.

Mais alors, alors, que faisait là le nom de Jacques ?... Ah ! voilà !... Il allait venir à Namur, comme il en avait parlé autrefois... Il allait venir le mercredi 6 juin... et le jeudi 7 il arriverait par le train de deux heures, porter à l'institutrice les affectueux compliments de Marcelle...

Le jeudi 7 juin? Mais c'était le jour même... à deux heures?... Il en était presque neuf... Les jambes d'Elise fléchirent sous elle : elle n'avait plus aucune envie de continuer sa promenade; elle s'assit sur le talus, au bord de la route — le cœur fou... Fou de joie? ou de peine? Non — d'inquiétude plutôt... Son amour calmé à force de volonté persévérante, à force d'engourdissement systématique, — son amour calmé mais bien vivant lui emplit la poitrine jusqu'à l'étouffer...

Jacques allait venir! Le paysage familier allait être illuminé de son clair sourire.

... Elise ne s'étonnait pas du bouleversement de tout son être; elle le savait bien que Jacques était son maître, le Maître unique, et qu'elle n'était qu'une petite chose lâche, désireuse de calme et de repos, mais incapable de vaincre son inutile amour.

Son cœur éclatait... Bientôt, bientôt, plus que quelques heures...

Oui... mais après? Après? Que deviendrait-elle? Où fuirait-il, ce calme, où s'en irait-il, ce repos, dont au prix d'un douloureux éloignement elle n'avait pu acquérir que l'illusion?...

Ne voulant plus, ne pouvant plus réfléchir, s'abandonnant aux événements, elle fit sauter la bande qui entourait le livre et le titre apparut : *Lettres de Femmes*, de Marcel Prévost. Elle ouvrit le volume au hasard, et tomba sur la lettre d'une pauvre petite maîtresse délaissée, qui, sans faire de scène, envoyait un adieu timide et tendre à l'ami d'autrefois, et se suicidait : « Je pars, m'ami... Je disparaîs doucement, doucement, sans faire de bruit... Vous ne serez pas fâché... »

Tout puissant, le poison du livre agit sur l'institutrice. Peut-être un autre passage de l'œuvre l'eût-il laissée indifférente, mais cette lettre précisément, cette lettre sur laquelle le hasard avait fait tomber ses yeux, — cette lettre trouva facilement le chemin de son cœur où l'amour, vainement comprimé, tressaillait...

Le poison bien-aimé des livres, la passion plus vivante après un apparent engourdissement, tous

deux la reprenaient si aisément, si vite... si entièrement... Quelques minutes suffisaient à détruire le résultat d'une longue persévérance...

Et, tandis qu'Élise sentait, brûlante en elle, la magnifique et douloureuse compréhension de l'amour qui lui était venue quelques jours avant son départ de Bruxelles et devant laquelle elle s'était efforcée de placer des visions autres, des idées différentes, des intérêts nouveaux, — tandis qu'elle se demandait malgré elle « Que faire? » — du livre jaillit soudainement la solution... le suicide, le suicide avant que Jacques fût là, avant que ses yeux eussent remis, — irrémédiablement cette fois, — le trouble et l'affolement dans l'âme éplorée de l'institutrice...

Le suicide, oui! puisque la sagesse était devenue à tout jamais impossible, tous les résultats et toutes les résolutions balayés d'un seul coup... Le suicide, oui, mais pourquoi *avant*? Ne pouvait-elle d'abord s'accorder la joie de revoir le visage si cher — oh! plus cher que nul ne l'avait jamais su! Ne pouvait-elle se griser une dernière fois du son — jamais oublié — de cette voix dont elle avait craint l'enchantement jusqu'à la fuir? .. Après tant de mois de séparation, Jacques l'embrasserait peut être, ne fût-ce que de la part de Marcelle. Jamais elle n'avait connu la douceur de ses lèvres... Il serait toujours temps de mourir *après*, si elle se sentait trop lâche devant la vie... de mourir en pleine joie...

\* \* \*

Elle rentra lentement à l'école, relisant en chemin la douloureuse *Lettre de Femme*.

Arrivée à son bureau, elle s'installa, attira son papier vers elle, et, presque involontairement, écrivit :  
« Je vous ai bien aimé, Jacques. Je vous ai aimé de  
» toute mon âme dévouée et tendre, de tout mon  
» cœur qui n'a jamais battu que pour vous seul. Et,  
» de vous avoir aimé trop profondément, j'ai tant  
» souffert que j'ai fui jusqu'ici pour y chercher  
» l'oubli et le calme, loin de vos yeux cordialement  
» indifférents, si je puis dire. Et, parce que j'ai peur

» de souffrir encore en vous revoyant « bon cama-  
 » rade » sans plus, — je fuis de nouveau... mais si  
 » loin, cette fois, que je ne pourrai plus revenir...  
 » jamais... Je vais mourir, Jacques, parce que je vous  
 » aime trop, parce que j'ai peur de la vie, peur de  
 » l'amour... Mon suicide n'est pas un reproche à  
 » votre adresse : comment auriez-vous pu m'aimer ?  
 » — c'est un acte d'adoration, rien que cela... et un  
 » aveu de faiblesse... Je vais disparaître simplement,  
 » sans bruit... sans laisser de lettres, les braves gens  
 » d'ici croiront à un accident... Vous seul, vous  
 » saurez. Ne le dites à personne, que j'ai *voulu*  
 » mourir... que cela soit un secret entre vous et  
 » moi... le seul secret... Où que j'aille, Jacques, je  
 » vous aimerai, et je vous souhaiterai heureux.  
 » Votre Elise. »

\* \* \*

Longtemps, elle rêva devant la feuille noircie... Les douze coups de midi la tirèrent brusquement de ses songes. Elle glissa la lettre dans son corsage et quitta l'école. Zette jouait sur la place avec Tiste ; Elise les embrassa tous deux parmi leurs cheveux fous, et reprit sa marche.

A quelque cinq cents mètres de là, la Meuse faisait un coude, et la rive s'évasait en petite crique. Elise s'assit au bord de l'eau profonde, certaine de n'être point vue des habitants du village, un bouquet d'arbres formant rideau.

Les champs et les roches occupaient tout l'horizon d'en face. Elle reprit sa rêverie, laissant couler le temps, et sachant bien que, chacun étant à table, elle ne serait point dérangée.

Elle ne pleurait pas. Mais elle se demandait si elle avait bien le droit de gâter la journée de l'homme qui lui apportait des souvenirs amicaux, et qui se dérangeait de sa route pour venir lui serrer la main affectueusement.

Lui serrer la main ! ah, Dieu, quelle dérision ! c'étaient ses lèvres qui la tentaient. Des souvenirs amicaux alors qu'elle rêvait de paroles de tendresse passionnée...

Machinalement, elle tira sa montre : une heure et demie, le train allait quitter Namur. Elle se leva, et, d'un geste habituel, fit bouffer ses cheveux.

Un cadavre, c'est chose bien laide à voir... mais elle ne serait pas morte depuis longtemps, et peut-être serait-elle au contraire plus jolie...

... Elle ne réfléchit plus, serra sa lettre contre sa poitrine, et, froidement, tranquillement, entra dans l'eau... Elle avait lu quelque part l'histoire de deux amants, excellents nageurs, qui, pour assurer leur mort, avaient plongé parmi des roseaux. Elle-même nageait à merveille. Alors, avec autant de calme que si sa vie n'eût pas été en jeu, elle se prit les pieds dans les longues herbes qui affleuraient à la surface, pivota deux fois sur elle-même, et se laissa couler...

Des vers démembrés lui flottèrent par la mémoire :

... et mes yeux,  
Éblouis d'avoir trop contemplé vos cheveux,  
Posent partout des taches blondes...

L'image de Jacques lui passa devant les yeux, cachant tout le paysage, puis ce fut le noir... et, sans un cri... la fin.

\*  
\* \*

Ayant déposé son chapeau dans le filet et passé les doigts dans l'épaisse brosse de ses cheveux, Jacques Legrez alluma une cigarette et se cala dans le coin du compartiment. Le train sortait de la gare poussiéreuse et noire ; les villas haut perchées le regardaient passer, bruyant, sale, affairé...

Déjà le faubourg était proche, puis ce serait la série des chantiers de Beez, des fours à chaux et des carrières, puis... on serait bientôt là. « Au fait, que vais-je lui conter, à cette enfant ? » se demanda Jacques. Il musa quelques instants et, sans pouvoir se l'expliquer, il revit la première soirée où il s'était trouvé avec Elise. Certes, il savait bien qu'elle l'aimait... mais cela n'avait été jusqu'ici qu'une impression vague... Il n'avait jamais fait grande attention à elle, et elle n'avait jamais paru en

souffrir... Pourquoi pensait-il à tout cela ? Il lui avait souri, parlé gentiment, — comme à une fillette de qui l'affection est sans importance mais que l'on ne veut point chagriner. « Quels beaux cheveux souples elle avait ! » murmura-t-il. « Et puis, si blonds ! » — Le lieutenant Legrez avait eu récemment à se plaindre d'une personne capricieuse, fantasque et brune. « Et quels yeux ! »

Dans une carrière voisine, une mine sauta. Des pierres dégringolèrent le long d'un rocher et le bruit de leur chute, renvoyé d'une montagne à l'autre, plana au-dessus de la rivière, se répercuta de plus en plus faiblement et mourut en un écho lointain.

« Sacrées carrières ! » grommela Jacques, de qui les rêveries étaient interrompues.

\* \* \*

— Je l'ai vue, Monsieur ! elle allait par là. Une gamine ébouriffée, haute comme un parapluie, fournissait de bonne grâce cette information à un très grand jeune homme qui, pour la remercier, se pencha, et lui mit un baiser parmi ses cheveux fous.

Un peu étonné de n'avoir point vu Elise à la gare ni au passage d'eau, Jacques Legrez se sentit vaguement inquiet de ne point l'apercevoir sur la route. Elle l'aimait bien pourtant, cette petite ?...

Tout à coup, près du coude de la Meuse, il se pressa, étouffant un cri. Quelque chose de blond flottait au ras de l'eau... En un bond, il fut au bord de la petite crique, dégringola le talus, et, sans même penser à jeter son chapeau sur la berge, lâchant sa canne qui rebondit et roula dans le fleuve, il entra dans l'eau.

Comment diable, elle, si bonne nageuse, il le savait, avait-elle pu se noyer à moins de trois mètres du bord ? il le comprit quand il l'eut tirée à lui et senti l'étreinte serrée que les herbes nouaient à ses chevilles.

D'une forte secousse, il arracha les roseaux, puis traîna péniblement la jeune fille sur la rive. Il défit en hâte son corsage et, pour la première fois, — l'unique,

— glissa la main le long de la peau encore moite, vers le cœur... Rien ne battait plus,... mais un papier froissé lui resta dans les doigts ; il était entièrement détrempé, toute l'encre avait coulé, un seul mot restait lisible, difficilement, « Jacques ».

Alors, il mit dans sa poche la pauvre lettre mouillée et dont il ne connaîtrait jamais le contenu... et tandis que Zette qui s'était amenée « pour voir ce que Moïse allait dire au Monsieur » retournait en criant vers le village, Jacques se laissa tomber sur le gazon mouillé, près de la petite morte parée de l'or répandu de ses longs cheveux. Il se courba sur elle, la prit dans ses bras et la serra contre sa poitrine, baisant, avec l'espoir d'y réveiller la chaleur et la vie, les yeux et la bouche qui, — il venait de le comprendre — l'avaient si passionnément aimé.

\* \* \*

Et la petite Elise, romanesque et tendre, eut ainsi le plus beau « dénouement » qu'elle eût jamais rêvé...

HENRIETTE VON OERDINGEN.

---

## LE POÈTE RENÉ DE CLERCQ

---

Le phénomène qui frappe le plus quand on parcourt l'œuvre de ce poète encore jeune, c'est de le voir passer de la poésie de la nature au chant de la vie familiale, puis aux accents amers de la satire sociale.

Il n'est pas certain que cette évolution soit, en tous points, celle qui mette le mieux son talent en valeur, mais pour qui connaît l'homme et le milieu social, elle traduit, avec une sincérité absolue, un état d'âme personnel et presque un état de civilisation — l'un reflété dans l'autre — et, dût la poésie y perdre, la figure de René de Clercq n'en deviendrait que plus grande et plus attachante. C'est, en effet, la sincérité qui est ici la note dominante.

Pendant tout un temps, à l'éveil de son âme et à l'éclosion de son talent, il chante la beauté de la Flandre. Marié enfin à celle qui déjà inspirait ses vers d'adolescent, il comprend la grandeur, la beauté, la profondeur des affections, des joies et des angoisses de son foyer.

Puis, plus riche de son expérience de la vie et des hommes, resté de cœur naïf et franc, froissé des injustices, des mensonges et des oppressions qui s'étaient autour de lui, il veut clouer au pilori le mauvais riche et crier très haut son indignation d'honnête homme révolté.

Son chant n'était-il pas plus doux et plus harmonieux autrefois?

Et, quand il usait largement du dialecte de la West-Flandre, la note qu'il apportait n'était-elle pas plus originale? Enfin, dans ce domaine de la satire sociale ne va-t-il pas se heurter, outre les difficultés et les aridités de la tâche elle-même, à des précurseurs si glorieux que toute comparaison devient désastreuse? Ne va-t-il pas aussi dans un petit coin du pays, là où les préjugés sont redoutables, où la haine est tenace, créer contre lui un mouvement qui l'at-



teindra dans sa renommée, dans ses intérêts, dans ses plus chers sentiments?

Vous sentez bien, n'est-ce pas, que René de Clercq ne s'est pas demandé si tel genre de littérature était plus favorable ou plus dangereux pour lui. Il a dû sentir avec peine comme se tarir en lui la source vive de ses émotions de jeunesse, mais il a eu conscience aussi que comme poète il avait un devoir à remplir. Et la notion un peu prosaïque, mais très vibrante et très touchante de ce devoir, a opéré une transformation qui se traduit à la fois par l'abandon presque complet du dialecte West-flamand pour la langue littéraire néerlandaise, de toutes les fantaisies du rythme et de la mesure pour la pièce uniforme de seize vers à rimes plates et par la leçon morale substituée au dithyrambe de la vie.

Il est certain que cette évolution lui attirera des critiques acerbes de la part des défenseurs hollandais de la poésie musicale ou plastique et rien de plus.

Elle pourrait aussi lui attirer la sympathie pernicieuse au point de vue artistique de tous les groupes de révoltés ou de mécontents : il est bon que le poète puise son inspiration dans la vie qui l'entoure, il est pourtant essentiel qu'il plane au-dessus de toute mesquinerie.

Mais déjà, le critique autorisé Carel Schaerten cite René de Clercq comme le seul poète flamand qui rompe avec la tradition épuisée de 1880 et dont l'inspiration plus large, plus humaine, plus généreuse puisse avoir un écho dans les masses. Et je me rappelle avoir lu une lettre où Auguste Vermeylen disait au poète flamand toute sa reconnaissance pour l'encouragement apporté — en publiant les *Torches* — à tous ceux qui ont longtemps lassé en vain et qui ont presque désespéré de la cause du peuple flamand.

Enfin, il peut se faire aussi que ce moment de l'évolution de son talent qui nous frappe le plus aujourd'hui, ait des aboutissements que nous ignorons encore, et c'est pour cela qu'il faut se garder de tout jugement précipité.

Je n'ai pas assisté aux tout premiers débuts de René de Clercq; je l'ai rencontré, voici quelques années déjà, en possession d'une gloire naissante, l'auteur têté du drame rustique *Au pays du Lin*, et je n'ai même sous la main de ses premières œuvrettes, de 1895 à 1904, que quelques plaquettes publiées par souscription alors qu'il était étudiant. Son volume *Poésies complètes* (1907) a assuré sa réputation en Belgique et en Hollande. Son tout récent volume *Des Torches* (1909), par son caractère viril et l'âpreté de certaines attaques, sera peut-être plus critiqué qu'admiré (1).

C'était donc, pour moi aussi, presque une révélation que de parcourir la brochure intitulée *Idéal*, parue en 1900, à Gand, chez Siffer, et probablement introuvable déjà; soixante pages minuscules sous couverture de parchemin, un portrait d'adolescent, un titre trop juvénile et le sous-titre un peu trop pompeux : *Guirlande de sonnets*.

Et, chose naturelle, mais presque inattendue, ces vers de jeunesse sont très jeunes et ne se donnent aucun mal pour paraître autres; une petite désillusion d'amour, la rencontre de la fiancée, la joie intense de se découvrir l'un et l'autre si complètement semblables à celui et à celle que l'on attendait et le besoin presque irrésistible de crier son bonheur aux hommes et aux choses, même dans la douceur et dans le calme presque religieux du matin de printemps; l'enthousiasme, en un mot, et l'ignorance de la vie qui croit au triomphe avant tout combat et qui juge que la vie est belle parce qu'on l'espère, qu'on la souhaite ou qu'on la veut telle.

Dans presque toute la carrière de René de Clercq, le grand artiste qu'il est, à ses meilleures heures, ne sera pas exclusif. Ici, le poète, avant tout, cède le pas à l'amoureux. Naïveté, si l'on veut, mais naïveté

(1) C'est l'éditeur Van Looy, d'Amsterdam, qui a publié ces deux remarquables volumes : RENÉ DE CLERCQ, *Gedichten*, eerste volledige uitgave. Boekversiering door J.-B. Heukelom, 1 vol. petit in-4<sup>o</sup>, 224 pages, prix 4 francs.

RENÉ DE CLERCQ, *Toortsen*, *idem*, 1 vol. in-8<sup>o</sup>, 92 pages, prix 3 francs.

exempte de tout snobisme et de toute complaisance envers le recherché et l'artificiel et qui illustre dès le début de l'œuvre un besoin instinctif de sincérité envers soi-même.

Sa première grande œuvre, *Aupays du Lin* (De Vlasgaard), parut en 1902. Elle est dédiée au professeur P. Frédéricq, sur les instances duquel l'auteur avait abandonné ses études de médecine pour entrer à la Faculté des lettres. C'est une misérable brochure, mal éditée, et qui n'aurait eu guère de retentissement si le poème, à peine modifié, n'avait obtenu à la scène un franc succès. La pièce fut traduite en français et tout lui promet une longue carrière. Le poème n'est pas un chef-d'œuvre, il s'en faut de beaucoup. Il mérite mieux pourtant que l'oubli dans lequel on le tient. Levers, il est vrai, en est un peu quelconque, un peu mécanique avec une certaine gaucherie pompeuse comme les alexandrins traditionnels écrits par des collégiens qui imiteraient encore Boileau. Et le drame est presque un « fait divers » journalier, où l'un des paysans flamands tue son rival d'un coup de couteau. Pourtant, le plan déjà ne manque pas de grandeur : Le Semeur, le Sarclage, le Dimanche, la Saint-Eloi, Ciel d'Orage, le Métier à Tisser, la Récolte du Lin ; voilà une suite de tableaux qui constitue toute une évocation de la West-Flandre et dont peut-être Stijn Streuvels s'est inspiré après lui. Les sentiments populaires sont exprimés avec rudesse et franchise et la « Chanson du paysan » est dans toutes les mémoires. Et déjà toute la sympathie du poète va aux humbles et aux vaillants, et l'oppression qui pèse sur la terre de Flandre se découvre à plus d'un trait.

Mais son âme s'émeut surtout au travail sacré du semeur de lin, à la passion saine et puissante, qu'inspirent les belles filles de son pays, tandis qu'il reste encore religieux et soumis et qu'il dépeint avec tendresse les vieilles femmes au sarclage ou les bigottes en pèlerinage.

\* \* \*

Nous l'avons dit, ce fut l'apparition de son volume de *Poésies*, en 1907, qui fixa sa réputation. C'est un

recueil riche et complexe et où il s'est révélé sous son meilleur jour. Ce fut un peu un événement littéraire. Dès ce moment il y a dans le talent de René de Clercq quelques caractéristiques simplistes, qui ne le définissent pas, certes, mais qu'il faut indiquer tout d'abord.

René de Clercq est et reste Flamand, démocrate et campagnard.

Seule, la Flandre l'intéresse, seules les impressions senties, vécues dans la campagne flamande, dans le village flamand, dans le milieu flamand parlent à son cœur. Son amour du paysan robuste, son mépris complet pour le citadin, ses anémies et ses raffinements s'affirment à chaque page. Nous verrons peu à peu un souffle de révolte contre les exploitations par trop éhontées, les ruines et les misères et les injustices, surgir du milieu d'un optimisme très complet. Et alors, vraiment, malgré le grand danger que court la poésie, s'aventurant dans ces domaines, l'inspiration atteint parfois chez René de Clercq une largeur et une âpreté qui rappellent de fort près le grand Burns.

A ces caractéristiques générales il faut ajouter que René de Clercq est le poète du rythme et de la notation spontanée.

On peut dire, je crois, sans exagération, que la pensée même est liée chez lui à une expression rythmique très accentuée.

On raconte que des amis en visite chez le poète et critique, le curé Hugo Verriest, assistèrent à une petite scène pleine de révélations : il s'agissait de lire ou de réciter la poésie de Gezelle : *Lorsque l'âme écoute*, « Wen de ziele luistert... » ; le Dr Hugo Verriest se mit non à la dire, mais à la chanter, scandant les accents avec force et, pour ajouter à l'impression, il mimait et dansait tout à la fois.

Au lieu de se borner à une jolie déclaration :

*Les vers sont enfants de la lyre  
Il faut les chanter, non les dire,*

les poètes flamands actuels prennent cette théorie à la lettre.

Il y aurait certes des réserves à faire, il m'a semblé plus utile de marquer un peu crûment le phénomène.

De son propre aveu, le poète René de Clercq sent le rythme particulier à adopter avant que l'expression verbale lui soit venue.

Et je me rappelle que la première fois que j'entendis le poète en public, sa façon de dire fut toute une révélation, jamais je n'aurais soupçonné combien intime et nécessaire était ici le lien entre le rythme et la pensée.

Telle qu'elle était présentée dans ce recueil, l'œuvre de René de Clercq comptait alors quatre divisions : *La Campagne*, *La Jeunesse*, *La Famille*, *Pour le Peuple*. Mais on avait accueilli ici une partie notable et sans doute la meilleure de tous les recueils précédents. Une analyse même sommaire ne peut éviter certaines redites.

*La Campagne*, c'est ce qui a inspiré d'abord le poète. Faut-il croire que l'influence de Gezelle ne s'est pas exercée ici ? Cela semble peu probable. Mais, telle petite pièce comme *Pad of Puid* (crapaud ou grenouille) ouvre déjà la porte au poète-philosophe. Presque partout c'est le paysage de Flandre qui inspire le poète aux mètres cadencés.

Avec *Jeunesse* commence le chant d'amour.

*Clair est l'amour qui bulle en moi.*

*Large est le souffle d'amour en moi...*

*Puissant est l'amour qui travaille en moi...*

Le sujet empêche toute originalité de pensée, et, du reste, ce n'est pas l'originalité de pensée qu'il faut chercher : le tour reste original, le ton sincère et ému, jamais badin ou persifleur. D'un bout à l'autre, et nous aurons l'occasion de le répéter, la pensée est droite, l'émotion est saine, il n'y a rien de baudelairien dans tout ceci : des analogies de pensées et de tempéraments avec Henri Heine et surtout, surtout la belle candeur d'un poète par la grâce de Dieu.

Les *Chants d'amour* de René de Clercq, nous l'avons dit, sont fort « jeunes », et c'est peut-être un de leurs grands mérites. Ils sont restés ardents, simples

et frais, ils sont devenus populaires et ils resteront dans toutes les mémoires, et plusieurs ont la naïveté, la grandeur et l'intimité douce d'une vieille ballade allemande.

*La Famille* débute par la pièce tout à fait célèbre aujourd'hui : Ring-King (1) :

- « Entendez-vous ce bruit du fer
- » Ring-king ?
- » Tantôt bruyant et tantôt plus doux
- » Ring-king ?
- » C'est dans cette forge ring-king-king que j'allais la [trouver. »

Cette seule pièce a tenté jusqu'ici sept compositeurs de musique.

Mais toutes les joies de la famille sont chantées avec enthousiasme, et il est dommage qu'on ne puisse, en traduisant, que donner une idée complètement erronée de ces chefs-d'œuvre.

*De Bietebauw* et *De Rit op de Knie* sont de véritables tours de force et comme rythme et comme imagination et comme « rendu ». Il s'agit en effet, de rendre sensible l'évocation du « Loup-Garou » ou du « Grand Lustucru » pour calmer l'enfant méchant, et d'exprimer toute la course fantaisiste qu'exécute follement à travers monts et plaines, dans l'imagination du père, l'enfant qu'il fait sauter sur les genoux.

*Pour le Peuple* s'ouvre aussi par un morceau célèbre : « Le chant du Paysan » :

*Je suis à la campagne,  
Je suis un paysan.*

Profession de foi, hardie et fière, non d'amour pour la campagne, comme le citadin feint de le sentir, mais d'être soi-même un paysan, et de l'avoir été et de vouloir le demeurer.

Viennent ensuite le Départ des moissonneurs pour la France, l'Arrivée au village des joueurs de cornemuse, le Chant du lin, le Chant du blé et aussi le

(1) Prononcer : Rinng-Kinng.

Chant des batteurs, où s'élève le premier cri de révolte.

« Pour qui, ce labour éreintant, pour qui cette peine et cette souffrance.

« Hauts les fléaux et rapides,

» Plof!

» Baisser les nuques et les dos,

» Plof!

« Rien pour la chaumière et tout pour la ferme

» Fléaux furieux et sourds. »

Puis, un vrai Teniers, la kermesse flamande, sans exagération de ripaille, mais franchement robuste, joyeuse et vivante.

Ensuite, les scieurs de long, les tonneliers, les paveurs sont évoqués tour à tour dans un rythme qui vise avant tout à rendre sensible le caractère même de leur effort et comme les « ahan » qu'ils poussent en peinant. Tandis que dans *Etre homme* le souffle de révolte à nouveau s'élève :

« L'honnêteté doit-elle toujours être pauvre,

» La puissance toujours injuste ?

• • • • •  
» Voyez : la terre est la mère de tous!

» Elle ne veut ni esclave, ni seigneur.

» Etre son enfant, ô mon frère,

» C'est le premier et le suprême honneur. »

J'ai entendu ce texte dit par le poète lui-même avec une sombre grandeur, et un assistant ne put s'empêcher de citer le suprême cri de révolte de Robert Burns :

« *For all and all that.* »

« S'il y a quelqu'un qui à cause de sa pauvreté honnête baisse la tête, en dépit de tout,

» Nous irons à lui, méprisant le valet esclave : nous osons être pauvres en dépit de tout.

» En dépit de tout, en dépit de tout,

» En dépit de notre labeur obscur, et en dépit de tout,

» Le rang n'est que l'empreinte sur la médaille,

» Et l'homme est le métal, en dépit de tout! »

Et dans la pièce finale de son recueil, René

de Clercq reprenait cette même note en célébrant la gloire du chant.

De nouveaux poèmes devaient paraître peu après.

Sous l'influence, croyait-on, de Byron, mais surtout fidèle à l'évolution de son propre sentiment, René de Clercq promettait des notes nouvelles et puissantes. Il avait à se garder ici du danger de lutter sur un terrain trop ardu en face de modèles presque inaccessibles.

En tout cas tout le public lettré devait suivre ses efforts avec sympathie et ne pas lui ménager ses encouragements. D'avoir près de soi un vrai poète, original et simple, c'est un peu un bienfait des dieux. Non seulement, les béotiens que nous sommes ne le méritaient guère, mais encore, étions-nous capables de ne pas remarquer ce bienfait.

\*  
\* \*

Et c'est aussi, comme nous l'avons marqué en commençant, que le volume *Des Torchés* est l'aboutissement un peu fatal et inévitable de son évolution poétique. Mais il y a plus : cette poésie sociale est dans l'air (1) et répond aux besoins d'une multitude d'âmes troublées et, peu à peu, on cherche à en faire un nouveau genre poétique qui par Gauthier de Coinsi, Johan de Meung, Rutebœuf et Eustache Deschamp plonge en plein moyen âge français :

« Car riches veul les aulres subvertir  
» Et tout avoir ; prandre aux pauvres le leur  
» Trop convoiter, faire chasun martir  
» Sanz regarder n'a piété, n'a honeur  
» Ja riches homs n'yra en paradis »

et qui par Jules Mousseron « ouvrier mineur » est tout proche de nous

« Si cha s'rait parmi la mitraille  
» Qui s'aurait si bien conduit

(1) Voy. par exemple, l'anthologie de *Poètes sociaux*, de NORMANDY et POINSOT. — Paris, Michaud.



- » Il aurait plus d'une médaille...  
 » Mais il s'est battu dans la nuit! »

Tandis que dans Sully-Prudhomme lui-même on relève déjà ces vers évocateurs à propos des Vénus de marbre :

- « Les femmes de pierre ont des Louvres  
 » Les vivantes meurent de faim. »

Et il est certain que René de Clercq contresignerait la déclaration (1) connue : « La poésie sociale a sa source dans la morale sociale. L'artiste est un privilégié, un délégué du Peuple à la Beauté. Donc son devoir est d'agrandir par ses chants l'âme de ses frères. Une conscience profonde des devoirs sociaux, telle est la condition d'une poésie personnelle et sociale à la fois. »

Et ce qui l'a frappé dès l'abord et ce qu'il exprime dans *La Ronde de Nuit*, c'est que son chant d'autrefois ne pouvait s'adresser ni au riche repu, ni au pauvre affamé. Pour qui sonnerait son chant, dans la nuit d'hiver ?

« Combien est poignante, après la richesse et la douceur de l'été, l'âpre misère de l'Hiver. Les vieilles gens redeviennent pieux et retournant en enfance, se rapprochent de leurs tombeaux. Je sais tout un peuple, qui a languï, veillot, tremblant, superstitieux et timoré. Est-ce maintenant la fin des fins et es-tu morte, ma Flandre, depuis si longtemps? »

Ce peuple, on l'endort à lui parler de son passé brillant comme si la gloire passée n'était pas un opprobre en face de l'abjection présente.

D'ailleurs les classes supérieures ne sont plus flamandes.

« La langue maternelle?

» Bonne juste à peine pour les rétameurs et les vaniers et pour le dur labeur à la charrue ou à la herse. Si on l'entend dans la bouche des maîtres, c'est dans un juron brutal et déformé, bref comme un sifflement à la chasse au milieu des buissons et jeté à des valets dressés à s'enfuir. »

(1) Déclaration d'Edmond Blanguernon, *Les Poètes sociaux* préface 27.

Le remède ce n'est pas de faire la charité, ce n'est pas de rendre obligatoire aux rebelles l'usage du flamand méprisé, c'est avant tout d'émanciper un peuple esclave, de lui apprendre à lire, de le rendre conscient de sa valeur, de le faire gagner davantage et de le mieux nourrir.

C'est là une déclaration assez pompeuse et plutôt vaine, sans doute, qui n'est exempte ni de rhétorique, ni d'une certaine recherche visant à l'effet. L'idée est un peu courte, l'expression est volontiers ramassée en une exclamation ou en une antithèse. C'est, mieux qu'un poème, un acte d'accusation, sans valeur artistique supérieure, sauf certaines strophes fort bien venues. Et cette inspiration émancipatrice n'a pas toujours dans le passé été favorable à la poésie flamande.

N'importe, elle vaut la peine d'être signalée ici.

C'est une soixantaine de poésies de seize vers à rimes plates que René de Clercq a intitulées : *Des Torches*.

Le poète amoureux s'y retrouve parfois, le poète familial aussi, mais l'artiste qui scandait les chants populaires et portait dans ses vers jusqu'aux bruits de la forge et aux chocs des fléaux, cet artiste du rythme spontané, ce chanfre original d'un coin de terre négligée il a malheureusement disparu.

Les vers « à mon père » évoquent par bonheur ceux de Fabié et peuvent soutenir la comparaison ; ceux « à ma mère » sont aussi touchants et encore plus émus.

#### MON PÈRE.

- « Mon père, je l'ai bien connu encore.
- » Les voisins disaient : « En voilà un gaillard ! »
- » Il échangait et affinait le lin et par pluie ou beau temps.
- » Il disait : Fils, nous tressons ! Moi à la roue et lui au métier.
- » Combien fier : De ma place je le regardais aller.
- » Avec sa casquette de soie et ses sabots.

- » Il dévidait le fil avec une chanson.  
 » Une jolie chanson...  
 » Qu'il avait composée, et le soir, encore las,  
 » Il nous jouait un air joyeux.  
 » A deux temps, sautillant d'une cadence folle.  
 » Qui avait l'allure entraînant de la « danse du lin »,  
 » Moi alors, le plus jeune, je sautais seul parmi la cuisine,  
 » Poussant des cris et me heurtant aux chaises,  
 » Jusqu'à ce que je vis briller dans son œil brun  
 » La violence juvénile de sa verte vieillesse. »

J'avoue que je donnerais la poésie philosophique pour cette vision d'intérieur d'un pauvre cordier flamand, qui, le soir venu, brisé de fatigue, joue un air encore pour se rappeler sa jeunesse et pour faire sauter ses moutards.

Mais voici l'accent plus âpre et plus justicier de l'inspiration nouvelle !

Au brave qui peinant ne gagne pas son pain  
 Que peut faire un ami, une femme, un enfant ?  
 Son ami a assez de sa peine à lui seul.  
 Sa femme est un fardeau, son enfant le tue.  
 Misère ! Mais plus misérable est encore celui  
 Qui sent sa dignité d'homme et de père,  
 Qui ne possédant rien, veut être quelqu'un  
 Et qui cache sa honte sous un rire de souffrance !  
 Les autres parlent de courage, de patience,  
 De soutien, d'espoir, de devoir et de charges !  
 Leur aumône est mépris, leur larme dérision.  
 Son travail veut, un salaire dont il peut vivre.  
 Ce n'est qu'alors que le travail est une joie sacrée  
 Que la vérité reste vraie et la vertu honorable.  
 Qu'il honorera sa femme, adorera son enfant  
 Et croira en Dieu, qui aime les humains.

Il retrouvera son village qui croupit, oublié et presque désert et où ses parents ont peiné et sont morts, il saluera Gand, le centre actif de la vie industrielle qui soutient la Flandre abaissée ; il souffrira

---

de voir la laideur, la pauvreté et l'abaissement des faubourgs pelés et miséreux ; il pénétrera dans les chambres ignobles où la marmaille meurt de faim et admirera les « dokkers », les manœuvres des ports, il étalera partout son mépris du riche inutile et suivra d'un œil amusé le petit bambin, venu avec la mère en ville et qui meurt d'envie de posséder les richesses qui le ravissent. Fils du peuple, c'est l'enfant du peuple qui l'émeut, la fillette misérable (Mignon), le jeune homme pauvre envoyé seul à l'armée. Car la société aura, selon lui, une base chancelante, ou plutôt, pour ramener les choses à leur valeur, la vie sociale en Flandre sera une malédiction tant que les pauvres y mourront de faim.

Son livre se termine par un chant d'espoir qui détonne un peu, car, sans doute, la situation telle qu'il la dépeint est presque sans issue et pour peu qu'on connaisse la Flandre, on sait combien le problème de son relèvement est complexe et délicat.

C'est à ce relèvement, c'est surtout à « mettre fin à l'asservissement intellectuel et moral » que René de Clercq a voulu consacrer son talent. Est-ce bien là le meilleur usage qu'il pouvait en faire ?

Nous n'avons pas à juger cela, mais à admirer ou en tout cas à apprécier son effort.

J. LHONEUX.

---

## AUX FRÈRES DE CAMPINE

---

A M. Georges Eekhoud.

*Votre sang est tenace, ô frères de Campine,  
Musculeux campagnards, blocs vivants de labeurs,  
Fouilleurs des sables d'or que le soleil calcine,  
Remueurs de terrains, colossaux abatteurs  
De travail incessant et de moissons futures.  
J'admire la beauté de vos torses massifs,  
La splendeur de vos gars, leurs puissantes carrures  
Et la vigueur de vos poignets jamais oisifs;  
Je vous admire aussi, fières, robustes filles,  
Suantes de santé, vives comme l'éclair,  
Car belles vous restez, même sous des guenilles  
Dans votre éclat ardent de rouge et forte chair!  
Farouches Campinois, la route poursuivie  
Par cet acharnement de labeurs accablants,  
Vous ne la craignez pas, obstinés et vaillants,  
Vous butez de vos fronts les heurts de votre vie!*

*Mais quand passe, le soir, glissant sur vos corps las  
Le vent sournois, le vent moisi, celui des fièvres,  
Le lendemain, le jour brumeux vous trouve à bas,  
Agités de frissons, cassés, claquant des lèvres,  
La chair à demi-morte et l'œil creusé de peur,  
Et vos torses nerveux gémissent de vos plaintes;  
Les grains du chapelet pressés par vos étreintes  
S'échappent de vos doigts avec peine et lenteur.  
Vous souffrez plus que nous, lourds habitants des plaines,  
Car les mâles vigueurs des cœurs qui ont vécu  
Ragent de voir crouler leurs corps enfin vaincus  
Et vous broyez, vaincus deux fois, les cris aux peines.*

*Retournant les sillons d'un marâtre labour,  
C'est pour le pain de tous que vous peinez le jour.  
L'éblouissement clair des aubes qui s'allongent  
Vous surprend dans les champs, courbés sur le sol noir,  
Et l'ombre de vos corps éreintés se prolonge  
Parmi la majesté triomphale des soirs,  
Quand vous traînez, arqués, l'acharnement des herbes  
De l'effort continu de vos bras travailleurs.  
Puis passent les saisons ; les durs hivers vous gercent  
Et les torridités ravinent de sueurs  
Vos corps courbaturés tandis que vos peaux brûlent.*

*Mais si, des mois durant, vous ahannez toujours,  
Il vous est cependant de réjouissants jours.  
C'est le temps que vos gars et vos filles calculent,  
Quand kermesses et bals versent la joie aux cœurs.  
En ces moments, vous reposez de vos labeurs ;  
La bouche épanouie et enduite de graisse  
Vous mangez largement, sans plus tenir en laisse  
Vos appétits, ni vos désirs illimités,  
Et vos femmes aux chairs qui bombent les corsages  
Apportent, allumant les amours et leurs rages,  
Dans la chaleur du bal l'orgueil de leur beauté.*

*Vous êtes, Campinois, encrassés d'ignorance ;  
Vos cerveaux obscurcis ne discernent jamais  
La science et ses feux ; chargés d'incompétence  
Vous demeurez toujours loin de ses lents progrès.  
Vos cœurs naïfs puisent en Dieu les forces neuves.  
Quand s'abat le malheur sur vos plaines, vos champs,  
Un long pèlerinage implore en de pieux chants  
Celui qu'on ne voit pas de détourner l'épreuve.*

*Si parfois pour tromper, devenus trop hardis,  
 Vous tâchez de ne rien donner pour vos requêtes,  
 Il est des fois, horreur! où vous offrez des bêtes,  
 Des animaux sanglants en offrandes brandis!*

*Depuis vos jeunes ans, les courses vagabondes  
 Dans la mauve bruyère et l'or des moissons blondes  
 Ont gravé dans vos yeux l'amour de la clarté;  
 A jamais vous gardez le désir d'heures claires,  
 Vos cœurs ne sont joyeux qu'en des flots de lumière,  
 Vos filles ont alors des airs de royauté!  
 Mais quand les peupliers, aux derniers vents d'automne,  
 Dans les immenses prés, sur les bords du Démer,  
 Effeuillent sourdement en chutes monotones  
 Leur ramure jaunie et que voilà l'hiver,  
 Vos prunelles n'ont plus leurs flammes lumineuses!*

*Les rayons du printemps ont des ardeurs fiévreuses  
 Et l'amour naît en vous — ô, vos amours vibrants! —  
 Vos cœurs se sentent gros de désirs enivrants.  
 Vous subissez l'assaut des fureurs rugissantes  
 De vos sens affolés par l'emportement fier  
 Des lourdes voluptés de vos femmes puissantes,  
 Et leur ivresse arrache à votre aimante chair  
 De fervents cris d'espoir, de passion, de rage.  
 Mais d'autres jours, pensifs, vous torturez longtemps  
 Vos cerveaux lacérés d'une haine sauvage  
 Pour forger quelque plan malveillant et dément  
 Contre ceux-là du bourg voisin ou ceux des fermes  
 Qui ternissent leurs toits dans les brumes des soirs,  
 Enfin contre tous ceux de vos rudes terroirs  
 Dont l'exécration que vos âmes renferment*

---

*Vous fut de père en fils léguée, et ce rival,  
Sa génération sont l'ennemi fatal.*

*Hommes des grands labours, des moissons de Campine,  
Qui humez la bruyère et vous enivrez d'air.  
Vos torses résistants et vos larges poitrines  
Calcinés en été, tordus de froid l'hiver,  
Se reposent un jour. Ce jour c'est le dimanche.  
Par ses après-midi vous vous rangez en rond :  
Enfants débarbouillés, filles en robes blanches,  
Les hommes et les gars fumant à coups profonds  
Dans la pipe de terre, auprès des femmes franches  
Aux coudes rougissant au dehors de leurs manches.  
On cause, on mange, on boit et puis vient la chanson  
Que l'on a ramenée, au matin, de la ville;  
L'on psalmodie un air ainsi qu'une oraison,  
Et le jeune voisin fait sa cour à la fille.  
Tous vous goûtez alors le repos, le bonheur,  
Mais reprenez demain votre éternel labeur.*

*O l'orage tonnant, ravageant dans les plaines  
Les futures moissons et leurs flots d'épis d'or.  
O paysans, ô laboureurs, toutes vos peines  
Sont nulles et demain viendra la faim qui mord!  
Mais non, les jeunes champs n'ont pas trouvé leur perte  
Et cette fois encor votre cœur est serein.  
Pourtant chaque heure apporte un fragment du destin,  
Chaque jour peut donner une écrasante alerte!  
La sécheresse est là! Le blé si dru pâlit  
Et penche lentement sous un soleil maudit.*



*Ah ! qui dira jamais l'infini de la joie  
 Du cri : « Il pleut ! » alors qu'enfin la pluie ondoie !  
 Ame des campagnards, si vos cris et vos peurs  
 Nous étaient mieux connus dans vos sourdes douleurs,  
 L'on comprendrait alors ces orgueilleuses gloires  
 Qui montent en vous tous, quand sous l'éclair des faux,  
 Les océans de blés si longtemps illusoires  
 Et que vos sueurs ont arrosés de leurs eaux  
 S'allongent sur le sol, parfumés et griseurs,  
 Et que vous vous dressez, impérateurs vainqueurs !*

*Dites-moi, laboureurs, ô mes gars de Campine,  
 Pourquoi dans votre vie, un jour clair vous sourit,  
 Pourquoi le lendemain le malheur vient subit,  
 Dans vos plaines qu'un vent du Nord blanc hallucine !  
 Si vous aimez toujours à revoir le printemps  
 Et ses jeunes parfums et ses brises divines,  
 Si vous aimez toujours à revoir les collines  
 Se fleurir de couleurs et de tons éclatants,  
 C'est que vous éprouvez, terrés dans vos chaumières,  
 L'horreur des longs hivers, l'angoisse de leurs cieux,  
 Que vous avez tremblé, perdus dans les bruyères,  
 Quand s'ébranlent les ouragans impérieux.  
 Ah ! si vous vous trouvez dans les nuits silencieuses  
 Le cœur plein de douceur et l'âme de repos,  
 Vous sentant enfin vivre et relevant vos dos  
 Sous ces yeux étoilés tout piqués de veilleuses,  
 C'est que par les minuits aveuglément obscurs  
 De nos hivers tumultueux, épouvantables,  
 Vous avez entendu les vents impitoyables  
 Et hurler à la mort et secouer vos murs !*

---

*Si l'orgie et les chants se lèvent aux naissances  
De vos enfants aimés, fragments de votre chair,  
Si le rire joyeux sous vos cils se nuance  
Et claque sur la lèvre en ces jours doux et clairs,  
C'est que vous avez vu une lente hécatombe  
D'amis et de parents descendre sourdement  
Sous l'âpre humidité des tertres et des tombes ;  
Et vous chassez éperdument, violemment  
Le noir de vos cerveaux, vous grisant de liesse,  
Fondant à coup d'éclairs et de feux radieux  
Le sel amer cristallisé au fond des yeux.*

*Mais si l'on voit toujours durant votre jeunesse  
Votre corps et vos chairs pesants et de carmins,  
Et de forte santé, c'est que votre misère  
N'a pas encor rongé de maux et de chagrins  
Vos agrestes beautés d'enfants de la bruyère.  
Aussi, vous tous, ô gars, hommes, femmes, enfants,  
Laboureurs, paysans farouches et sauvages,  
Vous tous, les remueurs et les casseurs ardents  
Des labeurs nourriciers, des colossaux ouvrages,  
Vivez tout le bonheur des rares jours heureux  
Et n'attendez jamais que le temps qui tenaille  
Ait de cercles cerné le profond de vos yeux :  
Faites hurler vos cris de rire et de ripaille !*

1909.

RENÉ KEMPERHEYDE.

# LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES

(1880-1896)

(Suite)

---

## CHAPITRE VII

*Un nouvel ennemi : Le Symbolisme. — Histoire de la Wallonie. — Jeune Belgique et Wallonie. — La mort de Waller.*

Au moment où le bloc parnassien de *La Jeune Belgique* se carrait encore solidement, en province quelques petits groupes, aux tendances révolutionnaires, commençaient à se former. Certainement, les quelques rares lecteurs de petites revues, comme *L'Élan littéraire*, à qui l'on eût dit qu'ils s'étaient abonnés à une publication révolutionnaire, se seraient récrié. Et ils auraient eu raison. Mais on ne peut jamais présager, d'après aujourd'hui, ce que demain sera.

Un jeune homme, qui s'appelait Albert Mockel et qui était étudiant à l'Université de Liège, était entré en 1884 dans une association littéraire, et très vite il y avait pris une importance si grande que ses camarades lui confièrent la direction de l'organe mensuel qu'ils allaient fonder : *L'Élan littéraire*. Le premier numéro avait été d'abord polygraphié. Mais ensuite on le fit imprimer, on en tira deux cents exemplaires, distribués aux membres du cercle et aux quelques personnes étrangères qui voulurent bien s'abonner.

Le « directeur » n'avait pas beaucoup d'autorité. Ses pouvoirs étaient singulièrement restreints. Car les membres du cercle, érigés en comité de rédaction, acceptaient ou refusaient eux-mêmes les articles présentés. Aussi ce n'était pas toujours la valeur littéraire qui faisait choisir telle page, mais la camaraderie, ou l'intérêt du cercle, disait-on, devait

se ménager les sympathies de chacun. Et l'on insérait des comptes rendus de conférences, écrits en style de faits-divers, ou des contes dont la naïveté n'avait d'égale que la bonne volonté de l'auteur.

Petit à petit, cependant, le « directeur » Albert Mockel, parvint à grouper quelques rédacteurs moins veules, à publier des pages moins banales. Lui-même, dès le début, avait signé de petits poèmes où l'on eût pu sentir déjà des velléités d'indépendance, des envies de mordre et d'arracher le frein de la règle parnassienne. Lisez plutôt cet *Amour platonique*, qui parut en juillet 1885 :

*Un soir de mai : l'aimée était là.*

*Nous marchions*

*A petits pas, le long de la route embruinée.  
Elle était à mon bras ; tous deux nous nous taisions,  
Repensant aux petits bonheurs de la journée.  
Elle était à mon bras ; et je sentais sa main  
Mignonne s'appuyer sur moi, tiède, légère  
Comme une main d'enfant, tout le long du chemin.  
Tous deux nous nous taisions, pris de peur de défaire  
Ce moment de bonheur par le bruit de nos voix,  
Craignant de prononcer des paroles banales  
Dans le silence lourd et profond des grands bois.  
Les arbres se dressaient en silhouettes mâles  
Comme un troupeau géant de monstres endormis ;  
Et je sentais sa main grelotter sur la mienne,  
De frayeur, croyant voir partout mille ennemis.  
Moi, je restais ainsi, ma main contre la sienne,  
Sans que le désir vint me chatouiller la peau,  
Si ce n'est, par moments, des tentations folles  
De saisir à pleins doigts, jusqu'aux bords du chapeau,  
Ses légers cheveux blonds, flottant en boucles molles  
Sur ses épaules, sur sa taille, dans son cou,  
Et d'y coller ma bouche, et d'y noyer mes lèvres,  
Et de les dévorer d'un appétit de fou...  
Puis revenaient le rêve et les souvenirs mièvres  
Me bercer mollement dans la tiédeur du soir,  
Pendant que je sentais la petite main douce  
Peser légèrement à mon bras, sans la voir,  
Et que je regardais, triste, les bancs de mousse,  
Sans oser chuchoter tendrement : « Viens t'asseoir. »*

Il attira, ai-je dit, quelques rédacteurs intéressants. C'étaient Frédéric Lutens (de son pseudonyme Fritz Ell); Hector Chainaye, Auguste Lameere (qui signait A. Ramis) et Fernand Séverin, sous la signature de Hernan. On suppose bien que le Fernand Séverin de 1885, n'est pas celui d'aujourd'hui; il y a un quart de siècle que le poète du *Chant dans l'ombre* écrivit la *Dalila* que je reproduis ici. Il avait alors dix-huit ans :

*Elle avait la caresse alanguie et féline,  
Celle qui fit Samson plus chétif qu'un enfant ;  
Son corps ondulait mieux que la vague marine  
Et dégageait un nard étrange et triomphant.*

*Pour énerver l'orgueil de nos cœurs et leur force,  
Nous n'avons pas besoin de fille du Scorek,  
Qui s'incorpore à nous, comme à l'arbre l'écorce  
Et nous décoche au cœur l'éclair de son œil sec.*

*Il suffit d'un regard noyé de rêverie  
Qu'abaisse sur nos fronts hâves et dissolus,  
A l'heure où le couchant enflamme la prairie,  
Une femme qui souffre et qu'on ne verra plus.*

Ces trois strophes parurent dans *L'Élan littéraire*, en janvier 1886. Ce numéro annonçait d'autre part : *Pendant cette première année, des fautes ont été commises que le manque d'expérience fera excuser, nous l'espérons. Pour éviter désormais pareilles méprises, L'Élan littéraire s'est assuré de nouvelles collaborations qui viendront heureusement renforcer notre jeune bataillon.*

Mais une modification plus grande encore survint : on débaptisa la revue, qui s'intitula, dès lors, la *Wallonie*. Albert Mockel l'avait rachetée au cercle, qui la céda volontiers, car elle lui coûtait beaucoup et lui rapportait peu.

Au bout de quelques mois, et après avoir voulu d'abord considérer la *Wallonie* comme une petite revue, on fut bien obligé d'admettre son importance. Il y avait là des écrivains de race. Mais, ô horreur ! ils n'acceptaient pas du tout les principes parnas-

siens, et ils ne se laissaient pas enrégimenter par la *Jeune Belgique*. Par l'*Art moderne* non plus, d'ailleurs, car l'*Art social* ne leur convenait guère. Et les voilà, à cause de l'*Art social*, les adversaires de l'*Art moderne*, tandis qu'ils sont les adversaires de la *Jeune Belgique* à cause du symbolisme.

Charles Van Lerberghe fit un jour, dans son *Journal* — resté inédit jusqu'à présent — un curieux parallèle entre la *Jeune Belgique* et la *Wallonie*. Je dois le plaisir de publier cette page à l'extrême amabilité de M. Albert Mockel, à qui appartient le manuscrit de Van Lerberghe :

JEUNE BELGIQUE ET WALLONIE. — *La Jeune Belgique* est comme une exposition où seraient Kknopff, Mellery, Artan, Maris, Verwée, Rops, Fantin Latour, Marc Collard, de Braekeleer, Walter Crane, Burne Jones, Du Bois, Boulanger, Rodin, Stevens, à côté d'une autre où seraient Van Gogh, Ensor, Du Bois-Pellet, Minne, Van Strydonck, De Groux, Funck, Seurat, Pissaro, Gauguin.

*La Jeune Belgique* admet de Régnier et Viellé-Griffin, comme elle admet Signac et Van Rysselbergh.

On pourrait encore dire que *La Jeune Belgique* est la revue d'art conservatrice et doctrinaire ; c'est le gouvernement ; les réformes n'y sont admises que lentement, après plusieurs années de délibérations et de réflexions.

*La Wallonie* est la revue d'art progressiste, ouverte à toutes les idées comme à toutes les utopies. *La Jeune Belgique* est constitutionnelle ; *La Wallonie*, révisionniste. Celle-ci veut la liberté absolue du vers, quelque chose comme le suffrage universel de l'art. Celle-là veut qu'on s'entende, au préalable, sur une formule définitive et assurée. Il y a dans *La Jeune Belgique* une droite nettement doctrinaire et conservatrice, représentée par Giraud, Gilkin, Séverin, comme il y a une gauche progressiste, représentée par Maeterlinck, Verhaeren, Le Roy, moi — deux députés radicaux français récemment élus, extrême-gauche : de Régnier, Griffin.

C'était au moment où Verhaeren, après s'être arrêté un instant, pour produire ses *Flamandes*, sur le sommet le plus élevé du Parnasse, évoluait. Cette défection, celle aussi de Rodenbach, rendaient Waller

nerveux. Aussi les attaques de la *Jeune Belgique* contre la *Wallonie*, et les ripostes de celle-ci, s'en ressentirent-elles. On alla jusqu'à s'accuser de plagiat, de malpropreté littéraire et d'autres infamies du même acabit. Les Jeunes-Belgiques employaient souvent, nous l'avons déjà remarqué, les procédés de polémique des journaux. Cela, nous l'avons vu aussi, était nécessaire dans le milieu où ils se trouvaient. Mais cela avait le don d'exaspérer M. Albert Mockel et ses collaborateurs, plus discrets, plus courtois.

La courtoisie, au moins, on ne peut la leur refuser lorsqu'on les voit offrir l'hospitalité de leur revue aux poètes des *Écrits pour l'Art*, l'organe de René Ghil qui venait de disparaître. Et, pourtant, ils n'admettaient pas sans réserves l'instrumentation musicale, ni l'audition colorée, les théories de Ghil. Mais ils expliquaient leurs intentions dans une *note aux lecteurs* (1) que voici :

Par suite de circonstances fortuites et indépendantes de l'Art, les *Écrits pour l'Art* ont cessé de paraître le mois passé. La rédaction de la *Wallonie* a aussitôt considéré comme un devoir de fraternelle sympathie d'offrir aux Poètes très fiers dont la maison vient d'être détruite le toit modeste de cette Revue.

Ils lui ont fait l'honneur d'accepter.

Dès le mois prochain, chacun de nos numéros comprendra donc des vers ou de la prose du groupe symbolistique-instrumentiste : il se compose de MM. C. Eudes Bonin, René Ghil, Georges Khnopff, Antoni Lange, V.-Em.-C. Lombardi, Stuart Merrill, Albert Saint-Paul, Mario Varvara et Emile Verhaeren.

La rédaction tient à rappeler que la *Wallonie* a pour seul programme de vivre par l'Art jeune. Elle est indépendante de toute école et de toute théorie artistique. Elle entend réserver à tous ses collaborateurs et invités la liberté la plus complète.

On ne se méprendra donc point : l'arrivée des nouveaux venus n'a pas d'autre signification que d'accomplir à leur égard un devoir de fraternité que la *Wallonie* est étonnée d'être seule à remplir.

(1) *La Wallonie*, 1887, p. 245a.

Malgré tout, c'était imprudent, et les ennuis qu'ils eurent dans la suite le leur prouvèrent bien; mais d'exposer cette aventure nous entraînerait hors de notre sujet.

Peu après survint, entre la *Jeune Belgique* et l'*Art moderne*, la querelle des anthologies. La *Wallonie* refusa de s'occuper de ce conflit, qu'elle appelait une « question de cuisine »; mais, lorsque parut le *Parnasse de la Jeune Belgique*, elle l'examina fort impartialement et le compte rendu qu'elle en donna ne cachait pas son admiration.

Car le groupe de M. Albert Mockel sut toujours faire la séparation qu'il faut entre les personnes et les œuvres. On peut se tromper sur la conduite d'un homme, et le mal juger, surtout lorsqu'on est intimement mêlé à la cause. Mais les livres sont, que l'on doit apprécier à part et après s'être défat de toute inimitié personnelle. Et c'est ce que le directeur de la *Wallonie* fit remarquer, dans une note joliment incisive, qu'il mit en tête de sa critique de *Hors du siècle*. Voici cette note :

Il y a vingt jours, M. Albert Giraud m'envoya son livre, *Hors du Siècle*, avec ces mots : *bien cordialement*. Il y a dix jours, il me lançait, dans la *Jeune Belgique*, certains qualificatifs du plus brillant Beaumarchais. Bien qu'il me soit toujours agréable de voir un homme comme M. Giraud se mettre en frais d'esprit tout spécialement pour moi, je fus ahuri, je l'avoue. M. Giraud — toujours bien cordialement! — m'appelait décadent de la Pierreuse (1) et, par faveur particulière, après toutes ces aménités, réservait pour mon usage exclusif le délicat prénom de *botteresse* (2). *Botteresse*? Quel homme, ce Giraud! Et pensez que cet orage s'amoncelait sur ma tête pour avoir osé attirer l'attention d'un ami sur l'importance du *rythme interne*!

Que faire? Il y avait trois partis à prendre :

1° Lancer à la tête de M. Giraud quelques bonnes épithètes,

(1) *Pierreuse*, c'est le nom d'une rue de Liège... On pourrait confondre.

(2) *Bot*, en wallon, signifie *hotte*. La *botteresse* est quelque chose comme un commissionnaire féminin transportant des légumes, des fruits, parfois même du charbon, dans sa hotte.



telles que : chasseur de prinkères, Janneke ou Pégase à deux fins ; cela m'aurait vengé de *botteresse* ;

2° Puis, j'aurais pu lui faire timidement observer que le rythme intérieur est l'âme des beaux vers comme il est la raison et la force propulsive de la phrase musicale ; que des artistes estimables après tout — comme Ronsard, Villon, Racine, Victor Hugo, Baudelaire et Goethe (je cite au hasard) — donnaient tous leurs soins au rythme intérieur, sans croire se déshonorer pour cela ;

3° Enfin, soumettre *Hors du Siècle* à un démolissage complet, légitimé par mes rancunes : c'était me conformer aux convenances.

Le malheur, c'est que de ces trois partis aucun ne me convient : 1° les injures : je croirais m'abaisser autant que M. Giraud en lui en adressant ; 2° la dissertation sur le rythme interne : je n'ose plus en parler, puisqu'il me faudrait avouer que M. Giraud use de cette nécessité musicale, malgré lui, en assez habile artisan ; 3° dire beaucoup de mal de *Hors du Siècle*. Non, vraiment, je ne suis pas né pour m'occuper de lettres, car cette petite infamie me répugne. Et puis, s'il faut le confesser, mon article était déjà écrit — sous l'influence du « bien cordialement ». Le recommencer, — sous l'influence de la « botteresse », — c'était bien long, et je suis si paresseux ! Il ne me reste ainsi qu'une quatrième alternative, à laquelle je me résous : dire ma simple, admirative et franche opinion sur *Hors du Siècle*, sans injures, sans démolissage ; et prier M. Giraud d'excuser cette impudente infraction aux usages les plus respectables de son monde littéraire.

S'ils savaient distinguer l'homme de l'œuvre, ils savaient aussi qu'à de certains moments on doit, même en parlant de l'homme, faire taire toutes les rancunes. Et c'est ainsi qu'on lut un jour dans la *Wallonie* cet article de M. Célestin Demblon :

Les lettres belges ont perdu le directeur de la *Jeune Belgique*, Max Waller. C'est un vide considérable dans les rangs de la jeunesse littéraire de Bruxelles. Max Waller était surtout une date dans notre littérature. Sans être la principale figure de son groupe, il en était la figure centrale et la personnalité militante par excellence. Toujours sur la brèche, pour me servir d'un de ces poncifs qu'il détestait tant, il apparaissait à la fois comme le tiraillleur et le grillon.

J'ai chaude encore au cœur l'impression fraternelle que me fit, en 1882, dans la profonde retraite où je vivais alors, l'aurore flamande de la rayonnante et belliqueuse petite revue. Une saveur et un âge nouveaux se révélaient. Y dominait l'odeur des grands terreaux noirs engraisés de soleil de Camille Lemonnier; mais des parfums imprévus s'y mêlaient, dont plusieurs acquirent bientôt une intensité rare.

Dans ce milieu, Waller avait une jolie physionomie latine teintée de germanisme, à la Henri Murger, une tyrannie d'enfant gâté, une attitude de malin page ferrailleur et sentimental. Faublas cultivant Droz. La sentimentalité, cette fade caricature, était chez lui sincère et pimentée de railleries.

Son premier livre, la *Vie bête*, renferme des notes justes, parmi des colifichets de style, des réminiscences et des faiblesses. On dirait l'œuvrette de Chaulieu jeune écrivant de l'hôtel Rambouillet.

*L'Amour fantasque* affermit sa personnalité; mais il y a souvent ici une pose d'ironie agaçante qui semble un souvenir malheureux d'Henri Heine. Ce côté du talent de Waller est continué avec plus de bonheur dans la *Flûte à Siebel* et l'autre partie de son talent, qui semble désormais scindé, se développe dans des contes-romans (*Greta Friedmann*), dont la langue frêle et pure est d'une délicatesse parfois un peu facile, semée d'heureux traits d'esprit. J'ajouterai, pour terminer cette notice hâtive, que, si on réunit un jour l'œuvre de Max Waller en un volume, outre *Jeanne Bijou* et quelques articles vifs et artistes, un certain nombre de ses flèches doivent être tirées du « panier aux lettres » de la *Jeune Belgique*.

Waller était mort! Oui, mort à vingt-neuf ans à peine, d'un mal obscur qui le consumait depuis assez longtemps déjà, et qui ajoutait à son habituel sourire ironique un pli à peine perceptible d'amère résignation. Vainement il avait tenté de se rétablir en changeant d'air. Un séjour en Angleterre, dans le Sussex, n'avait pas amélioré son état. Il était revenu à Bruxelles plus faible encore, à la fin de l'été 1888, et passa l'hiver en alternatives de mieux et de rechutes. Et le 6 mars, après que les derniers jours encore on avait parlé de convalescence dans le Midi — il s'éteignait.

Ce jour-là, quelques-uns de ses amis se trouvaient

dans une taverne de la porte de Louvain, lorsqu'ils apprirent la nouvelle. « Le carnaval, — dit Albert Giraud, qui raconte cette scène, — au loin, poussait ses dernières clameurs. Iwan Gilkin, Olivier-Georges Destrée et moi nous devisions avec mélancolie. Nous savions Max Waller mortellement atteint et son image ne nous quittait point; mais, par un étrange scrupule et comme si nous avions peur de nos paroles, nous nous abstenions, tout en pensant à lui, de prononcer son nom... Nous parlions lentement pour nous donner le change sur notre pensée, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit : Henry Maubel, plus pâle et plus sérieux encore que de coutume, apparut. Il se dirigea vers nous et d'une voix blanche, presque imperceptible, sans inflexion aucune, proféra ces mots que nous entendîmes avant qu'ils fussent prononcés : « Il est mort ».

L'impression poignante que la mort de Max Waller produisit sur ses compagnons de lutte, je l'ai retrouvée, à vingt ans de distance, en lisant l'article nécrologique de la *Jeune Belgique*. Et je crois que ce que j'ai de mieux à faire pour la communiquer à mon tour, c'est de reproduire ici cet article :

... Le jour des funérailles, une foule recueillie et pénétrée de tristesse sincère emplissait la petite église de Saint Gilles où Max Waller avait entendu, il y a un an, les suprêmes prières pour son frère Charles. Tout un côté de la grande nef était occupé par des dames. Autour du corps s'amoncelaient des fleurs envoyées par la famille, les amis, par le *Cercle des Arts et de la Presse*, la *Société Nouvelle*, l'*Eventail*, et puis les nôtres, en double gerbe ornée de l'écusson à fière devise dont il avait doté la *Jeune Belgique* et qui évoquait une dernière fois, au pied du catafalque, la crânerie romantique de son talent. A l'offertoire, M. Renaud chanta l'*Agnus Dei* de Faure; M. Seguin le *Pie Jesu* de Stradella. Par sympathie pour Max Waller, ces deux artistes avaient offert spontanément leur concours à la chapelle dont M. Léon Dubois est l'organiste. L'office terminé, l'on repartit pour Hofstade près de Malines, la dernière étape de ce voyage funèbre

Comme le train filait joyeusement à travers la campagne ensoleillée! combien invraisemblables nous parurent un instant

toutes ces cérémonies et tout ce deuil ! Où était donc notre Max et que ne venait-il égayer de sa mimique spirituelle la causerie de ce voyage à travers champs ! — Max Waller était là-bas, muet, les yeux clos, le geste brisé, couché dans le wagon funèbre et, à la descente du train, la réalité nous réapparut, cette fois, sous un jour sèchement lugubre qu'elle n'avait pas au départ.

Un corbillard de province surchargé de dorures et dont le conducteur portait en travers le bicorne à pleureuses, attendait le corps pour le cahoter par une route de campagne jusqu'à la petite église dont la cloche enrôlée tintait : Une église pauvre aux murs blanchis, n'ayant pour tout ornement que quelques naïves statuettes de saints ; une église vide et froide à donner le vertige et le frisson aux âmes chrétiennes qui viendraient y prier ; une de ces églises où le crissement de la civière sur les dalles retentit si douloureusement. C'est là, surtout, que la cérémonie devint navrante et autour de cette fosse, dans ce cimetière perdu. Là, quand se furent retirés les prêtres et les deux enfants de chœur qui ne pouvaient rien comprendre à l'horreur de cette mise en terre, Georges Eekhoud, notre aîné, s'approcha de la bière, et, en phases hoquetantes, coupées de sanglots qui semblaient lui arracher les paroles du fond de la gorge, il dit à Max Waller notre adieu.

Un vent froid s'était mis à souffler désolément par toute la campagne et le ciel assombri s'abaissait sur nous. M. Victor Reding, à son tour, prononça quelques mots au nom du *Cercle des Arts et de la Presse*. On défila pour la dernière offrande, l'offrande de la terre, et, de cette tombe fraîche au fond de laquelle s'abattaient avec un claquement brutal les pelletées, chacun s'en vint avec cette écrasante obsession du « tout est fini », le sang figé, la tête lourde, machinalement, mécaniquement, forcément, comme on s'en vient des morts qui ne se relèveront pas, des morts qui nous oublient et qui nous abandonnent.

Tout est fini.

Max Waller n'est plus là pour chanter : flûte ! aux empêcheurs d'écrire et de sauter moqueusement les obstacles de la carrière. Notre gentil porte drapeau est tombé, mais le drapeau demeure intact et nous le relevons. De telles morts seraient profondément décourageantes si elles ne nous mettaient en même temps au cœur un sentiment de révolte qui nous reporte, avec plus d'acharnement, à la lutte. Serrons les rangs ! Comme l'a dit

Georges Eekhoud au bord de cette tombe où s'en allait un peu de nous. Unissons-nous plus étroitement, plus cordialement, pour continuer avec une nouvelle énergie, en dépit de tout et de tous, l'œuvre de Max Waller.

#### CHAPITRE VIII. — DE BELLO CIVILI.

*La succession de Waller. — Henry Maubel abandonne la direction au bout d'un an. — On nomme Valère Gille et on ouvre la revue à ceux que Waller appelait des « égarés ». — La réaction, avec Iwan Gilkin. — Démissions.*

... Et maintenant, qui donc allait assumer la lourde tâche de succéder à Waller, de succéder à celui qu'on a nommé un jour *l'organisateur de la victoire*? Les qualités principales de Waller, celles qui avaient fait de lui un admirable *chef de bande*, c'étaient d'avoir su grouper et de savoir maintenir unis des éléments aussi divers, aussi dissemblables, aussi opposés que des Verhaeren et des Giraud, des Eekhoud et des Gilkin, des Flamands et des Wallons, des hommes de la plaine et des hommes de la montagne, des fanatiques de l'ordre et des fanatiques de l'indépendance, des orgueilleux, des emballés, des nerveux, tous plus irascibles les uns que les autres, qui, pour un mot, pour un geste, pour un regard, secouaient leurs crinières dressées et crispaient d'impatience leurs ongles prêts à déchirer...

Quel était celui qui pourrait le remplacer?

Le groupe n'avait plus tout à fait la même physiologie qu'au moment du banquet Lemonnier. Deux des militants du début, Verhaeren et Rodenbach, manquaient à l'appel.

La revue, qui, jusque-là, avait appartenu uniquement à Max Waller, après la mort de celui-ci devint la propriété collective de Georges Eekhoud, Albert Giraud, Francis Nautet, Henry Maubel et Iwan Gilkin. C'était donc l'un de ceux-là qui allait être choisi.

Certes, plus d'un pouvait faire un excellent directeur de revue. Plus d'un possédait les qualités indispensables. Mais Waller n'avait pas seulement été directeur de revue, il avait été chef de groupe. Non pas qu'il fût le plus beau poète, le plus puissant artiste des Jeunes Belges. — Loin de là. Mais il avait, je l'ai déjà dit et on l'a bien vu, la souplesse d'un diplomate et la promptitude de décision d'un grand général.

Or, les cinq qui restaient avaient précisément les vertus contraires. Au lieu d'être souples, ils étaient inflexibles; ce n'étaient pas des politiques, c'étaient des artistes.

Maubel est élu. Mais bientôt il ne se sent plus à l'aise pour faire respecter des principes que lui-même voudrait enfreindre : car il commence à évoluer. Et, au bout de l'année, il abandonne la direction de la *Jeune Belgique*(1). J'imagine que cet événement ouvrit les yeux des autres propriétaires, car aussitôt que le nouveau directeur — Valère Gille — est nommé, la *Jeune Belgique* fait une profession de foi éclectique, Verhaeren y revient, on appelle Henri de Régnier, Viellé-Griffin, A.-F. Hérold...

Iwan Gilkin explique ainsi, lui, pourquoi on s'engageait dans cette nouvelle direction :

A Paris, la révolution poétique gagnait du terrain. En Belgique, plusieurs petites revues, filles ou nièces de l'*Art moderne*, défendaient les mêmes idées. Que devait faire la *Jeune Belgique*? Les avis étaient partagés. Les uns demandaient qu'on restât fidèle *a priori* à la technique parnassienne et qu'on ne fit pas même aux nouveautés l'honneur de s'occuper d'elles. D'autres, et j'en étais, ne pouvaient se défendre d'une curiosité fort vive à leur endroit. Fallait-il les repousser sans examen? Et comment les étudier sans les pratiquer ou, tout au moins, sans les mettre sous les yeux de nos amis et de nos lecteurs? L'intransigeance devait, d'ailleurs, avoir pour conséquence inévi-

(1) A peu près en ce moment, c'est-à-dire à la fin de 1890, M. Paul Lacomblez devint l'éditeur de la revue. Comme il avait fait paraître jusqu'alors un autre recueil mensuel, *La Pléiade*, celui-ci disparut ou plutôt fusionna avec la *Jeune Belgique*.

table l'isolement. Ne convenait-il pas, au contraire, de nouer des relations avec les jeunes français, quitte à rompre plus tard si nos convictions l'exigeaient? C'était prendre contact avec nos futurs adversaires. Autrement nous risquions de manœuvrer dans le vide. Ces raisons l'emportèrent et décidèrent du choix du nouveau directeur : on élut M. Valère Gille, le plus jeune des poètes du *Parnasse de la Jeune Belgique*. Agé de vingt-trois ans, entreprenant, actif, libre de tout engagement, il était parfaitement à même de jouer le rôle que ses amis attendaient de lui. Il se mit en rapport avec les jeunes novateurs français, déclara que la *Jeune Belgique* était ouverte à toutes les tentatives nouvelles et publia des vers plus ou moins libres de MM. Viellé-Griffin, H. de Rognier, Hérold, Verhaeren, etc. Nous étions dans le mouvement et nous obtinmes la considération de tous ceux qui consacraient leurs efforts à mettre en marmelade la langue française, la versification, les idées et les sentiments. Ce fut aussi pour notre revue une période de vie et d'expansion. J'aurais pu m'en féliciter, car, en poussant à ces rajeunissements, j'avais un peu mérité le nom de Hans Sachs que la *Wallonie* m'avait octroyé dans un moment de lyrisme ; je devenais, au contraire, inquiet au fur et à mesure que je voyais se multiplier les productions informes des vers-libristes et nos poètes, y compris le jeune directeur de la *Jeune Belgique*, partageaient mes inquiétudes. Quant à M. Albert Giraud, il ne dérangeait point, parfois même il menaçait de s'en aller.

Sur ces entrefaites, au milieu de l'année 1891, M. Valère Gille, nommé à des fonctions officielles, abandonna la direction de la *Jeune Belgique*, et les propriétaires de la revue me chargèrent de le remplacer.

Et il continue :

Mes « Déclarations » de 1893 précipitèrent la rupture. Dans ce manifeste je signalais les dangers qui menaçaient notre jeune littérature, le ramollissement de la forme, l'altération ridicule de langage, la niaiserie de la pensée érigées en dogme et le retour offensif de la politique qui, à *l'art pour l'art*, substituait ces choses néfastes : l'art pour le socialisme, l'art pour l'anarchie ou l'art pour la morale et la religion ; je conjurais les jeunes hommes de lettres de se rallier de nouveau autour de nos formules : *l'art pour l'art* et le *culte de la forme* ; je déclarais la *Jeune Belgique* fermée, non pas aux échantillons des sottises nouvelles, mais à leur panégyrisme et à leur propagande ; sans

mâcher les mots, j'annonçais la réaction contre les nouveautés ratées qui désolent encore la littérature française et j'écrivais : « Proclamer cette réaction ce n'est pas reculer dans le passé, c'est marcher vers l'avenir. » Enfin, je proposais à mes jeunes compatriotes de profiter des erreurs de la présente génération parisienne pour nous substituer à elle par la qualité de nos productions poétiques, pour prendre sa place dans la chaîne de la tradition française en « forge »nt dans notre patrie l'anneau d'or qui doit relier l'avenir au passé ».

Ces déclarations ne furent pas du goût de tout le monde. M. Eekhoud se retira du groupe des propriétaires de la *Jeune Belgique* ; bientôt MM. Maubel et Nautet l'imitèrent. La scène fut assez plaisante. J'avais, dans le courant de l'été de 1893, convoqué chez moi les propriétaires de la *Jeune Belgique*. Nous bûmes fraternellement le thé de la guerre. Grâce à la démission de M. Eekhoud, qui me faisait la partie belle, nous n'étions plus que quatre : d'une part, MM. Maubel et Nautet; d'autre part, M. Giraud et moi. Les premiers me dirent avec franchise que s'ils avaient pu soupçonner mes desseins, jamais il ne m'eussent élu directeur et qu'ils se proposaient de prendre leur revanche. Je répondis, non moins franchement, que je voulais les entretenir de ma succession qui devait s'ouvrir à la fin de l'année ; que je considérais comme un devoir impérieux, envers notre jeune littérature, de conserver à la *Jeune Belgique* l'orientation que je lui avais imprimée, que mon successeur devait donc être, à mon avis, M. Giraud, que je voterais pour lui et que j'avais obtenu de lui qu'il votât pour lui-même : les voix allaient inévitablement se partager par égalité ; dans ces conjonctures, pas d'élection possible. Pour ma part, disais-je, je conserverai donc provisoirement la direction jusqu'à ce qu'on m'ait donné un successeur régulier, cela dû-t-il durer des années. MM. Maubel et Nautet se retirèrent, un peu surpris, et le lendemain je reçus leur démission. J'eus regret de notre séparation, mais je me consolai, car cette retraite, loin d'affaiblir nos efforts, nous délivrait d'une opposition qui pouvait devenir gênante, et elle allait nous permettre d'attaquer l'ennemi avec plus de vigueur. La chance était pour nous. Sans la démission providentielle de M. Eekhoud, M. Giraud et moi nous étions battus à plate couture, la direction passait en des mains hostiles et la fin de l'année 1893 eût vu la fin de notre campagne.

Jusqu'ici nous ne voyons encore se manifester



qu'une hostilité passive, si je puis dire. D'un clan à l'autre, on ne se montre son désaccord qu'en se séparant.

Car il est encore trop proche, le temps où l'on s'embrassait avec effusion, où un Eekhoud écrivait à un Gilkin :

*Ami, tu m'entendis toujours exalter  
Sans bornes  
Devant les civilisateurs, les moralistes et les cosmopolites,  
Ma race, mon terroir et mon sang,  
Jusque dans leurs ombres, leurs taches et leurs vices  
Assimilés par moi à d'harmonieux repoussoirs  
Dans les chefs-d'œuvre de l'artiste créateur.  
Jamais le fanatisme de mon culte patrial  
Ne t'effaroucha.  
Comme mon cœur, le tien ne bat ferme que chez nous.  
Aussi j'achève sans scrupule de te compromettre  
Aux yeux des timorés et des sceptiques  
En te dédiant fraternellement  
Ce livre, confident de mes suprêmes dilections.*

Mais faut-il dire que cette dédicace de la première édition des *Milices de Saint-Jacques* fut supprimée dans la suite ?...

(*A suivre.*)

OSCAR THIRY.

---

## LES LIVRES BELGES

---

**George GARNIR** : LES DIX-JAVELLES (Association des Écrivains belges). — **Max DEAUVILLE** : L'AMOUR DANS LES RUINES (Lamberty). — **Henri PIRENNE** : LES ANCIENNES DÉMOCRATIES DES PAYS-BAS (Flammation, à Paris). — **Jules DELHAIZE** : LA DOMINATION FRANÇAISE EN BELGIQUE (Lebègue). — **Georges WIL-LAME** : CAUSERIES NIVELLOISES (Havaux, à Nivelles).

Le livre que nous offre aujourd'hui M. George Garnir, porte en sous-titre : *Mémoires d'un conducteur de malle-poste ; mœurs condruziennes*. Même avant d'avoir lu les quelques lignes de Maurice Barrès, placées en épigraphe, nous savons donc déjà que nous allons entendre des récits locaux, contempler des tableaux d'une province campagnarde, connaître de bonnes gens patriarcales et pittoresques. M. Garnir n'est-il pas le fils et le chantre de son Condroz avec autant de ferveur que M. Maurice Barrès est l'enfant et l'apôtre de sa Lorraine ?

Cette fois donc, l'amusant historiographe et l'ethnographe fantaisiste des types savoureux du vieux Bruxelles populaire n'est pas en cause. Mais nous retrouvons l'écrivain des *Contes à Marjolaine* et de la *Ferme aux grives*, dans une étude du monde des paysans wallons, de l'influence qu'exerce sur eux la terre ; et le charme qui se dégage des paysages décrits, la grâce de quelques épisodes, la gaieté de quelques autres, la profondeur parfois de l'analyse feront la valeur des *Dix-Javelles*, autant que sa forme élégante et nette lui donnera du prix.

M. Garnir nous conduit dans un village perdu dans les vallons boisés, à quelques lieues de Durbuy ; pour ajouter de l'animation et de la saveur à son récit, il en attribue la narration à un conducteur de malle-poste, ce « tombeau des secrets », ce messager silencieux que l'on met au courant des mille potins de toutes les bourgades où fait halte sa patache ; que l'on charge des billets doux, des menaces, des invitations, du dîner à remettre au mari bûcheron dans la forêt, des ordonnances à porter au pharmacien. Nul mieux que lui ne sait ce qui se passe dans les familles, ce que projette Jean, ce que gagne Paul, ce que doit Pierre ; nul n'a vu sous plus d'aspects

différents la route peu commode par laquelle on se rend du Condroz en Ardenne ; nul n'est plus apte à décrire tous les aspects de la contrée ; et quand ce conducteur est aussi secrétaire communal et membre de la chorale, il devient inégalable.

Or, Henri Chardeneux est tout cela et voilà pourquoi il peut nous conter, avec une verve mordante, les difficultés politiques qui surgissent dans son petit village et le bouleversent quand des éléments étrangers s'y installent, malgré l'opposition du maieur : voilà pourquoi il célèbre avec tendresse la poésie des sites du Condroz et croque habilement d'amusantes silhouettes campagnardes ; voilà pourquoi encore il révèle, avec une pointe d'amertume dans sa philosophie, l'égoïsme, la férocité, la rancune tenace et l'entêtement qui habitent l'âme rurale, mais y voisinent avec la persévérance, le courage et même la bonté.

Les deux histoires d'amour qu'il nous dit avec une émotion mal contenue, avec une réelle tendresse, nous prouvent même que le sentiment ne perd jamais tous ses droits dans le cœur de l'homme le plus obstiné, le plus bourru, le plus froidement calculateur.

La figure du maieur est magistralement campée. Celle, à peine esquissée, du curé est d'une ronde et joviale bonhomie. Toutes sont bien vivantes et ont leur valeur propre.

Aussi, le conteur parvient-il à nous faire vivre de la vie un peu sauvage d'une bourgade condruzienne, si différente de celle des villettes ensoleillées et bonnes-enfants que nous montre volontiers, par exemple, M. Louis Delattre. Et les *Dix-Javelles* ne peuvent qu'augmenter l'estime en laquelle tous les lettrés tiennent leur auteur.

\* \* \*

Le nom de M. Max Deauville, sympathiquement familier aux lecteurs de cette revue, s'est rapidement imposé à l'attention des lettrés. Coup sur coup, deux ou trois livres du meilleur aloi leur ont montré ce que l'on pouvait attendre de ce nouveau-venu. Ce n'est pas *l'Amour dans les Ruines*, qui infirmera ce jugement favorable.

Voici ce qu'a imaginé M. Max Deauville :

Un savant mûr s'éprend d'une jeune et jolie mondaine que son mari « aime bien » au lieu de l'« aimer » tout court. Il lui écrit sa passion. Ces choses-là se voient dans les romans. La dame refuse tout gentiment de comprendre ; cela se voit aussi... parfois. Dans la suite des temps et après une corres-

pondance assidue, la dame témoigne à son *grand* ami assez de confiance pour lui avouer que si elle n'a point voulu de lui, c'est qu'elle a quelqu'un d'autre. — un *petit* ami cette fois, un très bel officier qui se nomme Raoul et qui est son cousin. Elle ne se décide à parler de lui au vieux savant que parce qu'il la trompe méchamment avec la femme d'un supérieur et se met même en si désagréable posture qu'il est obligé de partir pour le Congo. La jolie mondaine se guérit si bien de l'absent qu'elle songe à fuir avec son grand ami le chimiste, ... mais Raoul, qui s'ennuie au Congo, revient, et sa cousine lui ouvre les bras. Le pauvre savant comprend que, s'il ne peut chasser l'amour de son vieux cœur, du moins n'est-il plus d'âge à espérer les succès et les galants triomphes.

Cette petite histoire, à la fois ironique et sentimentale, n'a évidemment rien de très original. Mais M. Deauville a su lui donner de l'agrément et presque de l'intérêt, en y semant force détails d'un charme incontestable. Nous retrouvons, dans le style joli, dans la phrase nuancée de mélancolie et d'esprit, dans la tournure variée, jamais banale, dans la digression philosophique, dans la description pittoresque, dans les hors-d'œuvre délicats si j'ose dire, toutes les qualités que nous apprécions hier dans *Le Fils de ma Femme*. La même douceur triste et souriante, spirituelle et profonde y règne. et si l'invention n'est pas exceptionnellement riche et neuve, la forme dont l'auteur l'a parée est charmante et en tous points digne de lui. Le mode épistolaire, bien qu'un peu suranné, ne rencontrera vraisemblablement pas l'unanime faveur ; j'avoue qu'il ne m'a pas déplu de le voir choisi pour nous conter le mélancolique roman du héros de *l'Amour dans les Ruines*.

\* \* \*

L'introduction d'une étude telle que celle que vient d'écrire M. Henri Pirenne dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique*, dirigée par le docteur Gustave Le Bon est très significative. Ce n'est pas, en effet, une œuvre de pur historien, un commentaire de documents, un récit de faits et un examen de causes et d'influences que le savant professeur à l'Université de Gand a réalisé ici. Dans l'exposé de ce que furent les origines et ensuite la splendeur et plus tard la décadence des Communes des Pays-Bas, c'est-à-dire des départements actuels du Nord et du Pas-de-Calais, des royaumes de Belgique et de Hollande, M. Pirenne

voit le moyen d'expliquer logiquement des conflits et des problèmes d'ordre social et d'ordre politique aujourd'hui encore tout actuels.

Il faudrait faire une analyse minutieuse de cette histoire des *Anciennes démocraties dans les Pays-Bas* pour en discuter à l'aise et lumineusement toute la valeur et la portée. Je ne puis m'y attacher ici ; mais cette critique attentive d'une œuvre qui fait hautement honneur à celui qui l'a écrite, sera accomplie dans toute son ampleur. Qu'il me suffise de signaler avec quel soin de méticuleuse information l'auteur a envisagé la question de l'économie urbaine, comment il a traité de l'organisation politique des villes, montré nettement le lien qui rattache les institutions démocratiques au milieu économique au sein duquel elles se sont formées, comment il a, avec une impartialité louable, dégagé la portée des conflits les plus lointains entre la haute bourgeoisie et le peuple, entre les Communes et les Princes, les organismes municipaux et l'Etat.

\* \* \*

M. Jules Delhaize poursuit assidument la publication du grand ouvrage qu'il veut consacrer à l'histoire de la *Domination française en Belgique* à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup>. Voici que le quatrième tome en vient de paraître. Il a trait aux événements dont nos provinces furent le théâtre agité depuis le 19 brumaire et la promulgation de la Constitution de l'an VIII jusqu'aux jours fameux de l'an XII qui virent le triomphe définitif de Bonaparte sacré Empereur.

Ce ne sont point des faits de guerre tumultueux qui ont marqué ces quatre années de domination consulaire. Nos départements connurent au contraire une pacifique période d'organisation administrative. Abondants documents à l'appui, M. Delhaize nous montre la mise en marche de tout ce rouage rapidement mais habilement agencé.

Un intéressant chapitre est notamment consacré aux préliminaires, aux négociations et à la signature du Concordat, ainsi qu'au rappel de la joie provoquée dans les neuf départements par ce signal d'une paix bienfaisante.

Curieux à plus d'un titre est aussi le récit du voyage triomphal du Premier Consul à Ostende, à Bruges, à Gand, à Anvers, à Bruxelles, à Maestricht, à Liège et à Namur. Que de souvenirs déjà lointains il évoque et que d'épisodes et de personnages captivants il fait revivre !

En somme, l'auteur incline vers cette opinion qui fait du nouveau régime dont furent dotées nos provinces un moment de leur plus belle prospérité et de leur quiétude la plus heureuse.

\* \* \*

M. Georges Willame est le plus fidèle des fervents de sa ville natale. Il en a le culte savant et l'admiration filiale. Tout ce qu'il écrit est inspiré par un souvenir du riche passé historique de Nivelles; tout ce qu'il décrit est un tableau de la villette pittoresque et vivante qu'il connaît et qu'il chérit admirablement. « J'aime trop le décor nivellois, nous affirme M. Willame, pour ne pas le trouver beau. Mais il l'est, pour qui sait regarder, et voilà ce que je vais tenter de montrer. »

Et il le montre, avec éloquence, en savant et parfois même en philosophe.

Ces *Causeries nivelloises* sont, en effet, des pages d'érudition autant que des croquis de peintre expert, des contes de narrateur alerte, des couplets même, parfois, de poète inspiré. Volontiers elles s'adressent aux écoliers; n'est-ce pas dans les hommes de demain qu'il est nécessaire en effet de semer le bon grain du culte des souvenirs patriaux, de la fidélité aux traditions, de la connaissance et de l'amour de ce dont on est sorti? Il me semble bien que M. Willame y a pleinement réussi.

PAUL ANDRÉ.

---

**Georges BUISSET** : LE DÉTERMINISME ESTHÉTIQUE DE TAINÉ (Edit. du *Florilège*). — **Id.** : L'ÉVOLUTION IDÉOLOGIQUE D'ÉMILE VERHAEREN (*Mercur de France*). — **Paul PRIST** : LE PIÉDESTAL, roman (Bruxelles, Louis Verhellen). — **Marcel LOUMAYE** : L'ACTRICE, pièce en 4 actes, suivie de LE BOUQUET DE VIOLETTES, pièce en 2 actes (Edit. de la *Belgique Artistique et Littéraire*). — **Louis BOUMAL** : POÈMES EN DEUIL (Liège, Vaillant-Carmanne). — **Émile VALENTIN** : UN MÉDECIN, S. V. P. ! (Namur, Jacques Godenne). — **Alfred MICHA** : LES GRAVEURS LIÉGOIS (Liège, Bénard). — **Id.** : LES MAÎTRES TOMBIERS, SCULPTEURS ET STATUAIRES LIÉGEOIS (Liège, M. Thone).

« En esthétique, c'est-à-dire dans les nuages... » Cette boutade d'Anatole France s'explique assez par le désarroi philosophique qui règne aujourd'hui autour des œuvres d'art.

Ce désarroi, aux yeux de M. Georges Buisseret, est surtout imputable à la faillite des théories de Taine en matières esthétiques. Il s'est appliqué à montrer les causes de leur faiblesse et de leur insuffisance, dans un essai très démonstratif : *Le Déterminisme esthétique de Taine*

Si le système de Taine, en effet, est assez ferme dans sa charpente, il manque de réelle profondeur quand il étudie le sentiment esthétique dans le plan de la conscience humaine, et l'esprit méthodique du maître ne semble pas se douter qu'il existe une question de la beauté et que les créations artistiques correspondent à une conception supérieure, à quelque transcendante raison d'être.

Le grand défaut du philosophe est donc de ne pas atteindre, dans leur principe essentiel, les phénomènes d'un ordre si spécial et si complexe qu'il étudie. Il n'a, du reste, point su éviter de se contredire. Notre auteur le prend souvent en faute, appréciant en particulier son attitude devant la haute Renaissance italienne. L'impuissance de ses doctrines n'apparaît, en effet, nulle part plus manifeste que quand il s'agit de faire comprendre le génie des Raphaël, des Michel-Ange, des Léonard de Vinci.

\* \* \*

M. Georges Buisseret, qui se complait décidément à observer le jeu compliqué de la pensée chez les écrivains, étudie, en un petit volume de la collection « Les Hommes et les Idées », *L'Évolution Idéologique d'Émile Verhaeren*.

On peut dire que l'attitude actuelle de l'âme de notre grand poète est une belle sérénité. Mais de quelles souffrances morales, de quelle patiente recherche de soi-même n'est-elle pas le fruit ?

*Celui qui me lira, dans les siècles, un soir,  
Troublant mes vers, sous leur sommeil ou sous leur cendre,  
Et ravivant leur sens lointain pour mieux comprendre  
Comment ceux d'aujourd'hui s'étaient armés d'espoir,*

*Qu'il sache avec quel violent élan ma joie  
S'est, à travers les cris, les révoltes, les pleurs,  
Ruée au combat fier et mâle des douceurs  
Pour en tirer l'amour comme on conquiert sa proie.*

La philosophie de joie, d'amour, d'espoir, que les derniers livres d'Émile Verhaeren réalisent en beauté, se trouve avoir,

en effet, quand on va au fond des choses, la portée d'une réaction à la fois instinctive et intellectuelle. C'est ce qui apparaît quand on en recherche le processus à travers la série des grandes œuvres du poète et à travers les étapes de sa vie auxquelles ces œuvres correspondent.

M. G. Buisseret s'est justement proposé d'établir ces rapports entre une poésie et la foi qui l'inspire, une foi dont l'ardeur s'est élaborée inconsciemment, lentement et sûrement. Car c'est de sa foi dans l'homme que le maître de *La multiple splendeur* tire son enthousiasme et sa puissance.

M. Georges Buisseret a bien résumé l'essentiel de ce qu'il faut considérer « pour mieux lire Emile Verhaeren ». Il a fait ainsi un excellent petit livre de vulgarisation, dans le bon sens du mot.

\* \* \*

Après des années de probité et d'amour, mais durant lesquelles en génie rebelle il s'était amusé à œuvrer dans le vide pour la satisfaction de donner jour à ses rêves, le peintre André Montois y veut vivre enfin. Cultiver un art révolutionnaire, se suffisant à lui-même, grandissant librement comme une plante saine et féconde, ayant pour récompense la joie rare de créer à la fois avec douleur et ivresse : telle avait été son utopie splendide. Mais peu à peu il s'était détourné de la route lumineuse, pris d'un besoin de succès, las de souffrir, voulant échapper aux griffes de la misère et goûter à son tour au bonheur facile, immédiat.

C'est à ce tournant tragique de sa vie que M. Paul Prist nous montre son personnage, pour nous faire assister ensuite à sa sombre déchéance.

Sa femme, la belle Germaine, après avoir été l'instrument de sa joie, sera celui de sa fortune.

Mais, pour l'avoir avilie en la faisant descendre à ce rôle, quel ne sera pas son châtement ! Sur l'artiste rejaillit bientôt toute la honte de celle qui sert de piédestal à sa gloire usurpée. L'énergie créatrice du peintre semble paralysée. D'étape en étape il glisse aux pires compromissions.

Sur cette trame, bien ourdie, l'auteur de *Le Piédestal* a broché de copieux dialogues philosophiques et esthétiques, auxquels il donne pour décor des ateliers ou des milieux artistiques habilement évoqués. C'est dans ces débats que se décident les revirements de conduite d'André.



Le roman est, en général, bien conduit. Il est suffisamment passionnant, atteste une abondante sève de pensée et de style; mais affecte dans la forme quelques empâtements et même quelques brutalités d'expression qu'il eût été facile d'éviter.

\* \* \*

Sous une couverture toute blanche et vert-tendre des éditions de la *Belgique Artistique et Littéraire*, voici deux pièces bien sombres et bien tristes qu'a réunies M. Marcel Loumaye. Se peut-il qu'à Huy la jolie, au bord de notre chère Meuse, une imagination, si jeune et toute neuve encore, conçoive des aventures morales si douloureuses? Quelles lamentables détresses d'amour il nous expose dans *l'Actrice* et le *Bouquet de violettes*! Ou, plutôt, il ne nous en dévoile qu'un instant le spectacle. Car les petits drames de M. Marcel Loumaye font un peu songer à un théâtre-exprès ou à un scénario pour cinématographe. Il me semble, après les avoir lus, que je viens de parcourir quelques pages dans lesquelles se condenseraient deux ou trois péripéties essentielles d'une action dramatique qui pourrait être intéressante. Mais il faudrait en tirer bon parti, surtout en nous montrant des personnages qui déploient naturellement leurs caractères conformément aux lois psychologiques.

Ceci tend à dire que, si M. Loumaye a entrevu deux œuvres théâtrales pour lesquelles il a rêvé l'existence objective, il ne me paraît pas avoir poussé son effort assez loin pour la leur donner, complète et durable, et je vois, pour ma part, assez nettement quelle pièce on pourrait tirer des thèmes qui ne lui ont fourni que quelques variations dialoguées. Mais, sur ce point, il mérite bien quelque éloge. Il trouve presque toujours le ton juste et naturel. Sa prose est ordinairement d'une bonne tenue littéraire, et, dans certaines notations, se découvre une sensibilité fine et prompte qui annonce un tempérament d'écrivain.

\* \* \*

Chaque printemps fait éclore quelque poète nouveau.

Voici des vers doux et tristes, si tristes, que M. Louis Boumal a réunis en un petit cahier, intitulé : *Poèmes en deuil*, avec, en épigraphe, cette strophe de Verlaine :

*C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon cœur a tant de peine!*

Il semble, en effet, qu'une très vague mélancolie ait dicté ces chansons naïves, ces élégies plaintives, ces rêveries subtiles et langoureuses, où je ne sais quelle sincérité, qu'on y perçoit, fait passer la forme un peu grise et inconsistante.

Mais je crois y reconnaître, d'autre part, l'idéalité particulière aux poètes de Wallonie, cette sentimentalité tendre, qui fait leurs yeux émerveillés comme des yeux d'enfants devant la Nature et la Vie. En lisant *Retraite mystique*, par exemple, on songe, malgré soi, sans qu'il y ait plus qu'un simple rappel, à Fernand Séverin, quand il chante la « douceur de vivre ».

\* \* \*

Il y a, je crois, une bonne trentaine d'années que parut, pour la première fois, ce récit d'Emile Valentin dont on nous donne aujourd'hui la septième édition, *Un médecin, s. v. p.* ! Je n'aime guère le titre choisi pour ce tableau de mœurs. *Un médecin, s. v. p. !...* Cela fait songer à un banal vaudeville, à l'usage des pensionnats ou des médiocres sociétés d'amateurs. Mais c'est là un détail secondaire. On relit avec plaisir ce petit roman alertement écrit. Il évoque fort bien les sauvages beautés des bords de la capricieuse Semois et esquisse, avec quelle finesse malicieuse, la psychologie du paysan ardennais. Le texte est spirituellement commenté par vingt dessins de T'Sas.

\* \* \*

Patriote, amateur et historien d'art, M. Alfred Micha nous apparaît sous ces trois aspects dans ces deux beaux volumes in-quarto illustrés, dont l'exécution typographique fait honneur aux éditeurs Bénard et Thone : *Les graveurs liégeois* et *Les maîtres tombiers, sculpteurs et statuaires liégeois*. L'auteur s'y montre, en effet, animé d'une ardeur joyeuse à célébrer la gloire artistique de son pays, de sa ville natale. Il est persuadé que cette tâche s'impose à son enthousiasme. Qui donc, jusqu'à naguère, s'était inquiété de nous faire connaître les richesses de notre race ? Aussi l'ignorance publique égalait l'indifférence de ceux qui, ayant charge d'âmes, la portaient si légèrement. En évoquant un passé, si honorable pour nos arts régionaux, M. Micha aura fortifié les énergies intellectuelles de la vieille cité wallonne.

J'ai déjà fait allusion au plaisir distingué, pris par notre écri-

vain, et qui se trahit sans cesse, à dresser une nomenclature sans lacune des graveurs et des sculpteurs, à nous montrer les richesses du patrimoine national. C'est en cela qu'il s'atteste, l'amateur que je voulais dire, au bon sens du mot. Sans doute, il écouterait parfois l'inspiration de son cœur en formulant ses appréciations. Mais qu'importe? Son dessein n'est-il pas, avant tout, de faire connaître et estimer?

Du reste, il n'a pas manqué de s'en rapporter aux érudits, biographes ou critiques les plus autorisés, qui pouvaient le documenter. Ses sources sont nombreuses et il sait les choisir. Ses deux livres forment, de la sorte, une histoire complète d'une école admirable et qu'il était urgent de mettre dans la pleine lumière où elle mérite de briller.

Une place importante est faite aux artistes modernes, De Witte, Berchmans, Donnay, Heintz, Maréchal, Rassenfosse, A. de Tombay, Jean Pellard, Hippolyte Le Roy, Paul Dubois. Je ne sais pas si M. Micha a formulé toujours un jugement exact, définitif sur leur valeur respective. Ils sont d'ailleurs trop mêlés au présent, trop tributaires des contingences du moment, pour que qui que ce soit puisse avoir la prétention de le faire.

Aussi bien, suis-je plus intéressé par les chapitres consacrés à ceux qui firent glorieuse et immortelle l'école liégeoise, aux Varin, Natalis, Lairesse, Duvivier, Delcour, etc., etc. Ces pages nous donnent l'impression de la force et de l'opulence qui caractérisent un art bien particulier, réaliste sans vulgarité, simple et élégant, exact et harmonieux.

ARTHUR DAXHELET

### **Georges RENCY : FRISSONS DE VIE (Oscar Lamberty).**

— Les journaux comptaient jadis parmi leurs rubriques, celle des « accidents, méfaits, sinistres »; ils y ont renoncé aujourd'hui et les sinistres, méfaits, accidents se sont agglomérés en la rubrique « faits-divers », qui les synthétise. Tant mieux : « faits-divers » désigne ce qu'il veut montrer et range sous une bannière conventionnellement banale les mouvements de l'humanité, aspirations, postulations, ressauts, sursauts, les résignations et les fureurs, les dégoûts et les désirs, les emportements et les larmes; quand on voudra, au siècle prochain, étudier nos mœurs, on devra recourir aux journaux, aux « faits-divers », à

ces annales dont l'absence de style habille des incidents disparates.

Styliste habile et journaliste verveux, M. Georges Rency ne m'en voudra point, si je qualifie de « faits-divers » son recueil de nouvelles; ce sont des « faits » et très « divers » et qui, tour à tour, plongent parmi le drame et la psychologie, se déroulent parmi la province et la « capitale », nous raclent les nerfs ou nous induisent en la songerie. Oui, ces faits sont divers et divertissants en leur bigarrure.

En voici quelques-uns, épinglés au hasard :

Une vieille femme, tenue à l'écart par son gendre et sa fille, sauve leur enfant, grâce à la permanente et vigilante intelligence de ses soins; dans cette maison, d'où elle était exilée, elle est suppliée de revenir. « L'aieule triomphait là où la mère avait été vaincue par l'égoïsme et par la vanité ! Elle s'installait en maîtresse là où, jadis, elle n'avait même pas la place d'une servante au foyer. Une chaîne délicieuse, faite de petits bras d'enfant, la retenait dans cette maison de riches d'où l'on avait voulu bannir sa pauvreté. Par les belles journées de l'été finissant, elle s'asseyait au seuil de la demeure, comme une antique gardienne. »

Deux bureaucrates, accrochés d'amitié superficielle, consomment leur soirée en un même cabaret; l'un d'eux, agrippé par une maladie de foie, et condamné au régime de l'eau sempiternelle, s'enrage que son camarade continue la béate dégustation de son « lambic »; il se venge en inaugurant le « tic » de s'essuyer les semelles sur le pantalon de ce fortuné mortel, et il finit par le faire crever à ce manège sournoisement muet. « Pour mieux jouir de son triomphe, pour mieux goûter la volupté de le contempler étendu, sans vie, flasque et blême, celui qu'il avait vu si longtemps gras et rose, éclatant de santé, ruisselant de satisfaction égoïste, il ne quitta plus son ami, voulut l'ensevelir lui-même, le veilla, le suivit jusqu'au bord de la fosse. Il conduisait le deuil, il était à la fois toute la famille et toutes les relations du mort, et les assistants le plaignaient sincèrement, se demandaient comment il pourrait supporter cette perte. Au cimetière, il éprouva un bonheur inouï à entendre résonner le cercueil sous les premières pelletées de terre. »

Invité à choisir entre ses « deuxpères », l'un qui l'a uniquement mis au monde (il est devenu très riche), et l'autre qui l'a élevé, dressé (il est demeuré très pauvre), Olivier ne bar-

guigne pas : « Je ne puis préférer mon intérêt personnel et son bonheur à lui, au devoir que j'ai de rendre heureux jusqu'à leur dernier jour, par ma présence constante, par mes soins, par mon amour, ma vieille maman qui ne vit que pour moi. et le brave homme, le cœur dévoué et fidèle qui m'a aimé pour moi-même, alors que je ne lui étais qu'un étranger... »

Et, de-ci de-là, ce sont des croquis de gens et de paysages, des aspects, des silhouettes. Savourez cet incident nettement noté : « Un jour qu'il revenait à cheval, jambe de-ci, jambe de-là, d'une visite qu'il avait rendue à un curé voisin, trois drôles l'attendirent, tapis dans un chemin creux. Au passage, l'un d'eux le tira par le pied et le fit choir de sa monture. Quand il fut par terre, ils se jetèrent tous trois sur lui, croyant en avoir facilement raison. Mais leurs faces de lâches rencontrèrent les formidables poings du prêtre, relevé aussitôt que couché et solide à l'attaque autant qu'à la riposte. Le nez de l'un s'écrasa comme une nêfle mûre. Le second sema ses dents sur le chemin. Le troisième s'enfuit en hurlant et en soutenant ses reins meurtris. Puis, le curé remonta à cheval, jambe de-ci, jambe de-là, et, sans tourner la tête, regagna sa cure au petit trot. »

Enlevez, c'est pesé... ah ! le gaillard...

Le livre de M. Georges Rency abonde en pages personnelles et plaisantes; il est tout imprégné d'ironie, tour à tour, et de sentiment attendri; dommage que, parfois, le style, cursif, devienne suspect d'improvisation. Quand on a la valeur de M. Georges Rency et que l'on balance la fêrule du critique, on doit s'en mulcter les ongles avant de manier la plume.

FRANZ MAHUTTE.

---

## LES THÉÂTRES

---

MONNAIE : *Méfistofele*, opéra en 4 actes, de Boïto (10 mai). —

*Don Quichotte*, comédie lyrique en 5 actes de M. Massenet (14 mai) — *Le Vieil Aigle*, drame lyrique en un acte de M. R. Gunsbourg (19 mai).

PARC : *Sœur Béatrice*, mirac'e en 3 actes de M. Maeterlinck;

*Trimouillat et Méliodon*, vaudeville en un acte de M. Edm. Picard (9 mai). — *Les Étapes*, pièce en 3 actes de M. G. Van Zype (12 mai). — *Le Mâle*, drame en 5 actes de MM. C. Lemonnier, Bahier et J. Dubois (15 mai). — *Étudiants russes*, drame en 3 actes de M. I. Gilkin (18 mai). — *Le Cloître*, drame en 3 actes de M. Émile Verhaeren (21 mai).

ALCAZAR: *Déserteur*, pièce en 5 actes de M. C. Van Cauwenberghe, adapté par MM. T. Hannon et de Pussy (30 avril). — *La Bourse ou la Vie*, pièce en 4 actes de M. A. Capus (18 mai).

GALERIES : *Les Mousquetaires au Couvent* (4 mai); *Boccace* (14 mai); *Le Grand Mogol* (28 mai).

**L'Opéra de Monte-Carlo.** — Deux œuvres inconnues à Bruxelles, la présence d'un chef d'orchestre de qui le souvenir nous était demeuré sympathique, le concours d'artistes glorieux ou tout au moins notoires, l'appoint de décors dont la merveille avait été claironnée habilement, des patronages royaux, en fallait-il autant pour assurer la vogue, et probablement le succès, aux cinq représentations organisées par les directeurs de la Monnaie subsidiés par l'administration communale?

La troupe, chœurs compris, qui fait, sous le règne intelligent de M. Raoul Gunsbourg et l'impulsion opulente de M. Camille Blanc, les beaux soirs de la saison monégasque, est donc venue victorieusement s'installer dans Bruxelles cosmopolite. A son répertoire elle avait inscrit trois œuvres fournissant des rôles caractéristiques, bien que divers, au grand artiste qu'est M. Chaliapine.

Or, M. Chaliapine, incontestablement, a été le triomphateur de ces soirées où l'enthousiasme bruxellois, galvanisé par nombre de *furias* d'outre-frontières, se haussa à un diapason inaccoutumé. La voix de la célèbre basse est, en effet, d'une puissance et d'une souplesse admirables; conduite avec un art facile et savant tout ensemble, elle exprime les plus minimes détails de l'émotion par laquelle passe le chanteur aussi totalement capable, pour cela, d'être le tragique héros infernal de Boito que le légendaire chevalier philosophe qu'immortalisa Cervantès ou le vieux guerrier de Tartarie que M. Gunsbourg trouva campé tragiquement dans un conte sauvage de Gorki.

M. Chaliapine, en outre, par l'intelligence et la plastique, par le geste, le masque et le costume réalise dans leur entière vérité les personnages qu'il incarne. Il est l'artiste vraiment

complet capable de donner corps dans toute leur authentique perfection aux conceptions des poètes et des musiciens dont il devient, de la sorte, le plus précieux des collaborateurs.

Nous connaissons le *Méfistofele* de Boïto. Nous avons pu apprécier combien la veine mélodique de M. Massenet, sa facilité abondante, son inspiration complaisante sont loin d'être taries, mais aussi combien la composition musicale est devenue, pour ce maître inégal, trop peu sévère envers soi-même, presque machinale, partant dépourvue d'originalité vraiment neuve, de pittoresque essentiel et rare. Nous avons enfin pu savoir si, oui ou non, M. Raoul Gunsbourg, qui affirme sentir frémir et vibrer en lui tous les instincts d'un artiste complexe, a du génie ou simplement du toupet ?

*Don Quichotte*, réduit à quelques épisodes plus ou moins fidèlement extraits de l'histoire fameuse, mais expertement mis en scène, a été l'occasion d'un commentaire musical plein d'adresse et qui ne peut manquer de plaire aux oreilles sympathiques aux cadences, aux sonorités et aux phrases séductrices.

*Le Vieil Aigle* est peut-être un modèle de libretto dramatique, mais est à coup sûr la réussite d'une gageure musicale : celle d'un compositeur qui marie la mélodie, le récitatif, l'orchestration descriptive, le thème et le couplet avec une déconcertante et paradoxale profusion, mais n'est pas un instant indifférent, jamais banal, presque toujours curieux, et très souvent émouvant.

Au succès complet et légitime de M. Jehin conduisant un orchestre très attentif et des chœurs bien disciplinés, au succès énorme de M. Chaliapine, il faut évidemment associer celui remporté par le ténor russe M. Smirnoff qu'une voix, trouvée grêle ou trop métallique par certains, étonnamment cristalline, étendue et claire par d'autres, fait un chanteur de tout premier ordre ; M<sup>me</sup> Lucy Arbell, qui réalise ce déconcertant tour de force de vocaliser avec une voix creuse de contralto et de triller jusque dans les profondeurs les plus graves, n'a pas manqué de dérouter quelques tympans et d'appeler des critiques aussi peu galantes qu'injustes ; mais la majorité lui fut sympathique, d'autant plus que son brio, son chic et sa beauté assurèrent à la comédienne des suffrages que la chanteuse eût vu discuter. Par contre, toute mignonne, mais gracieuse et vive, M<sup>me</sup> Edith Delys émerveilla, par la richesse puissante et vaste de ses notes exquises. M. Muratore justifia, auprès des Bruxellois, qui ne tinrent ses débuts qu'en médiocre estime, le mérite de la glo-

rieuse carrière qu'il a parcourue depuis. Mme Marguerite Carré fut le charme et le sourire du sombre drame des amours du *Vieil Aigle* — ai-je dit qu'il s'agit d'un père et d'un fils, amoureux d'une même esclave et qui ne voient le moyen de sortir de ce cauchemar de jalousie et de haine qu'en tuant la pauvre ; comme elle n'est plus à aucun des deux, le mauvais mal serait arraché de leur cœur, si le vieillard ne se jetait du haut des rochers dans la mer, tout de suite après qu'il vient d'y précipiter l'innocente esclave.

Des décors lumineux de M. Frey, dont on avait dit qu'ils étaient la merveille des merveilles, je confesserai que je ne pense que peu de bien. C'est une façon de gigantesque cinéma aux vues colorisées se succédant, se superposant, se combinant avec lenteur. Nulle illusion de vérité pittoresque n'est possible ; on garde constamment trop la sensation qu'on nous fait voir la lanterne magique. Cela n'est pas déplaisant s'il s'agit de réaliser les fantasmagories de la nuit satanique de Walpurgis. Mais le combat de Don Quichotte contre les moulins à vent ainsi représenté prend des allures de joujou puéril bien près d'atteindre au grotesque.

Et puis cela oblige à plonger non plus seulement la salle, mais toute la scène dans l'obscurité. Et j'avoue aimer mieux suivre dans tous ses détails la mimique de Chaliapine, de Muratore ou de Lucy Arbelle que de contempler les ciels changeants ou les paysages fondants de M. Frey.

Je ne serais pas complet si je ne mentionnais l'appoint d'un acte de *La Traviata* et d'un acte du *Barbier* chantés en italien par le rossignol dodu qu'est Mme Frieda Hempel, le baryton sonore et l'acteur de verve qu'est M. Sanmarco, l'étonnant Basile bouffe, impayable, admirable (évidemment...) spirituel et formidable qu'est M. Chaliapine.

\* \* \*

**Les auteurs belges.** — La ville de Bruxelles a donné 15,000 francs ; M. Reding 10,000 invitations et il a repris *Kaatje*, et, quelques soirs de température maussade aidant, on est parvenu à remplir à peu près décemment quinze fois la salle du Parc afin de faire entendre et voir à nos concitoyens : *Sœur Béatrice*, *Trimouillat et Méliodon*, *Les Étapes*, *Étudiants russes*, *Kaatje*, *Le Mâle* et *Le Cloître*, — du drame, du miracle, du vaudeville, de la pièce à thèse, de la comédie sentimentale ou sociale, en prose et en vers.



Pour le surplus, il y a même des huissiers qui sont venus instrumenter rue de la Loi, dépêchés par mandat émanant de Saint-Wandrille, à l'effet d'interdire que la troisième des trois représentations d'un miracle destiné à la scène lyrique fût donnée sur une scène dramatique.

Tout cela est profondément triste, funeste, injuste et voilà encore un tas de bonnes intentions et de louables efforts manquant totalement leur but. Car la Ville a fait son devoir, M. Reding a fait le sien, les interprètes très consciencieux ont fait le leur, le public aussi (les dix mille invités et les quatorze payants) a fait son devoir, la presse quotidienne qui a annoncé les spectacles avec bienveillance et en a rendu compte ponctuellement, a fait son devoir, les auteurs eux-mêmes ont fait leur devoir...

Alors, quoi ?

Alors, le malentendu persiste, s'éternise, s'amplifie, je le crains. Et le fossé s'élargit qui sépare les auteurs dramatiques belges *du vrai public*, celui qui fait les notoriétés, le succès d'affluence, et d'estime et d'argent.

J'ai assisté à la plupart de ces soirées; j'ai pu constater que l'accueil fait aux pièces belges était non seulement sympathique mais souvent chaleureux; qu'il était, en tous cas, des plus compréhensifs. J'ai surtout admiré que l'impression générale fût celle d'un soulagement de sortir enfin des chemins cent fois battus, de s'évader vers un peu de lumière, d'air pur, de bonne atmosphère saine...

Et cependant pas un théâtre ne jouera une pièce d'auteur belge de plus. Bien au contraire : la « saison » extraordinaire qui vient de s'achever nous a fait plus de tort que de bien. Elle fut incontestablement *un succès de théâtre*, quoi qu'en pense et surtout quoi qu'en écrive le critique grincheux qui prétend mordicus n'en point démordre et affirme que « tout cela, en somme, ce n'est pas du théâtre »; mais elle ne fut pas, oh ! non, *un succès d'argent*.

Ces représentations furent donc une totale réussite artistique, — et je suis cependant d'avis qu'on a eu tort de les donner, — de les donner dans ces conditions-là.

\* \* \*

**Déserteur.** — C'est une pièce d'auteur belge également. Mais elle procède d'une autre façon de comprendre et de pratiquer l'art dramatique...

*Déserteur* est d'origine flamande, d'ailleurs. On nous a affirmé que sur plus d'une scène des Flandres, ce drame militaire national a eu de nombreux soirs de succès populaire. Je n'en suis pas étonné. Et la version française que l'Alcazar nous en a donnée, prouve que les épisodes pathétiques et toutes les bonnes intentions moralisatrices, dont l'aventure d'un lancier déserteur, qui se réhabilite, est la facile occasion, sont capables de plaire également à la curiosité impressionnable du public bruxellois.

La pièce a, du reste, été très vaillamment défendue et mise en scène avec des soins attentifs.

\* \* \*

**La Bourse ou la Vie.** — Mme Jeanne Rolly, élégante et très fine comédienne, M. G. Dubosc, son partenaire au naturel et à l'enjouement parfaits, sont venus assurer le succès d'une reprise de celle-là de ses pièces où M. Alfred Capus a peut-être été lui-même avec l'adresse et l'esprit les plus complets.

M. Paulet, M. Bosc, M. Hauterive, beaucoup d'autres ont contribué du reste, aux côtés des brillantes vedettes, à la réussite de ces représentations, qui nous ont remis en mémoire l'accueil enthousiaste fait naguère, et avec raison, à ces quatre actes reflétant, de façon délicieuse et piquante, tout ce qu'il y a d'insouciance, de joie de vivre, de volonté d'être heureux et gai quoi qu'il surgisse, de ne se frapper pour rien, de n'hésiter pas avec une trop scrupuleuse rigueur sur le choix des moyens, dans les âmes des Parisiens et des Parisiennes de luxe de nos temps sans rigueur.

*La Bourse ou la Vie...* ah! oui. Mais la vie avant tout, la bourse malgré tout!

Tout cela est profondément immoral, si vrai, presque fatal, et, en tout cas, je ne vois pas comment on pourrait s'en indigner, lorsque c'est M. Alfred Capus qui en donne le spectacle.

\* \* \*

**L'Opérette.** — Nous sommes en temps d'exposition. On passe tout en revue. Les produits, les hommes et les idées sont classés, étiquetés, offerts méthodiquement à nos curiosités.

Le compartiment de l'opérette (groupe du théâtre, classe lyrique), n'est pas installé au Solbosch. C'est dans l'élégante

salle des Galeries que MM. Mertens et Nobel, faisant fonctions de commissaires généraux, ont inauguré leur pimpante et abondante section le 4 mai dernier. Depuis lors, de quinzaine en quinzaine, ils renouvellent les « produits » qu'ils exposent, et c'est ainsi que, l'un après l'autre, ils nous font voir, pour notre délassément le plus agréable, les échantillons les plus célèbres et les triomphes les plus assurés d'un répertoire qui ne vieillit point.

Ils se sont assuré d'ailleurs, pour les aider dans ce succès, le concours d'une troupe pleine d'entrain, de chic et d'assurance. En citant ses deux chefs de file, l'aguichante divette M<sup>me</sup> Tariol-Baugé et le toujours désopilant M. Villot, je ne manque pas de songer aussi à tous ceux qui les secondent et leur emboîtent gaillardement le pas.

PAUL ANDRÉ.

---

## LES SALONS

---

LA SOCIÉTÉ ROYALE DES BEAUX-ARTS : LE PORTRAIT BELGE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. — AU CERCLE ARTISTIQUE : M. GEO BERNIER. — AU PALAIS DES ARTS : M. EUGÈNE DELESTRE. — A LA SECTION ALLEMANDE DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE.

Il y a toujours eu des penseurs pour chercher le « vrai » de l'homme, pour scruter son âme et son esprit, pour essayer d'arracher son secret à l'impénétrable personnalité humaine. L'homme est tout le spectacle de l'homme, et il ne se lasse point d'entendre parler de lui-même. Il y a eu des époques, cependant, qui, sans cesser de s'intéresser passionnément à l'homme métaphysique, si l'on peut dire, ont professé dans leur art le plus singulier dédain pour la réalité de sa figure physique. Ce sont les époques où les préméditations de l'idée avaient plus d'empire sur les conceptions des artistes que les séductions spontanées de la réalité. En un mot, les époques du Classicisme; celles où celui-ci prit en France, avec Le Brun au XVII<sup>e</sup> siècle, avec David à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sa forme la plus dogmatique et la plus autoritaire.

« Un peintre qui ne fait que du portrait n'a pas encore atteint à cette haute perfection de l'art et ne peut prétendre à l'honneur que reçoivent les plus savants. Il faut pour cela passer d'une seule figure à la représentation de plusieurs ensemble; il faut traiter l'histoire et la fable; il faut représenter de grandes actions comme les historiens, ou des sujets agréables comme les poètes : et, montant encore plus haut, il faut, par des compositions allégoriques, savoir couvrir du voile de la fable les vertus des grands hommes et les mystères les plus relevés ». Ainsi parlait Félibien, un des amateurs les plus fins et les plus éclairés du siècle de Louis XIV. Les théoriciens de l'école de David renchérissent encore sur ces préceptes : Ils tiennent que « le peintre de portraits est à peine un artiste, car ses œuvres n'ont d'autre mérite que celui de la ressemblance... »

Entre le classicisme somptueux et grandiose de Le Brun et le classicisme sec et tristement sculptural de David, il y avait eu, il est vrai, le délicieux intermède de grâce aisée et de couleur spirituelle des maîtres français de la Régence et du règne de Louis XV. Il y avait eu Watteau, l'évêque lyrique des fêtes galantes; Chardin, qui nous fait entrer dans l'intimité de la société bourgeoise du temps, que l'autre, celle de la Cour et des Salons, nous masque trop; Fragonard, dont l'œuvre est comme le reflet coloré des imaginations libertines des conteurs de l'époque. Il y avait eu La Tour qui, dans la matière fragile du pastel, a fixé la physionomie diverse et singulière de ce monde hétéroclite de grands seigneurs, d'aventuriers, de parlementaires et de filles d'opéra dans la familiarité duquel il vivait.

Au cours du beau livre qu'il vient de publier chez Van Oest sur le *Portrait en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, M. Dumont-Wilden a défini, en des pages excellentes, l'art volontaire de La Tour : art d'observateur, d'analyste qui cherche à saisir, en même temps que l'apparence du modèle, son identité profonde. D'aucuns trouveront, pourtant, que l'ingénieux écrivain a, dans son admiration justifiée pour les maîtres français du XVIII<sup>e</sup> siècle, fait un peu trop bon marché des primitifs : « D'autres peintres, en d'autres temps, écrit-il par exemple, ont, par fortune, fixé sur la toile ou le papier une image émouvante où l'âme d'un homme semble s'étaler, mais c'est un hasard, ou plutôt un miracle de la sincérité. Si, dans leurs représentations du visible, ces vieux maîtres des Flandres, de Hollande, d'Allemagne ont atteint l'invisible, c'est que leur merveilleuse conscience a eu des éclairs divinatoires : chez La Tour et ses émules,

l'invisible est toujours présent. Ce ne sont pas les peintres des visages, ce sont les peintres des esprits et des caractères, ce sont les peintres des âmes, des âmes nues, des âmes vraies, terriblement vraies. »

Peut-être y a-t-il là un peu d'illusion : Sans rien ôter à la puissance pénétrante des portraits de La Tour, on peut dire que leur signification se précise et s'achève dans notre esprit par tout ce que nous savons de la vie, des mœurs, des habitudes de ses modèles, toutes choses sur lesquelles nous sommes surabondamment renseignés par les écrits du temps. Dans la plupart des cas, lorsque nous contemplons un portrait de cet artiste, ce n'est pas un anonyme que nous avons devant nous, mais bien un personnage dont la mentalité et le caractère nous sont connus. Nous avons une idée de lui, de sa physionomie. Nous la vérifions sur l'image exécutée par le maître, et nous sommes d'autant plus enclins à admirer cette effigie que nous y rencontrons plus de traits convenables à l'opinion que nous nous étions formée de l'individu représenté. C'est, d'ailleurs, déjà une raison pour que nous nous intéressions à ces portraits. Dans l'art comme dans la vie, les inconnus ne retiennent généralement pas longtemps notre attention.

Ces circonstances favorables existent rarement pour les primitifs flamands, italiens ou français. Il ne faut pas parler du XIV<sup>e</sup> siècle, du moins dans sa première moitié et, principalement, en Italie, il n'a pas pratiqué le portrait. On s'est complu à donner des noms illustres aux figurants de telle ou telle fresque, mais ces identifications sont du domaine de la légende. Quant au XV<sup>e</sup> siècle, le grand nombre de portraits que nous tenons de lui s'imposent à nous comme des énigmes. Fréquemment, la personnalité du peintre nous est aussi cachée que celle du modèle. Dans l'art italien, le portrait a, dès lors, une figure d'apparat ; même s'il se montre, en quelque peinture religieuse, agenouillé, dans l'attitude du donateur en prière, le personnage pose, il se fait voir, il désire être admiré. Dans l'art flamand, comme, plus tard, chez Dürer ou Holbein, aucune trace d'apprêt ou d'affectation. Clerc, marchand, magistrat ou seigneur, c'est l'homme tel quel, dans sa gravité, dans sa simplicité, qui nous apparaît sur le panneau où le peintre a perpétué sa semblance. Et les œuvres de cet art à la fois si patient et si perspicace, tout animées de l'amour et du respect de la réalité, nous mettent face à face avec celle-ci, non seulement telle qu'elle était, mais telle qu'elle se réfléchissait dans la vision et la pensée d'un artiste, c'est-à-dire sous ses traits les plus significatifs.

On peut affirmer certainement, avec M. Dumont-Wilden, qu'il n'est pas « dans toute l'histoire de l'art, une seule école qui porte aussi profondément que l'école française du XVIII<sup>e</sup> siècle l'empreinte de l'heure, de l'époque et du milieu social » sans consentir à aucun point de vue que, comme il l'écrivit plus loin, les « expressions d'art des primitifs flamands puisent en elles-mêmes leur signification et leur séduction, et n'évoquent que secondairement le milieu et le moment qui les a vu naître ». Ne serait-il pas plus exact de dire que l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle a été l'expression d'une société et l'art du XV<sup>e</sup> celle d'un temps. D'un côté, « société de Paris », société très restreinte, comme le constate lui-même M. Dumont-Wilden, aristocratie de la naissance, de l'esprit ou de l'argent, dont l'étude, à tout prendre, ne nous offre qu'un aspect partiel, fragmentaire, parfois mensonger, de l'époque, car, derrière cette poignée de privilégiés, grâce à leur origine, à leur savoir, à leur fortune ou à la facilité de leurs mœurs, il y avait la foule, le peuple, les bourgeois, les commerçants dont la pensée avait peu d'accès dans les Salons et les rêves aucun dans les Académies!... De l'autre côté il en allait tout autrement, puisque l'art du XV<sup>e</sup> siècle étant destiné, pour la grande majorité de ses ouvrages, au peuple, devait, sous peine de n'être pas compris, parler à la multitude son propre langage, l'entretenir de ses propres pensées et de ses propres rêves, et en donnant figure à ceux-ci, nous laisser du siècle, de ses réalités et de ses aspirations, l'image la plus vive et la plus poignante.

\* \* \*

Nous nous sommes laissé entraîner dans une digression. Nous parlions du portrait. A vrai dire, le portrait, malgré la défaveur qui s'attachait à la réputation des artistes qui se spécialisaient dans ce domaine, ne cessa pas de donner occasion à des chefs-d'œuvre sous le règne esthétique de David. David lui-même, tout en rechignant et en considérant un tel travail comme une déchéance, en exécuta beaucoup et qui sont d'une vérité et d'une beauté merveilleuses. Il tenait à mépris la nécessité de représenter des gens qui, n'étant ni Grecs ni Romains, n'appartenaient point à l'« histoire », et dont le visage et le costume demandaient à être reproduits d'après nature et non d'après quelque bas-relief antique ! Pourtant, c'est là aujourd'hui, pour nous, le meilleur et le plus attrayant de son œuvre.

Navez, le peintre qui, dans l'ordre chronologique, est le

maître le plus ancien figurant à cette exposition ; Navez, qui avait étudié dans l'atelier de David, professait, naturellement, le *credo* classique de ce dernier. Avec une intransigeance moindre, d'ailleurs, et une sensibilité de coloriste moins assujettie à l'observance des dogmes abstraits de l'école. Ses grandes compositions : *Athalie et Joas*, *Agar et Ismaël*, par exemple, n'ont plus à nos yeux qu'un intérêt archéologique. Pour lui aussi, toute la vie et toute la puissance de son art ont passé dans ses portraits. La douzaine de toiles de Navez qui se trouvait au Salon comprenait quelques œuvres de premier ordre, bien propres à donner une juste idée du talent de leur auteur, lorsqu'il laissait les pompes de la fable et de l'allégorie pour l'humble réalité. Une des plus séduisantes était, peut-être, le portrait que l'artiste fit de lui-même en 1812. Il avait vingt-cinq ans. Il se montre, le crayon d'une main, se caressant vaguement le menton de l'autre, occupé à examiner quelque modèle : le visage juvénile et intelligent exprime avec la plus parfaite simplicité, dans la tension de ses traits fins et le froncement léger de ses sourcils, la volonté et l'ardeur du travail. Les portraits de Navez se distinguent, d'ailleurs, en général, par le naturel, l'aisance de la présentation. Parfois, sans doute, l'artiste devait sacrifier un peu au goût du modèle, faire apparaître celui-ci dans un décor à colonnes et à draperies, comme le *Marquis Philippe de Beaufort*, ou le camper dans une pose napoléonienne comme *Heyvaert* qui, personne n'en ignore à Saint-Josse-ten-Noode, était poète. Parmi les plus délicates de ces images, il faut citer celles de deux vieilles dames, *Mme Matagne* et *Mme de Lathuy*.

Ce sont là des œuvres d'un art tranquille et harmonieux, sans fracas, sans hâte, comme celui des Primitifs. Pour être parfaites, il ne leur manque qu'un peu d'air, une atmosphère plus fluide. C'est le défaut que l'on constate, également, dans le ravissant portrait de *Marinicia*, dont la délicate figure brune, encadrée des bandeaux de ses cheveux noirs, s'enlève sur un beau fond verdâtre. Parmi les contemporains de Navez, nous rencontrons Alexandre De Latour, Picqué et Simoneau, mais il suffit de les mentionner pour mémoire.

En somme, Navez, dans les travaux du genre de ceux qui nous occupent, est resté fidèle à la tradition réaliste de l'école belge. Instinct même plutôt que tradition ; instinct dont l'influence transparaissait dans la teneur des œuvres des maîtres les plus subjugués au XVI<sup>e</sup>, au XVII<sup>e</sup> et même au XVIII<sup>e</sup> siècle

par l'exemple des Italiens ou par les théories académiques. On pourrait, sans aucun doute, découvrir parmi les ouvrages de nos artistes des « portraits historiques », c'est-à-dire des portraits compliqués ou ennoblis d'une allégorie, dans le genre de celui où Ingres représenta *Cherubini*, vêtu d'un carrick et d'une redingote noire, accoudé à une colonne cannelée, tandis que la Muse Euterpe, debout derrière elle, étend sur sa tête une main protectrice... Mais cette conception hybride et théâtrale du portrait n'a jamais été en grande faveur auprès de nos artistes, si imbus qu'ils fussent d'un idéal, soit classique, soit romantique. Deux pages de Wappers, deux portraits de jeunes gens, d'un faire gracieux et apaisé, témoignaient ici de cette absence de toute recherche inutile chez le premier de nos maîtres romantiques. Parmi les toiles de Leys, il y avait, outre les portraits de *M.* et de *Mme Couteaux*, celui, assez accentué et de la première manière de l'artiste, de *Mme Leys*, et celui, de sa manière définitive, de *Mlle Leys* — délicieuse harmonie en vert, d'une beauté et d'un charme inexplicables. Wiertz, lui, ne pouvait point ne pas jeter le manteau orageux de sa pensée déclamatoire sur les êtres les moins susceptibles de supporter un tel accoutrement. Il fait surgir, par exemple, la sévère et rigide physionomie doctrinaire de *M. Auguste Orts*, *Ministre d'Etat et président de la Chambre*, comme une espèce de Méphisto parlementaire, au seuil d'un crépuscule tempétueux plein de nuées sombres, de profils indistincts de palais en ruines et du tragique flottement d'une vaste draperie rouge!...

On ne saurait dire ni bien, ni mal des effigies exécutées par Gallait, Cluysenaar et quelques autres de la même lignée médiocre. Ils ont rempli leur tâche avec application et probité, mais il semble toujours, lorsque l'on se trouve devant un portrait de leur main, que le peintre vous présente vaguement des gens vagues... Portaels, plus énergique et plus personnel, Alfred Stevens, plus raffiné, qui, tous deux, furent élèves du bienveillant Navez, étaient là, le premier avec un portrait de *Dame rêveuse*, d'une allure romantique; le second avec un petit portrait de *Jeune fille*. L'atelier Portaels était représenté par Hennebicq, Agneessens, Verheyden et *M. Emile Wauters*. On sait les succès officiels et mondains de ce dernier, succès justifiés par sa manière brillante : le *Baron de Beeckman* et *Mme Speyer*, entre autres, constituaient d'excellents spécimens du talent distingué de cet artiste. De Verheyden, il y avait le portrait très réussi de feu *Frantz Binjé*; d'Agneessens, le *Pro-*



*fesseur Bommer, des Enfants* et deux pages où se marque particulièrement l'art ferme et réfléchi du maître : *Mme Van der Stappen* et la *Loge*.

Lorsque nous aurons mentionné quelques beaux portraits de De Winne ; une curieuse figure du *Peintre Huygens*, par Louis Dubois ; l'*Alfred Verhaeren*, de Duyck ; *M. et Mme de H...*, de Vanaise, d'une bonne présentation familière ; la *Mère de l'artiste*, d'un faire minutieux, de Piet Verhaert ; deux ou trois toiles d'Evenepoel, dont la meilleure : *Un Chimiste*, est d'une facture un peu sèche, nous pourrions passer des artistes morts aux vivants.

Ceux-là, tout nous autorise, du moins, à le supposer, sont affranchis de tout préjugé esthétique, puisqu'ils ont grandi et se sont développés en une période où le réalisme, après avoir ruiné toutes les théories antérieures, a fini par se détruire lui-même dans ce qu'il avait conservé de doctrinal. Et cependant, à examiner leurs œuvres, peut-être pourrions-nous vérifier, une fois de plus, que les choses périssent moins que le nom qu'on leur donne. Les artistes de notre génération ont tous été nourris dans le réalisme, et ont retenu de celui-ci surtout le goût de la liberté ; il n'y a plus parmi eux ni classiques, ni romantiques. Mais, si l'on veut tenir que le classicisme consiste essentiellement dans la tendance à faire prédominer la ligne, à s'efforcer vers une certaine dignité du décor et du personnage ; le romantisme, dans l'inclination à insister principalement sur l'expression et le sentiment, on s'accordera à penser que beaucoup d'artistes contemporains pourraient être rangés sous l'une ou sous l'autre de ces qualifications. Il n'y a pas lieu de s'en montrer étonné, car sous ces deux épithètes nous retrouvons les deux tempéraments, les deux imaginations, les deux sensibilités qui se sont rencontrées de tout temps dans toutes les écoles : d'une part, l'artiste qui exprime les choses ; de l'autre, celui qui s'exprime dans les choses. A ce point de vue-là, on pourrait dire, par exemple, que Ghirlandaio et Raphaël étaient des classiques ; Botticelli, Léonard de Vinci et Michel-Ange, des romantiques...

L'application de ces définitions aux exposants de ce salon n'irait, probablement, pas sans difficultés. Les idées générales sont faites si souvent de la somme des contradictions contenues dans les idées particulières qu'elles résument ! On éprouverait quelque hésitation pour classer les beaux portraits, d'une vision si probe et si lucide, de MM. Richir et ter Linden. Par contre,

on ne risquerait point de soulever d'objections en inscrivant parmi les classiques M. le comte de Lalaing, parce qu'il est précis et solennel, et M. Motte, quoiqu'il soit bariolé. MM. Mellery, Frédéric, Ensor, Khnopff, Jacob Smits et Gouweloos ne laisseront pas de prendre, à nos yeux, du chef de leur vision ou de celui de leur conception, quelque apparence romantique. Cette même impression, nous la recevrons de l'un des portraits exposés par M. Van Rysselberghe : une fillette en robe noire, debout, dans une attitude et avec une expression de gaucherie charmantes, devant le chambranle, bleu pâle relevé d'or, d'une porte. Mais nous mettrons — si étrange que cela puisse sembler — ce même peintre au nombre des classiques pour son second portrait, pointillé celui-là (*Mme Paul Dubois*), qui, dans la pose du modèle, le chatoiement de sa robe de soie violette, le décor, la console et la glace dorée qui sont derrière lui, est tout éclat extérieur et somptuosité...

Nous en étions là de notre examen et cherchions de quel côté de la limite esthétique nous devons placer et M. Georges Lemmen, avec ses superbes portraits de *Jeunes filles*, et M. Lucien Wollès avec ses deux portraits, celui de *Mme Fraikin* et celui de son père, magnifiques d'intensité et d'émouvante fidélité, lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous aperçumes que nous étions tout seul. La lumière du jour, précisément, s'était voilée, ajoutant l'ombre au vide et au silence qui, déjà, régnaient dans les vastes salles de l'exposition. Cependant, toutes ces semblances d'hommes étalées le long des murailles paraissaient nous dévisager. Des dames déjà vieilles sous le Premier Empire, vêtues de soie et de dentelles, coiffées de bonnets coquets; des enfants nés sous la Restauration ou les d'Orléans, inconnus qui nous semblaient avoir passé d'un trait de la jeunesse du tableau à la nuit sans âge du tombeau, nous regardaient. Et, aussi, des artistes, des savants, des dames qui avaient été riches, d'autres qui avaient été belles, des illustres et des ignorés, *Marinicia l'Italienne* et Orts, le Ministre d'Etat...

Et notre tête à tête avec tous ces morts ressuscités et avec tous ces vivants muets commençait à nous mettre dans un étrange malaise, lorsque, heureusement, un gardien, s'avançant sur nous d'un pas autoritaire, nous signifi d'un ton sans réplique : « Monsieur, on ferme!... »

Au *Cercle artistique*, une des expositions les plus attrayantes de l'année, celle de M. Geo. Bernier. Une soixantaine de paysages d'un art délicat, nuancé, lumineux, et dont les progrès incessants témoignent de l'activité féconde de cet excellent artiste. Il y avait là, notamment, à côté de nombre d'aspects de la plage, de la dune et des champs, d'une vision très fine, quelques toiles plus vastes, d'une facture particulièrement vibrante : *Matinée de septembre en Flandre*; *Temps orageux*; *le Troupeau dans les dunes* et les *Cygnes*, une belle page décorative dans les tonalités les plus chaudes.

Au *Palais des Arts*, un jeune artiste français, M. Eugène Delestre, exposait de nombreuses œuvres, tableaux, aquarelles, dessins figures, paysages de France et de Belgique, qui dénotent un talent original, impatient d'expression vraie, très chercheur et, aussi, très *trouveur*.

\* \* \*

Le 11 mai dernier avait lieu l'ouverture de la section allemande de l'Exposition internationale. La veille, M. Albert, commissaire général, avait convié la critique bruxelloise à un déjeuner, à la suite duquel il guida ses invités dans la visite inaugurale des compartiments d'art de la section. Nous nous bornons, aujourd'hui, à attirer l'attention de nos lecteurs sur l'admirable organisation de ces compartiments, nous réservant de revenir sur ce très intéressant sujet au moment où nous rendrons compte du salon international des Beaux-Arts.

Signalons aussi, dès à présent, en attendant que nous puissions en parler, l'intéressante exposition d'œuvres d'art anciennes et modernes, provenant des collections liégeoises, organisée au parc de la Boverie, par l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts, de Liège.

ARNOLD GOFFIN.

---

## LES CONCERTS

---

SIXIÈME CONCERT YSAYE : *Félia Litvinne, Eugène Ysaye, Léon Van Hout* (1<sup>er</sup> mai). — RÉCITAL SCHOLNIK (25 avril). — CONCERT ANDRÈS CRAOS (10 mai).

Le dernier concert d'abonnement fut un des plus brillants de la saison. Le maître violoniste Eugène Ysaye paya de sa personne avec, à ses côtés, Félia Litvinne, la merveilleuse interprète des œuvres wagnériennes, et Léon Van Hout, altiste, le distingué professeur de notre Conservatoire.

De plus ces artistes se firent entendre dans des œuvres du plus haut intérêt : *La symphonie concertante pour violon et alto avec accompagnement d'orchestre* de Mozart, permit à MM. Ysaye et Van Hout de montrer leur jeu délicat, plein de finesse et d'esprit; l'ensemble fut parfait : les thèmes s'enchevêtrèrent à merveille, sans heurt, et ce fut entre les deux exécutants un véritable assaut de virtuosité.

M<sup>me</sup> Félia Litvinne exposa magistralement l'air d'Armide, cette page si pathétique de l'œuvre de Gluck; la voix est toujours aussi étendue, aussi majestueuse, aussi puissante. Le sentiment artistique est intense, véritable et communicatif. Des poèmes de Wagner : *Der Engel, Stehe still, Im Treibhaus, Schmerzen, Traume*, furent chantés de façon émouvante : les nuances les plus subtiles, les élans tragiques les plus vibrants, les rêveries calmes et heureuses, en un mot, les impressions les plus diverses sont exprimées par cette admirable artiste au talent si souple et si personnel.

Eugène Ysaye nous soumit la *Symphonie n° 2 en ré majeur* de Brahms, et il faut toute la science et la maîtrise que l'on connaît au chef d'orchestre pour diriger une œuvre aussi touffue, aussi monumentale et, ajoutons, aussi grande et belle.

M. Théo Ysaye a, comme toujours, mené avec beaucoup de science et d'habileté un orchestre des mieux stylés.

\* \* \*

Le violoniste russe M. Aljoscha Scholnik est un jeune artiste dont on peut déjà prévoir la brillante carrière : il joint à un son

mâle et très volumineux, une virtuosité remarquable, une agilité qui n'exclut pas toutefois l'équilibre et la solidité du jeu. Il ne manque ni d'ardeur ni de fougue et a, de plus, un grand souci de la ligne et du style. Dans le *Concerto en ré majeur* de Tchaïkowsky, un chef-d'œuvre de la musique russe, M. Scholnik fit valoir un phrasé large, un archet souple, tranquille, qui ne voltige ni ne louvoie pas. Rien n'est étouffé ni rabougri, l'*andante* fut joué supérieurement. Au programme encore la *Chacone* de Bach et le *Concerto pathétique en fa dièze mineur* de H.-W. Ernst. L'impression générale fut donc très favorable.

\* \* \*

Après un violoniste du Nord, en voici un du Midi, un Espagnol : M. Andrès Craos. Et chez lui aussi nous trouvons beaucoup de qualités : le son, le mécanisme, l'émotion. Peut-être désirerait-on une émotion plus intime, plus intérieure... Cette remarque est délicate car le jeu de M. Craos est loin d'être froid, il est au contraire exubérant et passionné : l'artiste sent évidemment ce qu'il interprète, mais il nous semble qu'il n'y a pas toujours proportion entre le sentiment intérieur éprouvé par l'artiste et la façon dont il le communique aux auditeurs. Il est vrai que l'émotion des interprètes est une question si discutée, si complexe et si différente d'un individu à l'autre, que l'habitude des planches y joue un rôle si curieux... Et cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître le vrai talent de M. Craos.

Mme Craos-Montenegro, une cantatrice à la voix gracieuse, prêtait son concours à cet intéressant concert.

EUGÈNE GEORGES.

---

# TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XIX

ANDRÉ, Paul

## Les Livres belges :

Henry Carton de Wiart : <i>Les Vertus Bourgeoises</i> , au temps des États-Belgiques unis de 1790 . . . . .	91
Franz Foulon : <i>Notes Littéraires</i> . . . . .	93
Ed. Daanson : <i>Le mal d'Amour</i> . . . . .	96
Jules Sottiaux : <i>Walla</i> . . . . .	94
Émile Verhaeren : <i>Les Rythmes Souverains</i> . . . . .	224
Léon Souguenet : <i>A la découverte de Londres</i> . . . . .	226
Jean de Bosschère : <i>Béale-Gryne</i> . . . . .	227
Jules Leclercq : <i>Chez les Jaunes</i> . . . . .	228
Louis Delattre : <i>Les Carnets d'un Médecin de Village</i> . . . . .	229
Georges Garnir : <i>Les Dix Javelles</i> . . . . .	351
Max Deauville : <i>L'Amour dans les Ruines</i> . . . . .	352
Henri Pirenne : <i>Les Anciennes démocraties des Pays-Bas</i> . . . . .	353
Jules Delhaize : <i>La Domination française en Belgique</i> . . . . .	354
Georges Willame : <i>Causeries Nivelloises</i> . . . . .	355

## Les Théâtres :

Monnaie : <i>Eros vainqueur</i> . . . . .	97
<i>Les Fêtes d'Hébé</i> . . . . .	99
Parc : <i>Le Fils naturel</i> . . . . .	100
<i>Poliche</i> . . . . .	101
<i>Les deux Ecoles</i> . . . . .	102
<i>La Rencontre</i> . . . . .	102
Galeries : <i>Chantecler</i> . . . . .	103
Alcazar : <i>L'Ami des Femmes</i> . . . . .	105
<i>Le Demi-Monde</i> . . . . .	105
<i>Ces Messieurs</i> . . . . .	106
<i>Zaza</i> . . . . .	106
Olympia : <i>Le Mariage de Mlle Beulemans</i> . . . . .	106
Matinées littéraires du Parc : <i>Léonarda</i> . Conférence de M. P.-H. Loyson . . . . .	108
Matinées classiques des Galeries : <i>Le Père Lebonnard</i> ; <i>Charles VII chez ses grands vassaux</i> . . . . .	109
Monnaie : <i>Le Vaisseau Fantôme</i> . . . . .	236
<i>La Dorise</i> . . . . .	237
Parc : Reprise de <i>Lysistrata</i> . . . . .	239
Galeries : <i>Nick-Carter</i> . . . . .	240
Reprise de <i>La Belle Hélène</i> . . . . .	240
Alcazar : <i>Gaby</i> . . . . .	241
<i>L'Ecrasé, Le Chat et le Chérubin, L'après-midi byzantine</i> . . . . .	242

Matinées classiques des Galeries : <i>Bataille de Dames, Au Printemps, Le Cid</i> . . . . .	243
Variétés : <i>Lysis-Rata</i> . . . . .	242
Monnaie : <i>Méfistofele; Don Quichotte; Le Viell Aigle</i> . . . . .	363
Parc : <i>Sœur Béatrice; Trimouillat et Méliodon; Les Etapes; Le Mâle; Etudiants russes; Le Cloître</i> . . . . .	365
Alcazar : <i>Déserteur</i> . . . . .	366
<i>La Bourse ou la Vie</i> . . . . .	367
Galleries : <i>Les Mousquetaires au Couvent; Le Grand Mogol</i> . . . . .	367

### CAUDIÈRE, Cécile

L'HORRIBLE FEMME . . . . .	172
----------------------------	-----

### CLAIRVAUX, Victor

et GHEVAERS, Floris

LE BON CHEVALIER (3 <sup>e</sup> et 4 <sup>e</sup> actes) . . . . .	17, 178
---	---------

### DEAUVILLE, Max

INTENTION SPÉCIALE . . . . .	199
------------------------------	-----

### DAXHELET, Arthur

#### *Les Livres belges*

Albert Croquez : <i>Les Peintres Flamands d'aujourd'hui</i> . . . . .	231
A. Salmon et M. Nicaise : <i>Petite Poétique Française</i> . . . . .	232
Omer De Vuyst : <i>La chanson des aubes</i> . . . . .	232
Edouard Buisseret : <i>Iphigénie à Tauris</i> . . . . .	233
Prosper-Henri Devos : <i>Un Jacobin de l'an CVIII</i> . . . . .	234
Edouard Ned : <i>Les Idées de M. Goedzak, Philosophe Bruxellois</i> . . . . .	235
Edouard Ned : <i>Le Type Wallon dans la Littérature</i> . . . . .	235
Georges Buisseret : <i>Le Déterminisme Esthétique de Taine</i> . . . . .	355
Georges Buisseret : <i>L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren</i> . . . . .	356
Paul Prist : <i>Le Piédestal</i> . . . . .	357
Marcel Lcumaye : <i>L'Actrice</i> . . . . .	358
Marcel Loumaye : <i>Le Bouquet de Violettes</i> . . . . .	358
Louis Boumal : <i>Poèmes en Deuil</i> . . . . .	358
Emile Valentin : <i>Un Médecin, S. V. P.</i> . . . . .	359
Alfred Micha : <i>Les graveurs liégeois</i> . . . . .	359
Alfred Micha : <i>Les Maîtres Tombiers, sculpteurs et statuaires liégeois</i> . . . . .	359

<b>DE BURLET, Gabrielle</b>	
LES TROIS QUESTIONS . . . . .	272
<b>DELATTRE, Louis</b>	
CONTES D'AVANT L'AMOUR . . . . .	5, 157
<b>DELVILLE, Jean</b>	
SONNETS . . . . .	196
<b>GEORGES, Eugène</b>	
<i>Les Concerts :</i>	
Cinquième Concert Durant : <i>Joseph Hollmann</i> . . . . .	117
Cinquième Concert Ysaye : <i>Otto Lohse</i> et <i>Alfred Cortot</i> . . . . .	118
Trio <i>Thibaut, Casals, Cortot</i> . . . . .	119
Concert <i>Albers</i> et <i>M<sup>me</sup> Roger Miclos</i> . . . . .	120
Concert <i>Suzanne Godenne</i> . . . . .	120
Quatrième Concert populaire : <i>M<sup>me</sup> Plaichinger</i> . . . . .	121
Récital <i>Michel de Sicard</i> . . . . .	121
Le quatuor <i>Capet</i> : Séances des 30 mars et 6 avril : <i>Les</i> <i>quatuors de Beethoven (1, 7, 12, 14, 16)</i> . . . . .	253
Concert <i>Litvinne</i> . . . . .	253
Sixième Concert Ysaye : <i>Félix Litvinne, Eugène Ysaye,</i> <i>Léon Van Hout</i> . . . . .	377
Récital <i>Scholnik</i> . . . . .	377
Concert <i>Andrès Craos</i> . . . . .	378
<b>GOFFIN, Arnold</b>	
<i>Les Salons :</i>	
A la Salle Boute : <i>Le Salon d'Art Estudiantin ; M<sup>me</sup> Eye-</i> <i>line Penso</i> . . . . .	119
A la Chronique : <i>M. Colville-Baille</i> . . . . .	112
Au Cercle Artistique : <i>MM. Swyncop et Merckaert</i> . . . . .	113
A la Salle Deman : <i>MM. Bastien et Thomas</i> . . . . .	113
L'Exposition au <i>Cercle des Arts de Schaerbeek</i> . . . . .	116
La Libre Esthétique : <i>L'Évolution du Paysage</i> . . . . .	244
A la Salle Boute : <i>Le Cercle des Femmes Artistes</i> . . . . .	252
Au Cercle Artistique : <i>M. François Dehaspe et Georges</i> <i>Fichefet</i> . . . . .	252
La Société Royale des Beaux-Arts : <i>Le Portrait belge au</i> <i>XIX<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	368
Au Cercle Artistique : <i>M. Géo Bernier</i> . . . . .	376
Au Palais des Arts : <i>M. Eugène Delestre</i> . . . . .	376
A la <i>Section allemande de l'Exposition internationale</i> . . . . .	376



---

<b>HARRY, Gérard</b>	
<i>LE REMORDS D'UN DON JUAN.</i> . . . . .	279
<b>HENNEBICQ, José</b>	
<i>ANTIGONE VICTORIEUSE</i> . . . . .	35
<b>JOBÉ, J.</b>	
<i>LA SITUATION INTERNATIONALE DU CONGO</i>	
<i>BELGE.</i> . . . . .	123
<b>KEMPERHEYDE, René</b>	
<i>AUX FRÈRES DE CAMPINE</i> . . . . .	330
<b>LHONEUX, J.</b>	
<i>LE POÈTE RENÉ DE CLERCQ</i> . . . . .	317
<b>LINNIG, Ben</b>	
<i>ALEXANDRE FARNÈSE</i> . . . . .	225
<b>MAHUTTE, Franz</b>	
<i>Les Livres belges :</i>	
Georges Rency : <i>Frissons de Vie.</i> . . . . .	360
<b>NED, Edouard</b>	
<i>Les Livres belges :</i>	
Louis Banneux : <i>L'Ame des Humbles</i> . . . . .	95
<b>NOTHOMB, Pierre</b>	
<i>SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE</i> . . . . .	71
<b>SMULDERS, Carl</b>	
<i>LA FERME DES CLABAUDERIES (roman, suite</i> <i>et fin).</i> . . . . .	75, 204
<b>THIRY, Oscar.</b>	
<i>LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES</i>	
<i>BELGIQUES</i> . . . . .	44, 135, 336
<b>von OERDINGEN, Henriette</b>	
<i>LE POISON BIEN-AIMÉ DES LIVRES</i> . . . . .	283

---

# MEMENTO

**Accusé de réception :** VICTOR CLAIRVAUX et FLORIS GHEVAERS : *Le Bon Chevalier*. — CARL SMULDERS : *La Ferme des Clabauderies*. — J.-J. DE LA BATUT : *Le Buveur d'Azur*. — R. MÉLOT : *Printemps*. — ADOLPHE DEJARDIN : *Frissors*. — MATHIEU BASTIN et ADOLPHE DEJARDIN : *Histoires tragiques*. — PROSPER ROIDOT : *La Lumière des Buis*. — DE MOLINA : *Les Noëlés d'un malchanceux*. — H. O' COLLEY : *Primères*.

**Concours dramatique entre auteurs belges.** — A l'occasion du centième anniversaire de sa fondation la société royale *La Grande Harmonie* organise un concours de littérature dramatique française et flamande, ayant pour objet des comédies, drames ou vaudevilles en un ou deux actes, en vers ou en prose, non encore publiés ou représentés.

Les manuscrits devront être adressés au Président de la société, rue de la Madeleine, 81, avant le 31 décembre 1910. Le jury, qui se composera de trois critiques d'art, deux auteurs dramatiques et deux artistes dramatiques professionnels, décernera trois prix de 300 francs, et la société *La Grande Harmonie* s'engage à faire représenter les pièces primées par l'une ou l'autre des sociétés dramatiques fédérées et à l'imposer en division d'honneur dans ses concours.

\* \* \*

**M<sup>me</sup> Paul Lefizelier**, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

\* \* \*

**La Feuille Littéraire.** — Sous ce titre viennent de paraître les premiers numéros d'une publication appelée à constituer une des

plus considérables et originales révolutions dans la librairie moderne. Par elle les œuvres littéraires des meilleurs écrivains sont appelées à une énorme et lointaine diffusion. L'idée audacieusement réalisée consiste à publier en entier un volume jusqu'ici vendu fr. 3.50 sous l'aspect d'un journal et à le vendre pour deux sous. Impression papier, mise en pages sont l'objet des meilleurs soins; il semble que c'est une gageure déconcertante; mais le prodige est une réalité. Les premières feuilles ont paru et toutes les promesses des éditeurs sont largement tenues. *Les Vices du jour*, de Ch. Mérouvel; *Les Contes*, d'A. de Musset; *Les Avariés*, de Brieux, ont fourni les trois premiers numéros de la *Feuille Littéraire* à deux sous. L'éditeur — c'est M. Arthur Boitôt, 109, rue de Flandre, à Bruxelles — prépare les *Rêves étoilés*, de C. Flammarion; *Eugénie Grandet*, de Balzac; *Les Vacances d'un jeune homme sage*, de H. de Régnier; *Plick et Plock*, d'E. Suë; *Les Cosaques*, de Tolstoï; *Un Mâle*, de Lemonnier, des romans de Paul Adam, G. de Nerval, Léon Cladel, etc.

\* \* \*

**M. H. Seguin**, du *Théâtre royal de la Monnaie*, professeur de chant et de déclamation lyrique, 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

\* \* \*

**Beaux-Arts.** — Notre confrère le *Journal de Mons* ouvrira prochainement, en son établissement, rue de Nimy, 34, une salle d'exposition réservée aux artistes belges et étrangers.

Les intéressés peuvent dès à présent obtenir des renseignements complémentaires en s'adressant à la direction du *Journal de Mons*.

\* \* \*

**Cours de Déclamation et de Diction,**  
par M. Jahan, du théâtre de l'Odéon à Paris et  
du Parc, à Bruxelles. S'adresser, 88, rue du  
Trône.

\* \* \*

**Nos sociétés.** — Le Cercle royal *Euterpe*  
nous communique la lettre ci-dessous qu'il  
vient de recevoir du cabinet du Roi :

« Palais de Bruxelles,  
» le 20 mai 1910.

» *Monsieur le Président,*

» Le Roi a bien voulu me charger de vous  
faire connaître qu'il accueille volontiers la  
demande que vous Lui avez adressée et qu'il  
consent, avec plaisir, à ce que l'artistique asso-  
ciation que vous présidez, le Cercle royal  
lyrique et dramatique *Euterpe*, soit placée sous  
son haut patronage.

» Sa Majesté, qui porte un vif intérêt au suc-  
cès des œuvres de nos écrivains, n'a pas oublié  
la brillante représentation à laquelle Elle a  
assisté lorsque votre cercle célébra le XXV<sup>e</sup> anni-  
versaire de sa fondation, et Elle voudrait, par  
ce nouveau témoignage de sa bienveillance,

contribuer à donner encore à la société *Euterpe*  
un plus grand essor.

» Veuillez agréer, Monsieur le Président,  
l'assurance de ma considération très distinguée.

» Le Ministre de la Maison du Roi,  
» (s), Baron Beyens. »

On sait que, depuis plusieurs années déjà, le  
Cercle royal *Euterpe* se consacre pour ainsi  
dire exclusivement au théâtre belge. Nous  
applaudissons de tout cœur à la distinction si  
méritée dont il vient, à nouveau, d'être l'objet.

\* \* \*

**Exposition générale des Beaux-Arts.**

— Palais du Cinquantenaire (de 9 à 6 heures).  
— Prix d'entrée : 1 franc ; les jeudis et diman-  
ches : 50 centimes. Cartes permanentes :  
5 francs. Réduction de 50 p. c. pour les por-  
teurs d'abonnements généraux de l'Exposition  
et les personnes munies de la souche d'un ticket  
d'entrée au Solbosch.

\* \* \*

**Leçons d'anglais** et Cours généraux par  
demoiselle diplômée, 54, rue des Palais.

## BIBLIOGRAPHIE

---

### Chez Pion-Nourrit et C<sup>ie</sup> :

PAUL MARGUERITTE : *La Faiblesse humaine* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Maurice Dorsent mène la vie heureuse et large du gentilhomme campagnard et sa fortune lui permet de faire beaucoup de bien autour de lui. Mais ce champ d'action n'est pas assez vaste au gré de son activité ambitieuse qui lui fait briguer et obtenir un siège de député. Il est bien décidé à se consacrer tout entier au bien public, mais la corruption des mœurs parlementaires l'empêche de réaliser ses belles intentions. Député, sous-secrétaire d'Etat, ministre, il est forcé de suivre le courant, de se faire presque le complice de politiciens tarés, de financiers véreux. Son passage au pouvoir ne lui apporte que désillusion et dégoût. Une cruelle déconvenue d'amour le rejette enfin dans les bras de sa femme, malgré tout aimante et fidèle, et le rend à la vie calme de la province, où tous deux retrouveront le bonheur perdu.

Un résumé forcément écourté ne peut malheureusement donner une idée de la valeur de ce beau livre, un des plus beaux certes que M. Paul Margueritte ait offerts à notre admiration. On demeure sous l'impression profonde de ce drame émouvant, très humain, d'une actualité psychologique et sociale attachante, conté avec un art parfait.

\* \* \*

DANIEL LAUMONIER : *Sang d'Argonne* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — 1792. — Nous sommes en pleine épopée révolutionnaire et républicaine, épopée plus belle et plus grande que tous les triomphes napoléoniens. C'est la ruée de la France entière contre les alliés dont l'invasion est balayée par ces volontaires mal armés et plus mal équipés mais rendus invincibles par leur foi ardente dans le régime nouveau.

Le héros du roman, Etienne Radet — plus tard général de l'empire — dirige la guerre des partisans et le service des renseignements dans les forêts de l'Argonne. Après des dangers sans nombre, des aventures extraordinaires, il parvient à faire rentrer Kellermann dans la place de Verdun.

Ceci est de l'histoire. Une émouvante idylle, d'imagination cette fois, augmente encore l'intérêt de ce livre tout imprégné de l'amour de l'auteur pour son pays natal.

\* \* \*

D<sup>r</sup> THOMAS-W. EVANS : *Le Second Empire*. — (Un vol. in-8', à fr. 7.50). — *Mémoires*. — Le docteur Thomas-W. Evans, chirurgien-dentiste de Napoléon III, vécut, jusqu'à la fin, dans l'intimité de la Cour impériale, et il accompagna même l'impératrice Eugénie lors de sa fuite pour l'Angleterre. Les longues années qu'il a passées en France, directement mêlé à tous les événements, et sa qualité de citoyen américain qui le plaçait en dehors des luttes de partis constituent des garanties précieuses d'exactitude et d'impartialité. Ses mémoires, d'une lecture facile et agréable — ce qui ne gâte rien — présentent donc, outre un puissant intérêt au point de vue historique, l'agrément d'une lecture attachante. Ils fourmillent d'anecdotes piquantes et éclairent lumineusement une époque et des personnages passionnants entre tous.

---

### Chez Ollendorff :

CLAUDE FARRÈRE : *Les petites alliées* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Dans sa dédicace à Stratonice M. Claude Farrère déclare que ce livre est celui qui lui vaudra le plus d'injures. Je n'ai pourtant, et loin de là, aucune envie de lui en adresser, même s'il bouscule un peu

## BIBLIOGRAPHIE

vivement certaines idées conventionnelles encore admises en ce XX<sup>e</sup> siècle. *Les petites alliées*, c'est le demi-monde de Toulon qui donne l'illusion de la vie de famille aux officiers de la flotte de guerre pendant leurs congés entre deux croisières. La valeur intellectuelle de leurs amants successifs confère petit à petit à ces jeunes femmes des connaissances et une personnalité qui les rapprochent beaucoup plus des courtisanes qu'Athènes a honorées et respectées que des grues parisiennes. Et personne ne reprochera à M. Farrère, étant donné le cadre spécial qu'il a choisi, de marier à un médecin de la marine une de ses petites alliées — d'excellente famille, d'ailleurs, et qui fut déjà l'héroïne d'un autre roman du même auteur : *Mlle Dax, jeune fille*.

Tout le talent de M. Farrère, fait d'observation minutieuse, d'élégance pittoresque, d'habileté à évoquer dans une langue évocatrice des tableaux, des mœurs, des mentalités exceptionnels et rares, est ici prodigué une fois de plus avec abondance.

\* \* \*

JEAN RENAUD : *Ames de Retraités* (Un vol. in-8°, à 1 franc). — Alors que l'âge fatal est venu interrompre la carrière de l'officier, celui-ci garde toujours la nostalgie de la caserne, des manœuvres, de cette vie active qui, pendant de longues années, fut la sienne et qu'il n'abandonna qu'avec désespoir. Le Rêve, le beau Rêve de panache et de gloire est brisé et le « Retraité » se trouve plus que jamais aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence. Il faut vivre, il faut marier les filles sans dot...

On ne peut se défendre d'une réelle émotion en lisant le petit drame intime narré par M. Jean Renaud et qui lui donne l'occasion de silhouetter, de façon heureuse, quelques types de vieux militaires trop amoureux de leur métier pour goûter en paix un repos qu'ils n'avaient point sollicité.

\* \* \*

FLORIAN-PARMENTIER : *Par les routes humaines* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — L'auteur lui-même facilite la tâche du critique en résumant les six chants de son recueil de poèmes : gagnée

par l'ennui, une âme aspire à l'incarnation. Incarnée, elle a une vision d'ensemble de cette Humanité à qui elle a rêvé d'être mêlée. Dans la Ville, où tout est nouveau pour lui, l'étranger artiste a d'angoissants spectacles. En lui s'agitent les problèmes de la naissance, de l'amour, de la vie et de la condition humaine, de la pensée et de la mort. Retiré dans la campagne, l'Homme croit pénétrer le secret du monde et goûter au bonheur parfait. Revenu parmi ses frères, il essaie de leur partager ses richesses intérieures ; mais tous l'abandonnent après l'avoir dépossédé. Et l'Homme, désabusé, revient à la Sagesse. Après un retour sur lui-même, après avoir découvert le Dieu unique, il meurt ; et, selon la doctrine pythagoricienne, son âme, victorieuse de la matière, entre dans l'Essence Divine.

Ce poème philosophique est empreint d'une large sérénité et l'auteur l'a écrit avec un lyrisme fervent.

\* \* \*

MAXIME VUILLAUME : *Mes cahiers rouges au temps de la Commune* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ah oui, ils sont rouges, ces cahiers, rouges surtout du sang des fédérés, massacrés, fusillés en masse, sans jugement, collés au mur sur une simple dénonciation, sans preuves, ou sur la loi d'un lambeau d'uniforme. M. Maxime Vuillaume, l'un des rédacteurs du *Père Duchêne* de 1871, a réuni les notes, les articles qu'il a écrits au sujet de ces temps troublés, il en a fait un volume où la chronologie n'a rien à voir. Ces simples souvenirs, jetés pêle-mêle, fournissent pourtant d'intéressants détails sur les hommes de la Commune.

Un incontestable mérite de l'ouvrage est qu'après quarante années un des acteurs du drame farouche peut en évoquer aujourd'hui les péripéties avec une calme impartialité.

### Chez Ambert :

JEAN RAMEAU : *Le seul aimé* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Margai, une sauvageonne abandonnée par sa mère dans un village des Pyrénées, est choisie un beau jour pour réciter les quelques vers de rigueur au député récemment

réélu. Celui-ci embrasse la fillette que ce baiser affôle. Dès lors, elle lui appartient, il devient son dieu et elle intervient chaque fois qu'un danger le menace. Grâce aux millions de son père qu'elle a fini par découvrir, elle sauve le politicien de la correctionnelle où ses concussions allaient le mener et elle finit par marier sa fille au fils de celui qui fut son idole.

Le récit de M. Jean Rameau est attachant et les pointes d'humour dont il est émaillé en font la lecture agréable. Nous y retrouvons avec plaisir toutes les qualités délicates d'un écrivain toujours égal à lui-même.

**Chez Sansot et Cie :**

THÉODORE COTELLE : *Le Son des âmes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Théodore Cotelle prêche le retour à la tradition locale. Il engage les écrivains à décrire les mœurs de leur province, à chanter les beautés de leur pays natal. Il estime que « le culte des petites patries » n'exclut pas celui de la grande et qu'il vaut « bien la dévotion aux états d'âme pervers et » corrompus ».

*Le Son des âmes* contient précisément de remarquables études sur trois auteurs particularistes : G. Rodenbach, Francis Jammes et R. Bazin, outre une discussion sur l'erreur historique dans le drame de V. Hugo et une recherche des idées de Flaubert en matière sociale. Les Belges verront avec plaisir qu'en 1879 déjà Flaubert préconisait le vote plural...!

\* \* \*

LÉONARD : *Idylles et Poèmes champêtres* (Un vol. in-12, à 2 francs). — Dans un temps qui ne vit point naître beaucoup de grands poètes et, à part Chénier, n'en produisit pas de célèbres, Nicolas-Germain Léonard apparaît encore comme un des plus lisibles.

M. Emile Henriot nous conte la vie de ce créole venu tout jeune en France et de qui des amours passionnées affinèrent la sensibilité en même temps que son goût inné et son inspiration incontestable lui prétaient le don de délicatesse et de charme.

Son grand mérite fut de n'être jamais ennuyeux à une époque où les poètes moralistes et polémistes l'étaient avec abondance?

La preuve nous en est lumineusement faite par le choix très heureux de poèmes que M. Henriot a tirés de l'oubli en les publiant dans un coquet petit volume de la précieuse *Petite Bibliothèque surannée* des éditeurs Sansot.

\* \* \*

JEAN HÉRITIER : *Une critique de Chantecler* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Il ne sera donc jamais trop tard « pour parler encore d'elle »? La pièce emplumée de M. Rostand est, au dire même de son nouveau critique, un « chaos ». Il a tenté néanmoins avec vaillance de pénétrer ce chaos, mais n'est arrivé qu'à de moroses et sévères conclusions, qui condamnent ce « poème symbolique manqué, lequel est, en outre, une mauvaise pièce de théâtre ».

Il faut bien que nous écoutions les sons de toutes les cloches.

\* \* \*

CÉCILE LAPORTE : *Aquarelles bleues et silhouettes sombres* (Un vol. in-18, à 3 francs). — M<sup>me</sup> Cécile Laporte est plus éprise de beau que d'idéal; elle aime les formes harmonieuses : Aussi est-ce de ce que ses yeux ont vu ou imaginé qu'elle nous parle surtout.

Ses aquarelles bleues et ses silhouettes sombres et même les souvenirs de voyages en Océanie qui terminent son livre sont de tous petits tableaux pathétiques pleins d'un charme discret révélant un âme d'artiste admiratrice fervente des beautés de la nature et habile à les interpréter.

—

**Au Mercure de France :**

STÉFANE ZWEIG : *Emile Verhaeren* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est peut-être la plus complète et la plus vaste des études jusqu'ici publiées sur notre grand poète. Et Dieu sait cependant si l'on en a écrit en abondance! Il est typique de constater que c'est de l'étranger que nous viennent cette biographie et cette critique

## BIBLIOGRAPHIE

minutieusement fouillées et qui dénotent chez leur auteur une connaissance parfaite de l'œuvre qu'il commente.

Nous avons publié, grâce à la complaisance de MM. Paul Morisse et Henri Chervet, les traducteurs de l'ouvrage de M. S. Zweig, un chapitre de ce livre flatteur. Nos lecteurs, en le lisant, ont pu considérer que l'éminent critique viennois a profité de ce qu'il nous parlait d'Emile Verhaeren pour consacrer à notre pays, à ses mœurs, à sa mentalité, à son art, des pages d'une lumineuse perspicacité et d'un agréable éloge.

\* \* \*

E. DE ROUGEMONT : *Villiers de l'Isle-Adam* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — A la veille du jour tardif où l'on se décide à ériger, à la gloire d'un grand méconnu, le monument que son immortalité mérite, M. de Rougemont met au point une œuvre nécessaire et précieuse. Sauf un travail du critique suédois, von Kraemer, rien de complet n'a été publié jusqu'ici sur l'œuvre du grand esprit dont s'honorent les Lettres françaises. C'est surtout en s'en rapportant à de nombreux documents épistolaires que le biographe actuel a composé son étude abondante et très fouillée. Après avoir recherché la lointaine ascendance de l'aristocrate jaloux de sa naissance, M. de Rougemont suit, jour à jour, dans sa vie attachante et mouvementée, le grand écrivain d'*Akédysseril*, et il complète son remarquable travail, exécuté avec une véritable dévotion, par des tableaux bibliographiques patiemment collationnés.

—

### Chez Bernard Grasset :

ROGER MARTIN DU GARD : *L'une de nous...* (Un vol. in-18, à 2 francs) — Marise Lefèvre a épousé son cousin qu'une jeunesse débauchée a marqué pour la paralysie générale. Un fils, déjà, lui est né, infirme, voué à une existence misérable. Au moment où une attaque vient de terrasser son mari et en a fait la loque humaine qu'il restera jusqu'à la mort, elle constate, avec horreur, les signes certains d'une maternité nouvelle.

Dans les quelque cent pages de cette étude, l'auteur analyse avec la précision d'une philosophie pessimiste et un peu ironique les tortures et les angoisses de cette femme, de cette mère qui voit trop clairement la destinée épouvantable du pauvre enfant qui va naître d'elle.

\* \* \*

HENRI CHANTAVOINE : *En province*. (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Préfacé par M. Paul Deschanel qui lui reproche de voir un peu trop les choses en noir, M. Henri Chantavoine fait un tableau, bien sombre en vérité, des mœurs politiques de la France dans les départements. Tour à tour il fait défiler le préfet, le sous-préfet, le juge, l'instituteur, le petit fonctionnaire et, d'après lui, tout ce monde au lieu de travailler au bien public, a pour seul objectif d'assurer l'omnipotence et la réélection du député d'arrondissement, grand dispensateur des faveurs gouvernementales.

Sans atteindre au ton de la grande satire, le livre de M. Chantavoine dénonce cependant avec une certaine vigueur la faillite de la belle devise : « Liberté, Egalité, Fraternité. »

\* \* \*

MAURICE LA BELANGERAIÉ : *Le Clocher fleuri* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — A deux cents pieds du sol, dans la tour de la Cathédrale, vit, avec sa nièce Nicole, maître Heurtbise, carillonneur de la bonne ville de Module-sur-Veuile et de plus magicien et quelque peu sorcier. Nicole aime d'amour un jeune artisan qu'elle ne pourra épouser que le jour où le grand clocher fleurira. Les amoureux sont ingénieux et un beau matin la haute tour apparaît tout enguirlandée de capucines. Ce miracle qui est dû à la fillette l'unit à celui qu'elle aime et donne à ceux de Module force et vaillance pour repousser les assiégeants.

Puis-je dire à l'auteur qu'en ces temps moyen-âgeux l'état des routes empêchait qu'on se servit des coches lesquels n'étaient d'ailleurs pas connus et que l'on buvait fort peu de café, même sur les toits des cathédrales ?

\* \* \*

## BIBLIOGRAPHIE

GEORGES BEAUME : *Le Maître d'école* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Dans un bourg languedocien, la municipalité socialiste fait naturellement la guerre à la religion, à l'idée de patrie et à toutes les choses jugées, jusqu'à ce jour, dignes de respect. L'instituteur de l'un des hameaux, Alsacien venu dans le Midi, après la guerre, pour rester Français, demeure inébranlablement attaché aux vieilles croyances. Le livre de M. G. Beaume raconte les démêlés de ce brave maître d'école avec le maire, avec le délégué cantonal, avec ses collègues dont l'un, tout à fait nouveau style, fait chanter *l'Internationale* par les enfants confiés à ses soins. Mais les républicains demeurés patriotes balayent l'administration anarcho-socialiste et le récit finit, comme de juste, par un mariage et dans l'apothéose d'une distribution de prix.

\* \* \*

PIERRE LEGUAY : *La Sorbonne* (Un vol. in-18, à 2 francs). — L'auteur a suivi, dans le courant de ces vingt dernières années, l'évolution de la maison qui dispense la culture intellectuelle à l'élite de la nation. Il montre comment s'est opérée en elle la fusion de la Démocratie et de la Science; il note l'influence qu'elle a reçue des événements extérieurs et en particulier, de la crise fameuse qui, entre 1895 et 1900, agita les consciences françaises.

Ce petit livre prend une bonne place dans l'intéressante collection des *Études contemporaines* récemment inaugurée avec l'ouvrage de M. Émile Faguet sur *Le Culte de l'incompétence*.

\* \* \*

AUGUSTE BAILLY : *Les prédestinés*. — (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Jacques et Hélène de Gravières sont unis par la tendre affection qu'ont généralement, l'un pour l'autre, les enfants jumeaux. Devenus orphelins en pleine adolescence, alors que le travail de la puberté les trouble tous deux, la pureté de leurs embrassements fraternels est peu à peu ternie par des sensations dans lesquelles ils finissent par reconnaître, avec horreur, un amour incestueux. Malgré tous leurs efforts, malgré une

lutte de plusieurs années, ils finissent par succomber. Mais leur faute est sans lendemain car le frère met fin à ses jours.

L'auteur montre, avec beaucoup d'art, la marche progressive, lente et sûre de cet amour auquel rien ne peut faire échapper ses tristes héros, marqués, dit-il, pour la chute inévitable à cause du crime commis par leur père qui a vengé son honneur de mari outragé. Là je comprends moins...

— —

### Chez A. Fayard :

LIEUTENANT-COLONEL BARATIER : *A travers l'Afrique* (Un vol. ill. in-8, à fr. 1.50). — Avec une modestie très noble, le héros qui a écrit ce beau livre déclare qu'on ne trouvera dans ses récits « que des notes, des impressions cueillies au jour le jour sur les hommes ou sur les pays; et si quelques exemples de courage, de dévouement se rencontrent sur ma route, ajoute-t-il, je les donnerai dans leur vérité avec le regret de ne pas avoir le souffle épique dont ils seraient dignes ».

C'est le langage énergique et simple d'un soldat qui a brillamment été un des acteurs de la belle épopée des français au Soudan.

Lire ces pages pittoresques, généreuses et frémissantes, c'est prendre une admirable et fructueuse leçon de vaillance, de sacrifice, de patriotisme, et, à un point de vue moins élevé mais plus utilitaire, je dirai aussi : d'histoire, de géographie, de conquête et de politique...

\* \* \*

### Bibliothèque du Temps présent :

NOËL NOUËT : *Les Etoiles entre les feuilles* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — L'auteur voudrait qu'une unité liât ses poèmes : celle qui résulte du calme développement d'une âme de jeune homme où l'on voit apparaître, tour à tour, les émotions familiales, littéraires, philosophiques, à travers les multiples impressions de la nature, — un peu comme, par un beau soir d'été, les astres qui se lèvent entre les arbres du jardin.

Il suffit de citer au hasard quelques vers pour apprécier la manière harmonieuse et



simple, l'impressionnisme délicat de l'auteur :

*Assis devant le feu sur une chaise basse  
Et savourant en moi la minute qui passe,  
Voluptueusement je lisais de beaux vers  
Et songeais à la lutte épique des hivers  
Contre les gais printemps riant avec l'aurore,  
Car la neige et le froid nous surprennent*

[encore  
Quoique le soleil monte et que les jours soient

[longs,  
Et l'on entend encor rugir les Aquilons  
Quoique l'abricotier se couvre de points roses ..

\* \* \*

DOMINIQUE COMBETTE : *Présence* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — « Ma jeunesse tremble en ces lignes, ... c'est le parfum qu'avaient des lèvres... ce sont les larmes de mes yeux... »

Au hasard du souvenir, avec mélancolie, avec gaieté, déçu ou émerveillé encore, le poète évoque des impressions, des moments, des émois dont son cœur est plein.

Puis il met sur ce jeune passé un point final et part vivre sa vie :

*Ce n'est plus la douceur des larmes inutiles,  
Même plus le mensonge ailé : c'est quelque*

[chose  
Comme une sieste heureuse où mon cœur se

[repose,  
Quelque chose de franc, de clair et de tran-  
[quille.

#### Chez H. Falque :

L. BOILLIN : *Le Secret des grands Écrivains* (Un vol. in-16, à fr. 2.50). — Voici un livre plein d'enseignements et de qui M. Emile Faguet a dit, dans une brève préface, qu'il était nourri des idées les plus anciennes et des auteurs les plus nouveaux. L'auteur, en s'appuyant sur des commentaires et des exemples bien choisis, nous montre comment il est possible — et nécessaire — de rajeunir les antiques procédés et les formules surannées de la rhétorique. Il étudie les principes de l'art et de la critique

littéraires ; il traite de l'intelligence, de la sensibilité, de l'imagination, de la connaissance de la langue, du goût et des tempéraments spéciaux exigés par les différents genres littéraires.

Et tout cela est lumineux, méthodique et pénétrant.

#### Chez Gustave Ficker :

CHARLES MOULIÉ : *En sourdine* (Un vol. in-18) Beaucoup de mélancolie, mais une délicatesse, un charme prenant qui font que ce spleen n'a rien d'amer ni de décevant. Des impressions chuchotées comme des confidences un peu tristes. Des tableaux en grisaille. Des regrets, dirait-on, ou quelque lassitude en un moment de découragement. Tout cela passera quand la vie aura balayé des souvenirs et séché des larmes...

*Je ne sais plus ce que j'aimais ;*

*Je ne suis qu'un indifférent ;*

*Je n'aime que moi, et je tends*

*Mes bras vers ma vie, à jamais...*

Mais Charles Moulié n'a-t-il pas dit quelques pages plus tôt qu'il voudrait la « tenir en main pour des jours où l'on doute »,

*. L'heure exquise où l'on écoute*

*La voix frêle des souvenirs ?*

#### Chez Eugène Figuière :

JACQUES HAYRAL : *La Dentelle des Heures* (Un vol. in 18, à fr. 3 50) — La variété dans l'inspiration comme dans la forme de ses poèmes n'est pas la moindre des caractéristiques de M. Jacques Hayral. A un autre point de vue, il faut considérer en lui un grand fond de tendresse qu'il ne manque aucune occasion de laisser transparaître. *La Dentelle des Heures* est une suite d'évocations charmantes de souvenirs, d'impressions, de visions qui ont frappé le cœur ou l'imagination du poète et dont il a voulu que subsiste des traces par la toujours prestigieuse magie des mots, des rythmes, des images et de la rime.

## LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- 
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- 
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.
- 
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 7, Montagne des Aveugles, Bruxelles.
- 
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- 
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- 
- WALLONIA, mensuelle, 10, rue Henkart, Liège.
- 
- DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.
- 
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- 
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- 
- L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- 
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- 
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- 
- LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).
- 
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- 
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- 
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- 
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- 
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- 
- LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- 
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- 
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- 
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- 
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.
- 
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- 
- S. I. M., revue musicale mensuelle, 15, rue Soufflot, Paris.
- 
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
-

# EDITIONS DE LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret. . . . .	3 50
» La Guirlande . . . . .	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp. . . . .	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . . . . .	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame . . . . .	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes . . . . .	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée . . . . .	3 50
G. DANSAERT, Chants d'Amour et d'Épée . . . . .	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route . . . . .	3 00
» Le Fils de ma Femme . . . . .	3 50
J.-J. DE LA BATUT, Le Buveur d'Azur . . . . .	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes . . . . .	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes. . . . .	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche . . . . .	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes. . . . .	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs . . . . .	2 00
J.-F. ELSLANDER, Farrain. . . . .	3 50
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers . . . . .	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen) . . . . .	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses . . . . .	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes . . . . .	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte . . . . .	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes). . . . .	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue . . . . .	3 50
J. JOBÉ, La Science économique au XX <sup>e</sup> siècle. . . . .	3 50
MAURICE KUNEL, Sur la Flûte de Roseau . . . . .	3 00
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ). . . . .	3 50
H. LEJEUNE, Fidélaine, 3 actes en prose . . . . .	2 00
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes. . . . .	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante. . . . .	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte . . . . .	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte . . . . .	1 00
» Les Jours Tendres . . . . .	2 50
M. LOUMAYE, L'Actrice et le Bouquet de violettes. . . . .	2 00
RENÉ LYR, Brises (poèmes) . . . . .	2 00
PAUL MÉLOTTE: Ma Cousine et mon Ami. . . . .	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes . . . . .	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte . . . . .	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin . . . . .	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne. . . . .	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes . . . . .	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur . . . . .	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie . . . . .	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or . . . . .	3 50
» La Correspondance de S. Dartois . . . . .	1 50
JULES SOTTIAUX, L'illustre Bézuquet en Wallonie. . . . .	3 50
» La Beauté Triomphante . . . . .	3 50
B <sup>on</sup> Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes. . . . .	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman. . . . .	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie. . . . .	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes. . . . .	3 00
» L'Oiseau Mécanique pièce en 4 actes . . . . .	3 00
GEORGES WILLAME, Le Poison. . . . .	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.